This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DAGUET-SENAINVILLE.

N° 18

VET. FR II A. 2213

Л.

NOUVEAU RECUEIL,

CONTENANT

LA VIE, LES AMOURS,

LES INFORTUNES,

Et les Lettres d'Abailard & d'Heloïse :

Les Lettres d'une Religieuse Portugaise & du Chevalier * * *

CELLES DE CLEANTE ET BELISE.

Avec l'Histoire de la Matrone d'Ephese.

A BRUXELLES,

Chez FRANÇOIS FOPPENS, au Saint-Esprit.

M. DCC. XIV.

AVIS AU LECTEUR.

*CE Recuëil contient la Vie, les Amours, les Infortunes, & les Lettres d'Abailard, & d'Heloïſe. On y a joint les Lettres d'une Religieuſe Portugaiſe, & du Chevalier ***. Celles de Cleante & de Beliſe, & quelques autres Anonimes écrites dans le même goût, avec l'Hiſtoire de la Matrone d'Epheſe. C'eſt la premiere fois que ces differens Ouvrages ſont donnez au Public en un ſeul Volume, dont la diverſité, le ſtile ſimple, noble, délicat, naturel & tendre eſt original en ce genre d'écrire, où perſonne n'a encore atteint. Ainſi, cher Lecteur, j'ai crû vous faire un preſent agréable dont vous m'aurez quelque obligation, & vous de la ſatisfaction.*

HISTOIRE
ABREGE'E
DE LA VIE
D'ABAILARD.

LE fameux Pierre Abailard naquit en 1079. dans le Bourg apellé Palais, éloigné d'environ trois lieuës de Nantes en Bretagne. Son pere Berenger, quoique de la profession des armes, avoit quelque étude, & prenoit soin de faire étudier ses Enfans; Abailard qui étoit le plus jeune, & qui avoit beaucoup de disposition pour les sciences, se sentit entraîner par la subtilité de son esprit à l'étude de la Philosophie, & particulierement à la Logique; dans ce dessein il quitta son Païs, voyagea en divers lieux, & y fréquenta les Ecoles, dans l'envie de s'aguerrir dans les sciences, en disputant par tout, & cherchant avec ardeur les occasions de se signaler.

Il termina ses courses à Paris, où il étudia sous Guillaume Deschampeaux le plus fameux Professeur de ce tems-là. Aprés avoir vécu quelque-tems en bonne intelligence, Abailard encourut sa disgrace, parce qu'il entreprit de refuter ses opinions, & de disputer contre lui avec tant de force, qu'il sembloit

quelquefois remporter l'avantage.

La préſomption qu'il avoit de ſon ſçavoir, le porta, quoique fort jeune, à chercher un lieu où il pût profeſſer. Le Château de Melun qui étoit alors une Maiſon Royale, lui parût propre pour cela, à cauſe du voiſinage de Paris. Il obtint permiſſion d'y enſeigner publiquement : & ce fut avec tant de ſuccés qu'il obſcurcit la réputation de Deſchampeaux; ce qui porta Abailard à venir s'établir à Corbeil; afin qu'étant plus prés de Paris les diſputes fuſſent plus fréquentes.

Quelques tems aprés, Abailard fut contraint par une maladie cauſée par ſon trop grand attachement à l'étude, de retourner en ſon Païs. Pendant ſon abſence, Guillaume ſe fit Chanoine Régulier dans le Monaſtere de S. Victor, & continua de faire ſes leçons.

Abailard étant revenu en cette Ville, recommença les diſputes de Philoſophie qu'il avoit euës autrefois avec lui, & le pouſſa ſi fort ſur la nature des Univerſaux, qu'il l'obligea de changer de ſentiment; ce qui acquit tant de réputation à Abailard, que celui qui avoit ſuccedé à Guillaume pour enſeigner la Dialectique à Paris, lui ceda ſa place. Guillaume les en chaſſa l'un & l'autre. Abailard retourna à Melun, & revint peu de tems aprés à Paris, & fit ſes leçons à ſainte Genevieve, où il eut grand nombre d'Ecoliers qui s'exerçoient par des diſputes fréquentes contre les Ecoliers de Guillaume. Le pere d'Abailard

s'étant

s'étant fait Moine, & sa mere Lucie voulant aussi se retirer, il fut obligé de faire un voyage en son Païs; à son retour il trouva que Guillaume étoit Evêque de Châlons, & il alla dans cette Ville pour étudier la Theologie sous Anselme, Chanoine & Doyen de l'Eglise de Laon qui l'y enseignoit avec réputation. Abailard ne trouva pas que la science d'Anselme répondît à l'estime qu'on en avoit, & au lieu d'assister à ses leçons, il s'avisa d'en faire à ses Condisciples. La jalousie d'Anselme s'éleva aussi-tôt, & fit défendre à ce nouveau Maître de les continuer; Abailard revint à Paris, où il fit des leçons publiques sur Ezechiel.

Les aplaudissemens qu'il reçût, & l'argent qu'il gagna dans cette profession lui inspirerent de l'orgueïl, & le jetterent dans le déréglement; mais Dieu le punit de l'un & de l'autre, en permettant qu'il fût privé de parties qui avoient servi d'instrument à sa cupidité; en sorte qu'il devint chaste par nécessité & humble par force. Voici de quelle maniere la chose arriva. Il y avoit à Paris une jeune fille nommée Heloïse, niéce de Fulbert Chanoine de Paris, belle & bien faite, que son oncle qui l'aimoit tendrement faisoit étudier. Abailard qui lui montroit en devint bien-tôt amoureux; & afin de pouvoir en joüir plus facilement, il engagea l'Oncle de cette fille de le prendre en pension; sous prétexte qu'il lui pouroit donner plus de tems étant logé chez lui. L'Oncle qui ne se défioit ni de la vertu de sa Niece, ni

de la ſageſſe d'Abailard, qui avoit vécu juſques-là d'une maniere trésr-églée, accepta volontiers la propoſition, & lui confia Heloïſe, à laquelle Abailard fit l'amour d'autant plus facilement que le prétexte de l'étude lui fourniſſoit l'occaſion d'être ſouvent ſeul avec elle : Le prétendu Précepteur répondit d'une maniere fort oposée à l'attente de Fulbert ; il ſe conduiſit en Amant de ſon écoliere, & fut bien plus occupé de ſon amour que du ſoin de lui expliquer les Auteurs ; Heloïſe répondit à l'amour d'Abailard, & en peu de tems la choſe fut ſçûë de tout le monde, à l'exception de l'Oncle d'Heloïſe, qui fut le dernier à l'aprendre ; mais il n'en fut pas plûtôt informé qu'il chaſſa Abailard de ſa maiſon ; quelques jours aprés Heloïſe dont l'amour n'étoit pas r'alenti par cette ſéparation, écrivit à Abailard qu'elle étoit groſſe : il l'enleva de la maiſon de ſon Oncle, & l'emmena dans ſon Païs déguiſée en habit de Religieuſe, où elle accoucha d'un fils qui fut nommé Aſtrolabe.

L'Oncle d'Heloïſe outré de douleur de la perte de ſa Niéce, ſe ſeroit vangé de cét affront ſur la perſonne d'Abailard, s'il n'eût craint qu'on n'en eût fait de même à ſa Niéce. Abailard pour l'apaiſer l'alla trouver, & lui offrit d'épouſer Heloïſe, pourvû que le mariage fût ſecret. L'Oncle y conſentit, & Abailard partit auſſi-tôt pour l'aller querir, & en faire ſa femme ; Elle réſiſta long-tems à cette réſolu-

résolution, aimant mieux passer pour concubine que pour femme, prévoyant qu'elle perdroit la fortune & la réputation d'une personne qu'elle aimoit passionnément ; s'étant enfin renduë aux pressantes sollicitations d'Abailard, elle revint avec lui à Paris, où elle reçût la benediction du mariage en secret dans une Eglise, en presence de son Oncle, & de quelques-uns de leurs amis : si-tôt que la cérémonie fut faite ils se séparerent, & ne se virent que rarement & secretement.

L'Oncle & ses amis divulguerent aussi-tôt par tout le mariage : mais Heloïse qui préferoit l'honneur & les interêts d'Abailard aux siens, & qui craignoit que si son mariage étoit découvert, il ne perdît une Chanoinie qu'il avoit, & sa réputation, protestoit souvent même avec serment qu'elle n'étoit point mariée. Cela donna occasion à son Oncle de la maltraiter : de sorte qu'Abailard prit la résolution de la mettre dans le Monastere d'Argenteüil où elle avoit autrefois été élevée, & de lui faire prendre l'habit de Religieuse, à l'exception du Voile. Cela ayant fait croire à son Oncle & à ses parens qu'il s'étoit mocqué d'eux, & qu'il vouloit abandonner Heloïse : ils prirent la résolution de s'en venger de la maniere du monde la plus cruelle. En effet ils entrerent de nuit, dans la chambre de l'Auberge où il étoit, & le punirent, en le privant des parties par lesquelles il les avoit offensez. On ne peut s'imaginer la confusion où se trou-

va Abailard de ſe voir en cet état : il avouë que ce fut elle plûtôt que la dévotion qui le porta à embraſſer l'état Monaſtique, aprés avoir fait réſoudre Heloïſe à ſe faire Religieuſe. Ils firent tous deux profeſſion en même-tems : Abailard à ſaint Denis, & Heloïſe à Argenteüil.

La diſgrace d'Abailard n'empêcha pas pluſieurs perſonnes de l'aller trouver à ſaint Denis, & de le prier de leur donner des leçons ; mais l'Abbé & les Religieux de S. Denis l'envoyerent tenir les Ecoles dans une de leurs Maiſons en Champagne : Sa réputation y attira un grand nombre d'Ecoliers de toutes parts. Il leur enſeignoit les belles Lettres & la Theologie. Ce grand concours d'Ecoliers excita bien-tôt l'envie & la jalouſie des autres Maîtres contre Abailard, & lui imputerent des erreurs qui l'obligerent de paroître au Concile de Soiſſons de l'an 1121. Enſuite il fut enfermé dans l'Abbaye de ſaint Medard de Soiſſons, d'où il ſortit peu de tems aprés par l'entremiſe du Legat, qui le renvoya dans ſon Monaſtere ; mais s'étant aviſé d'avancer que S. Denis de France n'étoit pas l'Areopagite, les Religieux ſe ſouleverent contre lui, & ne ſe croyant pas en ſûreté, il ſe ſauva de nuit, & ſe retira à Provins dans un Hoſpice des Moines de Troyes ; enſuite il ſe retira dans une Solitude prés de Troyes, où il bâtit une Chapelle dans un champ qui lui fut donné par quelques particuliers du lieu, du conſentement de l'Evêque

vêque de Troyes ; il y fut suivi d'un grand nombre d'Ecoliers qui bâtirent des Cellules, & une Eglise dédiée à la sainte Trinité ; Abailard lui donna le nom de Paraclet en mémoire de la consolation qu'il avoit reçûë en celieu ; ses ennemis l'inquieterent sur cette Inscription, & prétendirent qu'on ne pouvoit dédier une Eglise au Saint-Esprit seul. Abailard remarqua là-dessus que le nom de Paraclet peut convenir aux trois Personnes de la sainte Trinité, & que l'on peut dédier un Temple au Saint-Esprit. Ses Adversaires ne se sentans pas assez forts pour le détruire, exciterent contre lui S. Norbert & S. Bernard, qui décrierent sa foi & ses mœurs auprés des Puissances Ecclesiastiques & Seculieres. Pour se délivrer de persecution, il accepta l'Abbaye de S. Gildas de Ruis au Diocese de Nantes en Bretagne ; dans le même tems les Religieuses d'Argenteüil ayant été dispersées de leur Monastere, par Suger Abbé de S. Denis, Abailard donna à Heloïse qui en étoit la Prieure, & à quelques autres Religieuses qui l'avoient suivie, l'Eglise du Paraclet & ses dépendances ; l'Evêque de Troyes & le Pape Innocent II. confirmerent cette donation, & le Convent qui étoit pauvre dans son commencement, fut enrichi par les liberalitez des Fidéles. Abailard y venoit souvent pour les assister dans leurs besoins ; ce qui donna lieu à la médisance de l'accuser d'avoir encore de la passion pour Heloïse, & d'atribuer à des mouvemens de

cupidité

cupidité charnelle, ce qu'il faiſoit par un pur motif de charité.

C'eſt ce qu'Abailard marque dans la premiere de ſes Lettres, qui étant tombée par hazard entre les mains d'Heloïſe, elle lui écrivit qu'en ayant connu le caractere, elle n'avoit pû s'empêcher de la lire avec toute l'avidité que la paſſion qu'elle avoit pour lui, lui pouvoit inſpirer ; que l'ayant perdu, il étoit bien juſte qu'elle reçût au moins quelque conſolation par la lecture de ſes Lettres ; que celle-ci néanmoins l'avoit beaucoup affligée, en la faiſant ſouvenir des malheurs qui lui étoient arrivez ; qu'elle le conjuroit de lui faire ſçavoir ſouvent de ſes nouvelles, afin qu'elle pût participer à ſa douleur ou à ſa joye ; qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de lui donner cette conſolation & à ſes Religieuſes, qu'il devoit conſidérer non ſeulement comme des amies qui lui étoient entierement dévoüées, mais comme ſes propres filles qui lui étoient redevables du Monaſtere qu'elles habitoient, & que puis qu'il avoit rendu le premier cette Solitude habitable, & qu'il en étoit le Fondateur, il devoit y donner tous ſes ſoins, & travailler pour elles. Depuis ce tems-là Abailard ne penſa qu'à donner à Heloiſe & à ſes Religieuſes les conſeils néceſſaires pour les entretenir dans la ferveur qu'elles avoient à remplir exactement les régles & les devoirs de la vie Religieuſe, à étudier pour ſe rendre capables de lire & d'entendre l'Ecriture Sainte, en les

congratulant

congratulant de ce qu'elles avoient une Abbesse sçavante, capable de leur aprendre le Latin, le Grec & l'Hebreu.

Ses Adversaires l'accuserent de nouveau d'héresie, & le déférerent l'an 1139. à Geofroy Evêque de Chartres & à saint Bernard, qui en écrivit au Pape Innocent II. Abailard se voyant ainsi accusé, eut recours à Henry Archevêque de Sens, & lui demanda qu'il fît venir saint Benard au Concile, afin qu'il pût entrer en dispute avec lui sur les chefs d'erreurs qu'il lui imputoit. L'Archevêque de Sens écrivit à saint Bernard, & lui indiqua le jour du Synode dans l'Octave de la Pentecôte de l'an 1140. Abailard prévoyant qu'il seroit condamné par le Concile, en apella au Pape, & se retira de l'Assemblée accompagné de ceux de son parti.

Les Eveques surpris de cette apellation qui n'étoit point dans les régles, parce qu'il apelloit des Juges qu'il s'étoit lui-même choisis, ne voulurent point par respect pour le S. Siege prononcer de Sentence contre sa personne, ils se contenterent de condamner ses sentimens; mais le S. Siege confirma la condamnation d'Abailard, & lui imposa un silence perpetuel, comme à un Heretique, & que les Sectateurs & les Défenseurs de ses erreurs devoient être séparez de la Communion.

Abailard pour se justifier publia une Apologie, ou plûtôt une Confession de Foy, & partit ensuite pour Rome; mais étant arrivé à Cluny

il

il y fut retenu par Pierre le Venerable Abbé de ce Monaſtere. L'Abbé de Cîteaux qui s'y rencontra dans le même tems, conſeilla à Abailard d'aller trouver S. Bernard: il ſuivit ſon cõſeil, & fit la paix avec lui, par l'entremiſe de l'Abbé de Cîteaux: il revint enſuite à Cluni où il réſolut de paſſer le reſte de ſes jours hors du tumulte des Ecoles. Pierre le Venerable crût devoir acorder cela à ſon âge, à ſa foibleſſe, & à ſa pieté, ne doutant point que ſa ſcience ne pût être utile à l'inſtruction de ſes Religieux: il écrivit au Pape Innocent, & le pria de trouver bon qu'Abailard paſſât le reſte de ſa vie chez eux. Il eſt à croire que le Pape le lui permit; car Abailard continua de demeurer dans cette communauté juſqu'à ſa mort, & y vécut avec beaucoup de pieté & humilité pendant deux ans. Se trouvant ſur la fin de ſes jours accablé d'infirmitez, il fut envoyé au Monaſtere de ſaint Marcel de Châlons ſur Saône comme dans un lieu plus ſain & plus agréable, & il y mourut l'année 1142. la ſoxante-troiſiéme de ſon âge. Pierre le Venerable fit ſçavoir ſa mort à Heloiſe par une Lettre, dans laquelle il fait l'éloge de la maniere dont il avoit vécu depuis ſa retraite dans leur Communauté, y joignit une Epitaphe à ſa loüange, & envoya ſon corps à l'Abbaye du Paraclet pour y être inhumé.

ST. ORD

LES

LES AMOURS D'ABAILARD ET D'HELOISE.

LEs plus grands Clercs ne ſont pas toûjours les plus ſages : c'eſt une verité dont on peut voir des exemples dans tous les ſiecles. Pour moi je me contenterai de raporter celui du fameux Abailard, qui autoriſe ſi bien cette maxime. Perſonne n'ignore que ce ne fût un grand Docteur, & un des plus ſçavans de ſon tems, & cependant chacun ſçait qu'il n'en fut pas plus ſage pour cela. Sa ſcience ni ſes livres ne pûrent l'empêcher de devenir amoureux. L'amour fut le prendre au milieu de ſon Academie & de ſes Ecoliers, il interrompit ſes leçons, & mit en déſordre toute ſa Morale, pour lui faire avoüer qu'il n'eſt ni retraite ni occupation, qui puiſſe mettre les hommes à couvert de ſes traits & de ſes feux.

Pierre Abailard vivoit environ l'année onze cens trente, ſous les Roys Loüis le Gros & Loüis le Jeune. Il eſtoit natif d'un Village nom-

nommé Palais en Bretagne, distant de quatre lieuës de Nantes, qui est une des principales Villes de cette Province. Son Pere s'appeloit Berenger, & sa Mere Luce; & tous deux, par certain caprice qui étoit fort ordinaire alors, quitterent le monde quelques années aprés leur mariage. Pour éviter l'équivoque, quand je dis qu'ils quitterent le monde, je veux dire qu'ils se retirerent dans des Convents, pour y chercher l'un & l'autre une tranquilité qui ne s'y trouve presque jamais, & qu'ils n'y trouverent pas aussi. Comme leur famille étoit une des plus considerables de Bretagne, soit par la noblesse, soit par les biens, ils laisserent une ample succession à Abailard leur aîné, qui ayant pris le goût des Lettres, & croyant tres-monacalement sans doute que les richesses étoient un obstacle au progrés qu'il y prétendoit faire, laissa à ses freres les biens que son droit d'aînesse lui acqueroit, & s'adonna tout à l'étude de la Philosophie & de la Theologie.

Pour y mieux réussir, il alla à Paris, qui étoit déja la Ville où les beaux Arts fleurissoient. Il se rendit si habile, que dans peu de tems, il surpassa ses Maîtres, & faillit à les faire enrager, en inventant de nouvelles opinions qu'il soûtenoit publiquement: par ce moyen il s'attira bien-tôt leur haine, & l'envie de ses compagnons. Ce qui fut cause

que

que sa vie fut presque aussi cruellement traversée que celle des Heros des Romans, bien que la vie d'un homme semble devoir être beaucoup plus en repos sous un bonnet quarré que sous un casque. Ses ennemis n'eussent pourtant eu aucun avantage sur lui s'il eut pû défendre son cœur, & si l'Amour ne se fût mis de la partie pour faire le comble de ses infortunes. Ce petit Dieu ne pût voir la grande tranquilité de l'esprit d'Abailard, sans avoir envie de la détruire; il voulut regner sur ce savant & sur ce sage, montrer à tout l'Univers qu'on cesse d'être l'un & l'autre à mesure qu'on commence d'être amoureux; & comme c'étoit lui qui avoit autrefois débroüillé ce Chaos pour en former ce que nous admirons dans le monde, il voulut faire en Abailard un chef-d'œuvre contraire, & mettre le désordre & la confusion dans un esprit que l'étude de la sagesse & des choses divines avoit si bien reglé.

Il ne lui fut pas mal-aisé de réussir dans son dessein: rien n'est impossible à l'Amour, rien même ne lui est difficile. Ce grand homme enseignoit la Theologie dans l'Evêché, parce que l'Université n'étoit pas encore établie, & ce fut en cette maison où l'on en jetta les premiers fondemens. Là il se faisoit admirer de tous les doctes, il s'érigeoit en Tyran des Ecoles, & obligeoit jusqu'à ceux qui avoient été ses maîtres à venir être ses audi-

teurs. Dans le voisinage de l'Evêché logeoit un Chanoine nommé Fulbert, qui élevoit auprés de lui une jeune fille dont il croïoit être le Pere. Il l'entretenoit en cette qualité; mais pour éviter le scandale qu'une pareille circôstãce auroit pû apporter dans l'esprit de bien des gens, il disoit que c'étoit une de ses niéces, de l'éducation de laquelle son frere l'avoit particulierement chargé en mourant. Il croyoit par-là de bien cacher la verité de la chose, mais il se flatoit. On sçavoit en ce tems comme en celui-ci, que la niéce d'un Prêtre lui est souvent quelque chose de plus, & n'est ordinairement que la niéce de ses freres. Le Chanoine avoit toûjours eu un soin extrême de cette fille : Il lui avoit trouvé un naturel si admirable, & un si grand penchant pour les sciences, qu'il se crût obligé d'achever ce que la nature avoit si heureusement commencé. Ce fut pour ce sujet qu'il lui fit aprendre des langues, qu'elle posseda si bien en peu de tems, qu'elle en faisoit des leçons à son Pere, & lui expliquoit quelquefois des passages de son Breviaire qu'il n'entendoit pas.

Le bruit du sçavoir d'Abailard étoit trop grand pour n'être pas venu aux oreilles du Chanoine son voisin, qui pour son particulier ne portoit point d'envie à la réputation du Docteur. Heloïse, c'est ainsi que s'apelloit la fille de Fulbert, n'écoûtoit pas avec tranquillité les merveilles qu'on disoit d'Abai-

bailard. Elle n'étoit encore que dans sa quatorziéme année : mais son esprit supléant au défaut de l'âge, elle se trouvoit capable d'aprendre les plus difficiles leçons, & n'entendoit gueres parler d'Abailard sans émotion. Fulbert s'en aperçût, & ayant apris le dessein qu'elle avoit d'avoir des conferences avec lui, il chercha les moyens de la satisfaire.

Il ne fut pas mal-aisé au Chanoine de proposer à Abailard l'intention d'Heloïse : mais certes il fut bien mal-aisé de la lui faire aprouver. La proposition lui parut d'abord extraordinaire, & il le témoigna à Fulbert. Il lui dit que la science n'avoit jamais été le partage des femmes : que semblables inclinations dans ce sexe étoient plûtôt un effet de leur caprice ou de leur curiosité, qu'un veritable amour de la sageſſe ; que tout ce qui leur en revenoit étoit de passer pour sçavantes & pour précieuses, & s'attirer ainsi quelques froides railleries des ignorans ; qu'en tout cas il ne faloit rien presser, & qu'on devoit examiner auparavant si sa niéce persisteroit long-tems dans cette résolution.

Un Docteur a toûjours un grand ascendant sur un homme qui ne l'est point. D'ailleurs les raisons d'Abailard étoient assez aparentes, le seul ton dont il les disoit les rendoient fortes, si bien que le Chanoine les goûta, & se laissa persuader contre sa coûtume, car c'étoit un des hommes du monde qui

avoit le plus de méchantes raisons pour ne se rendre point à celle des autres. Il porta cette nouvelle à sa fille, qui en fut d'autant plus affligée, que dans ces raisons elle vid qu'il y avoit quelque chose d'injurieux; elle déguisa neanmoins ses sentimens, sans pourtant les étoufer, & n'attendit qu'une occasion pour les faire éclater.

Elle s'offrit bien-tôt. Le Chanoine étant allé dehors pour quelques jours, elle voulut s'éclaircir de ses doutes avec Abailard même & le fit prier de la venir voir. Cette priere le surprit, il s'étoit déja repenti d'avoir refusé si crûment la demande de cette fille, & ce remords lui passoit souvent dans l'esprit, mais il ne s'attendoit pas à cette seconde attaque. Il sembla balancer sur ce qu'il avoit à faire; pourtant, comme il étoit fort honnête, & que sa profession n'étoit pas en lui incompatible avec la civilité, il fut d'abord remis, & s'en alla chez Heloïse qui l'attendoit. Il la trouva seule, & ne pût la voir cette premiere fois sans étonnement. Heloïse avoit la taille tres-bien prise, tous les traits de son visage étoient dãs une juste proportion; mais sur tout sa bouche & ses yeux étoient la plus belle chose du monde. Elle avoit le teint vif & animé, l'air jeune, fin & spirituel, la mine fiere & relevée. Enfin tout ce qui paroissoit de cette divine personne étoit si engageant, qu'entre la voir & en être éperdûment amoureux, il n'y avoit

avoit pas un moment à consulter. Abailard la vid en cet état, & y prenoit tant de plaisir, qu'il ne fit que la regarder pendant quelque tems. Elle de son côté consideroit cet homme, dont elle croyoit avoir si grand sujet de se plaindre. Il n'avoit alors que vingt-sept ou vingt-huit ans. Sa taille étoit riche, sa mine haute, son air & sa démarche d'un homme de qualité. On n'a gueres vû de Maître és Arts, ni de Professeur mieux fait que lui, ni mieux mis. Heloïse ne pût s'imaginer sans chagrin, qu'un aussi galant homme que sembloit être celui qu'elle voyoit, l'eût refusée pour son écolière. Quoi, lui dit-elle avec un petit dépit, est-il possible que vous soyez ce fameux Abailard dont le merite est si universellement reconnu, & dont les grandes qualitez sont l'objet de l'admiration de tous ceux dont elles n'excitent pas l'envie? & s'il est vray, comme je n'en sçaurois douter, que vous soïez cet illustre Abailard, pourquoy m'avez-vous donné sujet de me plaindre de vous? à moi, qui voulois avoir sujet de m'en loüer éternellement, par les solides obligations que je prétendois vous avoir; Je sçai, lui répondit-il, le juste reproche que vous avez à me faire, & je puis vous asseurer que je me le suis déja fait souvent à moi-même; mais si vous pouviez comprendre combien plus fortement je me le fais à cette heure devant vous, vous me pardonneriez cette

premiere faute, que sans doute je n'aurois jamais commise si j'avois eu l'avantage de vous connoître plûtôt. Je vois dans vos paroles, répartit Heloïse, une nouvelle marque de la mauvaise opinion que vous avez de moi & de celles de mon sexe; vous vous imaginez qu'il n'est question pour appaiser une femme qu'on a offensée, que de lui conter des douceurs. Pour moi ce n'est point-là mon goût, & je vous supplie de croire que ce n'est point pour m'attirer vos complimens que je vous ai prié de venir, je voulois seulement que vous me fissiez raison des sentimens injurieux que vous avez eu, ne me croyant pas capable de profiter de vos leçons. Ce n'a jamais été là mon sentiment, repliqua Abailard; & ce l'est bien moins encore aujourd'hui, continua-t'il d'un air doucereux, puisque je me crois même incapable de vous aprendre quelque chose de nouveau, à moins que je ne vous apriſſe ce qui se passe dans mon ame. Heloïse étoit ravie d'entendre de pareilles galanteries d'un Docteur; cela lui paroissoit nouveau, & la nouveauté lui en plaisoit: elle n'en témoigna pourtant rien; au contraire, elle mit la main devant son visage pour faire croire qu'elle rougissoit. Je pense, dit-elle, voyant la liberté dont vous usez avec moi, que vous croyez être déja mon maître: & vous ne vous ressouvenez peut-être plus que vous m'avez refusée pour écoliere. Le ton

dont elle prononça ce peu de mots défit un peu le Docteur, & mettant fin à cet entretien, fit place à un autre plus sçavant & plus élevé. Ce fut dans cette conversation qu'Heloïse admira l'étenduë de la doctrine d'Abailard, & sa belle maniere de la distribuer. La vaste profondeur de cet esprit lui donna pour ce grand homme une espece de veneration, qui se changea bien-tôt en amitié particuliere, & encore en quelque chose de plus, quand elle vint à penser que sa bonne mine accompagnoit son bel esprit. Abailard de son côté voyant la beauté du genie d'Heloïse, & les connoissances qu'elle possedoit déja, faillit à mourir de regret d'avoir refusé une si belle & si docte disciple. Ils avoient trop d'envie de se revoir l'un & l'autre pour n'en pas chercher les moyens de concert. Ils en chercherent en effet, mais inutilement, & Fulbert revint de la campagne avant qu'ils eussent pû convenir de quoi que ce soit. Ce retour rompit les mesures de leur entrevûë. Le Chanoine étoit défiant, soupçonneux & malin. Si bien que ces deux grandes personnes eurent bien le loisir de penser mutuellement l'un à l'autre, mais ils ne trouverent nulle cõmodité pour se communiquer leurs pensées. Abailard avoit l'idée si remplie des grãdes qualitez d'Heloïse, qu'il ne songeoit à autre chose. Ah! qu'elle est belle, s'écrioit-il souvent, & qu'il seroit doux de pouvoir

être le maître d'une si aimable personne. Ah ! qu'elle est spirituelle, s'écrioit-il encore, & qu'il seroit glorieux de contribuer quelque chose à rendre cette belle fille la plus illustre de son sexe. Et si l'on pouvoit être aimé de cette belle & spirituelle, que l'on seroit heureux, & qu'on quitteroit bien volontiers pour ce plaisir toutes les fortunes les plus éclatantes.

Ces reflexions l'ayant quelque tems occupé, il rencontra un matin Fulbert, & lui demanda des nouvelles de sa niéce ; il apprit qu'elle étoit partie pour Corbeil avec le dessein d'y demeurer quelques mois chez une parente qu'elle y avoit. Ce départ toucha sensiblement Abailard, parce qu'il sembloit rompre toutes les mesures qu'il avoit prises pour être heureux. Il chercha de nouvelles inventions, & l'amour qui n'en manque pas, lui en fit trouver une dans ce départ même, qu'il jugea très-propre à avancer son bonheur. Le malheur de ses affaires particulieres ne contribua pas peu au succés de son entreprise. Comme son merite augmentoit chaque jour, le nombre de ses envieux & de ses ennemis en faisoit de même. Ils murmuroient hautement, & formoient déja le dessein de l'obliger à sortir de la Ville. Il en fut averti, & prit de-là pretexte de demander un azile à Fulbert contre l'injustice & la violence de ses persécuteurs, & de le prier de lui chercher quelque

que retraite hors la Ville, où il pût seurement attendre que cet orage fût dissipé. Le Chanoine qui veritablement estimoit Abailard, & n'avoit nul engagement dans le parti contraire, lui offrit une maison qu'une de ses parentes avoit à Corbeil ; Mais comme ma niece y est, ajoûta-t'il, je crains que vous ne vouliez pas y aller. Abailard dissimula la joïe qu'il reçût de voir que tout répondoit si bien à ses intentions. Il remercia Fulbert; & quant à Heloïse, il dit que peut-être changeroit-il d'avis en la voyant, & pourroit lui enseigner en ce lieu une partie de ce qu'elle souhaitoit si fort d'aprendre. Le Chanoine voyant cet obstacle surmonté, donna ordre au départ du Docteur, qui de son coté fut congedier les jeunes gens qui le venoient oüir. Fulbert avoit écrit à Corbeil pour disposer sa niéce à la reception de ce nouvel hôte, qui arriva presque aussi-tôt que la lettre, & fut reçû avec grande civilité.

Son arrivée ne laissa pas de surprendre la belle niéce du Chanoine, qui n'avoit quitté Paris que pour éviter les occasions de voir Abailard. Ce n'est pas qu'elle ne l'estimât toûjours infiniment, mais elle avoit fait un funeste songe la derniere fois qu'elle l'avoit vû, & comme toute précieuse dans son Noviciat de bel esprit s'adonne à la Chiromance, à la Phisionomie, à la science d'interpreter les songes, & d'autres pareilles bagatelles ;

celle-ci en avoit fait de même, & sur tout elle avoit assez souvent réussi à l'explication des songes. C'est pourquoy elle ne voulut point voir un homme de qui elle devoit causer tous les malheurs, suivant les funestes présages d'un songe qu'elle avoit fait. Elle n'en témoigna pourtant rien, croyant qu'elle trouveroit quelqu'autre occasion pour l'éloigner de sa presence.

Abailard ravi de joye de se voir auprés d'Heloïse, de s'imaginer qu'il y seroit longtems, & qu'il pourroit l'entretenir à son aise du motif qui l'obligeoit à quitter Paris pour Corbeil, remercia cent fois ses ennemis qui lui procuroient à son avis la souveraine felicité. Il témoigna sa joïe à celle qui la causoit avec un transport que l'amour seul étoit capable d'exciter, mais elle reçût tous ses complimens avec une certaine froideur qui le tourmentoit d'autant plus, qu'il n'en pût deviner la cause. Il ne trouva plus en elle cet empressement qu'elle lui avoit peu auparavant témoigné pour devenir son écoliere, il n'y découvrit qu'un fõds de chagrin & d'indifference pour le Docteur & pour l'érudition, & pour toute la doctrine. Elle le regardoit neanmoins de tems en tems d'une maniere à lui persuader que la haine ni le mépris n'étoient pas ce qui la faisoit agir avec cette indifference aparente. Abailard tira bien de ses regards des raisons pour ne desesperer

pas

pas tout-à-fait, mais il n'en pût jamais tirer assés pour s'en consoler absolument. Ce Heros de Lettres qui avoit souvent bravé ses Maîtres avec une audace admirable, & soûtenu des propositions contraires aux leurs avec une constance qui degeneroit en opiniâtreté, se trouva pour lors sans hardiesse & sans force auprés d'une simple écoliere, dont depuis quelques jours seulement, il avoit fait sa maîtresse. Bien plus, il ne lui put rien dire, son sçavoir l'abandonna, & jamais cette définition de l'amour ne s'est rencontrée plus juste, qui dit que c'est une passion qui donne de l'esprit à ceux qui n'en ont point, & qui l'ôte à ceux qui en ont. Ce premier entretien se passa sans parler, si du moins sans se parler on peut faire des entretiens. De tout ce jour-là ils ne pûrent se rejoindre. Le lendemain leur trouble se trouva tant soit peu dissipé : & Abailard ayant heureusement trouvé Heloïse seule dans sa Chambre, lui dit que l'excez de son amour étoit le veritable motif qui l'avoit fait venir à Corbeil, & que la haine de ses ennemis, bien que veritable, n'y avoit fait que servir de pretexte. Il lui communiqua le dessein qu'il avoit fait de n'enseigner plus qu'à elle, & d'abandonner la gloire & la fortune à laquelle son sçavoir lui pouvoit faire aspirer, pour s'adonner entierement à son amour. Mais Heloïse qui aprehendoit les suites de la passion d'Abailard, voulut la dé-

truire, en chargeant une femme qui avoit eu soin d'elle depuis sa naissance, de découvrir à ce nouvel Amant les circonstances de son origine. Elle ne pouvoit comprendre à quel dessein on lui avoit donné une pareille commission, elle obéit neanmoins, & vint vers Abailard, qu'elle trouva extrêmement réveur. Aprés lui avoir exposé l'ordre qu'elle avoit reçû de sa Maîtresse, elle commença ainsi.

Comme le recit que j'ai à vous faire, concerne un secret de famille assez important, & connu de tres peu de personne, je l'ai fait si peu souvent depuis que je le sçai, que j'aurai peut-être de la peine à m'en ressouvenir.

FUlbert, dont je vous dois apprendre aujourd'hui l'amoureuse histoire, est d'une maison assez considerable de Paris. Ayant été destiné par ses parens à être d'Eglise, il quita ses études plûtôt qu'il n'auroit fait, les croyant inutiles à la profession qu'on lui faisoit embrasser. Aprés quoi on le vit paroître avec une propreté admirable, une feinte modestie, une contenance étudiée devant les gens, & les autres marques essentielles auxquelles on connoît ceux qu'on appelle ordinairement Abbez de Cour.

En effet, avant qu'il fût Chanoine, on ne l'apella gueres que l'Abbé Fulbert. Mais comme le revenu de cette Abbaye n'étoit qu'imaginaire, non plus que le Benefice, il le permuta contre un Canonicat, dés qu'il en trouva l'occasion. Il étoit encore Abbé, & en faisoit

faiſoit exactement les fonctions, il joüoit, il voyoit les Dames, faiſoit agréablement des contes, diſoit quelquefois de bons mots, & faiſoit ſouvent de méchans vers avec grande facilité; ſi bien qu'à peu de frais il s'aquit la réputation de bel eſprit parmi quelques troupes de femmes qu'il frequentoit. Il étoit ſur ce pied, quand l'amour qui ſans crainte de la Juſtice, bleſſe un Eccleſiaſtique comme un autre homme, ſe ſervit des yeux de la fille d'un Bourgeois de Paris nommée Geneviéve, pour s'aſſujettir cet Adonis aux cheveux courts. Cette fille alloit ſouvent dans la bouſique d'une Marchande de ſes voiſines pour y voir le monde, & ce fut-là où Fulbert la vit, ce fut-là qu'il l'aima, & qu'enſuite il le lui dit. La galanterie, comme chacun ſçait, eſt une des occupations, ou plûtôt des caracteres de Meſſieurs les Abbez, ſi bien qu'on ne s'étonna point de ce qu'il avoit avec Geneviéve. Il ne la voyoit que devant les gens, ce qui empêchoit qu'on n'en fit aucun mauvais jugement, quoique les voiſins remarquaſſent aſſez tous les bouquets, qu'il lui donnoit, & tous les preſens qu'il lui faiſoit.

Comme l'amour eſt myſterieux, il fut fâché d'être expoſé aux yeux d'un chacun. Il perſuada à l'Abbé de faire un ſecret de ſa paſſion, & elle en devint un dès qu'il ſe fut déclaré par un billet. Ce billet fut bien reçû, on fit ſeulement ſemblant de douter de la verité de ce qu'il contenoit, & dès lors leur

intrigue commença à passer la galanterie. Ils étoient en bonne intelligence quand la jalousie s'en mêla.

Un homme d'épée nommé Arnulfe, qui avoit eu divers employs considerables dans l'armée, vit Geneviéve; il lui trouva les yeux pour le moins aussi beaux que l'Abbé les lui avoit trouvez, & l'aima aussi bien que lui. Depuis cette nouvelle amitié, Fulbert ne pouvoit gueresvoir sa Maîtresse pendant le jour, à cause que ce Mars en racourci l'observoit par tout. Il en enrageoit entierement, & Geneviéve un peu moins, car une fille n'enrage jamais d'avoir un galant homme d'épée. Elle aimoit pourtant mieux l'Abbé qui étoit plus agreable & plus mignon, & par de petites faveurs secretes, l'empêchoit de mourir de jalousie. Le Cavalier n'avoit pas encore aperçu un rival dans la personne de l'Abbé, mais ils se connurent bien-tôt l'un l'autre pour ce qu'ils étoient veritablement, & cette connoissance ne produisoit sur eux aucune amitié. Leur commune jalousie fit qu'ils conçurent d'abord un sentiment assez avantageux l'un de l'autre, pour croire chacun que son rival étoit aimé. Cette estime reciproque qu'ils avoient n'étouffoit pourtant pas celle que leur propre merite excitoit en eux-mêmes: chacun d'eux croyoit valoir plus que l'autre, & se jugeoit à soy-même qu'on lui déroboit toutes

toutes les faveurs qu'on accordoit à ſon rival. L'avantage d'Arnulfe étoit qu'il parloit hautement & ſans contrainte de ſa paſſion, & le malheur de Fulbert étoit qu'à cauſe de ſa profeſſion il n'oſoit ni s'expliquer, ni proteſter devant le monde. Il avoit en recompenſe un avantage qui valoit bien l'autre; c'eſt que quelque peu & quelque bas qu'il parlât, il étoit toûjours oüi, & oüi favorablement; qu'on lui tenoit compte non ſeulement de toutes ſes paroles, mais encore de ſon ſilence, & que bien ſouvent on l'en recompenſoit. L'Abbé ne pouvant pas ſe taire inceſſamment, n'étant pas aſſez fou pour aller parler aux Arbres, aux Rochers & aux fontaines, ni aſſez heureux pour pouvoir parler le jour, à cauſe d'Arnulfe, dont l'épée auroit pu gâter ſa Soutane, pria Geneviéve de lui accorder quelques entretiens nocturnes. Aprés qu'elle eût fait toutes les difficultez prealables pour faire valoir la faveur qu'elle accordoit, elle l'accorda: Mais comme la nuit n'eſt jamais ſi ſage que le jour, & qu'elle inſpire autant de hardieſſe que le jour exige de reſpect; ces deux Amans à force d'être moins ſages & plus hardis, profiterent de tous les momens de la nuit à peu prés comme faiſoit autrefois Jupiter avec Alcmene. Fulbert eût même fait durer chaque nuit vingt-quatre heures, s'il eût pû: ne le pouvant pas, il ſe contentoit

ſommes depuis toûjours demeurées dans cette maiſon, où le Chanoine nous vient voir fort ſouvent, & par ſes bons traitemens nous fait admirer & benir la fidelité & l'honnêteté des Gens d'Egliſe, auſquels les femmes ne ſçauroient trop faire de plaiſir. Voilà ce que j'avois ordre de vous aprendre. Vous voyez combien il importe que cette hiſtoire ſoit ſecrette, & combien on ſe fie à vôtre prudence de la découvrir.

Dans l'impatience où étoit Heloïſe de ſçavoir l'effet que feroit ſur l'eſprit d'Abailard l'hiſtoire de ſa naiſſance, elle vint deux ou trois fois à la porte de la chambre où il étoit avant qu'elle fut achevée. Enfin elle entra & heureuſement pour le confus Abailard, Fulbert parut un moment aprés, qui venoit aprendre s'il ſe trouvoit bien dans cette maiſon, & lui donner avis en même tems de quelques deſſeins que ſes ennemis tramoient contre lui. Il le remercia de l'un & de l'autre, & prit le pretexte d'une legere indiſpoſition pour aller dans ſa Chambre prendre des meſures ſur ſa conduite.

Jamais Docteur n'a été moins réſolu que le nôtre dans cette fâcheuſe conjoncture. Certains ſentimens de fierté lui reprochoient ſon amour comme une paſſion indigne d'un grand cœur. Il ne pût repaſſer ſans rougir, ſur les choſes qu'il venoit d'entendre. Il demeura neanmoins peu de cet avis, l'eſprit

prit & la beauté d'Heloïse l'en tiroient. Dés qu'il se la representoit si charmante, si engageante, si spirituelle, il ne pensoit plus à ses parens, & disoit qu'elle n'étoit si aimable que pour être aimée. Sa naissance, disoit-il en lui-même, n'a rien qui doive me rebuter : s'il y a quelque tache, le silence & le secret la couvrent. Au fonds elle a un naturel si heureux, une éducation si belle, des sentimens si nobles, des inclinations si honnêtes, un esprit si fin, si rempli, si éclairé, une ingenuité si grande, une franchise si particuliere, un cœur si genereux, que tant de perfections qui lui sont essentielles peuvent bien la mettre à couvert d'un je ne sçai quoi, auquel elle n'a nullement contribué, & dont on ne la peut accuser sans injustice.

Cette derniere pensée comme la plus raisonnable lui plût davantage. Il s'y arrêta, il la goûta, il s'y rendit, & remit ainsi son ame dans sa tranquilité Philosophique. Il revit le Chanoine à qui il témoigna le ressentiment de l'obligation qu'il lui avoit. Venant ensuite à parler d'Heloïse, il lui dit que c'étoit une divine fille; que quand il avoit refusé de lui faire part de ses connoissances il ne sçavoit pas dequoi son esprit étoit capable; que maintenant il donneroit volontiers tous ses soins pour son instruction, & qu'il profiteroit de ce tems que ses affaires l'obligeoient à passer

à passer avec elle. Fulbert qui ne voyoit rien au-delà du compliment d'Abailard, accepta son offre après quelques façons, & s'en retourna le lendemain à Paris assez content quand il songeoit qu'Heloïse seroit satisfaite. Elle ne le fut pourtant guére quand elle aprit que l'histoire de sa naissance n'avoit point changé la résolution de son Amant. Tout ce qu'elle pût faire dans l'état où étoient les choses, ce fut de lui dire le motif qui l'avoit poussée à tout ce qu'elle avoit fait; elle lui raconta son songe & le presage qu'elle en craignoit pour lui, la résolution qu'elle avoit prise de ne le voir jamais, pour éviter les malheurs dont ce songe sembloit le menacer, elle lui dit combien la resolution qu'il avoit prise de n'enseigner qu'à elle, l'avoit confirmée dans ses soupçons, qu'elle avoit quitté Paris pour s'éloigner de lui; que pour le dégoûter de sa poursuite, elle lui avoit voulu aprendre ce qu'il y avoit de plus rebutant dans sa naissance, qu'elle voyoit à regret que tout étoit inutil, & qu'en vain on s'opposeroit aux decrets du Ciel. Enfin, continua-t'elle puisque vôtre affection surmonte tous mes obstacles, je ne m'y opposerai plus. Tout ce que je veux absolument, c'est que vous repreniez vos premiers exercices, que vous retourniez à vôtre chaire de Professeur, dés que vous le pourrez seurement, sans quoi je ne vous permettrai jamais de me voir, ne voulant contribuer en aucune

maniere

maniere à la perte de vôtre gloire ni de vôtre fortune. Abailard admira dans ce discours la grande generosité des sentimens de cette admirable fille, & ne manqua pas d'en faire dans son esprit une comparaison avec le magnanime d'Aristote, dans laquelle sans doute le magnanime n'eut pas du bon. Il la remercia le plus obligeamment & le plus tendrement du monde du soin qu'elle prenoit de sa réputation & de sa fortune, lui promit tout ce qu'elle voulut, lui jura une passion qui ne finiroit jamais. Cachez vôtre amour, lui dit-elle, qu'il ne vous oblige à rien faire d'indigne, & vous verrez en moi une personne qui n'est pas insensible à une amitié soutenuë d'un grand merite.

Nos Amans en étoient en ces termes, quand une troupe d'Ecoliers; qui avoient sçû le lieu de la retraite d'Abailard, l'y vinrent trouver; & le prierent avec tant d'instance de recommencer ses lectures, qu'il ne les pût refuser, sçachant sur tout que c'étoit la volonté de son incomparable Maîtresse. Il exerça donc fort long-tems sa profession à Corbeil en public, sans comter les leçons particulieres qu'il faisoit à Heloïse, dont il remarquoit avec plaisir qu'elle profitoit chaque jour davantage. Cette savante fille n'entendoit rien de si beau que ce qu'enseignoit Abailard, & Abailard ne trouvoit rien de si merveilleux que la facilité d'Heloïse à comprendre

prendre d'abord les plus difficiles. Ce fut là qu'elle lui faisoit des questions ingenieuses, dont on voit quelques-unes encore presentement, dans lesquelles on admire autant l'esprit qui forme le doute que celui qui le résout.

L'étude ni les entretiens sçavans ne faisoient pas toute leur occupation en ce lieu, l'amour en faisoit la plus agreable partie. Ils se voyoient, ils s'aimoient, ils se le persuadoient, & ne faisoient quelquefois semblant d'en douter que pour s'en voir agreablement convaincus par mille caresses. Sous prétexte de s'adonner aux sciences, ils s'adonnoient entierement aux plaisirs que cause une réciproque amitié. Comme l'étude & la meditation demandent des retraites & des lieux écartez, leur amour en profitoit sans que ceux qui s'en apercevoient, y pussent trouver à redire. C'étoit dans ces retraites qu'il s'entretenoient beaucoup plus de leur ardeur que des questions de Philosophie, ils s'y donnoient plus de baisers qu'ils n'expliquoient d'axiomes ; Abailard portoit plus souvent la main au sein d'Heloïse qu'à ses livres, & en se moquant des diverses opinions de la morale, il y trouvoit à son sens la souveraine felicité. Il faisoit même semblant quelquefois de son autorité de maître; & pour mieux tromper ceux qui auroient voulu examiner leurs actions, il se fâchoit contre Heloïse; il lui reprochoit devant les gens son peu d'assiduité, & lui faisoit même

même des menaces ; mais qu'elles étoient differentes de celles que la colere inspire, & que l'amour prenoit plaisir à ce jeu, & entendoit bien ce petit badinage! Jamais deux Amans n'ont goûté tant de douceurs que les nôtres en goûterent à Corbeil pendant trois ou quatre mois, qu'ils épuiserent toutes les inventions que la passion la plus forte & la plus tendre peut trouver, pour faire le bonheur de deux personnes.

Que cette vie étoit douce ! mais qu'elle fut courte, & que la fortune en vint troubler mal-à-propos la tranquilité ! Il sembloit que cette aveugle Déesse ne pût faire deux faveurs en même tems à un Docteur qui le meritoit si bien, car toûjours son amour ou ses interêts avoient à se plaindre d'elle. Elle avoit favorisé l'amour d'Abailard quand elle l'avoit contarié dans ses affaires, & elle commença à traverser sa passion, à mesure qu'elle travailloit à le rétablir dans Paris.

Un de ses ennemis nommé Champenu, s'étant retiré dans un Convent, laissa vuide la Chaire dans laquelle il enseignoit. Abailard sollicité par les jeunes gens qui l'écoûtoient, & par Heloïse même, quitta Corbeil, & prenant la place de Champenu, se remit à enseigner publiquement dans l'Evêché, & perdit ainsi le plaisir qu'il avoit de voir sa Maîtresse à toutes heures. Ce premier accident fut bien-tôt suivi d'un second plus fâ-

cheux. Heloïse qui l'avoit accompagné à Paris, n'y eût pas demeuré huit jours, qu'Abailard s'apperçût qu'il avoit un rival. C'étoit un de ses écoliers nommé Alberic, natif de Reims, qui ayant suivi Abailard à Corbeil, y vit Heloïse, & l'aima dés qu'il la vit, sans faire scrupule de courir sur les plaisirs de son Maître, ou ne croyant pas qu'un si grand Docteur pût être devenu amoureux. Abailard ne s'étoit pas apperçû à Corbeil de cette nouvelle conquête d'Heloïse, parce que comme il enseignoit chez elle, il n'avoit rien remarqué qui pût lui faire soupçonner qu'Alberic fut plûtôt amoureux de sa Maîtresse, qu'empressé de ses leçons. En effet, ce nouvel Amant ayant la liberté de voir à tous momens ce qu'il aimoit, se contentoit de ce plaisir, & chargeoit ses regards du soin de découvrir ce qu'il avoit dans l'ame: mais cette commodité ne se trouvant plus à Paris, il chercha d'autres interprêtes que ses regards, & par des visites assiduës fit voir la violence de son amour.

Abailard n'avoit pas besoin d'être Docteur pour découvrir ce nouveau rival, il suffisoit pour cela qu'il fût Amant. Pour Heloïse, elle s'en étoit déjà bien aperçûë, mais elle n'avoit osé le dire à Abailard, de peur de le fâcher. Il se plaignit à elle de l'amour d'Alberic; elle se servit de l'excuse ordinaire, qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'être aimée. Il se plaignit de

de ce qu'elle n'avoit pas par ſes rigueurs étouffé cette paſſion dès ſa naiſſance : elle lui dit qu'Alberic ne lui en avoit point parlé, qu'il la lui avoit ſeulement fait connoître par ſes actions.

Enfin il ſe plaignit encore de ce qu'elle lui en avoit fait un ſecret, & elle s'en excuſa, diſant que c'étoit pour ne troubler pas ſon repos. Abailard qui mouroit d'envie de quereller, continuoit à ſe plaindre : comme c'étoit ſouvent ſans ſujet, ſes plaintes fâchoient Heloïſe, dont les réponſes ne ſatisfaiſoient point Abailard : ſi bien que ces deux Amans ſe querellerent alors pour la premiere fois ; & de peur des mauvaiſes conſequences, ſe racommoderent avant que de ſe ſéparer. Ils continuerent de ſe voir aſſiduëment à Paris, ſous le beau pretexte de leurs leçons, & ils auroient paſſé de bonnes heures enſemble, s'il eût plû à Alberic de n'être point amoureux, ou de l'être en quelqu'autre endroit. Ce n'eſt pas qu'Heloïſe aimât veritablement ce dernier, elle ne pouvoit ſe reſoudre à ſe défaire d'un homme. Ils veſcurent de cette maniere prés d'une année. Cependant Alberic ſe déclara, & jura un amour éternel à ſa Maîtreſſe, qui de ſon côté fit myſtere de tout à Abailard, croyant que de pareilles confidences ſont de tres-méchans ragoûts à un Amant. Un jour qu'Abailard alloit voir ſa chere Heloïſe, il s'arrête à ſa por-

te pour oüir le discours de quelqu'un qui parloit avec beaucoup de chaleur. Il connut d'abord la voix d'Alberic, qui étoit aux pieds d'Heloïse, & lui exageroit l'excés son amour. Il remarqua qu'elle lui répondit sans s'émouvoir & sans quereller, & faillit à en mourir de regret. Sa jalousie s'éveilla, & réveilla avec elle sa curiosité; l'une & l'autre lui firent passer deux tres-mauvaises heures à cette porte. Le passionné écolier étant sorti, le Maître encore plus passionné entra, qui fit voir sur son visage tour à tour des marques de sa jalousie, de sa colere, de son amour & de sa crainte. Heloïse aprit avec chagrin le sujet de ce désordre, aussi-bien que les emportemens avec lesquels il le lui raconta. Elle suportoit impatiemment ses reproches, elle les suportoit un peu par menaces, un peu par douceurs, un peu par promesses; elle se tira de cet embaras, se justifia; & ayant versé quelques larmes à dessein, laissa Abailard plus amoureux & plus jaloux qu'auparavant.

Ce qu'il y eut de singulier dans cette avanture, fut qu'Alberic commença seulement ce jour-là à soupçonner son Maître d'être amoureux d'Heloïse. Pour s'en éclaircir l'ayant vû entrer chez elle dés qu'il en étoit sorti, il s'arrêta à la porte au même endroit d'où Abailard venoit de l'entendre. Là il oüit tous leurs discours, leurs querelles, leur racommodement, & bût tout à loisir le poison

qu'une juste jalousie inspire à un Amant qui se voit sacrifié. Le lendemain Alberic étant allé ouïr Abailard comme il avoit accoûtumé, il en fut mal reçû ; quelques jours aprés sur de legers pretextes, il lui défendit de ne plus assister à ses leçons. Abailard s'aplaudit du beau coup qu'il venoit de faire, il crut avoir beaucoup gagné de s'être défait d'un écolier qui lui causoit tant de déplaisir, mais il s'y trompa, & ce coup fut la cause de tous les malheurs de sa vie.

Alberic étoit aussi opiniâtre qu'Abailard, bienqu'il ne fût pas si sçavant ; d'ailleurs il étoit irrité autant du procedé que de l'amour de son Maître, ce qui l'obligea à pousser les affaires bien loin. Pour cet effet il cessa la poursuite de ses études, mit son écritoire au croc, se rendit plus assidu prés Héloïse, profita pour l'entretenir du tems que le Docteur employoit à ses lectures, & sçachant l'heure qu'elles finissoient, il se retiroit toûjours avant qu'il y pût être rencontré par Abailard. Heloïse de son côté avertissoit son cher Amant de toutes choses, pour lui ôter le sujet de plainte, & cependant il enrageoit beaucoup plus lorsque la prudence de sa Maîtresse lui cachoit les particularitez de l'amour de son rival.

Alberic n'en demeura pas-là, voyant que Heloïse ne pouvoit l'aimer, aiant apris d'elle-même l'inclination qu'elle avoit pour Abai-

lard, la jalousie, la vengeance, la rage le déchirerent à même tems, & lui firent prendre la résolution d'avoir sa Maîtresse malgré tout le monde, & malgré elle-même. Dans cette pensée, il la fit demãder en mariage à Fulbert qui trouva le parti fort avantageux, lui promit tout, & donna le même jour cette nouvelle à sa fille. La maniere d'agir d'Alberic la fâcha, elle trouva mauvais qu'il l'eût demandée à son pere sans permission, & commença dés-lors à le craindre & à le haïr presque également. Elle découvrit ce nouveau malheur à Abailard, qui la pressa plus que jamais de lui permettre de quitter sa profession, de rentrer dans ses biens, & de l'épouser du consentement du Chanoine, qui ne lui refuseroit pas quand il verroit qu'il avoit beaucoup plus de bien qu'Alberic. Mais cette generеuse fille n'y voulut point cõsentir. Pourquoi penser, lui dit-elle, au mariage, qui peut causer vôtre malheur & aussi vôtre honte: je ne vous parle pas du peu de rapott qu'il a avec la Philosophie, qui perdroit patience elle-même parmi l'embaras du ménage, le désordre des suivantes, le cris des enfans? Ne sçavez-vous pas qu'il n'est point d'action dans la vie si infailliblement suivie du repentir, & dont le repentir soit si long & si infructueux; Vous vous figurez des douceurs à être éternellement attaché à moi, mais sçachez qu'il n'est point de douces chaînes: vous me verrez trop,

quand

quand vous me verrez toûjours; vous n'estimerez plus mon amour ni mes faveurs désqu'elles vous seront dûës, & qu'elles ne vous coûteront aucuns soins. Vous ne songez pas à ces choses maintenant, & vous ne songerez à rien autre quand il n'en sera plus tems. Je laisse à part ce que dira le mõde, de vous voir prendre une femme en l'état où vous êtes, vous en perdrez peut-être vôtre réputation & nôtre fortune, outre vôtre repos. Qu'il vous suffise donc, pour vôtre satisfaction, que je vous promets de n'être jamais à personne, & moins à Alberic qu'à tout autre, si la chose peut être en ma disposition. Elle le quitta à ces mots, & pour lui tenir exactement sa parole, elle representa le jour même à Fulbert son inclination pour le celibat, l'averſion naturelle qu'elle avoit pour le mariage, & sa haine particuliere cõtre celui qu'on lui destinoit: mais pour tout cela l'opiniâtre Chanoine n'enchangea pas d'avis, il se résolut seulement d'employer Abailard pour disposer l'esprit de sa fille à lui obéir sans répugnance. Je ne dirai pas de quelle maniere Abailard reçût cette commission, il est aisé de s'imaginer que ce ne fut pas sans un horrible chagrin; & quãtité de Heros amoureux, à qui la même avanture est arrivée dans les Romans, vous representeront admirablement bien l'état pitoyable auquel se trouve un homme en de pareilles conjonctures. Il tâcha de détourner doucement l'esprit

de Fulbert de la violence qu'il faisoit à Heloïse: il lui aporta des raisons, des autoritez, & des exemples, pour lui montrer combien de pareilles mariages forcez étoient infortunez; mais le Chanoine étoit le plus souvent insensible aux raisons, aux autoritez & aux exemples, & se croyoit toûjours mieux luy-même que le plus éclairé de ceux qui se mêloient de lui donner des avis. Cela fut cause que pour ce coup, la doctrine d'Abailard fut de reste: il le vit bien, & se réduisit à profiter de l'employ qu'il avoit pour éloigner du moins ce mariage qu'il ne pouvoit rompre. Il se conduisit avec beaucoup d'adresse dans son dessein, & il avoit déja gagné quelques mois, quand Alberic s'impatientant de tant de délais, pressoit Fulbert de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée. Fulbert dit qu'il le vouloit bien, que pourtant, s'il étoit possible, il le voudroit sans violenter sa niéce: qu'il avoit prié Abailard qui l'enseignoit, & en qui elle avoit une grande confiance, de la porter doucement à ce mariage: qu'il attendoit..... Alberic n'en pût oüir davantage sans interompre le Chanoine avec précipitation, pour lui dire qu'il étoit fort trompé dãs le choix qu'il avoit fait; qu'Abailard étoit fortement amoureux: bien plus qu'il étoit fortement aimé d'Heloïse: que cette reciproque amitié étoit tout ce qui empêchoit sa niéce de consentir au mariage qu'on lui pro-

po-

posoit. Fulbert surpris & irrité de cette nouvelle, promit à Alberic toute sorte de satisfaction, & le quitta d'abord pour aller donner à sa fille des marques de sa colere & de son emportement ; mais l'un & l'autre firent bien peu d'effet sur l'esprit de cette constante personne : elle fit la forte, & sans contraindre ses sentimens, déclara qu'elle aimoit Abailard, & qu'elle l'aimeroit toûjours, comme le seul qui meritoit parfaitement toute son amitié. Fulbert au desespoir de cette circonstance, qu'il apeloit opiniâtreté & rebellion, la maltraita de paroles, & prenant son humeur farouche, jura que dans trois jours elle seroit la femme d'Alberic, & luy ordonna de ne voir Abailard que pour luy dire de ne la voir jamais.

Abailard vint un moment après, & aprit d'Heloïse avec un chagrin inconcevable le mauvais état de leurs affaires. Jamais ces deux Amans ne se sont si tendrement aimez, jamais ils ne s'en sont donnez tant de marques. Les difficultez augmentent merveilleusement l'amour. Abailard revenu de sa douleur dit, que puisqu'il sembloit que tout étoit perdu, il n'y avoit plus rien à ménager : que le desespoir dans lequel on les avoit jettez les exemptoit d'avoir aucunes considerations ; que leur malheur ne pouvoit devenir plus grand, mais que la prudence tiroit souvent de grands biens des plus grands maux.

Comme en disant ces choses il avoit oublié qu'il étoit Philosophe & Theologien, il l'oublia dans ses actions comme dans ses paroles, pour songer seulement qu'il étoit homme, amant & malheureux. Il déroba quelques faveurs à Heloïse, qu'elle ne lui pouvoit empêcher de prendre dans la foiblesse & dans le désordre où elle étoit. Elle se contentoit de soupirer, de se plaindre, & de pleurer, pendant que le Docteur croyant ces amusemens indignes de lui, & ne voulant pas demeurer sans rien faire, poussoit les choses aussi avant que l'amour & l'occasion le lui inspiroient. Mais Heloïse revenant comme d'un profond assoupissement, s'avisa de trouver mauvais ce procedé d'Abailard qui avoit déja bien fait du chemin. Elle se plaignit à lui de son indiscrétion & de son peu de respect, lui reprocha qu'il ne l'aimoit gueres, puisque dans leur commun malheur il conservoit assez de tranquilité pour songer à de pareilles choses, lui dit que son hôneur lui étoit plus cher que la vie: Enfin elle en vint à la derniere raison que les femmes employent en ces conjectures, ce fut à lui representer le crime qui se rencontroit dans son dessein. A tout cela Abailard parût intrépide, & répondant fort à propos à chaque chef lui prouva que ce n'étoit que par amour qu'il en agissoit de la sorte, & que l'amour autorise tout ce qu'il fait faire, qu'elle devoit considerer qu'il alloit la perdre pour toû-

toûjours; qu'au fonds ſon mariage ſi prompt la mettroit à couvert de tout ce qui pouvoit arriver: Aprés cela il fit des actions ſi paſſionnées, dit des paroles ſi touchantes, témoigna tant d'amour & de douleur, qu'Heloïſe ſe rendit, conſentit, & permit à l'ardeur d'Abailard de prendre avec elle quelque ſoulagement. Le tems leur étoit précieux pour n'en pas bien profiter, auſſi n'en perdirent-ils pas un moment, & cependant l'amour qui n'abandonne jamais les ſiens, fit un grand miracle en leur faveur.

La veille du jour auquel la ſolemnité des nôces étoit concluë, Alberic au milieu de ſes plus fortes eſperances, reçût une lettre de Rheims, qui lui aprit la maladie de ſon pere, qui étoit extrêmement dangereuſe. On lui marquoit encore qu'on l'attendoit, & qu'il vint le plûtôt qu'il lui ſeroit poſſible, pour mettre ordre à ſes affaires qui demandoient neceſſairement ſa preſence. Alberic fut bien fâché de cette conjoncture, qui lui enlevoit un bien qu'il ſe croyoit acquis. Il ne pût pourtant differer ce voyage, auquel ſon honneur & ſon propre interêt l'engageoient. Tout ce qu'il pût faire fut de prier Fulbert de lui garder la parole qu'il lui avoit donnée, de l'aſſurer qu'il viendroit épouſer Heloïſe dés que ſes affaires le lui permettroient, & de le ſuplier qu'elle ne vît aucunement Abailard, afin qu'à ſon retour elle ſe reſolut à l'épouſer

avec moins de répugnance. Le Chanoine promit tout, & Alberic partit auſſi ſatisfait que le peut être un Amant qui quitte une Maîtreſſe amoureuſe de ſon rival.

Ses volontez furent ponctuellement executées, du moins Fulbert n'y oublia rien. Il défendit de nouveau à ſa fille de voir Abailard, que s'il aprenoit qu'il eût aucun commerce avec Heloïſe, il ſe porteroit contre l'un & l'autre à de dangereuſes extremitez. Nos Amans avertis de la réſolution & de la colere du Chanoine, ne ſongerent à rien moins qu'à lui obéir: ils étoient trop paſſionnez pour n'être pas opiniâtres & entreprenans: auſſi ſe mocquerent-ils de la ſeverité de Fulbert, & il n'y a jamais eu d'ordres plus mal obſervez que ceux qu'il leur avoit preſcrits.

Pendant que le Docteur avoit frequenté Heloïſe, il avoit mis dãs ſes interêts une vieille fille qui ſervoit dans cette maiſon, la même qui lui avoit raconté l'hiſtoire des amours de Fulbert & de Geneviéve: Nos amans s'y confierent en cette rencontre, ils la prierent de favoriſer leurs entrevûës, de les tenir ſecretes, & de leur donner des moyens de n'être point ſurpris. Cette fille avoit été trop bonne en ſon tems, pour pouvoir jamais ceſſer de l'être: elle s'étoit accoûtumée dés ſes plus jeunes ans à ne rien refuſer, & n'avoit pas encore perdu cette habitude. Elle leur dit donc que le Chanoine étoit tres-exact aux Offices di-

divins; qu'il n'y manquoit jamais sans de puissantes considerations, & que cela leur donneroit une grande commodité de se voir pendant qu'il seroit occupé au divin Service. Ils profiterent de cet avis; les cloches (qu'il croyoit qu'elles fussent propres à de pareils usages,) en les avertissant du commencement & de la fin des Offices, les empêcherent quelque tems d'être découverts. L'heure de Matines, & celle de Vêpres, étoient celles de leur rendez-vous, & s'il se trouvoit que par hazard Fulbert manquât à quelque Office, on mettoit un Surplis aux fenêtres pour en avertir Abailard. Ils se virent souvent de la sorte; & comme vrayement ces visites étoient fort dangereuses, ils en profitoient beaucoup mieux que si elles l'eussent été moins: ils en consideroient le prix par la difficulté; aussi ne les employoient-ils pas à de simples bagatelles. Ce que l'amour a de plus grand, de plus saint & de plus mysterieux se traitoit dans ces périlleuses visites.

Nos Amans prenant un jour une matiere de conversation des délices qu'il venoient de goûter ensemble, tomberent insensiblement sur une moralité; sçavoir, sur le peu de confiance qu'on doit avoir aux plaisirs du monde, qui sont si courts, si fragiles & si passagers. En effet, dit Heloïse, le plaisir que nous ressentons presentement, cessera lorsque nous y penserons le moins; & il ne faut que l'arrivée d'Alberic

bericpour nous en priverpour toûjours. Peut-être, continua-t'elle en soûpirant, les faveurs que je vous ai accordées aujourd'hui, sont veritablement les dernieres faveurs; & peut-être un mariage auquel je ferai forcée de consentir, m'empêchera d'écouter vôtre amour, & de vous donner aucune preuve de la mienne. Cette réflexion les fit un peu rêver, puis Abailard comme le plus hardi, prenant la parole: Je ne vois pas, dit-il, comment ce mariage pourroit mettre fin à nôtre bonheur, hors que vous seule ne le vouliez. Ne pouvez-vous pas me laisser ce cœur, qu'aussi-bien vous ne pouvez donner à vôtre prétendu mari? Pourquoi m'ôterez-vous vôtre affection, puisque vous êtes aussi incapable de la lui accorder, que vous le croyez incapable de la mériter? Et si vous me laissez ce cœur & cette affection, pourrez-vous vous empêcher de m'en donner des témoignages, ni par conséquent de me rendre heureux? Ah! répondit-elle, se rendant presque à la force de cet agreable raisonnement, que vous poussez loin vos consequences, & que je souhaiterois qu'elles s'accordassent autant avec la vertu, qu'avec mes inclinations: mais vous sçavez à quoi l'honneur & le devoir engagent celles de mon sexe, quand elles ont fait un choix, ou quand elles se sont résoluës d'aprouver celui qu'on a fait pour elles. Alors Abailard oubliant, comme il avoit déja fait, qu'il étoit Theologien, s'étendit sur certaines

certaines maximes du monde, pour établir qu'une femme mariée pouvoit sans scrupule, entretenir un commerce galant. On mettroit icy ces belles leçons, n'étoit qu'elles sont assez connuës, & qu'on n'en profite que trop, s'il en faut croire les maris. Leur entretien fut alors interrompu par le son d'une cloche, qui les avertit du retour de Fulbert: mais il fut recommencé si souvent, qu'enfin Heloïse tomba dans les sentimens du Docteur, & lui promit que quelque mari qu'elle eût, elle ne s'empêcheroit jamais de l'avoir pour ami. Tout étoit si bien disposé entr'eux, que l'arrivée même d'Alberic ne les auroit guere incommodez; mais la fortune changea. Un jour que nos Amans heureux étoient ensemble, à peine y avoient-ils demeuré quelques momens, que Fulbert qu'on n'attendoit pas vint, entra & trouva Abailard prés d'Heloïse. Une affaire pressante l'avoit apellé chez lui, lors qu'on le croyoit à Vêpres, si bien qu'il les surprit, & fut trés-surpris lui-même. Sa colere, ou plûtôt sa rage, l'obligerent à faire un grand desordre, qui fut la source de bien d'autres. Il envoya sa fille à Corbeil chez Geneviéve, avec ordre de ne lui permettre de voir personne, pour des raisons dont, disoit-il, il ne pouvoit pas s'expliquer.

Comme il étoit encore plus animé contre Abailard, il chercha les occasions de le perdre, qu'il trouva facilement, à ce qu'il crût. La réputation du Docteur lui avoit fait quantité

tité d'ennemis considerables : Fulbert se joignit à eux, ranima leur jalousie presque éteinte, & fit un parti si fort contre lui, qu'il fut contraint de sortir de Paris une seconde fois. La fortune fit encore un coup de son caprice; & venant de quitter le soin des affaires d'Abailard, recommença à favoriser son amour.

Heloïse l'avoit averti par un billet du lieu où elle étoit, si bien qu'il trouva dans cet exil d'assez fortes raisons pour s'en consoler. Il quitta effectivement la chaire & la Ville ; & faisant courir le bruit qu'il alloit à Melun, il fut à Corbeil déguisé, après avoir laissé à Paris beaucoup de ses amis qui travaillerent avec chaleur à son rétablissement. Il ne lui fut pas mal-aisé de voir sa Maîtresse à Corbeil, puis qu'elle y étoit, & l'amour fait bien de plus grands miracles ; il la fit avertir de son arrivée, & il lui aprit des moyens pour la voir.

Il y avoit derriere la maison où logeoit Heloïse, un grand jardin entouré de murailles assez basses pour y pouvoir entrer sans peine, ce fut là que le Docteur eut ordre de se trouver : elle s'y rendit facilement, sous prétexte d'une legere indisposition qui l'obligeoit à coucher seule dans une chambre auprés de ce jardin.

Jamais Amans n'ont été plus satisfaits l'un de l'autre que le furent Abailard & Heloïse à cette premiere vûë. Ils avoient tous deux un si grand fonds de tendresse, & ils s'en donnoient

noient de si pressans témoignages, qu'ils étoient trés-persuadez de leurs mutuels empressemens, bien qu'ils cherchassent quelquefois des raisons pour en douter.

Abailard avoit déja demeuré prés d'un mois à Corbeil pendant qu'on le croyoit à Melun, quand un soir étant à son rendez-vous ordinaire, il aprit d'Heloïse deux choses qui ne le surprirent pas peu. La premiere, qu'Alberic, qui ésoit parti il y avoit prés de quatre mois, avoit écrit à Fulbert que la mort de son pere avoit laissé de grandes affaires dans sa famille qui le retiendroit encore cinq ou six mois à Rheims, qu'il le prioit pourtant de lui conserver sa niéce, qu'il viendroit épouser dés que ses affaires y seroient disposées. Cette premiere nouvelle n'eût rien été sans la seconde, qu'Heloïse ne lui aprit qu'aprés bien des façons. Abailard se servit de toute son adresse pour tirer d'elle ce qu'elle vouloit bien, mais ce qu'elle n'osoit lui dire. Enfin aprés bien des grimaces, elle rougit, elle se tût quelque tems, puis baissant les yeux, & lui parlant plus doucement qu'à l'ordinaire, elle lui dit qu'elle croyoit être grosse. A ces paroles Abailard, quoique fort étonné, en revint bien-tôt, & aprés avoir assuré sa maîtresse que ce nouvel accident ne pouvoit point alterer son amour, il la pressa plus fortement qu'auparavant de consentir qu'il l'épousât, & qu'il la fit demander au Chanoine, qui ne la lui refuseroit

ſuſeroit pas, ſur tout quand il ſeroit averti de l'état où elle ſe trouvoit: mais rien ne fut capable de faire changer d'avis à cette admirable fille, qui accablant le Docteur de mille careſſes, lui dit qu'elle l'eſtimoit pour lui-même, qu'elle ſouhaiteroit bien de ne l'abandonner jamais; mais qu'elle aimeroit mieux être ſon eſclave que ſa femme, & qu'elle l'aimeroit mieux pour ſon maître que pour ſon mari, ſi cette derniere qualité pouvoit porter préjudice à ſon cher amant. Je vous l'ai déja dit, ajoûta-t'elle, & je le repete encore à preſent; vous, non plus que bien d'autres, ne ſçavez ce que vous faites quand vous ſongez au mariage: il eſt le tombeau de l'amour entre ceux qui s'aimoient auparavant, & il l'empêche de naître jamais entre ceux qui ne s'aimoient pas encore. Je ſuis belle, j'ai de l'eſprit, à ce que vous dites; & ces deux qualitez qui ſont aujourd'hui vôtre plaiſir, ſi la jalouſie s'en mêloit, ſeroient un jour vôtre douleur; jugez de ce que ce ſeroit ſi vous vous trompiez aux jugemens favorables que vous faites de moi, & ſi vous ne trouviez dorénavant qu'une laide & une ſotte, où vous avez crû trouver une belle & ſpirituelle perſonne. Ce changement eſt aſſez ordinaire, ne vous y trompez pas, car je ne changerai point: vos yeux pourroient changer: un mari ne voit jamais ſa femme des mêmes yeux dont il la voyoit n'étant encore que ſon galant: en vain vous entreprendriez de vous défendre, l'expérience

périence vous condamneroit, & qui pis est votre propre expérience.

Heloïse ayant prononcé ce peu de mots avec chaleur, se remit un peu ; puis accablant de nouveau son cher amant de mille faveurs nouvelles, ne le quitta qu'avec regret, & aprés qu'il lui eût juré de l'aimer toûjours uniquement. Abailard sortit de cette conversation assez rêveur. Il aimoit vraiment Heloïse avec excés, & sa grossesse avoit plûtôt augmenté que diminué sa passion : mais quand il venoit à penser qu'elle ne le vouloit point, & que cependant elle alloit se rencontrer exposée à la colere & à la rage du Chanoine ; cette pensée le tourmentoit cruellement. Il la communiqua à Heloïse qui le tira en partie de son embarras, en consentant qu'il mît ordre à lui faire faire ses couches secretement & loin de la presence de Fulbert. Les affaires étoient en cet état, quand on avertit Abailard que la faction de ses ennemis étoit dissipée ; que Champeau, qui l'avoit tourmenté avec plus de violence depuis qu'il s'étoit fait Moine, avoit été élû Evêque de Châlons, où il s'étoit retiré. Cela l'obligea à retourner encore une fois à Paris, où il fut reçû avec tout l'aplaudissement imaginable. Il y demeura depuis assiduëment, sans qu'il lui arrivât rien de singulier, jusqu'à ce qu'Heloïse se trouvant si avancée dans sa grossesse, qu'elle

qu'elle ne pouvoit plus cacher, pria son amant de l'enlever, afin qu'elle pût faire ses couches en seureté. Il l'enleva un soir de la maison de sa mere, la mena chez lui en Bretagne, où l'ayant mise chez une sœur qu'il y avoit, elle y accoucha d'un fils, qui pour sa ressemblance avec Abailard sembloit porter le nom de son pere écrit sur son visage. Cet enlevement & sa cause ne pouvoient pas être long-tems secrets, aussi furent-ils bien-tôt découverts, par une avanture neanmoins assez particuliere. Alberic étoit arrivé à Paris le jour avant qu'Abailard eût enlevé Heloïse; & ayant été le même jour chez Fulbert dans le dessein d'executer sa parole, il aprit de lui que sa niéce étoit à Corbeil, où il l'avoit envoyée pour éviter la presence & les importunitez du Docteur. Alberic fut trés-satisfait du soin qu'on avoit pris de lui conserver l'objet de son amour, & se disposa à aller le lendemain à Corbeil, pour tâcher de résoudre Heloïse au choix que son oncle avoit fait, en lui destinant sa niéce; mais son amour impatient ne lui permit pas d'attendre si long-tems, & le fit partir le soir même, afin qu'il s'y trouvât plus matin le lendemain. Dès que le jour parût, il fut dans la maison où elle logeoit, demander de ses nouvelles. Comme on ne s'étoit pas encore aperçû de sa fuite, on lui dit que sans doute elle seroit dans sa chambre, il y alla, & n'y trouva personne; il s'y arrêta pendant

pendant qu'on la fut chercher, mais on en revint sans l'avoir trouvée. Les uns & les autres commençoient à être en peine du lieu où elle étoit, quand on trouva un billet dans sa chambre, adressant à la femme qui demeuroit dans cette maison, qu'Alberic, ne sçavoit point être la mere d'Heloïse: il étoit ouvert, & Alberic l'ayant lû, aprit avec un grand étonnement la naissance & la qualité des parens d'Heloïse, & à même tems son enlevement par Abailard. La surprise de cet Amant, à la lecture de cette Lettre, ne se peut exprimer: la fuite de sa Maîtresse, dont il ne sçavoit ni les raisons ni les circonstances, l'embaraſſa d'abord: mais venant à penser qu'elle étoit fille du Chanoine Fulbert & de cette femme, il conçut un tel dégoût, qu'il ne pouvoit songer à elle, ni à tout ce qu'il avoit fait pour elle, sans un furieux chagrin. Il ne demeura gueres dans cette maison, & sous prétexte de venir aprendre à Fulbert ce qui s'étoit passé, il s'en revint à Paris, où ayant d'abord aprisqu'Abailard en étoit absent, il ne douta plus que ce fut lui qui eût enlevé Heloïse. Un peu de jalousie réveilla le reste de son amour, & l'un & l'autre lui fit concevoir une si forte haine contre Abailard, qu'elle dura autant que sa vie. Il fit avertir Fulbert de l'enlevement de sa fille, & témoignant y prendre grand part, lui promit de le vanger du raviſſeur. Jamais colere ne fut pareille à celle du

Chanoine

Chanoine à cette fâcheuse nouvelle. S'il eût sçû le chemin que ces deux amans avoient pris, sans doute qu'il les auroit suivis, & auroit donné des marques de son ressentiment par quelque cruelle action: mais ignorant leur route, il fut contraint de suspendre l'execution de sa vengeance. Cependant son humeur s'adoucit un peu, le retardement du retour d'Abailard lui permit de faire des réflexions qui le désarmerent en partie & lui inspirerent des desseins moins violens. Abailard, dont bien lui prit, vint dans le tems de ces réflexions. Le Chanoine n'eût pas plûtôt apris son arrivée, qu'il alla chez lui, & l'y trouvant seul, lui demanda froidement des nouvelles d'Heloïse. Le Docteur ne fit pas le fin, & sur sa premiere question le croyant instruit de tout, lui dit sans façon, qu'il l'avoit menée chez une sœur qu'il avoit, pour y faire ses couches plus secretement qu'elle n'eût pû faire à Paris ni à Corbeil. Fulbert, qui n'avoit fait provision que d'autant de constance qu'il lui en falloit pour suporter le rapt de sa fille, en manqua lors qu'il aprit sa grossesse. Il ne pensa pas qu'il avoit été autrefois dans un pareil embarras. Toutes les paroles que la rage & le desespoir peuvent suggerer à une personne outrée, furent proferées par le Chanoine. Il n'est injures, reproches, ni menaces dont il n'accablât Abailard, qui s'examinant lui-même pendant

pendant qu'on le querelloit, se disposoit à faire au Chanoine toutes sortes de réparations. Il lui laissa tout dire, & quand il vit qu'il s'étoit épuisé à force de crier : Il prit la parole, & lui confessa ingenuëment son crime. Cette confession ingenuë réveilla les emportemens de Fulbert, qui ayant repris quelque peu de forces, les eût bien-tôt épuisées à quereller de nouveau. Enfin s'étant tû, Abailard reprit la parole, & voyant combien le tems lui étoit précieux, il dit le plus vîte qu'il pût, qu'un ardent amour étoit la seule cause de tout ce qui étoit arrivé; que cet amour duroit encore, & qu'il étoit prêt de donner à lui & à Heloïse toutes les satisfactions qu'il faut à ces sortes d'injures. Vous l'épouserez donc, interrompit brusquement Fulbert? Oüi, répondit Abailard, si vous le voulez, & si elle y veut consentir. Si je le veux! dit le Chanoine, puis s'arrêtant un peu, si elle y consent reprit-il, & doutez-vous de l'un ni de l'autre? Il s'alloit encore emporter là-dessus en raisonnemens bilieux & coleriques, si l'impatient Docteur ne l'eût prié premierement de se taire, & ensuite de permettre que son mariage fût secret pendant quelque tems. Le Chanoine ne pouvoit consentir que le deshonneur fait à sa fille ayant été public, la réparation qu'on lui en faisoit fût secrette: Mais Abailard lui representa que puis qu'il

alloit être son gendre..... Mon gendre, interrompit Fulbert, qui ne croyoit pas que le Docteur sçut son histoire amoureuse, vous vous trompez, c'est mon neveu que vous allez devenir. Je m'en raporte à Heloïse, de qui je le sçai, reprit Abailard; qui ne vouloit pas contester sur cet article: Mais vôtre gendre ou vôtre neveu, puisque je vas entrer dans vôtre famille, il me semble que vous devez avoir quelque égard à mes interêts, qui vont devenir communs entre nous: & vous voyez quelle confusion ce me seroit, si mon mariage, sur tout dans ces circonstances, étoit si-tôt sçû dans le monde. Fulbert rougit de voir qu'Abailard n'ignoroit pas les petites galanteries de sa jeunesse, & il en fut mortifié; ce qui ne contribua pas peu à lui faire accorder ce qu'on lui demandoit. Il fut donc résolu entr'eux, que quand Heloïse seroit accouchée, Abailard l'épouseroit: que neanmoins on tiendroit l'affaire secrete jusqu'à nouvel ordre. Les choses ainsi pacifiées, Abailard retourna en peu de jours en Bretagne, pour y voir sa femme prétenduë, & l'avertit de tout ce qui s'étoit passé. Le couroux de son pere ne l'étonna pas: la seule résolution de l'épouser où elle vit son Amant la fâcha. Elle lui redit alors plus fortement que jamais tout ce qu'elle lui avoit dit autrefois sur ce sujet, & ce fut-là qu'Abailard admira son esprit, son amour & son desintéressement: mais il lui

re-

répresenta si bien la necessité qu'il y avoit, qu'ils s'épousassent; la parole qu'il en avoit donnée, la colere de Fulbert s'il manquoit à ce qu'il lui avoit promis, & les dangereux effets de sa colere contre l'un & l'autre, qu'elle consentit enfin à tout ce qu'il voulut, avec regret neanmoins. L'amoureux Docteur voulut demeurer auprés d'elle jusqu'à ce qu'elle fut accouchée, ce qui arriva bien tôt. Je ne sçai si la voyant dans les douleurs, il ne lui échapa point, par pure tentation humaine, de souhaiter d'être veuf avant que marié. Quoi qu'il en soit, il n'en fit nul semblant; & quand elle fut remise, il revint avec elle à Paris, où il tint sa parole à Fulbert, qui de son côté n'en fit pas de même. Cela veut dire qu'Abailard épousa Heloïse, & que le Chanoine le publia d'abord par tout.

Si je n'écrivois qu'une histoire ordinaire, je pourois finir en cet endroit, le mariage étant toûjours la conclusion des Romans, des Nouvelles & des Comedies: Je ne le ferai pourtant pas encore; & puisque je me suis engagé à écrire les amours d'Abailard & d'Heloïse, comme leur mariage n'a pas été la fin de leurs amours, j'aurois grand tort d'en faire celle de mon Ouvrage. Les Heros prophanes ne reconnoissoient aucun amour au-delà de l'union conjugale; là se terminoient tous leurs soins, & tous leurs empressemens: mais nôtre Heros étoit plus éclairé; il étoit aussi bon Chré-

tien que le peut être un grand Philosophe, & un grand Theologien à même tems, & n'avoit garde de n'aimer plus Heloïse devenuë sa femme, lui qui sçavoit & qui avoit cent fois parlé de l'obligation & de l'effet du Sacrement de Mariage.

Fulbert, comme j'ai déja dit, publia par tout celui de sa fille, qu'il s'étoit engagé à tenir secret. Alberic, qui avoit toûjours entretenu un petit commerce avec le Chanoine, pour sçavoir de lui quelle seroit l'issuë des amours d'Abailard & d'Heloïse, fut le premier à qui le mystere fut revelé, & ne fut des derniers à en faire le conte. Déja presque tout le quartier en étoit informé; cette nouvelle se disoit par tout à l'oreille: on commençoit même à le dire si hautement, qu'on ne se cachoit pas d'Abailard ni d'Heloïse, à qui chacun en venoit parler. Abailard se retiroit de honte & de confusion, il n'osoit paroître devant les gens, & son sçavoir qui l'avoit fait connoître de tout le monde, fut en partie la cause qu'il fut aussi blâmé de tous ceux qui le connoissoient. C'eût bien été pis, si Heloïse qui aimoit cent fois plus Abailard qu'elle-même, & plus la réputation de son cher Docteur que sa propre gloire, ne se fût opiniâtrée à désabuser chacun de cette opinion: Elle soûtenoit par tout que c'étoit pure médisance & calomnie que le bruit qu'on faisoit courir de leur mariage; qu'Abailard n'avoit jamais eu

de

de pareilles pensées; que quand il les auroit eues, ce n'auroit été qu'inutilement, puisque jamais elle n'y auroit consenti. Enfin elle parla de cette affaire si negativement & avec tant de chaleur, pour en ôter la créance, qu'elle en vint presque à bout, & l'on commençoit à dire que c'étoit les ennemis du Docteur qui avoient semé cette fausse nouvelle pour le décrier. Fulbert sçût ce second bruit, & sçût de plus qu'Heloïse seule en étoit la cause, ce qui le mit dans une si furieuse colere contr'elle, qu'il ne se contenta pas de la quereller & de la menacer, il en vint jusqu'à la maltraiter cruellement. Abailard qui aimoit autant sa femme, que lors qu'elle n'étoit que sa Maîtresse, ne pouvoit soufrir les mauvais traitemens que son pere exerçoit tous les jours contre elle, sçachant sur tout qu'elle ne se les attiroit qu'à sa consideration, il résolut donc d'y mettre ordre, & de la tirer de ses persecutions continuelles. Pour cet effet il consulta avec Heloïse, & ils conclurent ensemble que pour se tirer tous deux d'affaires, lui des contes fâcheux qu'on faisoit par tout, & elle des mains & de la méchante humeur du Chanoine, il faloit qu'elle se retirât dans un Monastere de Nonains au Bourg d'Argenteüil, où elle avoit été élevée dans sa premiere jeunesse, & qu'elle y prît tous les habits de Religieuse, hormis le Voile, afin qu'elle pût en sortir quand l'occasion

favorable s'en presenteroit. Ce dessein fut proposé, aprouvé & executé presque à même tems, & par ce moyen ils étoufferent entierement tous les bruits qui couroient de leur mariage. Mais le dangereux Chanoine n'avoit pas été apellé dans cette consultation, & il étoit tres-mal aisé qu'elle pût réüssir heureusement sans qu'il l'aprouvât. Il aprit la résolution de ces deux époux, & il ne pût l'aprendre sans un renouvellement de chagrin & de colere. Cette retraite le choquoit furieusemẽt; il croyoit que bien loin qu'elle mît à couvert la réputation de sa fille, elle achevoit de l'accabler de honte: ce qui fut cause qu'il délibera dés ce moment de se venger un jour bien cruellement d'Abailard. Avant qu'il en eût trouvé la commodité, Abailard & Heloïse passerent bien de doux & de cruels momens ensemble. Celle-ci étoit déja connuë dans ce Monastere, comme j'ai dit; si bien qu'elle y fut reçûë avec plaisir, & caressée de toutes les Religieuses, qui étoient ravies d'avoir une si aimable personne parmi elles. C'étoit par hazard dans ce même Convent, que Luce mere d'Abailard, avoit pris l'habit, lorsque son mari Beranger & elle quitterent le monde. Elle y étoit encore quand Heloïse y fut, elles s'y virent, & contracterent ensemble une amitié tres-particuliere. Comme Luce ne sçavoit rien des avantures de nos Amans, & qu'elle croyoit que le dessein d'Heloïse

étoit

étoit veritablement de finir ses jours dans ce Monastere, elle voulut lui ouvrir la premiere son cœur, & lui faire une confidence de laquelle pouvoit dépendre tout le repos de sa vie. Je ne doute pas, lui dit-elle, que le motif qui vous oblige à vous retirer dans cette Maison, ne soit des plus raisonnables & des plus saints; mais je doute si vous sçavez bien à quoi vous vous engagez & si vous ne vous trompez point dans les douceurs que vous esperez de trouver dans la vie Religieuse. Comme cette vie est plus retirée & plus cachée que les autres, elle est aussi beaucoup plus difficile à connoître; & il n'est gueres que nôtre experience qui puisse nous la découvrir à fonds. Tout n'y est pas doux, tout n'y est pas saint, & on y trouve plus qu'on ne croit d'amertumes & de débauches. Luce qui depuis le tems qu'elle vivoit dans ce Monastere, en avoit découvert tous les habus, & qui s'étoit repentie plus d'une fois de s'y être imprudemment engagée, se préparoit à faire un long discours sur cette matiere, pour détourner la resolution d'Heloïse: mais celle-ci qui connut son dessein, la prévint, en lui racontant la veritable histoire de sa vie, & la priva ainsi du plus grãd plaisir que puissent recevoir les veilles gens, qui est de parler & de s'entretenir de leurs infortunes. Elle lui aprit donc ses amours avec Abailard dans toutes leurs circonstances; leur mariage, les suites fâ-

cheuſes qu'il avoit eu : enfin la raiſon pour laquelle elle s'étoit retirée dans ce Convent, ſans nulle envie pourtant de s'y enfermer pour le reſte de ſes jours.

Luce écoûta cette hiſtoire avec un grand étonnement, & admirant les divers changemens arrivez en leurs amours, témoigna prendre beaucoup de part en toutes leurs avantures. Elle conſidera dés-lors Heloïſe comme ſa fille, & remarquant en elle tant d'eſprit, tant de beauté, ne pût jamais déſaprouver la paſſion de ſon fils : bien loin de cela, elle voulut contribuer de tout ſon pouvoir à leurs entrevûës, & donner à ces Amans ſéparez la ſatisfaction qu'ils ſouhaitoient ſi fort. Cela ne fut pas mal-aiſé. Les grilles en ce Convent n'étoient pas d'un difficile accés; les Parloirs n'étoient pas des terres inconnuës, & il ne faloit pas beaucoup de myſtere pour y être reçû. Neanmoins comme Abailard n'avoit aucune habitude dans cette Maiſon, & qu'il avoit des meſures à garder pour n'être pas découvert, il n'auroit pû voir gueres ſouvent Heloïſe ſans l'aſſiſtance de ſa mere, qui s'y trouva fort à propos pour favoriſer les empreſſemens de ces deux Amans mariez. Ils ſe virent quelquefois par ce moyen, parce qu'il ne demandoit jamais ſa mere, qu'elle ne fit venir Heloïſe avec elle. Ces viſites étoient pourtant ſi rares & ſi contraintes, au prix de celles qu'ils avoient accoûtumé de ſe ren-

rendre, qu'elles ne faisoient que leur inspirer le desir de se voir plus souvent & avec plus de liberté. Ils se communiquerent leurs desirs, & Heloïse fut chargée du soin de chercher quelque invention pour les satisfaire.

L'esprit d'une femme, & d'une femme qui aime, & qui outre cela se trouve enfermée dans un Convent, ne manque jamais de moyens pour en sortir, & pour donner, malgré tous les obstacles, des preuves de sa passion. Heloïse aimoit, elle avoit de l'esprit, & un peu de cet air de grille, qui entreprend tout pour la liberté. Avec toutes ces qualitez elle ne tarda gueres de venir à bout de ses desseins. Cõme ces sortes de parties ne peuvent difficilemẽt se faire par une seule personne, elle fit amitié avec une Religieuse, qui ne cherchoit qu'une compagne, pour faire ensemble une pareille promenade. Ce n'est pas que cette Religieuse n'en eût pû trouver dans ce Convent autant qu'il y avoit de jeunes Dames; mais elle connoissoit leur fidelité, leur prudence & leur amitié, & n'osoit s'y confier. Ces entreprises sont dangereuses quand elles sont découvertes: elles demandent de la hardiesse & du secret, & peu de filles en sont capables. Elle crût avoir trouvé dans Heloïse ce qu'elle cherchoit. Un jour aprés lui avoir fait cent caresses, elle lui fit le recit d'une intrigue qu'elle avoit avec un Gentilhomme qu'elle aimoit veritablement, & lui déclara qu'elle

ſeroit bien aiſe de le voir chez lui. Heloïſe lui rendit confidence pour confidence, lui parla de ſon amour pour Abailard, ſans lui rien découvrir de leur mariage, & dit auſſi qu'elle ſeroit tres-contente ſi elle pouvoit le voir en liberté. Elles commencerent à travailler à leur deſſein, par une amitié qu'elles firent naître entre Abailard & Baudoüin, c'étoit le nom du Gentilhomme. Elle fut d'abord forte, tant par l'eſtime qu'ils conçûrent l'un pour l'autre, que par le raport qu'il y avoit dans leurs fortunes amoureuſes. Baudoüin avoit une belle maiſon auprés d'Argenteüil, qui ſembloit avoir été bâtie exprés pour de ſemblables parties. Elle fut donc deſtinée à cet emploi, & ce fut-là que nos avanturieres ſe rendirent environ la minuit, aprés être ſorties du Convent à l'aide d'une échelle de ſoye que leurs Amans leur tenoient. Le jour avant leur départ, elles diſoient à leurs bonnes amies qu'elles avoient beaucoup affaire ce jour-là, qu'elles n'auroient pas beſoin d'être dérournées, puiſqu'elles avoient de l'occupation juſqu'à quatre heures du matin, leurs amies qui le croyoient, les laiſſoient en liberté; & cependant elles ſortoient de leur chambre où elles laiſſoient de la lumiere, ce qui faiſoit croire qu'elles y étoient, & qu'elles travailloient veritablement toute la nuit. Pendant ce tems elles étoient chacune dans les bras de leur Amant occupées à goûter de

grandes douceurs : non de celles qu'on promet aux jeunes filles qu'elles trouveront dans un Monastere, mais de celles qu'elles ne trouvent jamais que quand elles en sortent.

On avoit déja fait trois fois ce pelerinage fort heureusement, quand au quatriéme, Baudoüin un peu dégoûté de sa Nonnain, commença à trouver plus de charmes dans celle d'Abailard, car il croyoit qu'Heloïse étoit effectivement Religieuse. Le Docteur ne lui avoit point dit que ce fût sa femme, il s'étoit contenté de lui dire qu'ils s'aimoient assez fortement. Le Gentilhomme crût qu'Abailard seroit aussi dégoûté de sa Maîtresse, que lui étoit de la sienne. Ce fut pourquoi un soir qu'ils étoient tous quatre ensemble, le tirant en particulier, il lui proposa de faire un échange, & lui dit que sans difficulté elles y consentiroient; qu'aprés ce qu'elles avoient déja fait, elles n'étoient plus en état de leur rien refuser; & que ce changement ne pouvoit être que bien agréable pour chacun; que c'étoit le veritable ragoût des plaisirs; que ce procedé ne devoit point s'apeller infidelité auprés des voilées à qui tout homme est bon, & qu'il étoit plus sûr & plus avantageux même de leur proposer un changement en faveur l'un de l'autre, que si elles-mêmes changeoient sans leur en donner avis en faveur des gens qu'ils ne connoîtroient point, ce

qu'elle ne manqueroient jamais de faire. Cette proposition fut tres-mal reçûë par le Docteur, qui n'osoit dire les raisons de sa répugnance. Il ne vouloit absolument point découvrir qu'Heloïse fût sa femme, & il voyoit encore bien plus d'obstacle à laisser baiser sa femme par un autre en sa presence, & presque de son consentement; il trouvoit quelque chose d'extraordinaire dans cette avanture, qu'un homme lui vint dire à lui-même qu'il aimoit sa femme, & qu'il vouloit la posseder sans qu'il le pût trouver mauvais, bien loin qu'il pût s'en fâcher; cela le jetta dans un grand chagrin. Baudoüin s'en aperçût; & croyant que la tristesse qui paroissoit dans ses yeux, ne procedoit que d'une tendresse de cœur & de certaine délicatesse d'amitié, il lui en fit la guerre comme d'une foiblesse indigne d'un grand courage. Il lui dit que de pareils sentimens n'avoient jamais été que le partage des petits esprits, bien loin d'avoir été du goût des honnêtes gens; qu'un homme du monde, d'esprit & de sçavoir devoit avoir d'autres pensées plus nobles & plus fermes; que ces passions violentes & jalouses n'étoient pardonnables qu'aux jeunes enfans qui commençoient seulement à aimer; qu'il ne faloit jamais être jaloux d'une fille, non pas même le plus souvent d'une femme. Ces paroles pleines de sentences & de décisions, & prononcées d'un ton d'autorité, trouverent

rent quelque place dans l'esprit d'Abailard; mais la pensée qui lui venoit là-dessus, qu'Heloïse étoit sa femme, gâtoit tout. Enfin il chercha un expedient qui pût l'empêcher d'être deshonoré & aussi de passer pour un fat dans l'esprit de Baudoüin. Il lui dit doncqu'il étoit entré dans son sens, qu'il goûtoit parfaitement toutes ses propositiõs; que neanmoins si dans leurs Maîtresses ils trouvoient de la répugnance à cet échange, il ne faudroit pas les pousser à bout ni en venir à la violence avec elles. Ah! lui répondit Baudoüin, nous ne serons pas en ces peines, & je vous en répons. Mais Abailard se seroit bien passé pour lors d'un pareil répondant. Les choses se disposoient à ce plaisant échange quand le Docteur se rencontra avec Heloïse; & s'aprochant d'elle, lui dit tout bas que son compagnon d'intrigue voudroit peut-être badiner avec elle, & même pousser la fleurette un peu plus avant; qu'il s'en doutoit, & qu'il la suplioit d'y prendre garde, & de se ressouvenir de ce qu'ils étoient l'un & l'autre: que le Mariage étoit le premier & le plus grand de tous les Sacremens, ou du moins le plus délicat: qu'elle tâchât de détourner Baudoüin de son dessein, par de belles raisons, ou par prieres; ou par adresse, ou par fuite: sur tout qu'elle ne lui parlât point de son mariage. Les affaires se ménageoient de la sorte, quand Baudoüin s'aprochant d'Heloïse, en fit reti-

rer Abailard malgré lui. D'abord il la careſſa, & riant toûjours avec elle, la mena inſenſiblement dans un petit cabinet, où il ſe mit en devoir d'executer le projet qu'il avoit fait: mais elle dit & fit tant de choſes pour s'en défendre, du moins à ce qu'elle a voulu faire accroire depuis à ſon mari, que Baudoüin la quitta mal ſatisfait de voir ſes eſperances perduës. Pendant tout ce tracas, le triſte & jaloux Abailard avoit beaucoup ſouffert, & en avoit bien eu du ſujet. Il entendoit parler Heloïſe, & ne ſçavoit ſi c'étoit pour accorder ou pour refuſer: elle ſoûpiroit de tems en tems, & il ne ſçavoit dequoi, ni pourquoi, ſi c'étoit de chagrin ou de plaiſir: elle crioit ſi peu & ſi bas, qu'il en enrageoit, croyant qu'elle ne crioit ainſi que de peur d'être entenduë, & par conſequent d'être ſecouruë. Toutes ces differentes penſées firent un ſi funeſte effet ſur ſon eſprit, que ſon corps s'en reſſentit: il devint froid & pâle, & fit apréhender pour ſa ſanté, quand on le vit en ce pitoyable état. Il reprit pourtant ſes forces dés qu'il vit ſa chere Heloïſe de retour; & aprés l'avoir long-tems queſtionnée, grondée & querellée il fit paix en mari, & chacun ſe retira chez ſoi. Le départ de Baudoüin mit bientôt fin à ces agréables parties, dequoi le Docteur ne fut guere fâché, à cauſe que cette maniere de faire l'amour ſi cavaliere même lui déplaiſoit. Pour nos Amans, ils chercherent plu-

ſieurs

leurs autres moyens de se voir, dont beaucoup leur réüssirent heureusement : mais helas ! non pas tous, & le moment fatal à leurs plaisirs étoit arrivé, qui devoit les précipiter dans le plus grand de tous les malheurs. Voici comment.

Abailard étant une fois introduit dans le Monastere secretement, fut assez hardi pour oser passer deux jours dans la chambre d'Heloïse. Il n'y fut point reconnu, & tout seroit bien allé, si la sortie eût répondu à l'entrée & au séjour, mais une Religieuse qui avoit quelque dessein dans l'esprit, pareil à celui d'Heloïse, les aperçût, vit qu'une Sœur, à la faveur de la nuit faisoit sortir un homme par une porte de derriere ; comme cette Voilée étoit-là pour en faire entrer par la même porte une autre qui l'attendoit, de chagrin de voir sa partie rompuë, de jalousie & de méchanceté elle fut avertir ses Sœurs de cet accident scandaleux. Cependant Abailard se disposoit à sortir sans lumiere ; comme on peut croire, & Heloïse se retiroit sans bruit. L'Amant qu'attendoit cette autre Nonnain se trouvant à la porte, dès qu'Abailard l'eût ouverte la poussa, & entra dans le Convent. Comme ce n'étoit pas un lieu à éclaircissemens, le Docteur se contenta de sortir sans mot dire, & de se retirer pendant que celui qui étoit entré, cherchoit & apelloit doucement sa Nonnain, & entendant marcher doucement

Heloïse,

Heloïse, qui se retiroit dans sa chambre, croyoit que c'étoit sa Maîtresse, & la prioit de l'attendre; ce qu'elle ne fit point, au contraire elle redoubla le pas de peur d'être surprise. Sur cela fort à propos arriverent cinq ou six Reverendes pour s'éclaircir de ce que c'étoit, à la tête desquelles marchoit la Religieuse outrée; qui leur exageroit la grandeur & l'énormité du crime, d'introduire un homme dans leur maison. Sa plainte fut trouvée juste, & son raport veritable. En effet, elles apercûrent bien-tôt un homme, & criant toutes sur lui, l'investirent. Mais la Religieuse espionne fut bien étonnée, quand elle vit que cet homme étoit son Amant auquel elle avoit donné rendez-vous ce soir même. Cet homme ne fut pas moins surpris, de voir que sa Maîtresse conduisoit cette sainte Brigade qui venoit de le découvrir. Il fut d'abord reconnu par Alberic qui avoit été rival d'Abailard, & qui depuis quelque tems avoit une étroite familiarité avec la Religieuse zélée pour l'honneur de l'Ordre. Ils furent tellement confus & déconcertez l'un & l'autre, qu'il ne falut point d'autre preuve pour leur entiere conviction. Toute la peine où étoient les autres Dames, étoit de sçavoir pourquoi cet homme avoit été découvert par celle qu'il aimoit, & pour qui aparemment l'avanture avoit été entreprise: mais elles ne demeurerent gueres dans cette incertitude, & s'aperçûrent

qûrent bien-tôt que c'étoit l'effet de quelque mépriſe. Elles s'en éclaircirent pleinement en les interrogeant, & découvrirent par leur bouche la verité de tout ce qui s'étoit paſſé. Malgré l'obſcurité, Alberic avoit connu Abailard, il le dit à ces Religieuſes, pour l'envelopper dans ſon malheur; elles furent dans la chambre d'Heloïſe pour s'en aſſurer. On l'étonna d'abord en lui diſant qu'Abailard avoit été ſurpris comme il ſortoit: même pour tirer ſon cher époux de l'embaras fâcheux où cette affaire l'auroit pû jetter, elle leur conta toute l'hiſtoire de leur mariage. Toutes ces choſes ne ſe paſſerent point ſans faire un grand deſordre dans cette Maiſon. On s'y aſſembla pour voir ce qu'on feroit d'Alberic; il fut réſolu qu'on le mettroit dehors ſans bruit, pour éviter le ſcandale qu'une pareille action auroit cauſé ſi elle avoit été ſçûë. Elles promirent même de tenir cette affaire fort ſecrette: mais il étoit impoſſible, trop de filles la ſçavoient. Sugger Abbé de ſaint Denys, en fut averti, il vint faire ſa viſite dans ce Convent, où non ſeulement il aprit ce qui venoit d'arriver, mais encore il découvrit tant d'intrigues amoureuſes, tant de débauches, tant de proſtitutions, qu'il réſolut dès-lors d'anéantir entierement ce Monaſtere, dont les débordemens étoient ſi exceſſifs: ce qu'il executa bien peu d'années aprés, en chaſſant toutes les Religieuſes qui étoient dans ce

Convent

Convent d'Argenteüil, & en le repeuplant de Moines de son Abbaye. Ce desordre fut bien-tôt sçû dans tous les environs du païs, avec toutes ses circonstances, par lesquelles on faisoit passer Abailard & Heloïse pour les Heros de cette fâcheuse avanture. Cela vint bien-tôt aux oreilles de Fulbert; & le vindicatif Alberic, qui sembloit n'être au monde que pour la ruine du Docteur, eut grand soin de le lui confirmer. Le furieux Chanoine voyant que l'honneur de sa fille n'étoit pas même à couvert dans une Maison qui étoit destinée au service de Dieu, résolut de se venger d'une terrible maniere, qui le mettroit en état de n'avoir jamais rien à craindre d'Abailard. Il executa ce qu'il avoit résolu; & par l'entremise d'un valet du Docteur, qu'on suborna, & qui ouvrit la chambre de son Maître la nuit pendant qu'il dormoit; on le punit dans la partie qui avoit peché; & on le mit en état de ne pouvoir jamais devenir pere: Enfin on exerça sur lui cette horrible cruauté dont les siécles suivans ont tant parlé: & Fulbert par ce moyen trouva le secret de se venger à même tems, & par même coup d'Abailard & d'Heloïse. Ce crime ne demeura pas long-tems impuni, la Justice le fit prendre avec le valet d'Abailard qui l'avoit si lâchement trahi, & l'un & l'autre furent condamnez à souffrir la même peine qu'ils avoient fait souffrir, & outre cela à perdre

les

les yeux. Ce funeſte accident fit un grand bruit dans le monde, & donna matiere de parler à bien des gens. Pour Abailard il étoit inconſolable de ce malheur : la honte le fâchoit bien davantage que la perte qu'il avoit faite : & le genre du ſuplice beaucoup plus que le ſuplice même. Il crut qu'il n'oſeroit jamais paroître dans le monde, & réſolut dès ce moment de ſe bannir lui-même de la compagnie des hommes : ce qui l'obligea à paſſer le reſte de ſes jours en des retraites, éloigné de toutes ſortes de perſonnes, & du commerce du monde, hors de celui de ſa chere Heloïſe, qui s'étoit auſſi jettée en même tems dans un autre Cloître, & que la nouvelle de cet accident mit dans une affliction inconcevable, & dont il lui a été impoſſible de pouvoir jamais ſe conſoler, ainſi qu'il paroît dans toutes les Lettres qu'elle écrivoit à ſon cher Abailard, qui font aſſez connoître combien elle étoit ſenſiblement touchée de ſon malheur. Elle ne pouvoit ſuporter cette ſorte d'infortune : elle ne pouvoit comprendre les raiſons de la Juſtice divine, qui avoit laiſſé leur amour impuni avant leur mariage, quoi qu'alors il fût criminel, & que les plaiſirs qu'ils prenoient alors enſemble fuſſent autant de débauches & de pechez : & depuis que leur mariage leur rendoit leur paſſion honnête & permiſe : que leurs plaiſirs étoient devenus

chaſtes

chaſtes & innocens, Dieu ne les avoit pû ſouffrir, & avoit ainſi voulu punir leur mariage des peines qui ne ſont dûës qu'à l'adultere. C'eſt-là le ſujet de ſa plainte & de ſon étonnement, dans la plûpart des Lettres qu'elle écrivoit à Abailard, & qui étant parvenuës juſqu'à nous, nous font admirer chaque jour l'eſprit & la tendreſſe de celle qui les a écrites. C'étoit dans ces Lettres que nos Amans s'écrivoient fort ſouvent depuis leur accident, qu'ils trouvoient la ſeule ſatisfaction dont ils étoient capables; & que malgré tous les cruels caprices d'une fortune contraire, qui ne ceſſoit point de les perſecuter, ils eurent le plaiſir juſqu'à la fin de leur vie, de ſe perſuader l'un à l'autre d'un amour & d'une fidelité qui ne mourut qu'avec eux.

FIN.

HISTOIRE
DES
INFORTUNES
D'ABAILARD
LETTRE
D'ABAILARD A PHELINTE.

LETTRE
D'ABAILARD
A
PHILINTE.

LA derniere fois que nous fûmes ensemble, Philinte, vous me fîtes un triſte recit des malheurs que vous avez éprouvez, je vous plaignis, & comme un ami veritable, je pris part à vos douleurs: que ne vous dis-je point pour eſſuyer vos larmes? Je vous mis devant les yeux toutes les raiſons que la Philoſophie me pouvoit fournir, & que je croyois capables d'adoucir les bleſſures que la fortune vous avoit faites; tous ces ſoins ont été inutiles: j'aprends que vous avez toûjours été occupée de vos chagrins, & que loin de vous ſoûtenir, vôtre ſageſſe ſemble vous abandonner: mon amitié ingenieuſe trouve un moyen de vous conſoler, écoutez-moi un moment: voyez le long enchaînement de mes malheurs; vos maux, Philinte, ne vous paroîtront plus rien ſi vous les comparez avec ceux qu'a ſouffert le tendre & le malheureux Abailard; Songez à l'effort que je me fais, & tenez-moi conte de vous tracer ici des

des choſes qui ne peuvent ſe preſenter à mon eſprit, ſans pénetrer en même-tems mon cœur d'une affliction mortelle. Je ſuis natif de Palais, c'eſt une petite Ville à l'entrée de la Bretagne : j'avois dans ma jeuneſſe le défaut qu'on attribuë à ma nation, c'eſt-à-dire, une extrême inconſtance, une grande legereté, je ne le cele pas ; auſſi je vous dirai hardiment les bonnes qualitez qu'on remarquoit en moi, j'étois vif & propre à l'étude de tous les beaux Arts ; mon pere quoi que Gentilhomme, étoit aſſez habile, il aimoit paſſionnément la guerre ; mais il étoit paſſionnément contraire aux autres guerriers, il ne faiſoit point gloire du titre d'ignorance, & au milieu du champ, il ſçavoit accorder les Muſes avec Bellonne ; il étoit le même dans ſon Château. Il prenoit autant de ſoin de former ſes enfans dans l'étude des belles lettres, que dans les exercices de l'Art militaire, j'étois ſon fils aîné, & par conſequent celui qu'il cheriſſoit le plus, mon penchant me portoit à l'étude, & j'y faiſois des progrés incroyables, charmé des loüanges qu'on me donnoit de toutes parts, je réſolus de ne chercher de la réputation que par la ſcience : je laiſſai à mes freres la pompe des triomphes & la gloire des combats. Je fis plus, je leur cedai mon droit d'aîneſſe, & mes biens de patrimoine, je ſçavois que la ſeule neceſſité excite le devoir d'aprendre, & j'avois peur de ne

pas

pas bien meriter le nom de ſçavant, ſi je me diſtinguois des autres par un revenu conſiderable: de toutes les choſes qu'on enſeignoit dans les Claſſes de Philoſophie, rien ne fut plus de mon goût que la dialectique; armé de ces raiſonnemens, je me faiſois un plaiſir d'aller dans les diſputes publiques entaſſer des trophées; & comme un nouvel Alexandre, je courois de Province en Province chercher des ennemis avec qui je meſurois mes forces.

Enfin le deſir de me rendre formidable dans la dialectique, me conduiſit juſqu'à Paris, qui étoit le centre des beaux eſprits, & où la ſcience que j'aimois, commençoit à naître: je me mis ſous la conduite d'un Profeſſeur nommé Champenu, il paſſoit pour le plus habile Philoſophe de ſon ſiécle, parce qu'il étoit le moins ignorant. Je fus d'abord reçû de lui à bras ouverts; mais je n'eûs pas long-tems le bonheur de lui plaire; j'entendois trop bien les matieres qu'il traitoit; je voulus refuter ſes ſentimens, & dans nos diſputes, je lui portois ſouvent des coups que ſa ſubtilité ne pouvoit parer. De quoi n'eſt point capable un maître qui ſe voit ſurpaſſé par ſon diſciple? Il eſt quelquefois périlleux d'avoir trop de merite.

Ces ſuperbes rochers qui menacent les Cieux,
Eprouvent les premiers la foudre:
Ces Chênes dont la cime eſt cachée à nos yeux,

Sont les premiers réduits en poudre,
Plus le merite eſt grand, plus il a d'envieux.

L'envie s'éleva donc contre moi à meſure que ma réputation s'augmentoit. Mes ennemis vouloient interrompre mes progrez, mais leur malice ne fit qu'enfler mon courage. Comme je voyois la force de mon ſçavoir par la jalouſie que je cauſois, je crûs qu'au lieu de me ſoûmettre aux leçons de Champenu, j'étois en état d'en donner. Je briguai une place qui étoit vacante à Melun : mon Maître mit en uſage toute ſa politique pour détruire mes eſperances, mais elle ne fut pas aſſez forte : & dans cette occaſion je triomphai de ſon adreſſe, comme j'avois ſur les bancs triomphé de ſa doctrine. On venoit en foule m'entendre, & mes commencemens furent ſi heureux, que j'obſcurcis entierement la renommée de mon fameux Maître : enflé de mes heureuſes conquêtes, je tranſportai mon Camp à Corbeil, afin de donner de plus rudes aſſauts à ceux qui me voudroient diſputer la gloire de la Dialectique : à force de travailler, je fus agité d'une maladie dangereuſe. Ne pouvant reprendre mes forces, les Medecins qui s'entendoient peut-être avec Champenu, m'ordonnerent de prendre mon air natal ; ainſi je m'exilai volontairement pendant quelques années. Je vous laiſſe à penſer ſi j'étois regretté des honnêtes gens, j'avois déja repris toute ma premiere vigueur

lors

lors qu'on m'annonça que mon plus grand ennemi avoit pris l'habit de Moine: vous vous imaginez que c'étoit pour faire penitence de m'avoir persecuté? Rien moins que cela, il avoit de l'ambition, & tâchoit de s'élever aux dignitez Ecclesiastiques; il fit ce que font les autres, & se couvrit du manteau d'une feinte austerité. C'est le plus facile & le plus court chemin de la richesse: ce qu'il esperoit arriva, il obtint un Evêché, cela ne le fit pas quitter Paris, ou le soin de ses écoles; il alloit à son Diocese chercher ses revenus, & passoit le reste du tems dans son Cloître à donner des leçons au peu d'Ecoliers qui l'écoûtoient: je vins encore aux mains avec lui, & je pourrois dire ce que disoit Ajax:

Desirez-vous d'aprendre
Le succés de tous nos combats,
Si nous ne pûmes pas la forcer à se rendre,
Du moins nous ne cedâmes pas.

En ce tems-là, mon pere Beranger, qui jusqu'à l'âge de soixante ans avoit vêcu fort agréablement dans le monde, s'étoit enfermé dans un Cloître, où il sacrifioit à Dieu les restes languissans d'une vie, dont il ne devoit plus joüir: ma mere qui étoit encore jeune, prit la même résolution; elle se fit Religieuse, sans cependant renoncer aux plaisirs; ses amis étoient tous les soirs à la grille; le Monastere, quand on le veut, a bien des charmes & des douceurs: cela procura du bien à

Champenu. Je me trouvai à la prise d'habit de ma mere; à mon retour je voulus penetrer dans les secrets de la Theologie, je cherchois par tout un guide; j'eus recours à un vieillard nommé Anselme, l'Oracle de son tems; mais si vous voulez que je vous dise ce que j'en pensois, il étoit plus venerable par l'antiquité, & les rides de son front, que par son esprit & sa science. Si vous l'alliez consulter sur quelque difficulté, vous en reveniez plus incertain qu'auparavant, ceux qui se contentoient de le regarder, l'admiroient, mais ceux qui le questionnoient, ne pouvoient suporter ses réponses. Il avoit une grande facilité de parler, il disoit beaucoup, & ne disoit rien. C'étoit un feu qui loin d'éclaircir rempliſſoit tout de fumée; c'étoit un arbre qui avoit des branches & des feüilles en abondance, & qui ne donnoit aucun fruit; je vins à lui avec le desir d'aprendre, mais je connus que c'étoit le figuier dont parle l'Evangile, ou le vieux chêne à qui Lucain compare Pompée; je ne restai pas long-tems à son ombre, je pris pour Pilote les Saints Peres, & je m'exposai hardiment sur la mer orageuse de l'Ecriture Sainte; j'y devins si habile, que les autres me choisirent pour les conduire: le nombre de mes disciples étoit innombrable, & les récompenses que j'en recevois égaloient la gloire que je m'étois acquise, je me voyois dans le port, les orages étoient évanouis, tous les traits

traits de mes ennemis étoient émoussez & sans force : heureux si j'avois sçû profiter de ma tranquilité, mais lorsque l'esprit est content, qu'il est difficile de défendre son cœur du funeste poison de l'amour ! C'est ici Philinte, que vous allez voir mes foiblesses, c'est en vain qu'on veut l'éviter : je crois que tous les hommes doivent payer le tribut de l'amour. J'étois Philosophe, mais ce tyran des ames triompha de toute ma sagesse ; ses fléches furent plus fortes que tous mes raisonnemens, il ne tarda gueres à me faire suivre le penchant qu'il voulut : le Ciel au milieu des délices dont je m'enyvrois, m'accabla de sa colere ; je fus un exemple de sa vengeance, une victime d'autant plus malheureuse, qu'en m'ôtant tous les moyens de me satisfaire, il me laissa en proye à tous mes desirs criminels : je veux, mon cher, vous faire un recit fidele de ma passion, vous jugerez si j'ai merité un si rude châtiment.

J'ay toûjours haï ces coquettes qu'on ne peut servir sans honte ; j'étois ambitieux dans le choix que mon cœur faisoit ; je voulois trouver toûjours des obstacles à surmonter, afin de vaincre avec plus de gloire.

Il y avoit dans Paris une jeune personne... Ah ! Philinte, l'amour avoit pris plaisir à la former, pour montrer qu'il peut quand il lui plaît, faire un ouvrage achevé ; son nom étoit Heloïse, elle passoit pour la niéce d'un Cha-

noine nommé Fulbert, qui la cheriſſoit comme ſa propre fille; le viſage & l'eſprit de cette belle auroit charmé le cœur le plus inſenſible & le plus barbare; ſon éducation étoit d'autant plus admirable qu'elle étoit peu connuë. Heloïſe poſſedoit la ſcience des plus beaux Arts: vous devez vous imaginer que cela ne ſervit pas peu à me toucher; je la vis, je l'aimai, je formai le deſſein de lui plaire; le deſir de la gloire s'étouffoit inſenſiblement dans mon cœur; je faiſois tout ceder à cette nouvelle paſſion; je ne ſongeois qu'à Heloïſe: tout retraçoit à mes yeux ſon image; j'étois rêveur, inquiet, ce qui cauſoit ma peine: mon amour étoit trop fort pour en reſter là; j'ai toûjours eu de la préſomption; je me flatois déja de la plus douce eſperance; ma réputation étoit par tout répanduë: une fille ſçavante pouvoit-elle refuſer à un homme qui avoit confondu tous les ſçavans de ſon ſiecle; J'étois jeune, pouvoit-elle ſe montrer inſenſible à des vœux que mon cœur n'avoit encore formez que pour elle? Enfin, j'étois d'une taille aſſez avantageuſe; & à voir mes habillemens; Philinte, on ne m'auroit jamais reconnu pour Docteur: l'habit, comme vous ſçavez, n'eſt pas un des moindres moyens pour plaire aux femmes: je tournois agréablement un billet amoureux, & j'eſperois que ſi jamais elle me permettroit de l'entretenir abſente,

elle

elle sentiroit avec joye ce qui se passoit dans mon cœur ; remplí de ces idées, je ne cherchai plus que les moyens de lui parler ; aux Amans tout est facile. Par l'entremise de mes amis, je m'insinuai dans l'esprit de Fulbert ; le croirez-vous, Philinte, & devois-je m'y attendre ? Il m'accorda sa table, & un appartement dans sa maison, je lui donnois une somme considerable ; les gens de ce caractere ne font rien qu'à ce prix ; mais que n'aurois-je point donné ? Ah ! mon cher, vous connoissez l'amour, imaginez-vous quel charme c'est pour un Amant bien enflâmé, de voir sans contrainte ce qu'il aime, je n'aurois pas changé mon bonheur avec celui du plus grand Roy de la terre ; je voyois Heloïse, je lui parlois, je lui montrois dans toutes mes actions, & dans mes regards inquiets le trouble de mon ame ; elle de son côté ne me donnoit aucun lieu de me desesperer. Fulbert me pria de lui donner les premieres teintures de la Philosophie, quel autre soin pouvoit m'être plus cher ? Je me trouvois souvent avec elle sans témoin ; cependant il ne fut jamais un homme plus timide que moi à déclarer son amour : un soir que nous étions seuls, charmante Heloïse, lui dis-je en rougissant, si vous vous connoissez, vous ne serez pas surprise de la passion que vous m'avez inspiré ; quoi qu'elle ne soit pas commune, je n'ai que ces termes ordinaires pour vous l'exprimer ; je vous aime adora-

ble Heloïse, j'ai crû jusqu'à present que la Philosophie nous rendoit maîtres de toutes les passions ; que c'étoit un azile d'où l'on voyoit en sûreté les naufrages & les agitations des foibles mortels: vous avez confondu toute ma fermeté ; j'ai mépriſé les richeſſes ; la pompe des grandeurs ne m'a jamais ébloüi, la ſeule beauté m'a charmé: heureux, ſi celle que j'adore écoute l'aveu que l'amour m'arrache ! mais il faut que vous vous offenſiez à non, non, répondit Héloïſe, qui juſqu'alors m'avoit paru interdite, on ne peut vous connoître & s'offenſer de cette déclaration; mais plût au Ciel, pour mon repos, que vous ne m'euſſiez jamais découvert vôtre amour, ou qu'il me fût permis de ne point douter de tout ce que vous me dites. Ah ! divine Heloïſe, m'écriant en me jettant à ſes genoux, je jure par vous-même .... J'allois la convaincre de ma paſſion, j'entends du bruit, c'étoit Fulbert ; il falut me contraindre, & changer d'entretien ; je trouvai d'autres occaſions de m'expliquer avec Heloïſe, & il ne fut pas difficile de la guérir des ſoupçons que la legereté des hommes lui donnoit, & ſouhaitoit trop que je fuſſe fidele pour ne la pas croire. Nous voila donc tous les deux dans une heureuſe intelligence ; comme la même maiſon nous uniſſoit, le même amour ſût nous unir ; que de doux momens nous paſſions enſemble ! nous ne perdions aucunes occaſions de nous

donner

donner des marques d'une mutuelle tendreſſe; nous étions ingenieux à les faire naître, mieux que Pirame & Thiſbé; nous avions trouvé les défauts des murailles qui nous ſéparoient: dans le ſilence de la nuit, tandis que Fulbert & ſes Domeſtiques s'abandonnoient au ſommeil, nous profitions d'un tems propre aux larcins de l'amour; non contens de donner comme des Amans infortunez des baiſers inſipides à une jalouſie, nous ménagions tous les momens d'une entrevûë charmante, nous nous trouvions dans un lieu où la fureur des lions n'étoit point à redouter: que l'étude de la Philoſophie nous ſervoit d'un prétexte ſpecieux: helas! loin de m'y apliquer, j'en perdois tout le goût, je n'allois à mes exercices qu'avec peine; quand il faloit perdre de vûë ma charmante Maîtreſſe, j'étois dans une mélancolie qui me trahiſſoit: l'amour eſt un de ces maux qu'on ne peut cacher, un mot, un regard indiſcret, le ſilence même le découvre: mes diſciples s'en aperçûrent les premiers, ils ne me voyoient plus cette vivacité d'eſprit à qui rien n'étoit difficile; je n'étois plus en état d'inventer que des vers tendres qui entretenoient ma paſſion, je quittois Ariſtote & ſes axiômes pour mettre en uſage les préceptes de l'ingenieux Ovide, je ne paſſois point de ſoir ſans produire quelques chanſons galantes, l'amour étoit Apollon qui me les dictoit. Ces chanſons, ces

vers me faiſoient ſouvent admirer ; on les chante dans les païs les plus éloignez : ceux qui brûlent des mêmes ardeurs dont je brûlois alors, font gloire de les ſçavoir ; combien d'Amans par ce ſecours ont merité des faveurs qui ne leur auroient été jamais accordées : tout cela fit tant d'éclat, qu'on ne parloit plus que des amours d'Heloïſe & d'Abailard, le bruit commun vint aux oreilles de Fulbert, il eut de la peine à croire ce qu'on lui raportoit ; il aimoit ſa niéce, il étoit prévenu en ma faveur : mais enfin nous ayant examiné de plus prés, il ceſſa d'être incredule, il fut témoin d'un de nos plus doux entretiens ; je fus ſurpris auprés d'Heloïſe, la curioſité cauſe ſouvent bien du mal ; le courroux de Fulbert parut modeſte, ce qui me fit craindre dans la ſuite une vengeance plus cruelle : Je ne peux vous exprimer quel fut mon dépit & ma douleur, quand je me vis contraint de quitter la maiſon du Chanoine, & de me ſéparer d'Heloïſe : helas ! cet éloignement ne ſervoit qu'à mieux unir nos volontez, les obſtacles irritoient nos deſirs, & l'extrémité où nous nous étions réduits nous mettoit en état de tout entreprendre ſans crainte ; nos intrigues me cauſoient peu de honte, la cauſe m'en paroiſſoit trop belle : ſouvenez-vous de ce que dirent les jeunes divinitez, lorſque l'imprudent Vulcain ſurprit dans ſes filets le Dieu de la guerre avec la mere des amours ; avoüez le

même

même choſe à mon ſujet. Fulbert me ſurprend avec Heloïſe; tout homme de bon goût voudroit recevoir à ce prix un affront; je cherchai le jour un azile proche la maiſon cherie; je ne renonçois pas à ma proye; je demeurai quelque tems ſans paroître en public: Ah! que ces momens m'étoient longs; lors qu'on eſt déchû d'un état heureux, qu'on ſouffre impatiemment ſon infortune: ne pouvant plus vivre ſans voir Heloïſe, je tâchai d'attirer dans mes interêts ſa ſuivante, elle ſe nómoit Agathon; c'étoit une brune, d'une taille fine, & au deſſus de la médiocre; tous ſes traits étoient reguliers, ſes yeux vifs: enfin cette fille pouvoit plaire à tout homme qui n'eût point été prévenu d'une autre paſſion; je la rencontrai ſeule, & la priai d'avoir pitié d'un Amant malheureux; elle me dit qu'elle entreprendroit tout pour moy, mais qu'il étoit une récompenſe..... A ces mots, je déliai ma bourſe, & fis briller à ſes yeux ce précieux métail qui endort les ſentinelles, qui ſe fait un chemin au travers des rochers, & apprivoiſe les belles les plus farouches: vous vous trompez, dit-elle, en ſouriant & en ſecoüant la tête, vous ne me connoiſſez pas, ſi l'argent me tentoit, un riche Abbé fait toutes les nuits ſes ſtations, & chante ſous mes fenêtres; il veut m'envoyer à ſon Abbaye, qui eſt à ce qu'il dit le plus beau païs qui ſe ſoit jamais vû dans le monde. Un Partiſan m'offre

une somme considerable, il m'assure que je n'ai rien à craindre; que si nôtre amour a des suites, il me mariera avec son valet de chambre à qui il donnera des emplois considerables: je ne vous parlerai pas d'un jeune Officier, il fait souvent la ronde dans nôtre ruë, il m'assiege en toutes les manieres, il faut bien qu'il m'aime, qui l'obligeroit à me chercher, je n'ay pas comme nos femmes de qualité, des pierreries & des bijoux à lui donner?

Cependant son amour, son plumet, sa dorure, n'ont fait aucune bréche à mon cœur; je ne suis pas prête de long-tems à capituler, je suis trop fidele à mon premier vainqueur: alors elle me regarda fixement, je lui répondis que je n'entendois rien à ses discours; en verité, continua-t-elle, pour un Philosophe & un galant homme, vous avez l'intelle & bien obscur; je vous aime, dis-je, Abailard! Je sçai bien que vous adorez Heloïse, je ne vous blâme pas; je veux même vous servir auprés d'elle: mais enfin j'ai le cœur tendre aussi bien que ma Maîtresse, vous pouvez sans effort répondre à ma passion, n'allez-vous pas faire un scrupule qui n'est pas en usage; un homme prudent doit aimer en plusieurs lieux à la fois, si une belle change, il n'est jamais sans condition; vous ne sçauriez croire, Philinte, quelle fut la surprise où ces mots me jetterent: j'aimois uniquement Heloïse, sans examiner si les raisons d'Agathon

croient

étoient bonnes ou mauvaises ; je la quittai après avoir fait quelques pas, je regardai derriere moi, je la vis qui se mordoit les doigts, ce qui me fit craindre quelque chose de funeste. Elle courut conter à Fulbert la proposition que je lui avoit faite, je croi qu'elle passa sous silence l'affront reçû : le Chanoine ne s'en seroit pas accommodé ; car j'ai apris depuis qu'il n'étoit pas indifferent pour cette fille. Je ne conseillerois pas à un Amant de m'imiter en ceci ; une femme rebutée est un animal bien à craindre. Agathon passoit les jours & les nuits à sa fenêtre pour m'éloigner du logis de sa Maîtresse. L'Abbé eût tout le tems de lui sourire & de lui chanter son amour, le Partisan de lui montrer son bel équipage, & le Cavalier de lui estocader des œillades. Pour moi je ne sçavois de quel côté me tourner, je m'adressai au maître à chanter d'Heloïse. Le métail qui n'avoit point eu de charmes pour la suivante, l'ébloüit : il étoit le premier homme du monde, quand il s'agissoit de glisser adroitement une lettre au lieu d'une partie, un billet de ma part fut rendu Heloïse, selon ce que je lui mandois, se trouva au bout d'un jardin dont je franchis la muraille avec le secours d'une échelle de corde ; je ne vous cache rien, Philinte, de mes foiblesses ; quel triomphe pour Champeru & Anselme, s'ils avoient vû ce Philosophe que l'on vantoit si fort dans cet état déplorable ! Je

vis ce que j'aimois; je ne vous traceraï pas ici nos transports, ils ne furent pas longs; la premiere nouvelle qu'Heloïse m'avoit aprise, m'occupoit de mille soins, il faloit chercher une Isle de Delos pour se délivrer d'un fardeau dont cette belle commençoit à ressentir le poids : sans tenir long-tems chapitre, je la fis à l'instant même sortir de la maison du Chanoine, & à la pointe du jour elle partit pour la Bretagne, où elle donna au monde un petit Apollon dont ma sœur prit le soin.

L'enlevement d'Heloïse me vengea de Fulbert. Son chagrin fut grand, & il ne s'en falut gueres qu'il ne perdit en cette rencontre le peu d'esprit que le Ciel lui avoit donné; ses sanglots, ses plaintes firent dire aux critiques de cette Ville, qu'il étoit quelque chose de plus qu'Oncle d'Heloïse: enfin j'eus pitié de sa peine, je regardois comme une trahison le vol que mon amour lui avoit fait; je cherchai à l'apaiser par l'amour sincere de tout ce qui s'étoit passé, & par des promesses d'épouser en secret Heloïse, il me donna son consentement, & confirma son racommodement par des protestations & des baisers; mais qu'on doit peu conter sur les paroles d'un faux dévot! il méditoit une cruelle vengeance comme vous le verrez ensuite.

Je fis un voyage en Bretagne pour ramener celle que je regardois déja comme mon épouse, mais je trouvai Heloïse d'un sentiment bien

bien contraire au mien : Elle me dit tout ce qu'on peut s'imaginer pour me détourner du mariage ; que c'étoit un lien fatal à un Philosophe, que les cris des enfans, & les soins d'une famille ne s'accordoient pas avec la tranquillité & l'aplication que demandoit l'étude de la sageſſe. Elle me raporta ce qu'avoit écrit sur ce sujet Theophraſte, Ciceron, & sur tout l'infortuné Socrate, qui sortoit joyeux de la vie, parce qu'il y laiſſoit Xantipe. Ne m'eſt-il pas plus doux, ajoûtoit-elle, de me voir vôtre amante que vôtre épouſe? L'amour n'aura-t'il pas plus de force pour conſerver nos cœurs dans l'intelligence, que les nœuds de l'Hymen? Les plaiſirs que nous goûterons rarement & avec peine, nous paroîtront toûjours charmans, au lieu que les choſes permiſes ſont inſipides. Toutes ces raiſons ne pouvant m'évouvoir, Heloïſe permit à ma ſœur de me donner d'autres alarmes. Lucile, c'eſt ainſi qu'elle ſe nomme, m'ayant tiré en particulier, à quoi ſongez-vous me dit-elle, à quoi ſongez-vous? Eſt-il poſſible qu'Abailard ait formé le deſſein d'épouſer Heloïſe? Elle ſemble, l'avoûrai-je, mériter un atrachement éternel, la beauté, la jeuneſſe, la ſcience, tout ſe rencontre en elle; vous en êtes adoré ſi vous voulez : mais à quoi bon vous flater, cette beauté n'eſt qu'une fleur que la premiere maladie flétrira bien-tôt; lorſque ſes traits qui vous ont épris ſeront effaçez, vous vous repentirez,

repentirez, mais trop tard, de vous être engagé dans des chaînes que la mort seule rompra. Je veux vous voir réduit, comme les autres maris, au seul plaisir de veuvavage : pensez-vous que la science vous doive rendre Heloïse plus aimable ? Je le sçai, elle n'est pas de ces précieuses qui vous accablent sans cesse d'un langage affecté, qui se mêlent de juger des livres, & qui mettent les Auteurs en balance. Lors qu'elles sont dans leur fureur de parler, époux, amis, valets, tout est en fuite ; vous diriez que mille timbales & mille trompettes font un bruit confus : Heloïse n'a pas ce défaut, cependant il est toûjours fâcheux de n'oser en présence d'une épouse, se servir de ce terme impropre. On souffre avec plaisir d'une Amante, vous êtes sûr du cœur d'Heloïse, dites-vous ; je le croi, vous en avez reçû des preuves éclatantes ; mais ne croyez-vous pas que l'Hymen soit le tombeau de son amour ? Le nom d'époux & de maître est odieux ; Heloïse sera ce Phenix qu'on ne sçauroit trouver : se distinguera-t'elle des autres femmes ? allez, allez, le front d'un Philosophe est moins en sûreté que celui des autres hommes. Ma sœur s'animoit, & m'alloit donner mille raisons de cette nature ; je l'interrompis brusquement, & me contentai de lui dire qu'elle ne connoissoit point Heloïse : peu de jours après nous partîmes

ensemble

enſemble de Bretagne, & étant arrivez à Paris, j'achevai ce que j'avois projetté. Je voulois que mon mariage fût caché, c'eſt pourquoi Heloïſe ſe retira chez les Religieuſes d'Argenteüil.

Je croyois la colere de Fulbert deſarmée; je vivois tranquille: mais helas! Hymen nous fut un foible azile contre ſa fureur: aprenez, Philinte, juſqu'où va le deſir de ſa vengeance, il corrompt mes domeſtiques, un aſſaſſin qu'il envoye dans ma chambre pendant la nuit, le raſoir à la main, me trouve enſeveli dans le ſommeil: je fus accablé du plus rude & de plus honteux traitement que la malice d'un ennemi puiſſe inventer; enfin ſans ceſſer de vivre, je ceſſe d'être homme, je perds ce qui avoit cauſé la honte de Fulbert. Je me vois hors d'état de contenter un amour qui me fait encore ſentir ſes deſirs; une action ſi cruelle ne demeura pas impunie: l'aſſaſſin ſouffrit la même peine, foible conſolation dans mon malheur; la honte, je l'avouërai franchement, plûtôt qu'une vocation ſincere, m'inſpira le deſir de me cacher aux yeux de tous les hommes. Je ne pouvois cependant me ſéparer d'Heloïſe, la jalouſie s'empara de mon ame, je voulus en la rendant malheureuſe, l'arracher à tous mes rivaux avant que de m'enfermer; je lui fis prendre l'habit, & ſe lier dans le Monaſtere d'Argenteüil, par des

vœux qui rompoient tous les attachemens qu'elle pouvoit avoir au monde. Quelque personne voulut, je m'en souviens, s'opofer par pitié à ce cruel sacrifice ; elle se servit pour répondre, de ces plaintes de Cornelie après la mort du grand Pompée.

O mon illustre époux,
Sûr qui l'injuste Ciel fait tomber son courroux ;
A quel affreux malheur ton épouse s'expose,
Tu te vois accabler, j'en suis seule la cause :
Fâloit-il que l'Hymen nous unit de ses nœuds,
S'il devoit à jamais le rendre malheureux ?
Mais je veux te venger du destin qui t'oprime.
Vois ce que j'entreprends, reçois moi pour victime.

En prononçant ces plaintes, elle marcha vers l'Autel, & reçût le voile avec une constance que je n'osois attendre d'une fille qui avoir fait une douce habitude des plaisirs qu'elle pouvoit encore goûter dans le monde. Je rougis de ma foiblesse, & sans balancer un moment, je m'ensévelis dans un Cloître, & je pris une forte résolution de triompher d'un amour inutile, je songeai que Dieu avoit apesanti sa main sur moi ; pour me sauver des naufrages qui m'alloient engloûtir ; afin de fuïr l'oisiveté, qui étoit le funeste aliment des feux criminels qui m'avoient brûlé dans le monde, je travaillai dans ma

ma retraite à mettre à profit les talens dont j'avois abusé; je donnois aux Novices des préceptes de Theologie conformes aux Saints Peres & aux Conciles.

Cependant les ennemis que ma vaine gloire avoit armez, sur tout Alberic & Lotulfe, qui après la mort de Champeau & d'Anselme prétendoient regner seuls, se soûleverent contre moi; on m'imputa de faux crimes, je me vis malgré toutes mes raisons condamné dans un Concile, mes livres cruellement jettez au feu. Non, Philinte, les maux que Fulbert m'avoit fait souffrir, n'avoient rien en comparaison de ces derniers.

L'affront que je venois de recevoir, & les débauches des Moines avec qui je vivois, m'obligerent de m'exiler & de me retirer proche Nogent. J'y vivois dans un desert, où je me flatois d'éviter la gloire, & de me dérober aux traits empoisonnez de l'envie; mes esperances furent trompées, le desir d'aprendre y conduisoit les flots d'Auditeurs, j'en voyois qui mépriſoient des villes, leurs maisons, & venoient habiter des cabanes, qui quittoient des mets délicieux pour vivre de légumes, & coucher sur des lits de gazon; on les eût pris pour les disciples d'Elisée: je leur donnois des leçons épurées de tout ce qu'on avoit condamné; heureux si nôtre solitude avoit été inaccessible à l'envie des recompenses que je recevois! J'avois bâti

bâti une Maison & une Chapelle sous le nom de Paraclet : mes persecuteurs se réveillent, il me falut abandonner ma retraite, ce que je fis sans peine : l'Evêque de Troyes me permit d'établir un Monastere de filles, dont je confiai le soin à ma chere Heloïse : aprés l'avoir mise dans ce port, je partis, le croyez-vous, Philinte, je partis sans la voir ; je ne fus pas long-tems errant & sans demeure. Le Duc de Bretagne informé de mes infortunes, me donna l'Abbaye de saint Gildas où je suis, & où je souffre de jour en jour de nouvelles persecutions.

J'habite un païs barbare, dont la langue m'est inconnuë ; je n'ai de commerce qu'avec des peuples feroces : mes promenades sont les bords inaccessibles d'une mer agitée ; mes Moines ne sont connus que par leur débauche ; ils n'ont d'autre regle que celle de n'en avoir point. Je voudrois, Philinte, que vous visiez ma maison, vous ne la prendriez jamais pour une Abbaye ; les portes ne sont ornées que de pieds de biches, d'ours, de sangliers, de peaux hideuses, de hiboux : les cellules sont tapissées de nappes de cerfs, les Moines n'ont d'autre signal pour se réveiller, que le bruit des cors & des chiens : enfin ils passent les jours à la chasse, & plût à Dieu que leurs plaisirs y fussent bornez. Je tâche en vain de les rapeller à leur devoir, ils se sont tous liguez contre moi ; J'éprouve

chaque

chaque jour de nouveaux périls : je croi à tous momens voir sur ma tête un glaive suspendu ; quelquefois mes Moines m'environnent & m'accablent d'injures ; quelquefois je me vois seul abandonné à tous mes chagrins. Je tâche de meriter par mes souffrances, & de satisfaire à un Dieu irrité contre moi ; souvent je regrete le Paraclet que j'ai quitté, je souhaite le revoir. Ah ! Philinte, l'amour d'Heloïse ne me séduit-il pas ? Je n'en ai pas encore triomphé au milieu de ma solitude, je pousse des soûpirs, je verse des larmes, le nom d'Heloïse m'échape ; je prens plaisir à le prononcer, je me plains de la rigueur du Ciel : non, ne nous abusons point, je n'ai pû encore profiter de la grace, je suis par tout malheureux : c'est que je n'ai pas encore arraché de mon cœur les profondes racines que le vice y a jettées : si ma conversion étoit sincere, parlerois-je avec tant de plaisir & de liberté de mes foiblesses ? ne me consolerois-je pas plus aisément dans mes malheurs ? ne profiterois-je pas de cette consolation que Dieu même nous donne ? s'ils m'ont persecuté, ils vous persecuteront ; si le monde vous haït, sçachez qu'il m'a haï ; allons, Philinte, faisons des efforts sur nous-mêmes ; profitons de nos malheurs, meritons, ou du moins effaçons nos offenses ; recevons sans murmure ce qui nous vient de la main de Dieu,

Dieu, & ne préferons pas nôtre volonté à la sienne : Adieu. Je vous donne ici des leçons, heureux si je les pouvois mettre en usage.

FIN.

I. LETTRE D'HELOÏSE A ABAILARD.

AU LECTEUR.

POur bien entendre cette Lettre, il faut ſçavoir qui étoit Abailard, & qu'étoit Heloïſe, & en quel commerce ils étoient l'un avec l'autre.

Abailard vivoit l'an 1170. ſous le regne de Loüis le Jeune. Cet homme fut fameux par ſon eſprit & par ſa galanterie. On le dit Inventeur de la Philoſophie Scolaſtique, qui eſt un fort difficile amuſement : & d'autres lui attribuënt le Roman de la Roſe, qui eſt une deſcription fort agréable de l'Amour. Ce Roman, qu'on lit encore, & cette Philoſophie qu'on profeſſe aujourd'hui, pourroient nous en donner un aſſez belle idée. Si une netteté d'eſprit ſurprenante, une grandeur d'ame que rien ne pouvoit abattre, une capacité qui s'étendoit à tout, de la delicateſſe dans les paſſions, de la fermeté dans les malheurs : Si enfin toutes ces choſes, qui ſont la meilleure partie des grands hommes, ne faiſoient le portrait d'Abailard.

Heloïſe étoit une fille de bonne maiſon, âgée de dix-huit ans, vive, d'un eſprit ſolide, brillant & enjoüé, & d'une beauté à

toucher

toucher les plus insensibles. Ses parens qui étoient riches, voulurent soûtenir des avantages si considerables par une éducation extraordinaire, & comme Abailard étoit en ce tems-là en réputation d'être le plus habile homme de l'Europe, on le pria de lui vouloir donner ses soins. Il y consentit, & si-tôt qu'il la vit, il en devint amoureux. Il auroit été difficile de s'en défendre, suivant le portrait qu'il en fait lui-même sous le nom de la Beauté dans le Roman de la Rose. L'Amour est aisé à persuader à une fille, sur tout à l'âge de dix-huit ans. Le Maître en parla si bien à son Ecoliere, qu'il n'eut pas de peine à lui inspirer sa passion. Un Philosophe amoureux n'est pas plus sage qu'un autre, & quelque envie qu'il ait de ne se point commettre, pour conserver sa réputation, tôt ou tard il fait une faute que tout le monde blâme, & que tous les hommes feroient comme lui.

Fulbert, Chanoine de l'Eglise de Paris, Oncle d'Heloïse, dont l'étroite amitié avec Abailard n'avoit pas peu contribué à réduire ce sçavant homme à enseigner sa Niéce, sçût des premiers que l'esprit de cet habile Maître n'occupoit plus toutes leurs conférences, & qu'on y parloit si naturellement de tendresse, que cette Philosophie auroit bien-tôt des suites.

Outré d'un malheur qu'il avoit innocem-

ment

ment ſuſcité à ſa famille, il réſolut de s'en venger avec éclat. Pour prévenir ſes ménaces, Abailard épouſa Heloïſe clandeſtinement, & promet de l'épouſer publiquement quand ſa famille y conſentira. Ces précautions, ni ces promeſſes n'adoucirent point la vengeance de l'Oncle. Il corrompt un domeſtique d'Abailard pour laiſſer entrer dans la chambre de ſon Maitre un aſſaſſin, qui, le raſoir à la main, s'aprochant de ſon lit, ſépara tout d'un coup l'homme du Galant. Cette action étoit trop trugique pour demeurer impunie. Par Arreſt l'Oncle en perdit ſes biens, & l'Aſſaſſin fut condamné à perdre les yeux, & à ſouffrir ſur luy par les mains du Bourreau, ce qu'il avait uſé ſur un autre. Aprés un tel malheur, nôtre Philoſophe pour prendre des meſures conformes au pitoyable état où il ſe trouvoit, ſe retire parmi des Moines, & fait entrer Heloïſe dans un Convent. Soit par jalouſie ou par amour, il l'engagea de faire profeſſion avant qu'il ſe fût déterminé luy-même de faire des vœux. Cependant pour ſoûtenir ſa réputation, il expliquoit les Actes des Apôtres aux Moines de l'Abbaye de ſaint Denis où il étoit enfermé; & par accident ou par caprice, il luy échapa de ſoûtenir que ſaint Denis l'Areopagite n'étoit point venu en France. Alors, par un ſentiment contraire

aux interêts des Moines, on passoit pour Apostat, pour Heretique, ou pour Albigeois. La science n'autorisoit rien, & les gens d'un esprit un peu éclairé, ou de quelque étenduë, sitôt qu'ils en étoient soupçonnez, n'avoient point d'autre parti à prendre que celui d'un exil volontaire, pour se soustraire à la persecution publique des gens de Communauté. Saint Bernard se déclara aussi contre Abailard, non pas par la même raison, mais parce que tant d'esprit lui fut suspect avec une conduite si mondaine. Il l'éclaira de prés, croyant que cet esprit devoit être gâté, le cœur n'en étant pas pur.

Durant cet orage, Abailard qui avoit tout ce qu'il faut pour faire un grand homme, mais qui n'étoit pas assez parfait pour être un Saint, aigri de tant de malheurs, fuit les Moines, & se retire dans un desert proche Nogent. Les Sçavans étoient rares en ce siecle, & le desir de sçavoir commençoit à se faire sentir.

On chercha nôtre exilé, on le découvrit, & on le combla de liberalitez pour écoûter ses Leçons. Ces presens furent assez considerables pour lui donner moyen de bâtir une maison & une Chapelle, qu'il dédia sous le nom de Paraclet, qui est la premiere en France qui ait porté ce nom.

C'étoit une nouveauté, qui pouvoit avoir

des conſequences, quoi que ce ne fût dans le fond qu'un témoignage comme Dieu l'avoit conſolé dans cet endroit par une application plus ſerieuſe à l'étude, & par un détachement plus entier de ſa Maîtreſſe. Les gens de merite pour être retirez ne ſont pas à couvert de l'envie. A peine étoit-il établi dans ſa ſolitude, qu'on l'accuſa de cabaler. Pour ſe juſtifier, il demanda à en ſortir, & ſuplia l'Evêque de Troye de trouver bon qu'il y mît quelques filles pour leur abandonner ſon Oratoire & ſes biens. Cet établiſſement permis, il y apella Heloïſe pour gouverner ce Monaſtere, & le lui ayant confié, il ſe retira; heureux s'il avoit pû toûjours la fuïr. Durant cet éloignement, il écrivoit fort ſouvent à un de ſes amis proche du Paraclet. Une de ſes Lettres étant tombée entre les mains de nôtre nouvelle Abbeſſe, elle n'auroit pas été femme, ſi elle n'avoit pas été curieuſe. Elle l'ouvrit, de-là elle prend occaſion de lui écrire, & de lui mander, s'il eſt d'un Amant délicat de la laiſſer en proye aux fauſſes idées qu'un long ſilence peut lui donner.

I. LETTRE D'HELOÏSE A ABAILARD.

ON m'aporta par hazard, il y a quelques jours, une Lettre de consolation que vous écriviez à un de vos amis. Comme j'en reconnus le caractere, & que j'en aimois la main, je l'avouë, mon cœur d'intelligence avec ma curiosité me força à l'ouvrir. Pour me rassurer dans la liberté que je prenois, je me flatai du droit souverain que je dois avoir sur tout ce qui vient de vous, & je fis scrupule de croire qu'il y eût des Loix de bien-séance que je dûsse observer, quand il s'agissoit d'aprendre des nouvelles de ce que vous faisiez. Mais que ma curiosité me coûta de larmes, & que je fus surprise de ne trouver dans cette Lettre qu'un long détail de nos malheurs. J'y vis cent fois mon nom. Je ne le trouvois qu'avec crainte. Toûjours quelque infortune le suivoit. J'y lûs le vôtre qui n'étoit pas le plus heureux. Ces funestes & cheres idées m'agiterent si violemment, que je crûs que c'étoit trop consoler un ami à qui

vous écriviez pour quelques legeres disgraces que de lui dépeindre nos traverses & nôtre infortune. Quelles réflexions ne fis-je point! Je commençai à me considerer tout de nouveau. Je me sentis saisie de la même douleur qui m'accabla lorsque nous commençâmes à être malheureux; & quoique le tems eût dû diminuer ces peines, n'étoit-ce pas assez de les lire écrites de vôtre main pour les sentir, comme la premiere fois, passer jusqu'au fond de mon cœur? Non, rien ne pourra jamais effacer de mon esprit ce que vous avez souffert pour défendre vos sentimens. Je me souviendrai toute ma vie d'Alberic & de Lotulfe. Je verrai tous les momens de ma vie un Oncle cruel, un assassin barbare, un Amant accablé du plus grand des malheurs; & je n'oublierai pas combien vôtre esprit vous attiroit d'ennemis, & vôtre gloire de jaloux. Je me representerai sans cesse cette haute réputation si justement acquise, en proye aux demi-Sçavans, genre d'hommes cruels & inexorables. On condamnoit vos Livres de Theologie au feu. On menaçoit vôtre personne d'une prison perpetuelle. Vous protestez en vain qu'ô vous supposoit des choses auxquelles vous n'aviez jamais pensé, & que vous condamniez vous-même. On vous traitoit d'heretique. Quel scandale ne fit-on point sur le nom de Paracletque vous donnâtes à la Chapelle que vous faisiez bâtir?

Quelle

Quelle tempête n'exciterent point contre vous ces traîtres Religieux, que vous honorez du nom de Freres dans vôtre Lettre? Cette longue suite de tant de malheurs, que la verité & des termes naturels rendoient sensibles, m'a tiré du sang du cœur. Mes larmes ont effacé quelques lignes de vôtre Lettre. J'aurois souhaité en effacer de même tous les caracteres, mais on vint me la demander trop tôt. Il est vray, & je vous le confesse, qu'avant que de l'avoir lûë, j'étois plus tranquille. Si-tôt que je l'eus parcouruë, ma douleur se réveilla. C'est trop, dis-je, avoir été sans me plaindre; & puisque la rage de vos ennemis est encore vivante, que le tems qui désarme les haines les plus cruelles, ne les adoucit point, puisqu'il faut que vôtre vertu soit persecutée jusqu'au tombeau, où cette fureur aveugle ira peut-être agiter vos paisibles cendres, je veux avoir sans cesse devant les yeux vos disgraces: je les publierai par tout pour faire honte à ce siecle ingrat qui ne vous a pas connu: je n'épargnerai rien, puisque rien ne se veut déclarer pour vous, & qu'on ne veut point se lasser d'accabler un innocent. Quoi! sans cesse la memoire pleine de mes malheurs passez, j'en craindrai encore de nouveaux? Tremblerai-je toûjours pour vos jours? Ne parlera-t-on plus chez nous de mon cher Abailard que la larme à l'œil, & son nom ne se prononcera-

t'il jamais qu'avec un soûpir? Voyez, je vous prie, l'état où vous m'avez réduite, triste, affligée, & sans aucune consolation, si elle ne vient de vous. Ne me la refusez pas, je vous en conjure, faites-moi un détail fidele de tout ce qui vous regarde. Quelque douloureux qu'il soit, peut-être qu'en confondant mes soûpirs avec les vôtres, vous en souffrirez moins, s'il est vray, comme on le dit, que les peines qui sont partagées, deviennent plus legeres. Ne nous dites pas pour excuse, que vous voulez ménager nos pleurs. Des larmes de Filles renfermées dans un triste azile de la Penitence, sont-elles à ménager? Et d'ailleurs, si vous vouliez attendre à nous mander des choses agréables, vous attendriez trop. La fortune se range difficilement du parti des hommes vertueux. Elle n'a pas d'assez bons yeux pour demêler un sage dans une foule de peuple. Elle est trop aveugle. Ecrivez-nous sans attendre de ces miracles, ils sont trop rares. Ce me sera, je vous l'avoüerai, toute ma vie, quelque chose de bien doux d'ouvrir une de vos Lettres. C'est de cette espece de joye que Seneque, que vous m'avez fait lire, se laissoit toucher quand il en ouvroit une de Lucile. Il assure qu'il n'en recevoit point, qu'il ne ressentît le même plaisir que lors qu'ils étoient ensemble; & j'ai remarqué, depuis vôtre absence, que nous sommes plus attachez aux

Por-

Portraits des personnes que nous aimons, lors qu'un long voyage les éloigne de nous, que lors qu'elles sont proches. Il semble que durant leur absence cette peinture en devienne meilleure. Du moins, nôtre imagination, qui se les peint sans cesse, dans le desir de les revoir, la rend plus ressemblante; & par un effet de l'amour, on trouve comme vivant ce qui ne sera que de vaines couleurs & un peu de toile, quand l'objet aimé sera de retour. J'ai vôtre portrait, je ne passe jamais devant sans m'y arrêter; & quand vous étiez ici, à peine y portois-je ma vûë. Si la peinture, qui n'est qu'une representation muette des objets, donne tant de plaisir, quelle joye n'inspirent point les lettres? Elles sont animées, elles parlent, & portent avec elles cet esprit qui explique les mouvemens du cœur. Elles renferment en elles le feu de nos passions. Elles disent tout ce qu'on peut se dire quand on est ensemble; & quelquefois plus hardies, elles en disent davantage. Nous pouvons nous écrire. Un plaisir si innocent ne nous est point interdit. Ne perdons pas par nôtre negligence le seul bien qui nous reste. Je dirai que vous êtes mon époux, vous me verrez parler en épouse; & malgré tous vos malheurs; vous serez dans une Lettre tout ce que vous voudrez être. C'est pour soulager des personnes enfermées comme

moi, que les Lettres sont inventées. Ayant perdu le plaisir effectif de vous voir & de vous posseder, je l'y trouverai en quelque maniere. Je lirai vos sentimens les plus secrets. Je les porterai sans cesse sur moi, & les baiserai à tous momens. Enfin si vous êtes capable de quelque jalousie, que ce soit seulement pour les caresses que je leur ferai, & ne soyez rival que du bonheur de vos Lettres, pour ne vous point faire de peine. Ecrivez-moi sans aplication & avec negligence. Je veux que vôtre cœur parle, & non pas vôtre esprit. Je ne sçaurois vivre si vous ne me dites que vous m'aimez. Ce langage vous doit être si naturel, que je ne crois pas que vous m'en puissiez faire tenir un autre sans vous faire beaucoup de violence: & d'ailleurs, il est bien juste que vous refermiez avec quelques nouvelles marques d'un amour constant, les playes que vous avez r'ouvertes dans mon ame, par le détail que vous faisiez à vôtre ami, en voulant fermer les siennes. Ce n'est pas que je vous reproche l'innocent artifice dont vous vous êtes servi pour consoler un affligé, en comparant sa misere à une plus grande. La charité est ingenieuse & loüable dans ses pieux détours. Mais, ne nous devez-vous point quelque chose de plus qu'à cet ami? on nous apelle vos Sœurs, nous nous disons vos Filles, & s'il y avoit dans la nature des termes qui pussent encore nous attacher davantage

tage à vous, nous nous en servirions pour vous marquer nôtre dévouëment, & ce que vous nous devez. Quand un lâche silence couvriroit nos justes reconnoissances, cette Eglise, ces Autels, ces lieux en diroient assez. Mais sans laisser parler ni les pierres ni les marbres, je confesse que vous êtes le seul & l'unique Fondateur de cette Maison. Tout ce qui est ici est vôtre ouvrage. C'est vous qui avez rendu celebre par vôtre abord une solitude affreuse, qui ne l'étoit que par des meurtres & des brigandages, & qui avez fait une Maison de prieres d'une retraite de voleurs & bêtes feroces. Ces Cloîtres ne doivent rien aux aumônes publiques, ni aux liberalitez des Rois. Le Dieu que nous y servons, n'y voit que vos innocentes richesses, & des simples Filles dont vous avez rempli ces lieux. Ainsi c'est à vous que ce jeune plantage doit tout ce qu'il est. C'est à vous à y donner vos soins. Quoique la grace de la vocation semble être ici assurée de toutes parts par une Clôture & des Vœux; quoique les pointes de nos grilles, comme des épines, en défendent les aproches, il n'y a que l'écorce qui soit couverte en nous. Et cette seve d'Adam, qui monte imperceptiblement jusqu'au cœur, produit des maladies qui rongent, qui dessêchent les arbres qui promettoient le plus, si on ne les cultive sans cesse. La vertu parmi nous reste toûjours

antée sur la nature & sur la femme. L'une est bien foible, & l'autre bien changeante. Planter la vigne du Seigneur, n'est pas un petit ouvrage. Il y faut donner plus d'un jour. L'Apôtre tout grand ouvrier qu'il fût, ne dit-il pas, j'ai planté, Apollon a arrosé, &c. Dieu a beni nôtre ouvrage ? Paul par sa prédication avoit planté la Foi parmi les Corinthiens; Apollon le Disciple zelé de ce grand Maître entretenoit & fortifioit cette Foi par de saintes exhortations; & la grace de Dieu sollicitée par des soins continuels à descendre sur ce peuple, ne trompoit point l'attente de l'Apôtre ni du Disciple. Cet exemple ne doit-il pas regler la conduite que vous devez tenir à nôtre égard ? Je sçai que vous n'êtes pas oisif, mais si vous travaillez, ce n'est pas pour nous. Vos soins & vos instructions sont pour des cœurs endurcis & rebelles, qui n'en veulent point profiter. Vous jettez devant des pourceaux des richesses de l'Evangile, &c. vous negligez des brebis innocentes, délicates & dociles, qui vous suivroient sur le haut des montagnes. Pourquoi tant de peine pour des ingrats & des perfides, & ne pas songer à vos Filles? Est-ce que je dois craindre de parler en mon nom, & dois-je employer pour vous toucher d'autres prieres que les miennes ? Les Augustins, les Tertulliens, & les Jerômes ont écrit à des Paules, à des Eudoxes & à des Melanies; & quand vous lisez ces noms;

noms, quoi qu'ils soient Saints, oubliez-vous le mien pour être une pechereſſe ? Seroit-ce un crime pour vous de me former à la vertu avec ſaint Jerôme, de me prêcher la ſeverité avec Tertullien, de me parler de la Grace avec ſaint Auguſtin ? Vôtre ſcience ne doit pas être un bien ſterile & ſans fruit. En m'écrivant, vous écrivez à une Epouſe. Un Sacrement a rendu ce commerce ſans ſcandale ; & s'il n'eſt pas aſſez aſſuré par des Vœux qu'on peut quelquefois negliger, j'ai eu un Oncle, un barbare, dont l'inhumanité ſert de rempart à tout ce que la tendreſſe & le ſouvenir de nos plaiſirs pourroient nous inſpirer. Vous n'êtes plus à craindre : ne me fuyez point, écoutez mes ſoûpirs. Il ſuffit que vous en ſoyez le témoin. Si je ſuis dans un Cloître par raiſon, perſuadez-moi d'y demeurer par dévotion. Vous faites tout mon mal, un autre pourroit-il le ſoulager ? Si vous vous ſouveniez, (hé ! de quoi ne ſe ſouviennent point ceux qui ont aimé) comme je paſſois les journées à vous attendre, comme je me dérobois à tout le monde pour vous écrire, quelles inquiétudes me coûtoit un billet, juſqu'à ce qu'il fût venu entre vos mains, que de ménagemens il falloit avoir pour vous voir, & pour mettre des gens dans une confidence. Ce détail vous ſurprend, que vous craindrez d'en entendre la ſuite ; mais je n'en rougis plus, depuis que ma tendreſſe n'a plus eu de bornes pour vous. J'ai plus fait que tout cela au-

jourd'hui : Je me suis haïe pour vous aimer. Je suis venuë ici me perdre pour vous laisser vivre sans inquiétude. Il n'y a que la vertu jointe à un amour dégagé du commerce des sens qui puisse produire de tels éforts, le vice n'en est pas capable. Quand on aime le plaisir, on aime les vivans, & non pas les morts, & l'on cesse de brûler pour ceux qui ne sont pas en état de répondre à nôtre ardeur. Mon cruel Oncle l'avoit ainsi pensé. Il s'imaginoit que (semblable aux autres femmes) j'aimois vôtre sexe plûtôt que vôtre personne, son crime a été inutile. Je vous aime, & me venge de lui en vous accablant de toute ma tendresse. Si autrefois l'affliction que j'ai euë pour vous, n'a pas été aussi forte qu'elle est presentement, si en ce tems-là l'esprit & le corps partageoient en moi le plaisir de vous aimer (je vous l'ai dit mille fois,) j'ai toûjours été plus contente de posseder vôtre cœur, que tout ce qui fait la felicité de nôtre sexe, & dans vous l'homme n'étoit pas ce qui me flatoit le plus. Vous en devez être assez persuadé par cette répugnance que je vous témoignois pour le Mariage. Quoique je connusse bien que le nom de femme étoit auguste parmi les hommes, & saint dans la Religion, je trouvois plus de charmes dans celui d'amie, parce qu'il étoit plus libre. Les chaînes du Mariage, quelque honorables qu'elles soient, portent avec elles un attachement

chement neceſſaire, dont les nœuds ſemblent ravir la gloire d'aimer; & je voulois éviter la neceſſité d'aimer un homme qui peut-être ne m'aimeroit pas toûjours. Ainſi je mépriſois ce nom de femme, pour vivre heureuſe avec celui de Maîtreſſe. Ces délicateſſes d'une Fille, qui vous aimoit avec tant de tendreſſe, & moins encore qu'elle ne ſouhaitoit, ne vous ſont pas échapées, puiſque vous en entretenez vôtre ami dans cette Lettre que j'ai ſurpriſe. Vous lui diſiez ſi bien que je trouvois inſipides ces engagemens publics, qui forment des nœuds que la mort ſeule peut rompre, & qui font une triſte neceſſité de la vie & de l'amour. Mais vous n'ajoûtiez pas, que cent fois je vous ai proteſté qu'il m'étoit plus doux de vivre avec Abailard comme ſa Maîtreſſe, que d'être Imperatrice; & qu'il y avoit pour moi plus de bonheur à vous obéir, qu'à captiver légitimement le Maître de toute la terre. Les richeſſes & les grandeurs ne ſont point le charme de l'amour. La veritable tendreſſe ſçait ſéparer de l'Amant tout ce qui n'eſt pas lui-même; & mettre à part ſa fortune, ſon rang & ſes emplois, pour le conſidérer ſeul. Ce n'eſt pas aimer que de vouloir du bien & des dignitez dans les embraſſemens tiedes d'un mari indolent. C'eſt chercher dans un Mariage ſi médité de quoi contenter ſon ambition plûtôt que ſon cœur. Je veux que cet attachement mercenaire ſoit

ſuivi

suivi de quelques honneurs & de quelques biens ; mais je ne croirai jamais qu'on goûte ainsi les plaisirs sensibles d'une douce union, ni qu'on sente les émotions secretes & charmantes de deux cœurs qui se sont long-tems cherchez pour s'unir. Ces martyrs du Mariage soûpirent sans cesse pour de meilleurs établissemens, qu'ils croyent leur être échapez. La femme voit des maris plus considerez que le sien; le mari des femmes plus riches que la sienne. Ces vûës intereſſées font naître des regrets, & ces regrets la discorde. On veut se quitter, du moins on le souhaite. Ce desir inquiet & devorant est le vengeur de l'amour qu'on a offensé, en croyant trouver par l'amour d'autres biens que l'amour même. S'il y a quelque apparence de felicité ici bas, je suis persuadée qu'on ne la trouve que dans l'assemblage de deux personnes qui s'aiment avec liberté, qu'un secret penchant à joint, & qu'un mérite réciproque a rendu satisfaits. Pour lors il n'y a point de vuide dans leur cœur, tout y est en repos, parce que tout y est content. Si je vous croyois aussi persuadé de mon merite que je le suis du vôtre, je vous dirois qu'il a été un tems qu'on pouvoit vous mettre de ce nombre. Et comment n'aurois-je pas été persuadée de vôtre merite; Quand j'en aurois voulu douter, l'estime universelle m'auroit déterminée en vôtre faveur. Y a-t'il un Païs, une Province, une Ville, qui ne

vous,

vous-ait souhaité ? Vous retiriez-vous sans qu'il vous suivît du cœur & des yeux ! Tout le monde se faisoit un plaisir de pouvoir dire, j'ai vû aujourd'hui Abailard. Les femmes même du plus-haut rang, malgré les Loix de bienséance qu'un monde Tyran leur a imposées, témoignoient assez qu'elles sentoient pour vous quelque chose de plus qu'une simple estime. J'en ai connu dont les maris étoient fort aimables, qui neanmoins étoient jalouses de mes joyes, & qui marquoient assez que rien ne vous auroit été impossible auprés d'elles. Aussi, qui auroit pû tenir contre vous ? Vôtre réputation, qui flatoit la vanité de nôtre sexe, vôtre air, vos manieres, ces yeux vifs, où le dedans de vôtre ame étoit admirablement dépeint, les charmes de vôtre voix, de vôtre conversation, ce tour insinuant & persuasif, cette simplicité facile & délicate, tout en vous parloit en vôtre faveur. Bien different de ces Sçavans, qui pour en sçavoir trop, n'en sçavent pas assez pour badiner agréablement, & qui avec tout leur esprit ne sçauroient se faire aimer des femmes ; avec quelle facilité ne faisiez-vous point des vers ? Cependant ces bagatelles qui ne servoient qu'à vous délasser d'une étude plus sérieuse, faisoient tout le plaisir & les délices de gens de meilleur goût ; & parmi eux il n'y en a point qui ne vous juge trés-digne de cette Rose que vous nous avez si ingénieusement expliquée. On voit dans

les moindres chansons que vous avez faites pour moi, des agrémens & des beautez à les faire durer tant qu'il y aura des Amans & des Maîtresses. Ainsi, on chantera pour d'autres ce que vous avez crû ne faire que pour moi; & ces paroles naturelles & mesurées, qui étoient le témoignage de vôtre amour dans ces petits vers & ces chansonnettes, serviront à d'autres pour s'expliquer beaucoup mieux qu'ils n'auroient pû faire. Que ces galanteries m'ont fait de rivales! Combien de belles ont voulu se les aproprier! C'étoit un hommage que leur amour propre rendoit à leur beauté. Que j'en ai vû se déclarer pour vous, par un soûris flateur, lors qu'on leur disoit, aprés une simple visite que vous leur aviez renduë, qu'elles étoient la Silvie de vos Chansons! D'autres, par desespoir, m'ont reproché que je n'avois de beauté que celles que vos vers me donnoient, ni d'autres avantages sur elles, que celui d'être aimée de vous. Le croirez-vous? Malgré le fond d'amour propre qui est dans toutes les femmes, je m'estimois heureuse d'avoir un Amant à qui je devois tous mes agrémens; & je me faisois un plaisir secret d'être servie par un homme, qui, quand il lui plaisoit, de sa Maîtresse pouvoit faire une Déesse. Flatée de vôtre gloire, je lisois avec complaisance tout ce que vous me donniez d'atraits, & souvent, sans me consulter, je me croyois telle que vous me dépeigniez

dépeigniez pour pouvoir plus ſûrement vous plaire. Mais où eſt le tems dont je parle? Je pleure à preſent mon Amant, & de toutes mes joyes, il ne me reſte plus qu'un ſouvenir qui m'accable. Vous qui fûtes jalouſes de mon bonheur, aprenez que celui que vous m'enviez, n'eſt plus ni pour vous ni pour moi. Je l'ai aimé, & mon amour a fait ſon crime, & cauſé ſon ſupplice. Ces foibles attraits que je poſſede l'avoient charmé. Contens l'un de l'autre, nous vivions heureux, & paſſions tranquillement les plus beaux de nos jours. Si c'eſt un crime de vivre ainſi, ce crime plaît encore, & je n'ai d'autre deſeſpoir que de reſter innocente. Mais mon malheur eſt d'avoir eu des parens inhumains, dont la haine & la rage ont troublé le calme heureux où nous étions. Si ces barbares euſſent rapelé leur raiſon, je ſerois preſentement en paix auprès de mon Epoux. Qu'ils furent cruels, lorſque leur aveugle fureur preſſa un aſſaſſin de vous ſurprendre dans le ſommeil? Pourquoi n'étois je pas avec vous? Je vous aurois défendu aux dépens de mes jours. Mes cris, mes ſeuls cris, auroient arêté ſon bras. Mais en cet endroit l'amour eſt offenſé. Ma pudeur & mon deſeſpoir m'ôtent la parole. Auſſi-bien y a-t'il une éloquence à ſe taire. Dites-moi ſeulement pourquoi vous avez commencé à me négliger après ma Profeſſion, où vous ſçavez que je n'ai aporté d'autre diſpoſition que celle

celle de vos malheurs, ni d'autre vocation que celle de vôtre volonté. Quel peut être le sujet de nôtre froideur? Ne seroit-ce point que la seule vûë du plaisir vous auroit aproché de moi, & que ma tendresse qui ne vous laissoit plus rien à souhaiter, auroit ralenti vos feux? Tu a plû, malheureuse, quãd tu ne voulois pas plaire. Tu méritois des soins, quand tu devois les rejetter, & de l'encens quand tu éloignois le bras qui te l'offroit. Mais depuis que ton cœur s'est amolli, qu'il s'est laissé toucher, qu'il s'est rendu, depuis que tu t'es sacrifiée & immolée, on te néglige. Une triste expérience m'a fait connoître qu'on fuit ceux à qui on a trop d'obligation, & que le comble des faveurs attire plûtôt la froideur d'un Amant que la reconnoissance. Aussi ce lâche cœur s'étoit trop mal défendu pour vous être cher long-tems. Vous l'avez pris sans peine, vous le rendez de même. Mais ingrat, je n'y consens pas; & quoique je ne doive plus avoir ici de volonté, j'y ai conservé secretement celle d'être aimée de vous. En prononçant mes tristes Vœux, j'avois sur moi le dernier billet que vous m'aviez écrit, par lequel vous me protestiez que vous seriez toûjours avec moi, & que vous ne viviez que pour m'aimer. Ainsi je me suis offert avec vous. Vous aviez mon cœur, j'avois le vôtre. Ne me redemandez rien, & souffrez ma passion comme une chose qui est à vous, & dont

vous

vous ne pouvez pas vous défaire. Helas! quelle lâcheté de parler de la sorte! On ne voit ici qu'un Dieu, & je ne parle que d'un homme. Vous m'y forcez, cruel & infidéle que vous êtes. Faut-il tout d'un coup ne m'aimer plus? que ne me trompiez-vous quelque tems? Si vous m'eussiez du moins donné quelques foibles témoignages d'une amitié mourante, j'aurois aidé à me tromper moi-même. En vain je vous veux croire capable de quelque constance; vous m'ôtez toutes sortes de moyens de vous excuser. On ne sçauroit vivre plus longtems sans vous voir. Si cela est si difficile, on se contentera de quelques lignes de vôtre main. Est-ce une si grande peine d'écrire à ce qu'on aime? On ne vous demande point de ces Lettres que vous chargez de vôtre réputation & de vôtre science. On ne veut que de ces billets qui échapent au cœur, & que la plume a peine à suivre, bien loin que l'esprit se mêle d'y refléchir. Que je me suis trompée quand je vous ai crû tout à moi en prenant ce Voile, & en m'engageant à vivre éternellement sous vos loix; car en faisant Profession, j'ay prétendu n'en point faire d'autre que d'être à vous; & je me suis fait volontairement une nécessité du desir que vous aviez de me voir enfermée: Il n'y a donc plus que la mort qui me puisse faire abandonner un lieu où vous m'avez placée? Encore mes cendres y resteront-elles pour attendre les vôtres, ou pour

vous marquer plus long-tems mon obéissance. Que sert de cacher le secret de ma vocation ? Vous le sçavez, ce n'est ni mon zéle ni ma dévotion qui m'ont transporté dans un Cloître. Vôtre conscience vous en est un témoin trop fidéle pour oser en disconvenir. Oüi, la chair m'a transportée ici ; & non pas l'esprit. J'y suis, j'y demeure, j'y reste. Un amour malheureux, & des parens cruels m'y condamnent. Si je n'ay pas la continuation de vos soins, si je perds vôtre amitié, quel est le fruit de ma prison ? Quelle recompense y a-t'il à esperer pour moi ? car les restes infortunez d'un amour malheureux, & vôtre malheur particulier, m'ont revêtuë d'un habit chaste, & non pas du desir sincere d'une véritable pénitence. Ainsi je combats & travaille en vain. Je suis parmi les épouses d'un Dieu, la servante d'un homme, parmi les genereuses esclaves de la Croix, la foible captive d'un amour humain. Je suis à la tête d'une Communauté dévoüée seulement à Abailard. Quel monstre, m'éclairez-vous, mon Dieu ! vôtre grace me fait-elle prononcer ces paroles, ou si mon desespoir me les arrache ? Du moins je me sens, dans le Temple de la chasteté, couverte seulement des cendres du feu qui nous a brûlez. Je m'y vois, je l'avouë, comme une pechereſſe, mais qui bien loin d'y pleurer son amour, n'y pleure que son Amant, & qui

pas

par une foibleſſe indigne de l'état où je ſuis, rapelle ſans ceſſe la memoire de ſes fautes paſſées, ne pouvant en commettre de nouvelles. Quel détail! Je me reproche mes pechez? je vous accuſe des vôtres: & pourquoi tout cela, voilée comme je ſuis? En quel deſordre me jettez-vous! Qu'il eſt dur de combattre toûjours par ſon devoir contre ſon inclination! Je ſçai ce que je dois au Voile qui me couvre, mais je ſens encore mieux ce qu'une longue habitude d'aimer peut ſur une ame ſenſible. Je ſuis emportée par mon penchant. Mon amour jette le trouble juſqu'au fond de mon eſprit & de ma volonté. J'écoute un moment les ſentimens de pieté que la grace m'inſpire, & dans un autre je laiſſe regner dans mon imagination tout ce que ma tendreſſe a de plus doux. Je vous dis aujourd'hui tout ce que j'avois réſolu de ne vous pas dire hier. Je ne voulois plus vous aimer; je ſongeois que j'avois fait des vœux, que j'étois voilée, enſevelie, & comme morte: Mais du fond de mon cœur il s'éleve peu à peu une vapeur qui ſurmonte tous ces ſentimens, & qui ofuſque ma raiſon & ma pieté. Vous regnez dans des endroits ſi cachez & ſi imperceptibles de ce cœur, que je ne puis vous y attaquer; & quand je ſonge à rompre les nœuds qui m'attachent à vous, je ſens que tous les efforts que je puis faire ne ſervent qu'à les reſſerrer davantage. Hé! par pitié,

aidez

aidez une miserable à renoncer à ses desirs, à soi-même, & jusqu'à vous, s'il se peut. Si vous êtes un Amant, secourez une Maîtresse: & si vous êtes un Pere, consolez une Fille. Ces noms ne sçauroient-ils vous émouvoir? Rendez-vous ou à la pieté, ou à l'amour. Si vous le faites, je vais me reconnoître Religieuse, sans plus profaner ma vocation. Me voilà prête à m'humilier avec vous devant les richesses de la Providence de mon Dieu, qui se sert de tout pour nôtre sanctification, qui par un effet de sa grace, purifie ce qui étoit impur dans son principe, qui, par une abondance de misericorde inconcevable & digne de lui seul, nous fait grace presque malgré nous, & nous dessile insensiblement les yeux pour entrevoir tant de bontez que nous ne voulions pas connoître. Je croyois finir, mais pendant que je suis en querelle avec vous, il faut que mon cœur épanche tous ses soupçons & tous ses reproches. Ce me fut, je vous l'avouë, une chose bien dure de voir que dans le dessein que nous avions pris de nous donner à Dieu, vous m'engageâtes à le faire avant que vous eussiez pris parti vous-même. Quoi, apréhendiez-vous de voir renouveller en moi l'exemple de la femme de Lot, qui regarda derriere elle en fuyant Sodome? Si ma jeunesse & mon sexe vous faisoient craindre que je pusse retourner vers le siecle; mes manieres, ma fidelité, & ce cœur que vous deviez

connoître

connoître devoient vous guérir de toutes sortes de soupçons. Cette prévoyance injuste me toucha sensiblement. Quoi, disois je, autrefois il étoit assuré de ma simple parole, & il faut à cette heure un Dieu & des vœux pour lui répondre de moi ? Quel sujet lui ay-je donné dans tout le cours de ma vie, qui pût lui faire soupçonner la moindre legereté ? J'aurois pû me trouver à tous les rendez-vous, & je balancerois à le suivre dans des Maisons de Sainteté ? Quoi ! moi qui m'étois fait la victime du plaisir pour le satisfaire, j'aurois refusé d'être un holocauste d'honneur pour lui obéir ? Le vice a-t-il donc tant de charmes pour des ames bien nées, que depuis qu'on a bû dans la coupe des pecheurs, on ne puisse prendre qu'à regret le Calice des Saints ? Ou bien avez-vous crû vous-même être un meilleur Maître pour le vice que pour la vertu ? Croyez-vous que je fusse plus aisée à persuader pour l'un que pour l'autre ? Non ce doute seroit injurieux à tous les deux, la vertu est trop belle pour ne pas l'embrasser quand vous la découvrez. Tout a des charmes pour moi, quand vous le voulez. Rien ne m'est affreux ni difficile où vous paroissez. Je ne suis foible que quand je suis seule, & je ne doute que lorsque vous ne m'éclairez pas. Vous seriez moins negligent si vous aviez quelque chose à craindre ; mais que pouvez-vous craindre ? J'en ai

trop fait, c'eſt aujourd'hui qu'il faut que je triomphe de vôtre ingratitude. Lorſque nous vivions heureux, vous pouviez douter ſi c'étoit le plaiſir qui me lioit à vous, plûtôt que l'amitié. Mais, à cette heure, le lieu d'où je vous écris en fait la déciſion. Je vous aime ici du moins autant que dans le Siecle. Si j'euſſe aimé la volupté, lors qu'on attenta ſur vous, je n'avois que vingt ans. Quel âge, & qu'il reſtoit encore d'hommes au monde pour moi, Abailard n'y étant plus! C'eſt donc pour l'amour de vous que dans un âge ſi convenable à l'amour je triomphe de l'amour même, en me jettant toute vive dans un Monaſtere. C'eſt à vous que je donne ces reſtes de beauté qui flétrit, par nuits veuve, & ces jours ſi longs que je paſſe ſans vous voir, comme vous n'en pouvez joüir, je les reprends de vous pour les offrir à Dieu, & je lui fais un ſecond preſent de mes jours, de mon cœur & de ma vie. Je m'étens peut-être un peu trop ſur tout ce que je ſouffre pour vous. On ternit l'éclat d'une bonne action lors qu'on en fait ſoi-même le Panegyrique. Il eſt vrai : mais quand on a affaire à des ingrats, on ne peut trop parler de ce qu'on fait pour eux. Si vous étiez de ce nombre, ce reproche vous diroit bien des choſes : Mais, non, vous n'en êtes pas. Que deviendrois-je, helas ! ſi vous meritiez ce reproche ? Irreſoluë que je ſuis, je m'aperçois

perçois que j'aime encore. Je ne dois néanmoins plus rien esperer. J'ay renoncé à la vie, au monde, & dépoüillée de tout, je sens seulement que je n'ai pas renoncé à Abailard. En perdant mon Amant, j'ay gardé avec jalousie mon Amour. Voeux, Monastere, je n'ai pas perdu l'humanité sous vos impitoyables regles. Vous ne m'avez pas fait un marbre en changeant mon habit. Mon cœur ne s'est point endurci en s'aprochant de vous. Je suis encore aussi sensible que jamais à ce que j'ay été. Si c'est blesser vôtre empire que d'en user ainsi, servez-vous de mon Amant pour me remettre sous vôtre obéissance. Vôtre joug me sera leger, si sa main le suporte. Vos exercices me deviendront aimables, s'il veut m'en montrer l'utilité. Retraite, solitude, vous n'avez rien d'affreux, si je puis aprendre que j'aye quelque part dans son souvenir. Un cœur qui a été aussi touché que le mien ne se détermine pas si-tôt à l'indifference. On hait, on aime bien des fois, avant qu'on puisse venir à bout d'être tranquille; & l'on se fait toûjours de loin quelque esperance de n'être pas tout-à-fait oubliée. Oüi, Abailard je te conjure par ces liens que je traîne ici, d'en relever le poids. Tu peux me les rendre aimables. Donne-moi des maximes d'un saint amour. Ne pouvant plus être ton Epouse, je fais gloire d'être celle d'un Dieu. Mon

cœur dédaigneroit tout autre. Fais-moi connoître comment cet amour divin s'éleve & se purifie ! Quand nous étions tous deux dans le monde, on n'entendoit que tes Chansons, qui aprenoient à tout le monde nos joyes & nos plaisirs. Presentement que nous sommes dans le Port de la grace, n'est-il pas juste de parler avec moi de mon bonheur, & de m'aprendre ce qui peut l'entretenir ? Ayez pour moy, dans l'état où je suis, les mêmes complaisances que vous aviez dans le siecle. Sans changer de cœur, changeons d'objets. En quittant nos chansons, chantons des Hymnes. Elevons nos cœurs à Dieu, & n'ayons de transports communs que pour sa gloire. J'attends cela de vous, Dieu a un droit particulier sur le cœur des grands Hommes qu'il a pris plaisir de former. Quand il les touche, il les ravit, & fait qu'ils ne parlent plus & ne respirent plus que lui. Jusqu'à ce que ce moment de grace arrive, pensez à moy. Ne m'oubliez pas. Souvenez-vous de ma tendresse, de ma fidelité, de ma constance. Aimez une Maîtresse. Cherissez une Fille, une Sœur, une Epouse. Songez que je vous ai aimé, que je vous aime encore, que je combats pour ne vous plus aimer. Quel mot ! quel dessein ! Je frissonne, & mon cœur se révolte contre ce que je dis prêt à l'effacer. Je finis cette grande Lettre, en vous disant, si vous voulez, (& plût à Dieu que je le susse) pour jamais. Adieu. AVER-

AVERTISSEMENT.

POur bien juger de cette Lettre, il faut ſçavoir l'état où ſe trouvoit Abailard lors qu'il l'écrivit. Après la Profeſſion d'Heloïſe, voulant ſe faire une neceſſité de vaincre ſa paſſion, & fatigué d'aimer inutilement, il entra dans une maiſon de ſaint Benoît, prit l'Habit, & y fit des Vœux. Il y avoit ſix mois qu'il étoit Profez, & qu'il tâchoit d'éteindre par ſes larmes les reſtes de ſa paſſion: il ſembloit malgré ſa Profeſſion ne profiter gueres de ſa ſolitude & de ſa fuite. Sa naiſſante vertu & ſa foible pieté ſe trouvoient comme étouffées ſous la multitude des idées qui s'élevoient de ſon cœur, comme d'un fond dont l'amour s'étoit emparé, lors qu'il reçût une lettre d'Heloïſe, qui ne ſervit qu'à l'embaraſſer davantage. Le Duc de Bretagne, dont il étoit né ſujet, jaloux de la gloire de la France, qui poſſedoit alors tout ce qu'il y avoit de ſçavans dans l'Europe, le nomma dans ce tems à l'Abbaye de ſainte Gildas, pour le revendiquer par ce bienfait, & l'engager par cette marque d'eſtime, à venir paſſer le reſte de ſes jours dans ſes Etats. Il reçût cette grace avec joye; il crût en quittant la France, qu'il laiſſeroit ſa paſſion, &

qu'avec sa nouvelle dignité, il prendroit un nouvel esprit : mais il se trompa, le Ciel permet quelquefois, pour punir notre vanité, que le plaisir d'un moment soit comme l'écueil & le malheur de toute notre vie. L'Abbaye de sainte Gildas est située sur un rocher que la mer bat de ses flots. Ce lieu si sauvage étoit propre pour nourrir un noir chagrin, ou pour faire naître une pieté extraordinaire. Il n'y pût tenir long tems contre une si violente passion, aussi foible qu'Heloïse, il est aussi à plaindre qu'elle ; & s'il est le premier à goûter les douceurs de la Grace, comme il paroît par quelques-uns de ses discours, c'est par intervale, & cet attrait n'a pas de suite. Ce n'est donc pas ici un Maître ni un Directeur pour Heloïse, c'est un homme qui a aimé, qui aime encore, qui ouvre son cœur ; & qui pour consoler une fille qu'il a aimé, lui fait voir ce qu'il souffre, & les efforts qu'il fait pour se détacher d'elle ; les grands hommes sont souvent des tableaux des plus grandes foiblesses, & c'est dans l'emportement de l'amour que la nature est la plus à plaindre, & que la volonté est la plus déreglée. C'est ainsi qu'il faut prendre le caractere d'Abailard, dans le tems qu'il a écrit cette lettre, puis qu'il est constant qu'il a donné sur la fin de ses jours des marques d'un retour sincere & de détachement. Mais on ne vient à être vertueux

tueux que par dégrez : la grace imite la nature, c'eſt peu à peu qu'elle forme les Saints. Un homme nourri de la lecture de tous les Poëtes, dont l'eſprit étoit rempli des idées d'un Roman qu'il avoit fait, & de celles d'une grande paſſion qu'une catuſtrophe violente venoit de rompre, ne change pas aiſément de cœur & de langage. Il faut qu'il déſaprenne beaucoup de choſes. L'Amant qui fuit n'eſt pas maître de l'amour. Pour faire des Vœux, on n'en eſt pas plus parfait : pour être ſçavant en eſt-on plus ſage ? Il eſt au moins à remarquer, que le venerable Abbé Pierre de Clugny, a rendu un témoignage autentique de la longue patience de ce grand Homme dans l'exacte obſervation de ſa Regle. Nous nous apercevons bien déja que ſes expreſſions ne ſont pas ſi tendres, ſi fortes, ni ſi animées que celles d'Heloïſe, quoi qu'elles le ſoient encore trop. Je veux croire que cette indifference vient de ce que la pieté commence à l'emporter ſur l'amour. Quoi qu'il en ſoit, je puis aſſurer que la Traduction eſt fidelle & conforme à la penſée de l'Auteur.

LETTRE
A HELOISE
SA TRE'S CHERE SOEUR
EN JESUS-CHRIST.
ABAILARD,
SON FRERE
dans le même JESUS-CHRIST.

SI j'avois eu lieu de croire qu'une Lettre, qui ne s'adreſſoit point à vous, dût tomber entre vos mains, je me ſerois bien donné de garde d'y mêler la moindre choſe qui eût pû vous rapeler le ſouvenir de nos avantures paſſées. Je traçois confidemment à un ami le cours de mes diſgraces, pour le rendre moins ſenſible à une perte qu'il venoit de faire. Si par cet artifice je viens eſſuïer des larmes que cette triſte peinture vous fait encore verſer. Je viens mêler ma douleur avec la vôtre, & répandre mon cœur devant vous. Je vais découvrir à vos yeux le trouble & le ſecret de mon ame, que ma vanité m'avoit juſqu'ici fait cacher au reſte du monde, & que vous m'arrachez vous-

même malgré moi. Il eſt vrai qu'affligé par les malheurs que nous avons reſſenti, voyant qu'il n'y avoit plus de changement à attendre dans nos conditions, & que ces jours heureux qui nous ont ſéduits étant paſſez, il ne nous reſtoit plus que le pénible exercice d'en effacer de nôtre eſprit la trace profonde, je ſouhaitai trouver dans la Philoſophie & dans la Religion un remede à ma diſgrace. Je cherchai un azile pour me défendre de l'Amour : je ſuis venu juſqu'à cette triſte épreuve, que de faire des Vœux pour endurcir mon cœur. Mais qu'ay-je gagné ? Si ma paſſion a été contrainte, mes idées & mes ſentimens me demeurent. J'ay beau me dire que je veux vous oublier, je ne peux y penſer ſans vous aimer encore, & c'eſt avec plaiſir que j'y penſe. Ma paſſion ne s'affoiblit pas par les retours que je fais ſur moy-même pour m'en délivrer. Le ſilence qui m'environne me la rend plus ſenſible ; déſocupé de tout, c'eſt l'affaire de toute mon oiſiveté, juſqu'à ce que rebuté par des efforts inutiles, je commence à me perſuader que c'eſt un ſoin ſuperflu de travailler à m'en défaire, & que c'eſt aſſez de ſageſſe pour moi, que de ne découvrir qu'à vous mon déſordre & mes foibleſſes. Je m'éloigne de vous dans le deſſein de vous fuïr comme mon ennemie, & je cherche inceſſamment à vous retrouver dans mon eſprit & dans ma penſée. Je rapelle

vôtre

vôtre image dans mon souvenir, & dans ces inquiétudes differentes, je me trahis & me contredis moi-même de la maniere la plus sensible. Je vous hais, & je vous aime; la honte me presse de vous écrire; je crains dans ce moment de vous paroître plus indifferent que vous ne l'êtes, & j'ai honte en même-tems de découvrir mon trouble. Que nous sommes foibles! Si nous nous appuyons sur la Croix de Jesus-Christ, aurions-nous si peu de courage, & l'incertitude qui agite vôtre cœur, pour vouloir servir à deux Maîtres, se feroit-il sentir au mien? Vous voyez quelle est ma cõfusion, ce que je me reproche, & ce que je souffre. La pieté me redemande pour la vertu, puisque je n'ai rien à esperer pour l'amour: mais l'amour a ses droits encore dans nôtre imagination; son commerce s'entretient par les plaisirs passez: nôtre memoire nous tient lieu de Maîtresse. La pieté & le devoir ne sont pas toûjours les fruits de la retraite. On aime dans les deserts quand la rosée du Ciel n'y tombe point, & qu'on ne devroit plus aimer. Les passions dans les hommes, irritées par la solitude, occupent ces regions de la mort & du silence; & il est rare qu'on y fasse veritablement ce qu'on y devroit faire, y aimer Dieu seul & le servir. Si j'avois toûjours eu de pareils sentimens, je vous aurois mieux instruite. Vous m'apellez vôtre Maître, il est vray,

on vous confia à mes soins ; je vous vis, je ne me connus plus ; je m'empressai de vous enseigner des sciences vaines, il vous en coûta vôtre innocence, & j'en perdis la liberté. Vôtre Oncle à qui vous étiez chere, devint mon ennemi, & se vengea. Encore si en cessant de pouvoir me satisfaire dans ma passion, j'avois pû cesser de vous aimer, j'aurois dequoi me consoler dans mon indifference. Mes ennemis m'auroient donné ce repos, qu'Origene acheta par un crime, & que le Ciel refusa à l'Apôtre aprés beaucoup de larmes. Que je suis à plaindre ! mon malheur ne rompt pas mes chaînes, ma passion s'irrite de ma foiblesse, & le penchant que je conserve pour vous parmi tant de disgraces, me rend plus malheureux que mes maux mêmes. Je me reconnois cent fois plus coupable avec vôtre idée au milieu de mes larmes, que je ne l'étois avec Heloïse étant en liberté : sans cesse je pense à vous, sans cesse je rapelle cette journée où vous commençates de me donner des marques de vôtre tendresse. Dans cet état, Seigneur, si je cours me prosterner aux pieds de vos Autels, si je vous prie d'avoir pitié de moi, pourquoi le feu de vôtre Esprit pur ne cõsume-t-il pas l'holocauste qui vous est presenté ? Pourquoi laissez-vous recommencer le supplice qui m'accable ? Cet habit de Penitent dont je me suis revêtu, sembleroit devoir interesser le

Ciel

Ciel à me traiter plus favorablement ; mais il est inflexible, parce que nôtre passion vit encore en nous : elle est couverte d'une cendre trompeuse, & ne peut s'éteindre que par une grace particuliere. Nous trompons les hommes, mais rien n'est couvert à Dieu. Vous dites que c'est pour moi que vous vivez sous ce Voile qui vous charge, pourquoi par ces mots profaner vôtre vocation ? A quoi bon irriter par un blasphême un Dieu jaloux ? J'espérois qu'en m'éloignant de vous, vous changeriez de sentimens ; j'espérois à mon tour, que Dieu me délivreroit du tumulte de mes sens, & de la contradiction qui regne en moi. On meurt dans le cœur de ceux qu'on ne voit plus, comme ils meurent dans le nôtre : L'absence est le tombeau de l'amour. Mais pour moi, l'absence est un souvenir inquiet de ce que j'aime, qui m'en raproche sans cesse. Je me flatois qu'en ne vous voyant plus, vous occuperiez ma memoire, sans troubler mon esprit : que la Bretagne, que la Mer m'inspireroient d'autres pensées : que mes jeûnes, que mes études vous pourroient effacer peu à peu : Mais malgré ces jeûnes severes, & ces études redoublées ; en dépit du climat, & de deux cens lieuës qui nous séparent, vôtre image telle que vous me la peignez sous vôtre Voile, confond toutes mes résolutions. Que n'ai-je pas tenté ? J'ai armé mes propres mains contre moi ; j'ai épuisé

mes

mes forces par des exercices continuels ; je commente saint Paul, je combats Aristote ; je fais tout ce que je faisois lorsque je ne vous aimois pas, en vain, rien ne me veut servir contre vous. N'ajoûtez pas à mes chagrins vôtre constance : oubliez, s'il se peut, vos faveurs & le droit qu'elles vous ont acquises sur moi, souffrez que je sois indifferent : j'envie le bonheur de ceux qui n'ont jamais aimé ; quel est leur repos ! Que les plaisirs ont de retours amers ! Je n'en suis que trop persuadé : mais pour être détrompé de l'amour, je n'en suis pas guéri : tandis que mes réflexions le condamnent, mon cœur se déclare pour lui. Je suis à plaindre, de ne pouvoir me défaire d'une passion que tout aide à détruire : le lieu, ma personne, mes disgraces. Je céde, sans songer que ma résistance effaceroit mes fautes passées, & me procureroit en leur place des merites & du repos. Qu'est-il besoin que vôtre éloquence se déploye pour me reprocher ma fuite & mon silence ? Epargnez-vous les descriptions de nos rendez-vous, & vôtre exactitude à vous y trouver : sans ces idées séditieuses, j'ai assez à souffrir. Que la Philosophie nous donneroit d'avantages sur les autres hommes, si par cette étude nous aprenions à gouverner nôtre cœur au milieu de nos passions ! mais qu'on doit être humilié quand on n'en est plus le maître ! Combien d'efforts ! Combien de rechûtes ! Quelles

agitations,

agitations ? Quel tems considerable se passe durant cette confusion, sans être maître de sa raison, sans joüir de son esprit, de son cœur ? Quelle importune occupation que d'aimer, & que la vertu est précieuse, même par rapport à nôtre repos ! Retracez-vous vos emportemens, jugez de mes folies ; contez, si vous le pouvez, nos soins, nos chagrins, nos inquiétudes ; mettez à part ces choses, & laissez à l'amour ce qu'il a de douceur & de plaisir, qu'il lui en reste peu. Et cependant, pour l'ombre de ces plaisirs qui ont paru d'abord, on est si foible toute sa vie, que nous sommes forcez aujourd'hui de nous écrire tout couverts que nous sommes de sac & de cendre : Plus heureux cent fois, si par nos humiliations & par nos larmes, nous pouvions rendre nôtre patience assurée. L'amour du plaisir ne s'arrache pas de l'ame par des efforts extraordinaires ; il a tant de Partisans chez nous, qu'il est difficile de se plaindre à soi-même comme un crime. Quelle aversion aurois-je jamais de mon peché si les personnes qui en sont le sujet me sont toûjours précieuses ? Par quel moyen séparer d'elles cet amour que je dois détester ? Mes larmes seroient-elles assez ameres, quand elles couleroient en abondance, pour me le rendre odieux. Il y a toûjours je ne sçai quel goût à pleurer pour un objet aimable. On ne distingue pas assez en pleurant, ce qui est pénitence

ou

ou amour. La memoire du crime, & la memoire de l'objet qui nous a enchanté, sont bien proches pour se diviser si-tôt : & l'amour de Dieu, quand il commence, n'anéantit pas celui de la créature. Quelles excuses ne trouverois-je point en vous, si les crimes s'excusoient ? Inutils honneurs, embaraſſantes richeſſes, vous ne m'avez jamais tenté ; mais ces graces, cette beauté, cet air que je vois encore, ont été cauſe de ma chûte : vos premiers regards furent mes premiers crimes : vos yeux, vos diſcours pénétroient juſqu'au fond de mon cœur ; & malgré la gloire & l'ambition qui l'envelopoient, & qui ſembloient le défendre, l'amour fut le maître. Dieu pour me punir, m'y abandonna. Sa Providence a permis enſuite les changemens qui ſont arrivez. Vous n'êtes plus du monde, vous y avez renoncé ; je ſuis un Religieux, un Solitaire, ne profiterons-nous point de l'état où nous nous trouvons ? Envoulez-vous à ma pieté, elle ne fait que de naître ? Faut-il abandonner mon Convent, je n'y fais que d'entrer ? Sont-ce mes Vœux qu'il faut abjurer, je les viens de faire entre les mains de Dieu ? Où fuïrois-je ſa colere en les violant ? Laiſſez-moi trouver mon repos dans mon devoir. Qu'il eſt difficile d'en venir-là. Moi ſeul dans ce Cloître, agité de mes chagrins, je paſſe des jours & des nuits ſans fermer l'œil. Mon amour devient plus cruel parmi l'heureuſe,

heureuse indifference de ceux qui m'environnent; & mon ame est tout à la fois pénétrée de sa douleur & de la vôtre. Quelle perte n'ai-je pas fait, quand j'envisage vôtre constance ? Quelles douceurs n'aurois-je point goûté ? Je ne devrois pas vous avoüer ces foiblesses, je sens que je fais une faute. Si je vous avois montré plus de force d'esprit, je vous aurois peut-être irritée contre moi, & vous auriez donné à vôtre dépit, ce que vôtre vertu ne sçauroit obtenir. Si dans le monde j'ai rendu mes foiblesses publiques par de petits vers & par de legeres chansons, les lanres obscurs de cette Maison ne devroient-ils pas les couvrir au moins par une pieté aparente. Je suis encore le même : si j'évite le mal, je n'y fais pas le bien. Il faudroit joindre ces deux choses pour rendre cette demeure heureuse. Qu'il est difficile, dans le trouble où je suis ! La bienséance, le devoir, la raison, qui sur d'autres sujets me font garder quelques mesures, se montrent ici inutilement. L'Evangile est un langage que je n'entends plus, dès qu'il combat mon attachement. Ces sermens que j'ai fait à la face des Autels, me sont d'un foible secours, quand il faut que je m'opose à vous. Je n'écoute parmi tant de voix qui m'apellent à mon devoir, que le secret chagrin d'une passion desesperée ; sans goût pour la vertu, sans attention pour mon état, sans aplication

cation pour l'étude ; mon imagination me transporte sans cesse où je ne devrois pas être, & se révolte quand je veux l'en détourner. Je sens une contestation éternelle de mon inclination & de mon devoir. Je ne trouve en moi qu'un Amant insensé, & plus de raison : inquiet au milieu de ce silence, agité dans la paix où nous vivons, & dans ce lieu de repos. Que cette retraite est heureuse ! Ne me vantez plus, je vous prie, de Fondateur, ni de grand Homme ; vos foiblesses ne s'accordent pas avec vos éloges. Je suis un misérable pécheur qui prosterné devant mon Juge, la bouche collée à terre, mêle dans la poussiere mes soupirs avec mes larmes, dans les momens que la grace & la raison m'éclairent. En cette posture, venez me solliciter à vous aimer : venez, si vous l'osez, vêtue comme vous l'êtes, vous mettre entre Dieu & moi, & servir de muraille de séparation. Venez m'ôter des pensées, des soupirs, des vœux que je ne dois qu'à lui. Soyez le secours des démons, & l'instrument de leur fureur. Que ne pouvez-vous point sur un cœur dont vous connoissez le foible & les retraites ? Mais plutôt contribuez en vous retirant, à me sauver. Laissez-moi éviter ma perte, je vous en conjure par cette amitié autrefois si chere, & par nos maux communs. Il y aura toujours de l'amitié à ne m'en plus témoigner. Je vous remets

toutes

toutes vos promesses & tous vos sermens. Soyez toute à Dieu, à qui vous vous êtes engagée, je ne m'opoſerai point à ce deſſein : heureux, ſi je vous perds ainſi ! On verra dans ce moment un Religieux en moi, & en vous, le modele d'une Abbeſſe. Dédommagez-vous par un choix ſi glorieux. Préparez un nouveau ſpectacle aux Anges & aux hommes par vôtre vertu. Humble parmi vos Filles, aſſiduë dans vôtre Chœur, exacte dans vôtre Regle, apliquée à la lecture, mettez à profit tout vôtre loiſir. Avez-vous acheté ſi peu cher vôtre vocation, pour ne vouloir pas vous en ſervir à vous rendre heureuſe ? Aprés vous être laiſſée tromper par une doctrine fauſſe, & par des inſtructions criminelles, ne réſiſtez pas à ces conſeils que la Grace & la Religion m'inſpirent. Je vous l'avouërai, je me ſuis crû juſqu'ici un meilleur Maître pour inſpirer le vice, que pour exciter à la vertu : Ma fauſſe éloquence n'a brillé que pour de faux biens ; mon cœur enyvré de la volupté, n'a eu des termes propres & touchans que pour la faire ſentir. La coupe des pecheurs répand ſur ſes bords une douceur ſi trompeuſe ; on ſe penche ſi naturellement pour en goûter, qu'il ne faut que l'offrir. Le Calice des Saints au contraire ſe boit avec amertume, il afflige & révolte la nature : Vous me reprochez cependant ma timidité à vous le preſenter ; je ſouffre volontiers

lontiers ces plaintes. J'admire l'impatience que vous avez témoignée de vous charger de l'habit de la Religion : Portez avec fierté ce poids sacré de cette coupe précieuse, que vous avez reçûë si hardiment ; bûvez ce Calice du salut jusqu'à la lie, sans détourner des yeux incertains sur moi. Laissez-moi, en m'éloignant de vous obéïr à l'Apôtre, qui me dit, fuyez. Quand vous me conjurez de revenir, sous prétexte de pieté, vôtre empressement m'est suspect, & le sentiment que j'aurois d'y répondre. Mes paroles auroient à rougir, si l'on peut ainsi parler, après l'histoire de ma vie. L'Eglise jalouse de sa gloire, veut qu'on apelle ses enfans à la vertu, par la vertu même ; & quand on est près de Dieu, par une conduite irréprochable, on est en droit d'y attirer les autres. Oublier Heloïse, ne plus la voir, est ce que le Ciel demande d'Abailard. N'attendre rien d'Abailard, en perdre jusqu'à l'idée, est-ce que le Ciel demande d'Heloïse. L'oubli est en amour la penitence la plus necessaire, & celle qui coûte le plus : Il est aisé de raconter ses fautes ; combien d'indiserets s'en font un second plaisir, loin de s'en accuser avec humilité. Le seul moyen de retourner à Dieu, est de negliger la créature qu'on a adorée, & d'adorer Dieu qu'on a negligé. Quelle violence ! il faut se la faire, & se sauver par cet effort. Pour faciliter ce projet, aprenez pourquoi

quoi je vous pressai de faire des Vœux avant que je me fusse engagé. Pardonnez à ma sincerité, & au dessein que j'ai de meriter vôtre indifference & vôtre haine, si je ne vous cache rien d'un détail que vous avez souhaité.

Quand je me vis accablé de mon malheur, ma foiblesse me rendit jaloux, de tous les hommes je me fis des rivaux; l'amour a plus de soupçons qu'il n'a de confiance. Je craignois beaucoup de choses, parce que j'avois beaucoup à m'en reprocher; & tourmenté de mon exemple, il me sembloit que vôtre cœur dans l'habitude d'aimer, ne seroit pas long-tems sans prendre un nouvel engagement. Un jaloux croit aisément les choses les plus fâcheuses. Je voulois me voir bien-tôt hors d'état de douter de vous. Je me pressai de vous faire connoître qu'il étoit de la bienseance de vous dérober aux regards envieux, que vôtre pudeur le demandoit, que nôtre amitié pouvoit l'exiger, que vôtre sûreté le vouloit; que vous aviez tout à craindre après mon châtiment, & qu'il ne vous restoit que l'azile d'un Convent. Je vous fais justice, rien ne fut plus aisé que de vous le persuader. Ma jalousie triomphoit en secret de vôtre innocente facilité; & tout triomphant que j'étois, je ne vous donnois pas à Dieu de bon cœur. Je retenois autant que je pouvois mon present, & je ne le laissois échaper que

par

par le desir que j'avois de l'ôter tout entier aux hommes. Je ne vous portois pas en Religion pour y trouver vôtre bonheur, je vous y condamnois comme un barbare qui veut perdre ce qu'il ne peut emporter avec soi. Cependant vous écoutiez mes discours avec douceur, vous m'interrompiez même par quelques larmes, & mouillée de vos pleurs, vous me pressiez de vous marquer laquelle de ces Maisons avoit le plus mon estime. Que je me sentis soulagé de vous y voir enfermée ! Je respirois alors, & j'eus la consolation de penser que vous n'étiez pas restée long-tems dans le monde après ma disgrace, & que vous n'y rentreriez jamais. Cet état étoit encore douteux, il me sembloit qu'il n'y avoit de résolutions éternelles pour des femmes, que celles que la necessité a fixée par des Vœux. Il me faloit ces Vœux & un Dieu pour caution, pour me répondre de vous. Demeures saintes, demeures assurées, aziles impenétrables, que vous m'avez été d'inquiétude ! La Religion, la Pieté font une garde exacte autour de vos hauts murs & de vos portes heriſſées. Quel repos pour un jaloux ! hé ! que je l'attendois avec impatience. Chaque jour j'allois timidement vous exhorter à ce sacrifice. J'admirois, sans vous en parler, un certain éclat de beauté que je n'avois pas encore trouvé en vous; soit que ce fût la fleur d'une vertu naissante, ou le pressentiment de

la

la perte que j'allois faire. Je n'en examinai point la cause par desespoir, je me hâtois seulement d'avancer vôtre Profession. Je fis entrer de part dans mon crime vôtre Prieure, par une dot criminelle, dont j'achetai chez elle le droit de vôtre sépulture. Les Professes de cette maison, que je pratiquois aussi pour avoir leurs suffrages, que je venois de payer, vous cachoient, par mon ordre, leurs scrupules & leurs chagrins. Je ne negligeois rien, ni les petites choses, ni les grandes. Si vous eussiez échapé à toutes nos embûches, je ne m'étois pas engagé, je voulois avoir la liberté de vous suivre par tout; & mon ombre attachée à vos pas, vous auroit jetté dans une confusion ou dans une crainte qui auroit été pour moi une consolation sensible. Mais, graces au Ciel, vous vous résolutes à prononcer des Vœux; je vous accompagnai avec effroi jusqu'aux pieds des Autels. Lorsque vous y eûtes porté vôtre main, & touché la nappe sacrée, je vous entendis de mes propres oreilles prononcer distinctement ces mots tranchans, qui vous séparoient d'avec tous les hommes. Je vous entendis prononcer ces paroles meurtrieres, qui coupent des deux côtez, & qui portent par tout également la mort; jusques-là vôtre beauté, vôtre âge m'avoient semblé s'opposer à vôtre dessein, & me menacer de quelque retour. Une petite tentation ne pouvoit-elle point vous changer; un demon

mon du Midi n'étoit-il point à craindre ? A l'âge de vingt-deux ans, peut-on s'oublier entierement soi-même ? A cet âge, qui est le regne de la liberté, où tout semble permis, le monde ne meritoit-il plus un de vos regards ? Que je vous ai fait d'injustices ! Que je vous ai donné de foiblesses ! Vous n'étiez dans mon imagination que legereté, qu'inconstance : mais une fille au bruit des flâmes & de la chûte de Sodome, ne pouvoit-elle point tourner la tête, & regretter quelqu'un ? J'observois vos yeux, vos mouvemens, vos démarches, tout me faisoit trembler. Vous pouviez apeller trahison, perfidie, assassinat, une conduite si interessée, & qui ne regardoit que ma propre satisfaction. Un amour qui ressemble si fort à la haine, doit meriter le dernier mépris ; & exciter vôtre colere. Oüi, je veux que vous sçachiez que dans ce moment où je fus convaincu de tout vôtre dévouëment, où je vous trouvai même la plus digne de toute ma tendresse & de ma reconnoissance, je pensai que je ne pourois plus vous aimer, qu'il étoit tems de cesser de vous donner des soins & des marques d'amitié, que vous étiez desormais le soin de Dieu, par la qualité de son Epouse. Ma jalousie sembla s'éteindre ; Dieu pour rival n'est point à craindre : plus tranquille que je n'avois été jusqu'ici, j'osai lui faire des prieres, pour lui demander de vous ôter de devant

mes yeux, & de vous arracher de mon cœur : mais il n'étoit pas tems de les faire ces prieres précipitées ; j'étois de trop mauvaise foi devant lui pour être exaucé, lui qui voit l'abîme & le secret des cœurs, trouva que le mien n'étoit pas d'intelligence avec mon esprit : la necessité & le desespoir étoient l'ame de mon action ; sans y penser j'insultois au Ciel, bien loin de faire un veritable sacrifice : Il rejetta sur moi & mon offrande & ma priere, & sa Justice continua mon suplice, en m'abandonnant à l'amour. Ainsi coupable de nos Vœux, coupable de l'amour qui les a précedez, je dois être tourmenté toute ma vie. Si Dieu parloit à vôtre cœur, comme il parle à celui d'une Religieuse, dont la premiere innocence l'engage à la combler de mille douceurs, j'aurois dequoi me consoler : Mais nous voir tous deux les victimes d'un amour criminel ; voir cet amour nous insulter, & se couvrir de nos habits mêmes, comme d'étendarts qu'il a enlevez à la sainteté de nos Vœux, c'est ce qui me fait fremir. Est-ce un abandonnement de la part de Dieu, ou sont-ce les suites de cette longue yvresse d'un amour profane ? Pour dire que l'amour est une yvresse, un poison, il faut être éclairé de la Grace ; cependant c'est un mal, qu'on aime. Mais dans cet égarement le sen-

cement de nôtre misere est le commencement de nôtre guérison. Qui ne sçait qu'il est de la grandeur de Dieu de ne trouver dans l'homme d'autre fondement de sa miséricorde, que la foiblesse même de l'homme? Lors qu'il nous laisse voir cette foiblesse, que nous en soûpirons, il est prêt de faire éclater sa Toute-puissance pour nous en relever. Disons pour nôtre consolation, que ce que nous souffrons est une de ces tentations longues & terribles qui troublent quelquefois les meilleures vocations. Dieu sçait se prêter aux hommes, pour adoucir leur misere, quand il est à propos. Il voulut, lorsque vous prîtes le Voile, vous attirer par de certains mouvemens de sa grace, & vous accoûtumer à lui. Je vis vos yeux, en me disant adieu, s'attacher à un Crucifix: vous fûtes plus de six mois sans m'écrire un billet; je ne vis durant ce long-tems personne de vôtre part: J'admirois ce silence que je n'osois blâmer, & que je ne pouvois imiter. Je vous écrivis, vous ne me fîtes point de réponse. Vôtre cœur étoit fermé, ce Jardin de l'époux étoit ouvert, il s'en est dérobé, vous êtes restée seule: en s'éloignant de vous, il vous éprouve; rapellez-le, & travaillez à le posseder. Il faut le secours d'un Dieu pour rompre nos chaînes. Nous avons trop aimé pour nous quitter de nous-mêmes. Nos folies ont penetré jusques

dans

dans les lieux les plus saints. Nos liaisons ont scandalisé tout un Royaume. On les lit, on s'y plaît, l'amour les a décrites comme il les a fait faire. Nous sommes la consolation de la mauvaise conduite de la jeunesse: qui peche aprés nous, croit moins pecher. Nous sommes des coupables dont la penitence est tardive, mais qu'elle soit sincere. Réparons autant qu'il est possible les maux que nous avons fait. Et que la France, qui a été témoin de nos égaremens, s'étonne de la rigueur de nôtre penitence. Confondons ces imitateurs de nos crimes. Prenons le parti de Dieu contre nous-mêmes, & prévenons par-là ses jugemens: Nos déreglemens passez demandent des larmes, de la honte, de la tristesse, pour être expiez. Tirons ces victimes de nôtre cœur. Rougissons, pleurons, si dans ces foibles commencemens nôtre cœur n'est pas entierement à vous, Seigneur, qu'il sente au moins qu'il y doit être. Arrachez-vous, Heloïse, aux restes honteux d'une passion qui s'est trop établie. Songez que la moindre de vos pensées pour un autre que pour Dieu est un adultere. Si vous me voyez ici avec mon visage décharné, l'air sombre, environné d'un nombre de Moines, que la qualité qu'on me donne de sçavant, allarme, que ma maigreur offense, comme si je promettois une reforme. Que diriez-vous de mes lâches soûpirs, & de

ces inutiles larmes qui trompent ces hommes crédules ? Je ſuis abatu ſous l'amour, & non pas ſous la Croix ; plaignez-moi, & vous en dégagez. Si c'eſt mon ouvrage, comme vous le dites, que vôtre vocation ne m'en ôte point le merite par vos inquiétudes continuelles. Dites-moi que vous voulez honorer cet habit qui vous couvre, par le plaiſir d'une retraite interieure. Craignez Dieu, pour vous défaire de vos foibleſſes. Aimez-le, ſi vous voulez avancer dans la vertu ; ne vous ennuyez point dans le Cloître, c'eſt la demeure des Saints ; embraſſez vos liens, ce ſont les chaînes de JESUS-CHRIST ; il les porte avec vous, ſi vous les portez avec reſpect. Sans être farouche d'une paſſion qui vous poſſede encore, aprenez de vôtre miſere à ſecourir la langueur de vos Sœurs ; ayez compaſſion d'elles en enviſageant vos défauts ; & ſi quelques ſentimens trop naturels vous importunent, allez au pied du Crucifix demander miſericorde, il a des playes ouvertes, ce ſont les retraites de la Colombe : gémiſſez auprés de ce Dieu mourant ; à la tête d'un Communauté, ne ſoyez pas eſclave, & commandant à des Reines, commencez ſur vous à vous faire obéïr. Rougiſſez de la moindre révolte de vos ſens. Sçachez qu'au pied des Autels on ſacrifie en bien des manieres aux Anges prévaricateurs, & que l'encens le plus agréable,

agréable, qui puisse leur être offert, est celui qui dans ces lieux redoutables brûle sur le cœur d'une Religieuse, quand il est sensible à la passion & à l'amour. Si dans le monde vôtre ame s'est fait une habitude & une occupation de sa tendresse, n'en ressentez désormais que pour JESUS-CHRIST; regrettez tous les momens d'une vie que vous avez abandonnée au monde & au plaisir. Redemandez-les moi, c'est un vol dont je suis chargé. Soyez plus hardie, venez jusqu'à me les reprocher. J'ai été vôtre Maître, ce n'a été que pour vous enseigner: vous m'apelez vôtre Pere, avant cet éloge j'ai merité celui de parricide: je suis vôtre Frere, c'est par la societé de nos crimes que cet avantage m'est dû. On me dit vôtre mari, c'est aprés un scandale public. Si vous avez abusé de la saintеté de tant de noms augustes dans la souscription de vôtre Letrre, pour flater vôtre passion & me faire honneur, effacez-les pour mettre ceux de parricide, de scelerat, d'ennemi, qui a conspiré contre vôtre réputation, troublé vôtre repos, séduit vôtre innocence. Vous perissiez par mes soins, sans un effet singulier de la grace, qui pour vous sauver, m'abat au milieu de ma course. Voilà l'idée que vous devez avoir du transfuge, qui cherche à éloigner de vous l'assurance de ne vous voir jamais. Quand l'amour a été sincere, que l'on a de

peine à se déterminer à n'aimer plus ! Il est plus aisé mille fois de renoncer au monde qu'à l'amour. Je le haïs ce monde trompeur, infidele, je n'y pense plus. Mais sans cesse dans l'erreur mon cœur me fera sentir la douleur de vous avoir perduë, & m'y attachera malgré toutes les lumieres de mon esprit. Cependant quand je serois assez lâche pour me dédire de ce que vous avez lû, ne souffrez plus que je m'offre à vos pensées qu'avec ces dernieres couleurs. Songez que mes premiers soins ont été de séduire vôtre raison, que j'ai mis en doute vôtre salut. Vous perissiez par moi, je perissois avec vous. Les mêmes flots, un même naufrage nous engloutissoit. Nous attendions la mort indifféremment ; & une même mort nous portoit avec rapidité aux mêmes supplices. La Providence a détourné ce coup. Que ce soit par un naufrage que nous arrivions au port, que nous importe ? Il y a des personnes que la bonté de Dieu ne sauve que par un malheur. Que mon salut soit le fruit de vos prieres. Que je le doive à vos larmes & à vôtre pieté. Quelque rempli qu'on soit, Seigneur, de l'amour d'une de vos créatures, vôtre main sçait tirer du cœur, quand il lui plaît, ces idées qui en occupent toute l'étenduë. C'est aimer plus veritablement Heloïse, que de la laisser par mon détachement & par mon silence dans le repos que donnent

la retraite & la vertu. Je l'ay resolu. Cette Lettre sera ma derniere faute. Adieu.

Si je meurs ici, j'ordonnerai que mon corps soit porté au Paraclet. Vous me verrez en cet état, non pour vous demander des larmes, il n'en sera plus le tems. Versez-en aujourd'huy pour éteindre le feu qui me brûle. Vous me verrez alors pour fortifier vôtre pieté de l'horreur de ce cadavre, & ma mort plus éloquente que moi, vous dira ce qu'on aime quand on aime un homme. J'esperе que vous voudrez bien, quand vous aurez accompli le tems de vôtre vie, être inhumée auprés de moi, vos froides cendres ne seront pas à craindre, & mon tombeau en sera plus riche & plus connu.

AVERTISSEMENT.

LA premiere Lettre d'Heloïſe, & la réponſe d'Abailard, ont fait aſſez connoître qui étoient ces deux Amans. Tous ceux qui ſçavent le commencement de leur infortune, ſont touchez de leur plainte, & ſouhaitent aprendre la ſuite de cette hiſtoire, cela fait eſperer que cette lettre ſera reçûë favorablement.

Heloïſe paroît plus que jamais emportée par ſa paſſion. Dans le commencement de ſa retraite au Paraclet, le vœu ſolemnel qu'elle venoit d'y faire, les hauts murs, les grilles d'un Convent inacceſſibles, l'éloignement d'Abailard, & ſur tout la cruauté de Fulbert, avoit, en l'accablant, fait taire ſon amour. Elle reçoit une lettre d'Abailard, ce feu devient plus ardent que jamais. Irritée par les obſtacles que la fortune a mis à ſon bonheur, elle ne garde plus aucune meſure dans cette ſeconde lettre. Elle ſe plaint de l'état malheureux où elle eſt : ce n'eſt plus une Religieuſe timide qui combat un penchant dangereux, c'eſt une Amante éperdue qui dit tout ce qu'un amour violent lui inſpire. Elle s'abandonne à ſes tranſports, & fait quelquefois

des retours sur elle-même. Ingenieuse dans l'une & dans l'autre, elle repete quelquefois des choses qu'elle a déja dites dans sa premiere lettre. Il est pardonnable à ceux qui ont bien aimé de redire ce qui les a le plus vivement touchez, & on ne doit point me blâmer d'avoir fait une Traduction nouvelle.

Quelques sentimens qu'Heloïse fasse ici paroître, il est certain qu'enfin elle fit une penitence sincere de ses fautes passées. Ce qu'elle craignoit si fort arriva, elle eût le malheur de survivre à Abailard : mais ayant épuré toutes ses pensées, si elle conserva le souvenir de son Amant, ce fut dans les prieres qu'elle faisoit incessamment au Ciel. Plusieurs Auteurs dignes de foy ont porté ce témoignage : Je pourois citer ce qu'ils ont dit, mais je crains d'ennuyer le Lecteur.

II. LETTRE
A ABAILARD,
SON BIEN-AIMÉ
EN JESUS-CHRIST.
HELOISE
SA BIEN-AIMÉE
dans le même JESUS-CHRIST.

J'Ai lû avec empreſſement la Lettre qu'on m'a renduë de vôtre part : j'eſperois, malgré tout mon malheur, n'y trouver que des ſujets de conſolation ; mais que les Amans ſont ingenieux à s'affliger ! Jugez de la délicateſſe & de la force de mon amour, par ce qui cauſe le trouble & la douleur de mon ame. L'inſcription de vôtre Lettre m'a alarmée. Pourquoy, en me l'adreſſant, avez-vous placé le nom d'Heloïſe avant celui d'Abailard ? Pourquoy cette diſtinction injuſte & cruelle ? C'eſt vôtre nom, c'eſt le nom d'un Pere & d'un Epoux que mes regards curieux vouloient trouver ? Je ne cherchois pas le mien, je voudrois l'oublier, comme la cauſe de vôtre infortune. Les loix de la bien-

bien-séance, la qualité de Maître & de Directeur que vous avez sur moi, s'opoſera à ces manieres reſpectueuſes, & l'amour vous commande de les bannir : vous ne le ſçavez que trop. Eſt-ce ainſi que vous m'écriviez avant que la fortune jalouſe eût traverſé mon bonheur ? Je le vois, vôtre cœur m'échape, vous avancez dans le chemin de la pieté plus que je ne voudrois ; vous faites de trop grands progrez. Helas ! je ſuis trop foible pour vous ſuivre : daignez au-moins m'attendre & m'animer par vos conſeils. Aurez-vous la cruauté de m'abandonner ! Cette crainte penetre mon cœur. Mais les préſages affreux que vous ſemblez me donner de vôtre mort, la peinture que vous faites ſur la fin de vôtre Lettre, me met hors de moi-même. Ah ! cruel Abailard, vous deviez arrêter mes larmes, & vous les faites couler : vous deviez calmer l'agitation de mon cœur, & vous y jettez le deſeſpoir. Vous voulez qu'aprés vôtre mort je prenne ſoin de vos cendres, & que je vous rende les derniers devoirs : helas ! dans quel eſprit avez-vous conçu ces triſtes penſées, & comment avez-vous pû nous les tracer ? La crainte de me cauſer la mort ne vous a point fait tomber la plume de la main ? Vous ne ſongiez pas, ſans doute, à tous les tourmens où vous m'alliez livrer ? Le Ciel, quelque rigueur qu'il ait exercé ſur moi, ne me haït

pas.

pas assez pour me laisser vivre un moment après vous avoir perdu : voudroit-il en me conservant la vie, me faire mourir mille fois ? Le jour sans mon cher Abailard, m'est un suplice insuportable, & la mort me paroît un bien, pourvû qu'elle m'unisse avec lui. Si le Ciel exauce les vœux que nous faisons incessamment pour vous, vos jours seront conservez, vous nous enfermerez dans le tombeau. Quoi ! n'est-ce pas à vous à nous résoudre par vos touchantes exhortations, à ce grand & pénible trajet, qui doit même effrayer les plus fermes courages ? N'est-ce pas à vous à recevoir nos derniers soûpirs, à prendre soin de nos funerailles, à rendre compte de nos mœurs & de nôtre foi ? Quel autre que vous peut nous recommander dignement à Dieu, & conduire à lui par la ferveur & le merite de ses prieres, ces ames que vous avez attachées à son culte par des nœuds solemnels ? Nous attendons de vôtre charité paternelle ces pieux devoirs ; vous serez libre aprés cela des inquiétudes que nous vous causons, vous quitterez la vie avec moins de peine, lorsque le Seigneur voudra vous apeller à lui. Content de vôtre ouvrage, & assuré de nôtre bonheur, alors vous pourrez nous suivre. Mais jusques-là, cessez, je vous conjure, de nous écrire deschoses si terribles. Ne sommes-nous pas assez malheureuses ?

Faut-il

Faut-il que vous augmentiez nôtre infortune ? Nôtre vie n'eſt plus qu'une langueur, voulez-vous nous l'arracher ? Nos diſgraces preſentes nous occupent ſans ceſſe, eſt-il neceſſaire de chercher dans l'avenir des ſujets d'affliction ? Que les hommes, dit Seneque, ont peu de raiſon, de rendre des maux éloignez, preſens à leur memoire, & de chercher même avant la mort, à perdre la vie. Lorſque vous aurez ici-bas achevé vôtre carriere, vous voulez que vôtre corps ſoit porté au Paraclet, afin que toûjours expoſé à nos yeux, vous ne ſortiez jamais de nôtre eſprit, & que vôtre cadavre fortifie nôtre pieté & anime nos prieres. Nous avez-vous cruës capables d'effacer les traits dont vous êtes gravé dans nos cœurs, & de perdre le ſouvenir de vos bienfaits ? Quel tems trouverons-nous pour ces prieres que vous nous demandez ? Helas ! je ſerai alors en proye en d'autres ſoins. Un malheur ſi funeſte me permettra-t'il un moment de tranquilité ? Ma raiſon affoiblie réſiſtera-t'elle à de ſi fortes attaques ? lors qu'éperduë & furieuſe, & d'un eſprit ſoulevé, ſi je l'oſe dire, contre Dieu même, je le fléchirai moins par mes prieres que je ne l'irriterai par mes cris & par mes reproches. Mais comment crier ? Helas ! miſerable que je ſuis, pourai-je ſuffire à ma douleur. Je m'empreſſerai plus à vous ſuivre, qu'à vous rendre les triſtes

triſtes honneurs de la ſépulture. C'eſt pour vous, c'eſt pour Abailard, que j'ai réſolu de vivre : ſi vous m'êtes ravi, que ferai-je de ces jours infortunez ? Ah ! que je ſerois à plaindre, ſi le Ciel, par une pitié cruelle, me conſervoit juſqu'à ce funeſte moment ! Quand je ſonge à cette ſéparation, j'éprouve toutes les rigueurs de la mort. Que deviendrois-je, grand Dieu ! Ceſſez donc, ceſſez de porter dans mon ame des atteintes ſi douloureuſes : ſi ce n'eſt par amour, que ce ſoit au moins par un motif de toute pieté. Vous voulez que je me donne à mes devoirs, vous me conjurez d'être toute à un Dieu à qui je me ſuis conſacrée ; & comment puis-je le faire, tandis que vous m'annoncez des choſes qui occupent nuit & jour toutes mes penſées ? Lorſqu'un malheur nous menace, & qu'il eſt impoſſible de le détourner, pourquoi nous livrons-nous à une crainte inutile, & plus rigoureuſe que les maux mêmes que nous craignons ? Que n'imitons-nous un fameux Poëte, qui faiſoit cette priere à ſes Dieux.

Si de quelques malheurs ma vie eſt menacée,
Grands Dieux, ſans differer, faites-les moi ſentir,
On doit pour vivre heureux, bannir de ſa penſée
Les maux dont on voudroit en vain ſe garantir.
D'un avenir fâcheux, la triſte prévoyance,
Nous fait avant le tems reſſentir ſa rigueur ;

Qu'il

Qu'il me soit donc permis de vivre sans frayeur ;
En me flatant toûjours d'une douce esperance.

Mais de quelle esperance me pourrois-je flater après vous avoir perdu ? Qui pouroit m'arrêter sur la terre, après que la mort m'auroit enlevé tout ce qui m'y attache ? J'ai renoncé sans peine à tous les enchantemens de la vie, je ne garde que mon amour, je ne me reserve que le plaisir secret de penser sans cesse à vous, & de sçavoir que vous vivez ; quoique helas ! vous ne viviez plus pour moi ; quoique je n'ose me flater de joüir encore de vôtre vûë. Ah ! sans doute, c'est le plus grand de mes maux. Fortune impitoyable, m'as-tu assez persecutée ? Tu ne me laisse pas respirer. Tu as épuisé contre moi tous tes traits, tu n'en as plus qui te fassent craindre du reste des hommes. Tu t'és lassée à me tourmenter ; les autres n'ont plus lieu d'aprehender ton couroux. Mais que te servoit-il d'avoir contre moi des armes ? Le grand nombre des blessures dont tu m'as couverte, ne te permet pas de m'en faire de nouvelles. Que ne puis-je te contraindre à vouloir me donner la mort ? Tu crains, cruelle, parmi tous les tourmens dont tu m'accables, tu crains qu'un prompt trépas ne me délivre. Tu me conserves la vie, & tu ne laisses pas de me faire

faire à tous momens mourir. Cher Abailard, plaignez mon deſeſpoir. Vit-on jamais rien de ſi malheureux que moi ? Plus vous m'avez élevée au deſſus des autres femmes, qui m'envioient vôtre tendreſſe, & plus je ſuis ſenſible à la perte de vôtre cœur. Je ne ſuis montée au faiſte du bonheur que pour éprouver une chûte plus terrible. Rien ne pouvoit autrefois ſe comparer à mes plaiſirs, rien ne ſçauroit à preſent égaler mes peines. Ma gloire faiſoit mille jalouſes, mon malheur excite la compaſſion de tous ceux qui me voyent. La fortune pour moi a toûjours été d'un excès à un autre. Elle m'a accablée de ſes plus charmantes faveurs, afin de m'accabler de ſes diſgraces les plus grandes. Ingénieuſe à me tourmenter, elle vouloit que le ſouvenir des biens que j'aurois perdus, fût la ſource inépuiſable de mes larmes ; que l'amour que j'avois pour ſes preſens, fût quand elle m'en auroit privée, tout le ſujet de ma douleur. Enfin elle n'a que trop bien réüſſi, la triſteſſe dont je me voyois accablée eſt auſſi amere, que je trouvois délicieux les tranſports qui m'avoient charmée. Mais ce qui m'irrite d'avantage, nous avons commencé d'être malheureux dans un tems où nous ſemblions moins le meriter. Tandis que nous nous ſommes livrez l'un & l'autre au penchant d'un amour criminel, rien ne s'eſt

opposé à nos coupables délices. Si quelquefois la crainte des jaloux venoit nous troubler dans nos amoureux larcins, elle ne servoit qu'à donner un nouveau charme à nos plaisirs. A peine avons-nous retranché ce qu'il y avoit d'illégitime dans nôtre passion. A peine avons-nous cherché dans le mariage un azile contre les remords qui auroient pû nous suivre, que toute la colere du Ciel est tombée sur nous. Mais de quel suplice avez-vous été puni ? Le seul souvenir me fait fremir. Un époux outragé & jaloux de ses droits, peut-il faire souffrir un plus rude tourment à un témeraire qui détruit la fidelité dûë au mariage ? Hé, quel droit un Oncle cruel pouvoit-il avoir sur vous ? Nous nous étions engagez l'un & l'autre au pied des Autels, cela seul devoit vous mettre à couvert de la fureur de vos ennemis. Faut-il qu'une épouse ait attiré sur vous un châtiment qui ne doit tomber que sur un Amant adultere ? encore étions-nous séparez. Occupé à vos exercices, vous découvriez à une troupe sçavante & curieuse de vous entendre, des mysteres que les plus grands génies n'avoient pû pénetrer; & moi contente d'obéir à ce que vous desiriez, je m'étois retirée dans un Cloître. J'y passois les journées entieres à penser à vous, & quelquefois à méditer sur des lectures saintes que je châ-

chois de faire. C'eſt dans ce tems même que vous fûtes la victime de l'amour le plus malheureux. Vous expiâtes un crime qui nous étoit commun. Vous fûtes le ſeul puni, & nous étions tous les deux coupables. Celui-ci qui l'étoit le moins, fut l'objet de toute la vengeance d'un barbare. Mais pourquoi m'emporter contre vos aſſaſſins ? C'eſt moi malheureuſe, c'eſt moi qui vous ai perdu. Je ſuis l'origine de vos malheurs. Ah Dieu ! devois-je naître pour être la cauſe d'un évenement ſi tragique ? Qu'il eſt dangereux à un grand homme de ſe laiſſer charmer par nôtre ſexe ? Il devroit dès l'enfance ſe former un cœur inſenſible à tous nos attraits pernicieux. Ecoute, mon fils (diſoit autrefois le plus ſage des hommes) écoute & retiens mes leçons : ſi quelque beauté par ſes regards, cherche à te ſéduire, ne te laiſſe point entraîner à un penchant trop fâcheux. Rejette le poiſon qu'elle te preſente, & ne ſuis pas les ſentiers qu'elle te montre. Sa maiſon eſt la porte de la perdition & de la mort. J'ai long-tems examiné toutes ces choſes, & j'ai trouvé que la mort même eſt un mal moins dangereux que la beauté d'une femme. C'eſt l'écueil de nôtre liberté, c'eſt un lien fatal qui nous attache, & dont on ne peut jamais s'affranchir. C'eſt une femme qui a précipité le premier des hommes de

l'état

l'état glorieux où Dieu l'avoit formé. Celle qui avoit été créée afin de partager son bonheur, fut la seule cause de toute sa ruine. Samson, que ta gloire seroit éclatante si ton cœur avoit eu autant de force contre les charmes de Dalila, qu'il en avoit contre les armes des Philistins! vainqueur de leurs armées nombreuses, une femme te desarme & te trahit? Tu te vois livré entre les mains de tes ennemis, tu es privé de ces yeux qui avoient laissé entrer l'amour dans ton ame; confus & sans aucune esperance, tu meurs avec la seule consolation de pouvoir envelopper tes ennemis dans ta ruine. C'est pour plaire à des femmes que Salomon perd le soin de plaire à Dieu. Ce Roy dont on venoit de tous côtez admirer la sagesse, que le Seigneur avoit choisi pour bâtir son Temple, abandonne le culte des Autels dont il s'étoit montré le défenseur, & porte sa folie jusqu'à encenser les Idoles. Job n'eut point de plus cruel ennemi que sa propre femme: Quels assauts ne lui falut-il pas soûtenir? L'esprit de tentation qui s'étoit déclaré son persecuteur, se servit d'une femme pour ébranler sa constance; & c'est ce même esprit qui se sert d'Heloïse pour perdre Abailard. Tout ce qui me reste, c'est la foible consolation de n'être point la cause volontaire de vos maux. Je ne vous ai point trahi,

c'est

c'eſt ma fidelité & mon amour qui vous ont été funeſtes. Si je ſuis criminelle de vous avoir aimé trop conſtamment, je ne ſçaurois jamais me repentir de mon crime. Il eſt vrai, je me ſuis trop livrée aux douces erreurs que ma paſſion naiſſante me faiſoit faire. J'ai cherché à vous plaire aux dépens de ma vertu; j'ai par-là merité les peines que je reſſens. Mes coupables tranſports ne pouvoient avoir qu'une fin malheureuſe & tragique. Si-tôt que je fus perſuadée de vôtre amour; helas! je ne differai gueres à croire vos proteſtations. Il m'étoit trop glorieux d'être aimée d'Abailard, & je ſouhaitois trop ardemment cet avantage pour vouloir en douter un moment. Je ne cherchai qu'à vous convaincre de toute ma tendreſſe. Je ne me fis point un rempart d'une ſevere force & d'une raiſon importune. Ces tyrans de nos plaiſirs qui captivent nôtre ſexe, ne firent qu'une foible & inutile réſiſtance. Je ſacrifiai tout à mon amour, & je fis tout ceder au deſir de rendre heureux le plus galant & le plus ſçavant de tous les hommes. Si quelque conſideration avoit pû m'arrêter, ah! ſans doute, ç'auroit été l'interêt de mon amour. Je craignois que n'ayant plus rien à deſirer, vôtre paſſion ne devînt languiſſante, & que vous ne cherchaſſiez ailleurs le contentement que donne un nouvelle conquête. Mais il vous fut facile de

me

me guérir d'un ſcrupule que j'avois malgré moi. Je devois prévoir des malheurs plus certains, je devois prévoir que l'idée qui me reſteroit de mes plaiſirs ſeroit contraire au repos de ma vie. Que je ſerois heureuſe de pouvoir effacer par mes larmes le ſouvenir qui me reſte de ces plaiſirs, & que je me plais à conſerver. Je veux faire au moins quelque effort genereux ſur moi-même. Je veux, en étouffant dans mon cœur les deſirs qu'une nature fragile y fera naître, exercer ſur moi le même tourment que vos ennemis vous ont fait ſouffrir. Je tâcherai par-là de vous ſatisfaire, ſi je ne ſatisfais pas à un Dieu irrité. Car enfin je vous découvre l'état pitoyable où je ſuis, mon repentir pourroit-il le déſarmer, j'oſe en ce moment l'accuſer de cruauté, de vous avoir livré aux embuches qu'on vous avoit préparées. Mes murmures allument le feu de ſa colere, au lieu que je devrois ſonger à l'éteindre. Ce n'eſt pas aſſez pour expier un crime que d'en ſuporter la peine; tout ce qu'on ſouffre n'eſt compté pour rien, ſi les paſſions ſont encore vivantes, & ſi le cœur brûle des mêmes deſirs. Il eſt facile d'avoüer ſa foibleſſe & de s'en punir; mais qu'il faut ſe faire de violence pour oublier des plaiſirs qu'une douce habitude a rendu maîtres abſolus de nôtre eſprit? Combien voyons-nous de perſonnes qui font ouverte-

ment l'aveu de leurs fautes, mais qui loin de les pleurer, ont un nouveau plaisir à les dire. L'amertume du cœur doit suivre l'aveu de la bouche, c'est ce qui se rencontre rarement. Pour moi qui ai trouvé tant de plaisir à vous aimer, je sens bien, malgré moi, que je ne pourrai jamais me repentir de l'avoir goûté; ni cesser d'en joüir autant qu'il m'est possible, en les rapellant dans ma memoire. Quelques efforts que je fasse, de quelque côté que je tourne, une chere idée me suit; tout retrace à mes yeux & à mon esprit ce que je devois oublier. Pendant le calme de la nuit, où mon cœur devroit être tranquille au milieu du sommeil qui suspend les plus grandes inquiétudes, je ne sçaurois éviter les illusions que mon cœur fait naître. Je crois être encore avec mon cher Abailard. Je le voi, je l'entens, & je lui parle. Charmez l'un de l'autre, nous abandonnons les études de la Philosophie, pour nous entretenir plus agréablement de nôtre passion. Quelquefois aussi je m'imagine être témoin de l'entrepriſe sanglante de vos ennemis, je m'opose à leur fureur, je remplis nôtre apartement de cris effroyables, & dans ce tems je me réveille toute noyée de mes larmes. Dans les lieux les plus saints, jusqu'au pied des Autels, je porte le souvenir criminel de nos plaisirs passez, j'en fais toute mon occupation;

& loin de gémir de m'être laissée séduire, je soûpire de les avoir perdus. Je me souviens, est-il quelque chose qui échape à ceux qui aiment, du moment & du lieu où vous me déclarâtes pour la premiere fois vôtre tendresse, où vous me jurâtes de m'aimer jusqu'à la mort. Vos paroles, vos sermens, tout est gravé dans mon cœur. On voit dans mes discours le trouble qui m'agite; mes soûpirs me trahissent; & vôtre nom m'échape à tous momens. Dans cet état, mon Dieu, que n'avez-vous compassion de ma foiblesse, que ne me fortifiez-vous de vôtre grace? Vous êtes heureux, Abailard, cette grace vous a prévenu. Vôtre malheur vous a fait trouver le repos. Le suplice que vôtre corps a souffert, a guéri les playes mortelles de vôtre ame. La tempête vous a conduit dans le port; & Dieu qui sembloit apesantir sa main sur vous, ne cherchoit qu'à vous secourir: c'est un Pere qui châtie, & non pas un ennemi qui se venge. C'est un sage Medecin qui vous fait souffrir, afin de vous conserver la vie. Je suis plus à plaindre que vous, j'ai mille passions à combattre; il me faut résister à ces feux que l'amour allume dans un jeune cœur. Nôtre sexe n'est que foiblesse; j'ai d'autant plus de peine à me défendre, que l'ennemi qui m'attaque me plaît: j'aime le péril qui me menace, comment pourrois-je n'y pas succomber;

tomber ? Parmi tous ces combats, je tâche au moins de cacher ma défaite à ces Filles que vous avez confiées à mes soins ; toutes celles qui m'environnent, admirent ma vertu: mais si leurs yeux penetroient jusques dans mon cœur, que n'y découvriroient-elles pas? Mes passions y sont revoltées ; je commande aux autres, & je ne peux me commander à moy-même. Je n'ai fait qu'un faux dehors, & cette vertu en apparence est un vice en effet. Les hommes me trouvent digne de loüanges, mais je suis condamnable aux yeux pénétrans d'un Dieu à qui rien n'est caché, & qui lit dans les replis les plus secrets d'une ame. Je ne peux me dérober à sa connoissance ; c'est encore beaucoup pour moi, de couvrir mes foiblesses d'une pieté aparente. Cette feinte penible est en quelque façon loüable. Je ne cause point de scandale aux gens du siecle, si susceptibles des mauvaises impressions ; je n'alarme point la vertu de ces foibles Colombes dont j'ay la conduite, le cœur plein de l'amour des hommes, je les exhorte au moins à n'aimer qu'un Dieu : charmée de la pompe & des plaisirs du monde, je tâche à leur découvrir qu'il n'est que tromperie & que vanité. J'ay assez de force pour leur cacher mon penchant, & je regarde cela en moy comme un effet puissant de la grace. Si elle ne me porte pas à embrasser la vertu, au

moins elle m'empêche de commettre le mal. C'est en vain cependant qu'on voudroit séparer ces deux choses : on est coupable, si l'on ne merite pas ; & on s'éloigne de la vertu, si l'on cesse d'en aprocher. Encore faut-il n'avoir d'autre motif que l'amour de Dieu seul. Helas ! que puis-je donc esperer. Je l'avouë, à ma confusion, je crains plus d'offenser un homme, que d'irriter un Dieu. Je n'ai soin que celui de vous plaire. Oüi, c'est vôtre commandement, & non pas, comme on le pense, une vocation sincere qui m'a enfermée dans ces demeures de la penitence. J'ay cherché à procurer vôtre repos, & non pas à me sacrifier. Quel est mon malheur ! Je me détache de tout ce qui me pouvoit plaire, je m'ensevelis toute vivante, j'exerce sur moi des jeûnes & des cruautez que des loix severes m'imposent ; je ne me nourris que de pleurs & d'inquiétudes, & cependant je ne merite aucune récompense des maux que je souffre. Ma fausse pieté vous a long-tems trompé ainsi que les autres ! Vous m'avez crûë tranquile, & j'étois plus agitée que jamais. Vous vous êtes persuadé que j'étois attachée à mes devoirs, & je n'avois d'autre occupation que celle que l'amour me donnoit. Dans cette erreur vous m'avez demandé des prieres, c'est de vous que je les dois attendre. Ne présumez point trop de ma vertu, & de ma guérison.

Je

Je suis chancelante, c'est à vous à me raffermir par vos prieres ; je suis encore foible, vous devez me soûtenir & me conduire par vos conselis. Quel sujet avez-vous de me loüer ? La loüange est souvent nuisible à celui à qui on la donne. Une vanité secrete s'éleve du cœur qui nous aveugle, & nous cache des playes mal guéries. Un séducteur nous flate, & cherche même à nous perdre. Un ami sincere ne nous déguise rien, & loin de passer legerement la main sur le mal, il nous le fait sentir vivement en y aportant le remede. Que n'agissez-vous de la sorte avec moi ? Voulez-vous passer pour un flateur injuste & dangereux ; ou si vous voyez en moy quelque chose de loüable, ne craignez-vous pas que la vanité, qui est si naturelle à tous les hommes, ne l'efface ? Mais ne jugeons point de la vertu par les vaines aparences, car elle se trouve dans les réprouvez aussi-bien que dans les élûs. L'adresse d'un imposteur habile sçait bien s'en parer, & se fait souvent plus admirer que le zele veritable des plus grands Saints. Le cœur de l'homme est un labyrinte, dont on ne peut découvrir toutes les routes cachées. Vos loüanges me sont d'autant plus dangereuses que j'aime celui qui me les donne. Plus je desire vous plaire, plus j'ai de penchant à croire tout ce que vous m'attribuez de merite. Ah ! songez plûtôt à soûtenir

mes foiblesses par des remontrances salutaires. Ayez plus de crainte que de confiance de mon salut, & ne dites pas que la vertu n'a point d'autre fondement que nôtre foiblesse, & que celui-là sera couronné qui aura combattu avec plus de peine. Je ne cherche point cette couronne que donne la victoire, je ne veux qu'éviter le peril, Il est plus sûr de se défendre, que de livrer le combat. Il y a plusieurs dégrez dans la gloire; je ne souhaite point les plus éclatantes, je les laisse à ces grands courages qui ont tant de fois vaincu. Je n'ai point cherché à vaincre, de peur de perdre la victoire. Heureuse si je puis m'échaper du naufrage, & arriver enfin au port. Le Ciel m'ordonne de renoncer à la passion funeste qui m'attache à vous. Ah! mon cœur ne pourra jamais y consentir,

AVER-

AVERTISSEMENT.

CEtte Lettre eſt compoſée de tous les beaux ſentimens qui ſont répandus dans celles qui reſtent a traduire. Il eſt bon de dire qu'il n'y a rien qui ne porte à la pieté. Abailard qui fait une penitence ſûre dans ſa retraite, & qui ſonge ſerieuſement à ſon ſalut, ne veut plus recevoir de lettres d'Heloïſe. Il lui écrit le peril où il s'expoſe en les liſant, & s'éforce de lui perſuader qu'ils doivent s'oublier l'un l'autre. Il l'exhorte à remporter ſur elle cette grande victoire, & comme un contraire ne brille jamais avec plus d'éclat que par l'opoſition de ſon contraire, il lui repreſente les avantages d'une ame tranquille & ſoûmiſe à la grace, aprés lui avoir parlé des agitations d'un cœur que l'amour continuel trouble. Il eſt trop habile homme pour ignorer qu'il propoſe à Heloïſe une choſe difficile à executer. Il ſçait par experience qu'il n'eſt pas aiſé d'arracher du cœur une paſſion qui a pris de profondes racines. C'eſt pourquoi en luy enſeignant les moyens d'en venir à bout, il l'aſſure que par des prieres ardentes, il va ſeconder ſes efforts. Il lui preſcrit la conduite qu'elle doit tenir dans ſa retraite, dont il tâche adroitement de lui inſpirer le goût. Il lui donne par ſes conſeils de puiſſantes armes contre les tentations. Il la for-

tifie dans le dessein qu'elle a pris de mourir au monde. Rien ne lui paroît plus propre à la détacher de la vie, que de la préparer à la mort & au jugement de Dieu, qui la suit infailliblement; & enfin aprés l'avoir épouventée par une vive peinture des tourmens qui sont apprêtez aux pecheurs, il la console par l'esperance dont il la flate de participer à la récompense que Dieu destine aux Justes. Pour luy, il s'abandonne à la volonté de Dieu, & n'interrompit plus l'exercice de sa penitence. Enfin, il mourut regretté de ses Ecoliers comme un Maître necessaire, & quelque grand que fût son zele pour s'unir à Dieu plus étroitement, il s'écria cependant vers luy, Domine, si adhuc populo tuo sum necessarius, non recuso laborem. *Ainsi finit Abailard.*

SE-

SECONDE RE'PONSE D'ABAILARD A HELOISE.

NE m'écrivez plus, Heloïse, ne m'écrivez plus, il est tems de finir un commerce qui rend nos mortifications infructueuses. Nous avons quitté le monde pour nous sacrifier dans la retraite; & par une conduite opposée à la morale chrétienne, nous devenons odieux à JESUS CHRIST. Ne nous abusons point, pendant que nous flatterons l'idée qui nous revient de nos plaisirs passez, nôtre vie sera agitée, & nous ne goûterons point la douceur de la solitude. Commençons donc à faire un bon usage de nos austeritez, & ne conservons pas des images coupables dans les rigueurs de la penitence. Qu'une mortification de corps & d'esprit, un jeûne exact, une solitude continuelle & jamais interrompuë, des méditations profondes & saintes, un amour pour Dieu qui ne se démente point, que tout cela, dis-je, succede à nos déréglemens.

Essayons de porter la perfection religieuse à un point auquel il soit difficile de parvenir. Il est beau qu'il se trouve dans le Chri-

ſtianiſme quelques ames ſi détachées de la terre, des créatures, & d'elles-mêmes, qu'elles ſemblent être indépendantes du corps auquel elles ſont attachées, & qu'elles traitent comme leur eſclave. On ne ſçauroit d'ailleurs s'élever trop quand on veut aller juſqu'à Dieu même, quelques grands efforts que l'on faſſe, on ſe trouve toûjours fort éloigné de cette ſublime Divinité à laquelle nos yeux mêmes ne peuvent atteindre. Agiſſons pour Dieu indépendemment des créatures & de nous-mêmes, n'ayons aucun égard à nos deſirs ni aux ſentimens des autres. Si nous étions dans cet état, Heloïſe, j'irois volontiers faire mon ſéjour au Paraclet. Là mes ſoins ardens & efficaces pour une Communauté que j'ai comme fondée, attireroient ſur elle mille graces particulieres. Je l'inſtruirois par ma parole, & je l'animerois par mon exemple. Je commanderois, ou plûtôt je veillerois ſur la vie de vos Sœurs. Je vous ferois prier, méditer, & travailler, & vous taire; & je prierois moy-même, je méditerois, & je travaillerois, & je garderois le ſilence.

Je parlerois pourtant quelquefois, mais ce ſeroit pour vous relever de vos chûtes, pour vous fortifier dans vos foibleſſes, pour vous éclairer dans les tenebres & dans les obſcuritez qui viendroient quelquefois vous ſurprendre. Je vous conſolerois de ces ari-

ditez

dites qui sont si connuës aux personnes de vertu, & distinguées par leur zele. Je réprimerois même la vivacité de vôtre zele & de vôtre pieté, & je mettrois un temperament judicieux à vôtre ferveur; je vous enseignerois les devoirs qui doivent être connus, & je vous éclaircirois les doutes que la foiblesse de vôtre raison pourroit produire. Je serois vôtre Maître & vôtre Pere, & par un talent merveilleux, je deviendrois ou vif, ou lent, ou doux, ou sevère, selon le caractere different de celles que je voudrois mettre dans le chemin penible de la perfection chrétienne.

Où m'emporte une vaine imagination? Ah! Heloïse, que nous sommes éloignez de cette heureuse situation! Vôtre cœur est encore en proye à une funeste flâme que vous ne pouvez éteindre, & je trouve dans le mien du trouble & de l'inquiétude. Ne croyez pas que je joüisse ici d'une paix profonde, Heloïse, il faut pour la derniere fois que je vous ouvre mon ame. Je ne suis pas encore détaché de vous. Je combats en vain des sentimens trop tendres; malgré mes efforts je sens qu'un reste de tendresse me rend sensible à vos ennuis, & me les fait partager. Vos lettres, je l'avoüerai, m'ont émû, je n'ai pû lire avec indifference des caracteres tracez par une si chere main. Je soûpire, je verse même des larmes, & toute

ma raiſon ſuffit à peine à cacher ma foibleſſe aux yeux de mes diſciples. Oüi, malheureuſe Heloïſe, tel eſt l'état où ſe trouve le malheureux Abailard. Le monde qui ſe trompe preſque toûjours dans ſes jugemens, croit que je ſuis tranquile; & comme ſi je n'euſſe aimé en vous que la ſatisfaction des ſens, on s'imagine que je vous ai oubliée. Que cette erreur eſt groſſiere! Je ſuis perſuadé que le peuple s'imagina quand nous nous ſéparâmes, que la honte & la douleur de me voir traité ſi cruellement me faiſoient abandonner le monde, comme ſi mon amour ingenieux à ſe contenter n'auroit pas pû inventer mille plaiſirs auſſi ſenſibles que celuy dont Fulbert me privoit. Ce fut, vous le ſçavez, un juſte repentir d'avoir offenſé Dieu, qui m'inſpira le deſſein de me retirer. J'expliquai l'accident qui nous étoit arrivé comme un ordre ſecret du Ciel qui puniſſoit nos crimes. Je ne regardai plus le violent Fulbert que comme le miniſtre des vengeances du Seigneur. La grace ſeule m'entraîna dans un azile où je ſerois encore, ſi mes ennemis m'y euſſent laiſſé vivre. J'ai ſouffert conſtamment toutes leurs perſecutions, ne doutant point que ce ne fût Dieu lui-même qui me les ſuſcitoit pour me purifier.

Quand il m'a vû parfaitement ſoûmis à ſes ſaintes volontez, il a permis que j'aye juſtifié ma doctrine; j'en ai rendu la pureté publique

que, & j'ay fait voir enfin que ma croyance n'eſt pas ſeulement ortodoxe, mais qu'elle eſt encore exempte de tout ſoupçon de nouveauté.

Que je ſerois heureux ſi je n'avois que mes ennemis à craindre, ſi je n'avois point d'autre obſtacle à mon ſalut que leur calomnie! Mais, Heloïſe, vous me faites trembler. Vos Lettres m'aprennent que vous êtes aſſervie à une paſſion fatale; & ſi vous n'en triomphez, il faut renoncer à vôtre ſalut: & moi quelle parti voulez-vous que je prenne? voulez-vous que rebelle au Saint-Eſprit, j'étouffe ſes inſpirations, & que j'aille pour vous complaire, eſſuyer des pleurs que le démon fait couler. Cette indigne démarche ſera-t-elle le fruit de toutes mes méditations? Ah! ſoyons plus fermes dans nos réſolutions, nous ne ſommes dans la ſolitude que pour y pleurer nos pechez, & pour y gagner le Ciel: Commençons donc à nous donner à Dieu de tout nôtre cœur.

Je ſçai que les commencemens de chaque choſe ſont difficiles, mais il eſt glorieux d'entreprendre & de commencer une grande action; & cette gloire augmente à proportion que les difficultez qui s'y rencontrent ſont conſidérables. C'eſt pourquoi nous devons vaincre courageuſement tous les obſtacles que nous trouverons pour embraſſer la vertu chrétienne. C'eſt dans les

Monasteres que les hommes sont éprouvez comme l'or dans la fournaise. C'est là que personne ne peut demeurer long-tems, s'il ne porte dignement le joug du Seigneur.

Essayez de briser les liens honteux qui vous attachent à la chair; & si avec le secours de la Grace vous êtes assez heureuse pour en venir à bout, je vous recommande bien de vous souvenir de moi dans vos prieres. Travaillez de toute vôtre force à devenir un jour le modele d'un vrai Chrétien. Cela n'est pas sans difficulté, je l'avouë, mais enfin il n'est pas impossible. J'attends de vôtre docilité ce beau triomphe. Si vos premiers efforts sont impuissans, ne vous abandonez pas au desespoir, il y auroit de la lâcheté dans cette conduite: & d'ailleurs je vous avertis que vous aurez beaucoup de travail & de peine, parce qu'il s'agit de vaincre un monstre terrible, d'éteindre un feu ardent, d'assujettir vos plus cheres affections. Il faut que vous combatiez contre vos desirs, ne demeurez pas accablée sous le poids de la nature corrompuë. Vous avez affaire à un ennemi artificieux, qui mettra tout en usage pour vous séduire. Soyez toûjours sur vos gardes. Tant que nous vivons, nous sommes sujets aux tentations. C'est ce qui a fait dire à Job, que la tentation est la vie de l'homme; & que le diable qui ne dort jamais, tourne

sans

sans cesse autour de nous : & quand il peut surprendre un endroit mal défendu, il entre dans nôtre ame pour la devorer.

Quelque parfait qu'on puisse être, on a quelquefois des tentations, il y en a même d'utiles. Il ne faut pas s'étonner si l'homme ne sçauroit être exempt de tentation, puis qu'il a dans lui-même la source des tentations c'est-à-dire la concupiscence. A peine sommes-nous délivrez d'une tentation, qu'il en survient une autre. Tel est enfin le sort de la posterité d'Adam, qu'elle aura toûjours quelque chose à souffrir, puis qu'elle a perdu sa premiere felicité. Qu'on ne se flatte point qu'on poura vaincre les tentations par la fuite, si nous n'y joignons la patience & l'humilité, nous nous tourmenterons inutilement. On en vient plus sûrement à bout en implorant le secours de Dieu, que par les armes que peut nous fournir nôtre propre fond.

Soyez constante, Heloïse, ayez de la confiance en Dieu, & vous aurez peu de tentations à combattre ; & quand elles viendront vous saisir, étouffez-les dans leur naissance. Ne souffrez pas qu'elles s'affermissent dans vôtre cœur. Remédiez au mal dès qu'il commence, dit un Ancien ; car si vous le laissez croître, vous ne pourrez le guérir. En effet, la tentation a des degrez. D'abord c'est une simple pensée à l'esprit, elle ne paroît pas dangereuse

reuse. L'imagination la reçoit sans allarmes. Il s'en forme un plaisir qui nous flate, nous nous y arrêtons, enfin nous y consentons.

Hé bien, Heloïse, aplaudissez-vous au projet que j'ai conçû de vous faire marcher sur les traces des Saints. Ce que je vous dis, vous donne-t'il un peu de goût pour la pénitence ? N'avez-vous point de remords à la vûë de vos égaremens, & n'avez-vous pas envie d'arroser de vos larmes avec la triste Madeleine, les pieds du Sauveur ? Si vous n'avez pas encore ces vives ardeurs, priez-le qu'il vous les inspire. Pour moi je ne cesserai point de vous recommander à lui. Je le prierai à tous momens de vous aider dans le dessein que vous avez pris de mourir saintement. Vous avez quitté le monde, quel objet est digne de vous y retenir ? Elevez sans cesse vos yeux jusqu'à celui auquel vous avez consacré le reste de vos jours. C'est une grande misere de vivre sur la terre. Toutes les necessitez mêmes où nôtre corps est assujetti, sont un sujet d'affliction pour un Saint. Seigneur, disoit le Prophete Royal à Dieu, délivrez-moi de mes necessitez. Malheureux sont ceux qui ne connoissent point leur misere : & plus malheureux encore ceux qui la reconnoissent sans haïr la corruption du siecle. Que les hommes sont insensez de s'attacher aux choses terrestres ! Ils seront un jou

jour desabusez : ils reconnoîtront, mais trop tard, qu'ils ont eu tort d'aimer des biens si faux. Les personnes qui ont une veritable pieté ne font pas dans cette erreur, ils sont détachez de ce qui plaît aux sens. Ils portent tous leurs desirs vers le Ciel. Allons, Heloïse, executez vôtre dessein sans differer: commencez dès ce moment : vous avez assez de tems pour faire vôtre salut. Aimez Jesus, mépriſez-vous vous-même pour l'amour de Jesus. Ne songez plus à personne qu'à Jesus. Il veut posseder vôtre cœur, être l'unique objet de vos soûpirs & de vos pleurs. Ne cherchez qu'en lui de la consolation. Si vous ne vous détachez de moi, vous tomberez avec moi, mais si vous me quittez pour vous donner à lui, vous serez inébranlable. Si vous obligez le Seigneur à s'éloigner de vous, vous tomberez dans la triſteſſe. Si vous lui êtes toûjours fidele, vous serez toûjours dans la joye. Madeleine pleuroit croyant que Dieu l'avoit abandonnée. Marthe lui dit : Voyez le Seigneur qui vous apelle, soyez attentive à vos devoirs, & répondez avec fidelité aux mouvemens de la grace ; Jesus demeurera toûjours avec vous.

Ecoutez, Heloïse, quelques instructions que j'ai à vous donner. Vous êtes à la tête d'une communauté ; vous sçavez qu'il y a cette difference entre ceux qui menent une vie privée, & ceux qui sont chargez de la conduite

conduite des autres, que ceux-là ne travaillent qu'à leur propre sanctification, ils n'ont pas besoin pour s'acquiter de leur devoir de pratiquer avec éclat toutes les vertus. Au lieu que ceux-ci devant conduire dans les voyes du Ciel ceux qui leur sont commis, ils doivent aussi par leur exemple les engager à faire tout le bien dont ils sont capables selon leur état. Je vous prie de comprendre cette importante verité, & de la suivre si bien, que vôtre vie devienne un parfait modele de celle d'une Religieuse.

Dieu qui a nôtre salut à cœur, nous en a facilité les moyens en toutes manieres. Dans l'ancien Testament, il écrit lui-même sur les Tables de la Loi ce qu'il exigeoit de nous, afin que nous ne fussions pas embaraſſez dans la recherche de sa volonté. Dans le nouveau, il a gravé cette Loi de grace au fond de nos cœurs, afin qu'elle soit toûjours presente; & connoissant nôtre foibleſſe & l'incapacité de nôtre nature, il nous a donné des graces pour accomplir sa volonté; & comme si cela ne suffisoit pas, il a suscité dans tous les tems & les differens états de l'Eglise des personnes, qui par leur exemple ont excité les autres à s'acquiter saintement de leur devoir. Il en a choisi pour cet effet de tous les âges, de tous les sexes, & de toutes les conditions. Efforcez-vous de réünir en vôtre personne toutes les vertus qui ont été répanduës dans ces differens états

états. Ayez la pureté des Vierges, l'austerité des Anachoretes, le zéle des Pasteurs & des Evêques, & la constance des Martyrs: Soyez exacte dans tout le cours de vôtre vie à remplir les devoirs d'une Superieure sainte & éclairée, & la mort qu'on regarde d'ordinaire avec frayeur, vous paroîtra douce.

La mort des Saints, dit le Prophete Royal, est précieuse aux yeux de Dieu : *Pretiosa in conspectu domini mors sanctorum ejus.* Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi leur mort a cet avantage sur celle des pecheurs. J'y remarque trois choses qui peuvent avoir donné occasion aux paroles du Prophete : premierement, leur résignation à la volonté de Dieu ; secondement, la continuation des bonnes œuvres, & enfin le triomphe qu'ils emportent sur le monde.

Un Saint accoûtumé à faire la volonté de Dieu, se soûmet à la mort sans difficulté, il attend avez joye, dit saint Gregoire, le Juge qui le doit récompenser : Il ne craint point de quitter cette vie mortelle & malheureuse, pour en commencer une bienheureuse, qui ne doit jamais finir. Il n'en est pas de même du pecheur, continuë le même Pere, il craint avec raison, il tremble aux aproches de la moindre maladie, & la mort lui paroît affreuse, parce qu'il ne peut soûtenir la presence d'un Juge qu'il a offensé ; & qu'ayant si souvent abusé

abusé des graces de Dieu, il ne voit pas le moyen d'éviter le châtiment dû à ses pechez.

Les Saints ont encore cet avantage sur les pecheurs à la mort, que s'étant rendus familieres pendant leur vie, les œuvres de pieté, de charité & de pénitence, ils les exercent alors sans peine; & s'étant fortifiez contre le démon chaque fois qu'ils l'ont vaincu, ils se trouvent à l'heure de la mort en état de remporter sur lui cette victoire d'où dépend nôtre éternité, & l'union de nôtre ame avec son Créateur.

Je souhaite, Heloïse, qu'après avoir pleuré les desordres de vôtre vie passée, vous mouriez de la mort des Justes, comme dit à Dieu un Prophete : *Moriatur anima mea morte justorum.* Seigneur, faites-moi la grace de mourir de la mort des Justes. Ah! qu'il y a peu de gens qui finissent leur vie de cette maniere; & pourquoi cela? c'est parce qu'il n'y a qu'un petit nombre de personnes qui aiment la Croix de Jesus. Tout le monde desire de se sauver, mais peu de gens veulent se servir des moyens que la Religion nous enseigne. Cependant il n'y a point d'autre moyen que la Croix pour faire son salut, pourquoi refuse-t'on de la porter? Le Sauveur n'a-t'il pas porté sa croix devant vous, & n'y est-il pas mort pour vous, afin que vous portiez aussi vôtre croix, & que vous desiriez d'y mourir?

Tous

Tous les Saints ont souffert. Jesus-Christ même n'a pas passé une seule heure de sa vie sans souffrir de la douleur; n'esperez donc pas vous exempter de la croix & des souffrances. La croix, Heloïse, est toûjours prête, elle vous attend; mais gardez-vous de la porter à regret, car vous la rendriez plus pesante, & vous accableroit inutilement: Au contraire, si vous la portez de bon cœur, toutes vos peines vous donneront une sainte confiance, par laquelle vous vous consolerez en Dieu. Entendez-vous le Sauveur qui vous parle? Ma fille renoncez à vous-même, prenez vôtre croix & me suivez. Quoi, Heloïse, vous balancez; vôtre ame n'est pas charmée d'un commandement si salutaire? Etes-vous sourde à cette voix? Ces paroles pleines de douceur vous trouveront-elles insensible? Ah! prenez garde, Heloïse, de rebuter l'Epoux qui vous recherche, plus redoutable qu'un Amant profane, qui voit ses empressemens dédaignez, il vous fera éprouver sa colere. Indigné de vos mépris & de vôtre ingratitude, il passera de l'amour à la haine, & se vengera. Que sa vengeance sera cruelle! De quel front soûtiendrez-vous sa presence, quand vous paroîtrez devant son Trône? Il vous reprochera que vous avez mépriſé ses graces. Il vous representera tout ce qu'il a souffert pour vous. Que répondrez-

répondrez-vous à ces reproches? Songez qu'il sera pour lors implacable. Allez, vous dira-t'il, créature superbe, allez, descendez pour jamais dans les flammes éternelles. Je vous avois écartée du monde pour vous purifier dans la solitude, & vous n'avez pas secondé mon dessein. Je voulois vous sauver, & vous avez voulu vous perdre, malheureuse, subissez le sort des reprouvez.

Prévenez, Heloïse, ces terribles paroles; évitez par une conduite sainte le châtiment préparé aux pecheurs. Je n'ose vous faire une peinture de cet apareil épouventable de suplices, qui sont la suite d'une vie coupable. Je suis rempli de frayeur, quand ils s'offrent à mon imagination, & cependant, Heloïse, je n'imagine rien qui aproche des tourmens des damnez. Le feu que nous voyons sur la terre, n'est, dit-on que l'ombre de celui qui les brûle; & sans compter un million de douleurs qu'on ne sçauroit dépeindre, la privation de Dieu qui se fait sentir, augmente les peines de ces miserables. Peut-on pecher quand on est persuadé de cela? Mon Dieu, peut-on vous offenser! Quand l'excez de vôtre amour ne seroit pas capable de nous exciter à vous aimer, la crainte de tomber dans l'enfer ne devroit-elle pas nous empêcher de rien faire qui pût lui déplaire?

Je ne doute pas, Heloïse, que vous ne songiez

songiez tout de bon desormais à vôtre salut. C'est-là l'unique soin qui doit occuper vôtre cœur. Banniſſez-m'en pour jamais, c'est le meilleur conseil que je vous puiſſe donner. Car enfin le souvenir d'une personne qu'on a aimé criminellement, ne sçauroit qu'être nuisible, quelque avancé qu'on puisse être dans le chemin du salut. Quand vous aurez détruit le funeste penchant que vous avez pour moi, la pratique de toutes les vertus qui conviennent à vôtre état vous sera aisée; & quand vous aurez enfin conformé vôtre vie à celle de JESUS-CHRIST, vous attendrez la mort tranquillement; vôtre ame quittera avec joye ce miserable corps auquel elle est attachée, & prendra son vol au Ciel. Vous vous presenterez alors devant le Seigneur avec confiance. Vous ne verrez pas le caractere de vôtre réprobation écrit sur le Livre de vie. Le Sauveur vous dira: Venez, ma fille, venez partager ma gloire: Joüissez de la recompense éternelle que j'ai attachée aux vertus que vous avez pratiquées.

Adieu, Heloïse. Voilà les derniers conseils de vôtre cher Abailard. Pour la derniere fois, que ne puis-je vous persuader les plus saintes maximes de l'Evangile? Fasse le Ciel que vôtre cœur autrefois si sensible à mon amour, se laisse maintenant conduire par mon zéle. Que l'image d'Abailard

d'abailard amoureux à vôtre esprit toûjours presente, prenne desormais la figure d'Abailard véritablement pénitent; & puissiez-vous autant verser de pleurs pour vôtre salut, que vous en avez répandu durant le cours de nos malheurs.

FIN.

AVERTIS-

AVERTISSEMENT.

C'Eſt une choſe ſurprenante que la paſſion d'Heloïſe pour Abailard. Le tems n'en pût jamais diminuer la vivacité. Heloïſe eut une grande maladie pendant ſon ſejour au Paraclet. A peine eût-elle recouvré ſa ſanté, qu'elle écrivit à Abailard cette Lettre; il ſemble qu'elle ſe ſoit détachée de lui, & qu'elle ait pris une ferme réſolution de ne ſonger qu'à faire pénitence: elle laiſſe pourtant voir des mouvemens qui font douter ſi la grace a triomphé de ſa paſſion.

III. LETTRE D'HELOISE A ABAILARD.

CHer Abailard, vous attendez peut-être que je vous reproche vôtre negligence. Vous n'avez point fait réponse à ma dernière Lettre, & j'en rends graces à Ciel : dans l'état où je me trouve, c'est un bien pour moi de vous voir insensible à la funeste passion qui m'attachoit à vous : car enfin, Abailard, vous avez perdu pour jamais Heloïse. Malgré tous les sermens que je vous ai faits de ne songer qu'à vous, de n'être occupée que de vous, je vous ai banni de ma pensée, je vous ai oublié, vous ne ferez plus ma félicité; délicieuse idée d'un Amant que j'adorois ! Chere image d'Abailard, qui me suiviez par tout, je ne veux plus me souvenir de vous ! Merite éclatant d'un homme, qui est malgré ses ennemis, l'admiration de son siecle ! Plaisirs enchanteurs auſquels Heloïse se livroit sans reserve, vous faites le tourment de ma memoire ! Abailard je vous avoüe, sans rougir, mon infidelité. Que mon inconstance aprenne à l'Univers qu'on ne doit

doit pas conter sur les promesses des hommes, ils sont tous sujets au changement. Vous vous troublez, Abailard ! Cette nouvelle sans doute vous surprend, vous ne pouvez vous imaginer qu'Heloïse soit infidele. Elle étoit prévenuë pour vous d'un penchant si fort, que vous ne pouvez comprendre comment le tems l'a pû détruire. Sortez de vôtre erreur, je vais vous reveler ma perfidie : & au lieu de me la reprocher, je suis persuadée que vous en verserez des larmes de joye. Quand je vous aurai nommé le Rival qui vous a ravi mon cœur, vous louërez mon inconstance, & vous prierez le Rival de la vouloir fixer. Vous devez juger par là que c'est Dieu qui vous enleve Heloïse. Oüi, mon cher Abailard, c'est lui qui rend à mon esprit la tranquilité qu'un vif souvenir de nos malheurs passez ne me permettoit point de goûter. Juste Ciel ! quel autre Rival pouvoit m'arracher à vous ! Avez-vous soupçonné qu'un mortel pouvoit vous avoir effacé de mon cœur ? Avez-vous été assez injuste pour me croire capable de sacrifier le vertueux & le sçavant Abailard à un autre qu'à Dieu ? Non, je me flate que vous m'avez rendu justice. Je ne doute pas que vous ne souhaitiez d'aprendre de quel moyen Dieu s'est servi pour me toucher. Je vais vous le dire. Admirez les secrets ressorts de sa Providence. Quelques jours aprés

vous avoir envoyé ma derniere Lettre, je tombai dans une dangereuse maladie, les Medecins m'abandonnerent, & je crûs ma mort certaine. Ce fut alors, vous le dirai-je, que ma passion que j'avois crû innocente, me parut criminelle : ma memoire me representa fidelement toutes les actions de ma vie; & je vous avoüe que mon amour fit toute ma peine en ces derniers momens. La mort que je n'avois jamais regardée que de loin s'offrit alors à mon imagination, comme elle se presente aux pecheurs. Je commençai à craindre la colere de Dieu lorsque j'allois l'éprouver, & je me repentois de n'avoir point profité de ses graces, quand j'allois cesser de vivre. Les lettres tendres que je vous ai écrites, & les entretiens passionnez que j'ai eus avec vous, me faisoient autant de peine en cet instant, qu'ils m'avoient auparavant fait de plaisir. Ah ! malheureuse Heloïse, disois-je en moi-même, si c'est un crime que de s'abandonner à de si doux transports, & si aprés la vie un infaillible châtiment les suit, pourquoi ne combatois-tu un penchant si dangereux ? Vois les suplices qui te sont destinez, contemple avec frayeur cet apareil épouvantable de tourmens, & rapelle en même tems les plaisirs que ton ame abusée trouvoit délicieux. Hé bien, poursuivis-je, n'es-tu pas au desespoir de t'être enyvrée de ces fausses douceurs ?

Quelle

Quelle folie de vivre comme j'ay fait jusqu'ici ! Enfin, Abailard, imaginez-vous, si vous pouvez, tous les remords dont j'ai été la proye, & vous ne ſerez point étonné de mon changement.

La crainte eſt inſuportable pour un cœur qui n'eſt pas tranquille, ſes ennuis croiſſent dans le ſilence, la ſolitude les entretient. Depuis que je ſuis enfermée dans ces murs, je n'ai fait que donner des larmes à nos malheurs. Le Paraclet a retenti de mes regrets; & comme une eſclave condamnée à une éternelle ſervitude, j'ay pouſſé des ſoûpirs, & paſſé mes jours dans la douleur. Au lieu de remplir le deſſein que Dieu a ſur moy, je l'offenſois; je regardois cet azile ſacré comme une priſon affreuſe, & je portois à regret le joug du Seigneur. Au lieu de me ſanctifier par la vie penitente que je menois, j'aſſurois ma réprobation. Quel égarement ! C'en eſt fait, Abailard, j'ai déchirai le bandeau qui m'aveugloit; & ſi je dois m'en fier aux mouvemens nouveaux qui m'agitent, je ſerai bien-tôt digne de vôtre eſtime. Vous n'êtes plus cet Abailard amoureux, qui pour ſe ménager une converſation particuliere avec moi la nuit, imaginoit tous les jours de nouveaux moyens de tromper la vigilance de ceux qui nous obſervoient. Le malheur qui vous arriva aprés tant d'heureux momens, vous donna de l'horreur pour le

vice : Vous consacrâtes dés cet instant le reste de vos jours à la vertu : vous parûtes vous soûmettre à cette necessité sans violence. Pour moi, plus tendre que vous, & plus sensible aux molles voluptez, j'ay souffert impatiemment ce malheur. Vous avez entendu les plaintes qui me sont échapées contre nos persecuteurs. Vous avez vû tout le ressentiment que j'en ai conçû par les Lettres que je vous ai écrites : c'est sans doute ce qui m'a ôté l'estime d'Abailard. Vous avez été alarmé de mes emportemens, & si vous le voulez avoüer de bonne foy, vous avez peut-être desesperé de mon salut. Vous n'avez pû prévoir qu'Heloïse vaincroit une passion si forte : vous vous trompiez, Abailard, ma foiblesse soûtenuë de la grace, ne sçauroit empêcher que je remporte une victoire complete. Rendez-moi vôtre estime, je vous en conjure, vôtre pieté vous doit soliciter en secret à me l'accorder.

Mais quel trouble secret s'éleve dans mon ame ? Quel mouvement inconnu s'opose à la résolution que j'ai formée de ne soûpirer plus pour Abailard ? Juste Ciel, n'aurois-je pas encore triomphé de mon amour ? Malheureuse Heloïse, tant que tu respireras, ton sort est d'aimer Abailard ; pleure, tu n'eus jamais un plus juste sujet de t'affliger : c'est maintenant que je dois mourir de douleur.

leur. La grace m'avoit prévenuë, j'avois promis d'être fidele à la grace. Je me parjure, & je sacrifie la grace à Abailard. Ce sacrifice sacrilege met le comble à mes iniquitez. Aprés cela, puis-je encore esperer que Dieu m'ouvrira ses trésors de misericorde? N'ai-je pas lassé sa clemence? J'ay commencé à l'offenser dés que j'ay vû Abailard, une funeste sympatie nous engagea tous deux dans un commerce criminel; Dieu nous suscite une main ennemie, qui nous sépare. Je m'en afflige, je déteste le malheur qui nous arrive, & j'en adore la cause. Ah! je devois plûtôt expliquer ce funeste accident comme un ordre secret du Ciel, qui réprouvoit nôtre engagement, & m'apliquer déslors à détruire ma passion. Ah! qu'il eût mieux valu oublier pour jamais l'objet dont j'étois préoccupée, que d'en conserver un souvenir si fatal au repos de mes jours & à mon salut. Grand Dieu, Abailard occupera-t-il toûjours ma pensée, ne pourrai-je jamais m'affranchir des liens qui m'attachent à lui! Mais peut-être que je m'alarme mal à propos; la vertu régle tous mes mouvemens, & ils sont tous soûmis à la grace. Ne craignez point, cher Abailard, je n'ai plus ces sentimens, qui tracez dans mes Lettres, vous ont causé tant de peine. Je ne tâcherai plus, par le recit des plaisirs que nôtre amour naissant nous faisoit goûter, de

recueillir cette tendreſſe criminelle que vous aviez pour moi, & qui vous étoit ſi chere. Je vous dégage de tous vos ſermens. Oubliez les noms d'Amant & d'Epoux, mais conſervez toûjours celui de Pere. Je n'attends plus de vous ces proteſtations tendres, & ces billets ſi propres à entretenir le commerce de l'amour. Je ne vous demande que de pieuſes exhortations & des conſeils ſalutaires; le chemin du ſalut, tout épineux qu'il puiſſe être, me paroîtra agréable quand je marcherai ſur vos pas. Vous me trouverez toûjours prête à vous ſuivre. Je lirai avec plus de plaiſir les Lettres où vous me ferez voir les avantages de la vertu, que celles où avec tant d'artifices vous cachiez le poiſon funeſte des paſſions que vous m'inſpiriez. Il ne vous eſt pas permis de garder le ſilence déſormais ſans être coupable. Lorſque toute remplie d'un amour violent je vous preſſois avec tant d'ardeur de m'écrire : de combien de Lettres faloit-il vous accabler avant que de pouvoir vous en arracher une. Vous me refuſiez dans mon malheur la ſeule conſolation qui me reſtoit. Vous la croyez pernicieuſe. Vous vouliez à force de rigueurs me contraindre à vous oublier, & je ne pouvois vous blâmer : mais à preſent vous n'avez rien à craindre. Une maladie heureuſe que la Providence ſemble m'avoir envoyée pour me ſanctifier, a fait ce que tous les efforts

humains

humains & que vôtre cruauté n'auroit pû faire. Je vois la vanité de ce fragile bonheur dont nous joüiſſions comme ſi nous ne devions jamais le perdre. Combien d'alarmes, combien d'inquiétudes nous faloit-il ſouffrir ? Non, Seigneur, il n'eſt point de plaiſir veritable ſur la terre que celui que donne la vertu. Le cœur au milieu des délices du monde, reſſent une certaine amertume, il eſt inquiet & agité juſqu'à ce qu'il ait trouvé ſon repos en vous. Que n'ai-je point ſouffert, Abailard, tandis que j'ai conſervé dans ma retraite les feux qui m'avoient brûlé dans le monde ? Je ne pouvois ſans horreur voir les murailles qui me renferment ; les heures me paroiſſoient de longues années. Je me repentois cent fois le jour de m'être ainſi enſevelie toute vivante. Depuis que la grace a déſillé mes yeux, tout eſt changé. Ma ſolitude me paroît toute charmante. La tranquilité que j'y vois, entre juſques dans le fond de mon cœur. Contente de remplir mes devoirs, je ſens une douceur que les richeſſes, les grandeurs & les plaiſirs du monde, n'ont jamais pû me donner. Que le repos m'a coûté cher, que j'ai eu de peine à l'acquerir ! Il faut l'avoüer, je l'ai acheté au prix de mon amour. J'ai fait un ſacrifice violent, & qui paroiſſoit au deſſus de mes forces. Je vous ai arraché de mon cœur, n'en ſoyez pas jaloux, j'y ai placé un Dieu qui

devoit l'avoir toûjours occupé tout entier. Contentez-vous d'être dans mon esprit, vous n'en sortirez jamais. Je me ferai toûjours un plaisir secret de penser à vous, & une gloire de remplir ces regles de pieté que vôtre main me tracera.

On m'aporte dans ce moment une Lettre de vôtre part. Je vais la lire, & je prétends vous faire réponse sur le champ. Vous connoîtrez du moins par mon exactitude à vous écrire, que vous m'êtes toûjours cher..... Vous me faites des reproches obligeans sur le tems que j'ai laissé passer sans vous donner de mes nouvelles. Ma maladie me doit justifier. Je ne laisse point échaper d'occasion de vous donner des marques de mon souvenir. » Je vous remercie des inquiétu-» des que vous dites que vous cause mon si-» lence, & de la crainte obligeante que vous » me témoignez sur ma santé. La vôtre, di-» tes-vous, est délicate, & vous avez ces » jours passez pensé mourir. Avec quelle froideur, cruel, vous m'annoncez une nouvelle si capable de m'affliger ? Je vous marquai dans ma derniere Lettre l'état où je serois réduite si vous aviez perdu la vie. Et si je vous suis chere, vous modererez les rigueurs de vôtre vie austere. Je vous representai le besoin que nous avions de vos conseils, & la necessité indispensable où vous étiez de vous conserver. Je ne veux

pas

pas vous repeter les mêmes choſes, de peur de vous ennuyer. Vous nous recommandez de ne vous pas oublier dans nos prieres. Ah, mon cher Abailard, vous devez compter ſur le zele de nôtre Communauté. Elle vous eſt parfaitement dévoüée, & vous ne ſçauriez ſans injuſtice l'accuſer de vous avoir mis en oubli. Vous êtes nôtre Pere, nous ſommes vos Filles. Vous êtes nôtre guide, nous nous abandonnons avec confiance à vôtre pieté. Vous nous ordonnez, nous vous obéïſſons, attentives à nos devoirs, nous executons avec fidelité ce que vous nous avez preſcrit avec prudence. Nous ne nous impoſons point de penitence ſans vôtre conſentement, de peur de ſuivre plus un zele indiſcret qu'une vertu ſolide: en un mot, rien n'eſt bien fait, ſi Abailard ne l'a approuvé. Vous me mandez une choſe qui m'embaraſſe. On vous a dit que quelques-unes de nos Sœurs donnoient de mauvais exemples, & qu'il y avoit du relâchement parmi elles. Cela vous doit-il étonner? vous qui avez de l'experience, & qui ſçavez comment les Monaſteres ſe rempliſſent aujourd'huy? Les peres conſultent-ils preſentement les inclinations de leurs enfans pour les établir? La politique & l'interêt ſont tout ce qui regle les établiſſemens. Voilà pourquoi il ſe trouve quelquefois dans les Convents des Religieuſes qui font

l'oprobre des Communautez. Mais je vous conjure de m'aprendre ce qu'on vous a dit du Paraclet, & de m'enseigner le remede que vous jugerez à propos d'y aporter. Le relâchement dont vous parlez n'a point encore frapé mes yeux, & dés que je m'en apercevrai, j'y donnerai bon ordre. Je fais la ronde toutes les nuits, & je fais brusquement rentrer dans leurs Cellules les Sœurs que je trouve qui prennent le frais. Je me souviens de toutes les avantures qui sont arrivées dans les Monasteres voisins de Paris. Vous finissez vôtre Lettre par vos plaintes ordinaires contre la fortune, & vous implorez la mort comme la fin d'une vie ennuyeuse & traversée. Sera-t-il possible qu'un genie aussi beau que le vôtre ne se consolera jamais de ses maux passez ? Que diroit le monde, s'il lisoit comme moi vos Lettres ? Il s'imagineroit que vous ne vous êtes renfermé que pour pleurer vôtre impuissance. Le noble motif qui vous a engagé à vivre dans la solitude, feroit avec un déplaisir ridicule, que vous avez de vous voir dans l'état où vous a mis la malice de mes parens. Que diroit de vous cette foule de jeunes gens qui courent si loin pour vous entendre ? qui préferent vos severes leçons aux douceurs de la vie civile, s'ils vous voyoient en secret esclave de vos passions, & ressentir toutes les foiblesses dont vos pré-

préceptes les garantissent ? Cet Abailard, sans doute, qu'ils admirent ; ce rare personnage qui les conduit, perdroit une si belle réputation, & seroit mépriſé de ſes disciples. Si ces raiſons ne ſont pas capables de vous donner de la fermeté dans vôtre infortune, jettez les yeux ſur moi, admirez la réſolution que j'ay priſe de m'enfermer à vôtre exemple. J'étois jeune quand on nous déſunit, & ſi je dois ajoûter foi à ce que vous me diſiez tous les jours, je n'étois pas indigne de l'attachement d'un honnête homme. Si je n'euſſe aimé dans Abailard que le plaiſir des ſens, mille jeunes gens aimables m'auroient conſolé de vôtre perte. Vous ſçavez ce que je fis, diſpenſez-moy de vous le repeter. Souvenez-vous des aſſurances que je vous donnai de vous aimer avec la même tendreſſe. J'eſſuyois vos pleurs par mes baiſers ; & comme vous n'étiez plus ſi redoutable, j'avois beaucoup moins de retenuë. Ah ! ſi vous m'euſſiez aimé avec délicateſſe, les ſermens que je vous faiſois, les tranſports dont ils étoient accompagnez, les careſſes innocentes que je vous prodiguois, tout cela ne devoit-il pas vous conſoler ? Si vous m'euſſiez vû devenir indifferente, vous auriez eu raiſon de vous deſeſperer ; mais non, jamais vous ne reçûtes plus de témoignages de ma paſſion. Que je ne voye plus dans vos lettres, mon cher

Abailard, ces murmures contre la fortune, vous n'êtes pas le seul qu'elle persecute; vous devez oublier les outrages que vous en avez reçû. Quelle honte pour un Philosophe, de ne pouvoir se consoler d'un accident qui peut arriver à tous les hommes! Reglez-vous sur moi, je suis née avec des inclinations violentes; je combats même encore tous les jours des mouvemens trop tendres, & il est glorieux pour moi d'en triompher, de les assujetir à l'empire de la raison. Faut-il qu'une ame foible rassure une esprit fort, un jugement solide? Mais où m'emporte une aveugle erreur? Est-ce à vous, cher Abailard, que mon discours s'adresse? Je ne songe pas que je parle à un nouveau Pere des deserts. Vous pratiquez les vertus que vous enseignez; & si vous vous plaignez de la fortune, c'est moins par un ressentiment des coups qu'elle vous a porté, que par le déplaisir de ne pouvoir faire connoître à vos ennemis qu'ils ont tort de songer à vous nuire. Laissez-les, Abailard, laissez-les épuiser leurs traits, & continuez de charmer tous ceux qui vous écoûtent. Découvrez ces précieux trésors que le Ciel sembloit avoir reservez pour vous. Vos ennemis frapez de l'éclat de vos lumieres, vous rendront justice. Que j'aurois de plaisir, si je voyois tout le monde aussi-bien instruit de vôtre probité

bité que je le ſuis. Vôtre mérite eſt connu par toute la terre, & vos plus grands ennemis conviennent que vous n'ignorez rien de tout ce que l'eſprit humain peut ſçavoir. Ah, mon cher Epoux, je me ſers de cette expreſſion pour la derniere fois, ne vous reverrai-je jamais, n'aurai-je pas avant ma mort la ſatisfaction de vous embraſſer? Que dis-je, malheureuſe! Sçais-tu bien, Heloïſe, ce que tu ſouhaites? Pourois-tu voir ces yeux vifs, ſans rapeller tous ces regards laſcifs qui t'ont été ſi funeſtes? Pourrois-tu regarder ce port majeſtueux d'Abailard, ſans être jalouſe de tout ce qui verroit comme toi un homme ſi charmant? Cette bouche qu'on ne peut regarder ſans deſirs, ces mains ſi propres à piller les treſors de l'amour; enfin toute la perſonne d'Abailard ne peut être enviſagée par une femme ſans péril. Ne ſouhaite donc plus, Heloïſe, ne ſouhaite plus de voir Abailard, puiſque ſon image, le ſouvenir qui t'en reſte te trouble, que ne feroit point ſa preſence? Quels deſirs n'exciteroit-elle pas dans ton ame? Comment pourois-tu demeurer maîtreſſe de tes ſens à l'aſpect d'un homme ſi aimable? Il faut que je vous avouë, Abailard, ce qui fait mon plus ſenſible plaiſir dans ma retraite, après avoir paſſé tout le jour à ſonger à vous, pleine d'une ſi chere idée, je me livre la nuit au ſommeil qui vient me ſurprendre.

prendre. C'eſt alors qu'Heloïſe qui n'oſe qu'en tremblant penſer le jour en vous, s'abandonne au plaiſir de vous parler & de vous entendre. Je vous vois Abailard, & je repais mes yeux d'une ſi belle vûë. Quelquefois vous m'entretenez de vos chagrins ſecrets, & vous m'affligez. Quelquefois auſſi oubliant l'éternel obſtacle qu'on a mis à nos deſirs, vous me preſſez de vous rendre heureux, & je cede ſans réſiſtance à vos tranſports. Le ſommeil pour nous ſervir, vous prête ce que vos barbares ennemis vous ont ôté, & nos ames animées de la même ardeur, reſſentent le même plaiſir. Agréables illuſions, douces erreurs, que vous paſſez vîte? A mon réveil, j'ouvre les yeux, & je ne trouve plus Abailard. J'étends mes bras pour le retenir, il m'échape. Je l'apelle, il ne m'entend pas. Que je ſuis folle de vous entretenir de ces ſonges, vous qui êtes inſenſible à ces plaiſirs! Me trompai-je, Abailard? Voyez-vous quelquefois Heloïſe en ſonge? En quel état ſe preſente-t'elle à vous? Lui tenez-vous un langage auſſi tendre que celui que vous lui teniez quand Fulbert la confia à vos ſoins? A vôtre réveil en avez-vous de la joye ou de la douleur? Excuſez Abailard, excuſez une Amante qui s'égare. Je ne dois plus attendre de vous cette vivacité qui anime vos ſoins. Ce n'eſt plus le tems d'exiger de vous une parfaite

correſpon-

correſpondance de deſirs. Nous nous ſommes aſſervis à des regles auſteres, nous devons les ſuivre, quoi qu'il nous en puiſſe coûter. Contemplons nos devoirs dans toutes leurs rigueurs, & faiſons s'il ſe peut, un bon uſage de cette neceſſité qui nous retient éloignez l'un de l'autre. Pour vous, Abailard, vous acheverez heureuſement vôtre carriere; vos deſirs & vos mouvemens ne mettent point d'obſtacles à vôtre ſalut. Heloïſe ſeule eſt à plaindre. Toûjours la triſte Heloïſe verſera des torrens de larmes, ſans être aſſurée qu'elles ſerviront à l'ouvrage de ſon ſalut.

J'allois finir cette Lettre ſans vous rendre compte de ce qui s'eſt paſſé ici depuis peu de jours. Une jeune Religieuſe, qui étoit du nombre de celles à qui on fait épouſer un Convent, ſans examiner ſi ce ſéjour leur eſt propre, par une adreſſe qui m'eſt inconnuë, a trouvé moyen de ſe ſauver, & l'on dit qu'avec un jeune homme dont elle étoit aimée, elle s'en eſt allée en Angleterre. J'ai ordonné à toute la Communauté en particulier de garder le ſecret ſur cette avanture. Hé bien, Abailard, s'il vous étoit permis de vivre avec nous, vous préviendriez ces deſordres. Toutes nos Sœurs, charmées de vous voir & de vous entendre, ne ſongeroient qu'à profiter de vos exemples & de vos leçons. La jeune Religieuſe

qui

qui vient de violer ſes vœux, n'auroit pas formé un deſſein ſi coupable. Que n'êtes-vous à nôtre tête à nous exhorter à vivre ſaintement? Si nous avions vos yeux pour témoins de nos actions, elles ſeroient innocentes. Quand nous tomberions, vous nous releveriez, & ſoûtenuës de vos conſeils, nous marcherions d'un pas ferme dans le ſentier de l'auſtere vertu. Je commence à m'appercevoir, ô Abailard, que j'ai pris trop de plaiſir à vous écrire. Je devrois brûler ma Lettre. Elle vous aprend que je ſuis toûjours prévenuë pour vous de la plus malheureuſe paſſion du monde, & j'avois deſſein quand je l'ai commencée de vous perſuader le contraire. Je ſuis inceſſamment agitée des mouvemens de la grace, & de ceux de ma paſſion: Je leur cede tour à tour. Ayez pitié, Abailard, de l'état où vous me réduiſez, & faites en ſorte que les derniers jours de ma vie ſoient auſſi tranquiles que les premiers ont été agréables.

FIN.

LET-

LETTRES D'AMOUR D'UNE RELIGIEUSE PORTUGAISE,

ECRITES

AU CHEVALIER DE C***

Officier François en Portugal.

Avec les Réponſes de ce Chevalier enſuite de chacune des Lettres de cette Religieuſe.

AU LECTEUR.

J'Ai trouvé les moyens, avec beaucoup de ſoin & de peine, de recouvrer une Copie correcte de la Traduction des douze Lettres Portugaiſes, avec les réponſes deſdites Lettres, qui ont été écrites à un Gentilhomme de qualité qui ſervoit en Portugal. J'ai vû tous ceux qui ſe connoiſſent en ſentimens, ou les loüer, ou les chercher avec tant d'empreſſement, que j'ay crû que je leur ferois un ſingulier plaiſir de les faire imprimer. Le nom de celui auquel on les a écrites, eſt Monſieur le Chevalier de Chamilly, & le nom de celui qui en a fait la Traduction, eſt Cuilleraque : il m'a ſemblé que je ne devrois pas leur déplaire, en les rendant

dant publiques. Il eſt difficile qu'elles n'euſſent, enfin, parû avec des fautes d'impreſſion, qui les euſſent défigurées.

PRE-

PREMIERE LETTRE.

IL eſt donc poſſible que vous ayez été un moment en colere contre moi, & qu'avec une paſſion la plus tendre & la plus délicate qui fût jamais, je vous aye donné un inſtant de chagrin. Helas! de quel remords ne ſuis-je point capable ſi je manquois à la fidelité que je vous dois, puiſque je ne m'accuſe que d'un excès de délicateſſe, & que je ne puis me pardonner vôtre courroux? Mais pourquoi faut-il qu'il me donne ce remord? n'ai-je pas eu raiſon de me plaindre, & n'offenſerois-je pas vôtre propre paſſion, ſi j'avois pû ſouffrir ſans murmure que vous ayez la force de me cacher quelque choſe? Hé! bon Dieu, je fais des reproches continuels à mon ame, de ce qu'elle ne vous découvre pas aſſez l'ardeur de ſes mouvemens, & vous voulez me cacher tous les ſecrets de la vôtre. Quand mes regards ſont trop languiſſans, il me ſemble qu'ils ne ſervent qu'à ma tendreſſe, & qu'ils volent quelque choſe à mon ardeur. S'ils ſont trop vifs, ma langueur leur fait le même reproche, & avec les actions du monde les plus parlantes, je croi n'en pas dire aſſez, pendant

pendant que vous me faites des réserves d'une batagelle. Ah! que ce procedé m'a touché, & que je vous aurois fait de pitié, si vous aviez pû sçavoir tout ce qu'il m'a fait penser. Mais pourquoi suis-je si curieuse; pourquoi veux-je lire dans vôtre ame où je ne trouverois que de la tiedeur, & peut-être de l'infidelité? C'est vôtre honnêteté propre qui vous rend si reservé, & je vous ai de l'obligation de vôtre mystere. Vous voulez m'épargner la douleur de connoître toute vôtre indifference, & vous ne dissimulez vos sentimens que par pitié pour ma foiblesse. Helas! que ne m'avez-vous paru tel dans les commencemens de nôtre connoissance, peut-être que mon cœur se fût reglé sur le vôtre. Mais vous ne vous êtes résolu à m'aimer avec peu d'empressement, que quand vous avez reconnu que j'en avois jusqu'à la fureur. Ce n'est pourtant pas par temperament que vous êtes si retenu. Vous êtes emporté, je l'éprouvai hier au soir. Mais helas! vôtre emportement n'est pas fait pour le couroux, & vous n'êtes sensible qu'à ce que vous croyez des outrages. Ingrat, que vous a fait l'amour, pour être si mal partagé; que n'employez-vous cette impétuosité pour répondre à la mienne? Pourquoi faut-il que ces démarches précipitées ne se fassent pas pour avancer les momens de nôtre felicité? Et qui diroit

en

en vous voyant ſi promt à ſortir de ma chambre quand le dépit vous en chaſſe, que vous êtes ſi lent à y venir, quand l'amour vous y apelle ? Mais je mérite bien ce traitement, j'ai pû vous ordonner quelque choſe. Eſt-ce à un cœur tout à vous à entreprendre de vous donner des loix ? Allez, vous avez bien fait de l'en punir, & je devrois mourir de honte d'avoir crû être maîtreſſe d'aucun de mes mouvemens. Ah ! que vous ſçaviez bien comme il faut châtier cette eſpece de révolte. Vous ſouvient-il de la tranquillité aparente, avec laquelle vous m'offrites hier au ſoir de m'aider à ne plus vous voir ? Avez-vous bien pû m'offrir ce remede, ou pour mieux dire, m'avez-vous crû capable de l'accepter ? Car dans la délicateſſe de mon amour, il me ſeroit bien plus douloureux de me voir ſoupçonnée d'un crime, que de vous en voir commettre un. Je ſuis plus jalouſe de ma paſſion que de la vôtre, & je vous pardonnerois plus aiſément une infidelité que le ſoupçon de me la voir faire ; oüi, c'eſt de moi-même que je veux être contente plûtôt que de vous. Ma tendreſſe m'eſt ſi précieuſe, & l'eſtime que je fais de vous m'y fait trouver tant de gloire, que je ne ſçai point de plus grand crime que de vous en laiſſer douter. Mais comment en douteriez-vous, tout vous le perſuade, & dans vôtre

cœur

cœur & dans le mien, vous n'avez pas un seul mouvement qui ne vous aprenne que je vous aime jusqu'à l'adoration ; & l'amour m'a si bien apris l'art de tirer du profit de toutes choses, qu'il n'y a pas jusqu'à la retenuë de mes caresses qui ne vous convainque de l'excès de ma passion. N'avez-vous jamais remarqué cet effet de ma complaisance ? Combien de fois ai-je retenu les transports de ma joye à vôtre arrivée, parce qu'il me sembloit remarquer dans vos yeux que vous me vouliez plus de moderation ? Vous m'auriez fait grand tort, si vous n'aviez pas observé ma contrainte dans ces occasions, car ces sortes de sacrifices sont les plus pénibles pour moi, que je vous aye jamais fait ; mais je ne vous les reproche point. Que m'importe que je sois parfaitement heureuse, pourvû que ce qui manque à mon bonheur, augmente le vôtre ? Si vous étiez plus empressé, j'aurois le plaisir de me croire plus aimée ; mais vous n'auriez pas celui de l'être tant. Vous croiriez devoir quelque chose à vôtre amour, & j'ai la gloire de voir que vous ne devez rien qu'à mon inclination. N'abusez pourtant pas de cette generosité amoureuse, & n'allez pas vous aviser de la pousser jusqu'à m'arracher le peu d'empressement qui vous reste : au contraire, soyez genereux à vôtre tour, & venez me protester, que le desintéressement de

ma

ma tendreſſe augmente la vôtre ; que je ne hazarde rien, quand je croi mettre tout au hazard, & que vous êtes auſſi tendre & auſſi fidele, que je ſuis tendrement & fidelement à vous.

RE'PONSE
A LA I. LETTRE.

J'Avouë que vous exprimez l'amour que vous me portez par des termes ſi doux, que je ſerois un inſenſible ſi je n'étois vivement touché ; les témoignages que vous m'en avez donnez la premiere fois que j'eus l'honneur de vous voir, étoient des marques trop certaines pour n'en être pas convaincu. Il n'étoit pas beſoin de me les réïterer par des ſentimens ſi preſſans de vôtre tendreſſe, cela ne fait qu'affliger un miſerable Amant qui ne penſe qu'à vous, ne reſpire & ne vit que pour vous tous les momens du jour & de la nuit. Vous êtes l'idée la plus douce de mon imagination qui flate mon ame & mes ſens. Je ne dors ni nuit ni jour, ou ſi le ſommeil me ferme les yeux un moment, ce n'eſt que pour me gêner davantage par d'agréables ſonges qui vous repreſentent à mes ſens. Ah ! plût à Dieu que ces ſonges amoureux n'euſſent jamais

d'entrée dans mon imagination, ou qu'ils y demeuraſſent toûjours aprés mon reveil: Mais que dis-je malheureux? Ah! je trahis ma paſſion. Je me repens, je me plais dans ma ſouffrance, & je trouve qu'il m'eſt doux d'endurer pour l'objet le plus aimable, & la perſonne la plus charmante du monde. Ce ſont les purs ſentimens de mon ame; vous m'avez toûjours paru telle dés le moment que je fus aſſez heureux de vous voir; & je conçûs dés-lors un amour ſi violent pour vous, que je ne fais depuis que languir doucement dans vos fers. Jugez aprés cela ſi vôtre amour a manqué de prévoyance envers moi? Non, non, vous n'êtes point trahie; vos eſperances ſont fondées ſur une perſonne qui ne vous manquera qu'à la fin de ſa vie. Je connois que vôtre paſſion eſt extrême, & que mon abſence vous eſt cruelle; mais elle ne vous ſçauroit cauſer plus de tourment que la vôtre me cauſe de déplaiſir & de douleurs, & j'eſpere que mon retour ne vous donnera pas plus de contentement que vôtre preſence me donnera de joye. Prenez courage, Madame, apaiſez vôtre douleur, qu'elle ne ſoit plus ingenieuſe à vous tourmenter pour une perſonne qui ne dépend que de vous, & qui eſt toute à vous. J'eſpere revoir l'éclat charmant de vos beaux yeux, qui me tient lieu de tous les plaiſirs, & qui fait toute ma felicité.

cité. Que ces beaux yeux donc se raniment, qu'ils reprennent leur premiere clarté, & & qu'ils cessent de verser des larmes. Soyez assurée qu'ils reverront celui que vous avez tant souhaité. Si mon éloignement vous est ennuyeux, le vôtre me l'est encore davantage, puis qu'il me fait mourir mille fois le jour. Il est bien doux de recevoir une si belle vie que la vôtre, & d'en joüir heureusement; mais ne parlez pas de me la sacrifier, je n'ai rien en moi qui merite un si beau sacrifice, sinon la qualité d'un parfait Amant, & c'est sous un titre si doux, que j'ose l'accepter, & vous sacrifier la mienne toute entiere. Je sçai que vous envoyez incessamment des soûpirs vers moi, & j'en pousse à tous momens vers vous; les vôtres m'apprennent vôtre inquiétude, & les miens vous annoncent mon amour qui durera éternellement, & vous doit faire esperer que vous verrez un jour la fin de vôtre tristesse. Cessez donc, Madame, de vous affliger davantage, & sçachez que les plus doux plaisirs de la France me sont de rigoureux suplices, quand je songe que suis assez malheureux pour être éloigné de vous. Je sçai que vous êtes tres-persuadée de ma tendresse, comme vous me témoignez, puisque vous vous souvenez encore des empressemens que j'ay eus pour vous, & des services que je vous ai rendus, c'est peu de

chose au regard de mon amour, qui va infiniment au de-là de ce qu'il a fait pour vous. La moindre reconnoissance que vous en avez vaut mille fois plus que tous les soins imaginables que le plus parfait Amant pourroit prendre pour vous servir : Que ces petits soins que j'ai eus pour vous ne vous tourmentent plus, mais songez plûtôt à ceux que j'ai presentement, de vous en aller témoigner de nouveaux : Ne pensez plus aussi à ma derniere Lettre, mais bien à celle que je vous écris : elle vous doit faire ressentir autant de joye, que les autres vous ont causé de déplaisirs : Pour moi je vous assure que je n'ai jamais été plus sensiblement touché que lorsque que j'ai reçû de vos nouvelles, & que je me suis pâmé plus de trois heures, de joye & d'amour, dans le cercle des plus belles Dames de ce païs : mais tout cela n'est rien au prix des ressentimens que j'ai presentement de la douleur que vous souffrez de mon absence, & je vous puis assurer que je participe de tout mon cœur à tous les maux, & aux differentes indispositions que vous avez : ce sont autant de traits qui me percent à tous momens le cœur, & plus le souvenir de vôtre amour & de vos perfections m'est doux, plus je suis accablé de douleur du mal que vous endurez. Mais à quoi bon vous plaindre davantage du mal que vous souffrez en m'aimant ? Que puis-je faire

faire plus, sinon que de vous adorer tous les jours, & comme je fais, vous sacrifier ma vie? Ce sont les termes si doux dont vous vous servez pour me témoigner vôtre amour, & moi j'ai un sensible déplaisir de n'en avoir pas de plus pressans pour vous exprimer ma tendresse. Je me résous à suivre entierement vos sentimens d'amour, & à vous consacrer tous les miens, sans les partager avec aucune personne: ils sont tous à vous: ils ne regardent que vous, & je vous assure que jamais mon ame ne poussera des soûpirs que pour vous. Aussi ne puis-je aimer une personne plus parfaite & plus accomplie, le seul merite de vôtre beauté & de vôtre amour, vous doit être un présage assuré, que je n'aurai jamais d'autre inclination que pour vous: Croyez, Madame, que si j'ai quitté le Portugal, ç'a été pour le déplaisir que j'ai eu de ne pouvoir pas assez familierement converser avec vous dans vôtre malheureux Cloître. Je vous ai fait esperer que j'irai passer quelque tems avec vous, mais je sçai bien que c'est trop peu: & puisque vous le désirez, j'y passerai toute ma vie: J'y chercherai les moyens d'accomplir vos volontez, & de vous rendre les respects & les adorations que je vous dois, comme à la plus belle & à la plus parfaite Amante. Je confirme cette verité, pour mettre fin tous deux à nos déplaisirs

& à nos douleurs. J'ay une extrême joye de sçavoir que la Lettre que j'ai reçûë de Monsieur vôtre Frere, a donné quelque tréve à vos déplaisirs, elle m'a aussi beaucoup soulagé Je sçai que vôtre enchantement & vôtre passion amoureuse proviennent de moi; mais vous n'ignorez pas que je n'en ai pas moins pour vous; & si je vous ai renduë malheureuse, je me suis aussi rendu malheureux en vous quittant: mais ce ne sera pas pour long-tems, ni mon éloignement ni vôtre Cloître ne m'empêcheront pas de vous aimer & de m'approcher de vous. Ce lieu possede un trésor qui n'apartient qu'à moy, c'est ce que vous connoîtrez à mon retour, & dont vous pouvez être assurée par mes Lettres. Le malheureux destin ne nous a séparez que pour un tems, mais l'amour a uni nos cœurs pour jamais. Je vous écrirai souvent, pour vous témoigner l'interêt que je prens à la conservation de vôtre vie, & que je souffre vos douleurs, afin que vous connoissiez par-là, que mon amour est au plus haut point. Adieu, je n'en puis plus, je conserve vôtre Lettre plus cherement que ma propre vie, & la baise mille fois le jour, & plût à Dieu de vous pouvoir embrasser de même: je l'espere un jour, & que le Ciel nous réünira ainsi qu'il nous a séparez. Adieu, la plume me tombe de la main, j'attends avec impatience vôtre réponse.

ponſe. Conſervez-moi vôtre amitié, & croyez que je ne retournerai en Portugal, que pour vous délivrer des maux que vous endurez pour moi, qui vous ſuis abſolument acquis, & qui ſuis plus à vous mille fois qu'à moi-même.

SECONDE LETTRE.

SAns mentir, cette Dame d'hier au ſoir eſt bien laide, elle danſe d'un méchant air, & le Comte de Cugne avoit eu grand tort de la dépeindre comme une belle perſonne. Comment pûtes-vous demeurer ſi long-tems auprés d'elle? il me ſembloit à l'air de ſon viſage que ce qu'elle vous diſoit n'étoit point ſpirituel. Cependant vous avez cauſé avec elle une partie du tems que l'aſſemblée a duré, & vous avez eu la dureté de me dire que ſa converſation ne vous avoit pas déplû. Que vous diſoit-elle donc de ſi charmant? vous aprenoit-elle des nouvelles de quelque Dame de France qui vous ſoit chere, ou ſi elle commençoit à vous le devenir elle-même? car il n'y a que l'amour qui puiſſe faire ſoûtenir une ſi longue converſation; Je ne trouvai point vos François nouveaux arrivez ſi agréables, j'en fus obſedée tout le ſoir, ils me dirent tout ce qu'ils pûrent imaginer de plus joli, & je voyois bien qu'ils l'affe-

étoient ; mais ils ne me divertirent point, & je croi que ce ſont leurs diſcours qui m'ont cauſé la migraine effroyable que j'ai euë toute la nuit : Vous ne le ſçauriez point ſi je ne vous l'aprenois, vos gens ſont occupez ſans doute à aller ſçavoir comme cette heureuſe Françoiſe ſe trouve de la fatigue d'hier au ſoir ; car vous la fîtes aſſez danſer pour la faire malade. Mais qu'a-t-elle de ſi charmant, la croyez-vous plus tendre & plus fidele qu'une autre à lui avez-vous trouvé une inclination plus prompte à vous vouloir du bien, que celle que je vous fais paroître ; non ſans doute, cela ne ſe peut pas ; vous ſçavez bien que pour vous avoir vû paſſer ſeulement, je perdis tout le repos de ma vie, & que ſans m'arrêter à mon ſexe & à ma naiſſance, je courus la premiere aux occaſions de vous voir une ſeconde fois. Si elle en a fait davantage, elle eſt à vôtre lever ce matin, & le petit Durino la trouvera ſans doute aſſiſe auprés de vôtre chevet. Je le ſouhaite pour vôtre felicité : j'aime ſi fort vôtre joye, que je conſens à la faire toute ma vie aux dépens de la mienne propre, & ſi vous voulez régaler ce bel objet de la lecture de cette Lettre ici, vous le pouvez faire ſans ſcrupule. Ce que je vous écris ne ſera pas inutile à l'avancement de vos affaires ; j'ai un nom connu dans le Royaume, on m'y a toûjours flattée de quelque beauté, & j'avois crû en avoir

juſqu'au

juſqu'au moment que vôtre mépris m'a déſabuſée. Propoſez-moy donc pour exemple à vôtre nouvelle conquête, dites-lui que je vous aime juſqu'à la folie; je veux bien en tomber d'accord, & j'aime mieux contribuer à ma perte par un aveu, que de nier une paſſion ſi chere. Oüi, je vous aime mille fois plus que moi-même; au moment que je vous écris, je ſuis jalouſe, je l'avouë: vôtre procedé d'hier a mis la rage dans mon cœur, & je vous croi infidele, puiſqu'il faut vous dire tout. Mais malgré tout cela, je vous aime plus qu'on n'a jamais aimé. Je hai la Marquiſe de Turtado, de vous avoir donné l'occaſion de voir cette nouvelle venuë: Je voudrois que la Marquiſe de Caſtro n'eût jamais été, puiſque c'étoit à ſes nôces que vous deviez me donner la douleur que je reſſens: Je hai celui qui a inventé la danſe, je me hai moi-même, & je hai la Françoiſe mille fois plus que tout le reſte enſemble; mais de tant de haines differentes, aucune n'a eu l'audace d'aller juſqu'à vous, vous me paroiſſez toûjours aimable. Sous quelque forme où je vous regarde, & juſqu'aux pieds de cette cruelle Rivale qui vient troubler toute ma felicité, je vous trouvois mille charmes qui n'ont jamais été qu'en vous. J'étois même ſi fotte que je ne pouvois m'empêcher d'être ravie qu'on vous les trouvât comme moi; & bien que je ſois perſuadée que c'eſt à cette

opinion que je devrai peut-être la perte de vôtre cœur, j'aime mieux me voir condamnée à cet abîme de deſeſpoir, que de vous ſouhaiter une loüange de moins. Mais comment eſt-ce que l'amour peut faire pour vous accorder tant de choſes opoſées ? C'eſt à cette opinion qu'on ne peut pas avoir plus de jalouſie pour tout ce qui vous aproche que j'en ai ; & cependant j'irois au bout du monde vous rechercher de nouveaux admirateurs. Je hai cette Françoiſe d'une haine ſi acharnée, qu'il n'y a rien de ſi cruel que je ne me croye capable de faire pour la détruire, & je lui ſouhaiterois la félicité d'être aimée de vous, ſi je penſois que cet amour vous rendît plus heureux que vous ne l'étiez. Je me trouve ſi heureuſe quand je vous vois content, que s'il faloit immoler tout le plaiſir de ma vie à un inſtant du vôtre, je le ferois ſans balancer. Pourquoi n'êtes-vous pas comme cela pour moi ? Ha ! que ſi vous m'aimiez autant que je vous aime, que nous aurions de bonheur l'un & l'autre, vôtre félicité feroit la mienne, & la vôtre en ſeroit bien plus parfaite. Aucune perſonne ſur la terre n'a tant d'amour dans le cœur que j'en ai ; nulle ne connoît ſi bien que moi ce que vous valez, & vous me faites mourir de pitié, ſi vous êtes capable de vous attacher à quelqu'autre, aprés avoir été accoûtumé à mes manieres d'aimer : croyez-moi, mon cher, vous ne

ſçauriez

ſçauriez être heureux qu'avec moi. Je connois les autres femmes par moi-même, & je ſens bien que l'amour n'a fait naître que moi ſur la terre pour vous. Dequoi deviendroit toute vôtre délicateſſe, ſi elle ne trouvoit plus mon cœur pour y répondre ? ces regards ſi éloquens & ſi bien entendus, ſeroient-ils ſecondez par d'autres yeux, comme ils le ſont par les miens ? Non, cela n'eſt pas poſſible, ſeuls nous ſçavons bien aimer ; nous mourions de chagrin l'un & l'autre, ſi nos deux ames avoient trouvé quelque aſſortiment qui n'eût pas été elles mêmes.

RE'PONSE
A LA II. LETTRE.

C'Eſt à tort que vous m'accuſez de vous maltraiter, & de vous mettre en oubli ; je ne crois pas en verité que vous ayez de tels ſentimens de moi, ou ſi cela eſt, vous n'avez pas encore reçû ma Lettre ; je m'aſſure que lorſque vous l'aurez reçûë, vous en ſerez entierement diſſuadée. Je ne puis que faire preſentement, ſinon de vous déſabuſer de cette croyance, en vous témoignant toûjours la forte paſſion que j'ai pour vous ; je ferois le plus perfide Amant du monde, ſi aprés tant de témoignages ſi doux de ma paſſion, & de la reciproque que vous m'avez renduë, je

je ne perseverois pas dans mon amour. Oüi, Madame, croyez que je suis & serai toûjours le même; mon éloignement ne fait que m'enflamer d'avantage, il me cause un tourment si rigoureux, que je juge aisément par le mal que je souffre, de la violence du vôtre. Cessez donc de vous affliger davantage, oubliez ce desespoir où vous êtes, si vous ne voulez donner la mort à un miserable qui ne pense à toute heure qu'à vous, & dont vous augmentez infiniment les suplices par le surcroît de vos douleurs & des plaintes que vous me faites. Ah! pourquoi vous ai-je jamais vûë, ou lorsque je vous ai vûë, que n'aviez-vous moins d'amour & de beauté? Mais, que dis-je malheureux! non, je ne voudrois pas pour mille vies comme la mienne, avoir été privé du bonheur de vous voir, puisque cette premiere vûë a fait le comble de ma felicité. J'en suis ravi, & si je souffre éloigné de vous, ce sont des tourmens si aimables, que je ne sçaurois m'en plaindre qu'avec injustice; ou si je m'en plains, c'est de sçavoir les vôtres & de connoître les plaintes que vous faites contre une personne qui n'a pas un moment de vie qui ne soit à vous. Ne me faites point ces reproches honteux, que je vous ai abusée, cela est indigne d'un honnête homme & d'un veritable Amant; vous devez être persuadée par la tendresse que j'ai pour vous, que mon procedé est de

meilleure

meilleure foi : L'excès de mon amour vous doit mettre au dessus de tous ces soupçons ; comme vous êtes la plus agréable & la plus parfaite Amante, aussi méritez-vous plus de fidelité & d'amour que l'on n'en trouve dans tous les Amans du monde. Mais à quoi bon me dire que je vous trahis, est-ce là la justice que vous rendez à mon amour, & voulez-vous m'arracher la vie par des termes si rigoureux ! Que vous ai-je fait pour avoir ces sentimens de moi ? Ai-je manqué de fidélité ? Avez-vous reconnu quelque froideur en moi ? vous ai-je rendu quelque déplaisir ? Je choisirois plûtôt mille fois la mort que de vous avoir desobligée en quoi que ce soit ; vous dites que vous n'avez point reçû de mes nouvelles depuis six mois, mais accusez en l'infidelité du Messager, puisque je vous ai écrit deux fois depuis ce tems-là ; & non l'aveuglement que vous croyez avoir eu en m'aimant : nos plaisirs ne sont point finis, ou s'ils le sont, ce n'est que pour un tems ; vous me reverrez un jour en Portugal, & vous devez être assurée que je veux renoncer de tout mon cœur à mes parens, à mes biens, & à mon païs, pour m'attacher entierement à vous. Si vos douleurs sont vrayes, vos desirs ne feront point inutiles. J'espere joüir de vos douceurs & de vos charmes dans vôtre chambre plûtôt que vous ne croyez, avec toute l'ardeur & les ressentimens d'amour

que

que vous desirez de moi, sans que nos plaisirs finissent qu'à la fin de nôtre vie. Réjoüissez-vous dans cette heureuse esperance de goûter plus que jamais les plus tendres délices de nôtre amour. Je sçai que vous m'avez dit que je vous rendrois malheureuse, mais ce n'est que pour un tems, puisque mon éloignement fini, ma presence & la vôtre vous feront goûter des joyes excessives, ne cherchons point d'autres remedes à nos maux, que l'esperance de nous revoir au plûtôt. Si nous souffrons, souffrons agréablement; vous me dites que je suis plus à plaindre que vous, mais je ne le suis pas davantage, puisque vôtre amour va jusqu'à l'excès; où si je le suis, ce ne sont pas ces Maîtresses de France qui me rendent malheureux, puisque vous êtes la seule à qui je me suis entierement voüé, je vous conjure de tout mon cœur d'en être convaincuë. Si vous avez pitié de moi, que ce soit pour l'amour que je vous porte, & non point pour cette indifference dont vous m'accusez; c'est faire injustice à ma passion, mais c'est à bon droit que vous vous flattez que je ne puis goûter que des plaisirs imparfaits, sans vous, puisque je n'en ai que celui d'être incessamment occupé de vous, comme vous l'êtes de moi. J'ai bien de la joye de sçavoir que vous soyez Portiere de vôtre Convent, c'est un moyen assuré de faire réüssir vos intentions; mais je vous conjure

jure de cacher vôtre amour plus que vous n'avez fait, afin que nous puissions la continuer avec plus d'assurance. N'enviez point le bonheur d'Emanuël & de Francisque, ils ne sont avec moi qu'en qualité de laquais, & je ne les considere qu'à cause qu'ils viennent de vous; mais pour vous vous êtes la veritable maîtresse de mon cœur. Plût à Dieu neanmoins que vous me fussiez aussi presente, que je me tiendrois heureux! puisque tout mon desir n'est que de vous servir, & de vivre & mourir avec vous. J'avoüe que je ne me sers que des mêmes termes dont vous usez pour me témoigner vôtre amour; mais où en pourois-je trouver de plus doux & de plus sinceres que ceux qui partent de vôtre cœur? Si je les répete, ce n'est que pour vous assûrer que je ne desire pas seulement me souvenir éternellement de vous; mais encore vous posseder toute ma vie, au lieu que vous souhaiterez. Je me sacrifie à vous avec le même zéle que vous me témoignez. Je vous aime & je vous adore de toute mon ame. Ne vous imaginez point être seduite à cause de ma longue absence, elle finira bien-tôt, & vous connoîtrez le contraire de ce que vous avez crû de moi. L'emportement de ma passion est du moins égal au vôtre. N'ayez point de déplaisir d'avoir trop divulgué vôtre amour, contre l'honneur du monde & de vôtre religion;

au

au contraire, comme c'eſt une perfection que d'aimer, vous avez cet avantage & cette conſolation avec moi, que nous y avons atteint au plus haut point. Je vous conjure de croire que ma paſſion eſt égale à la vôtre, & que je mets pareillement toute ma religion & mon bonheur à vous aimer éperduëment. Vous m'affligez lorſque vous me dites, que vous ne voulez pas que je me contraigne à vous écrire. Dites-moi, je vous prie, puis-je m'empêcher de vous faire ſçavoir de mes nouvelles, & de vous aſſurer que je vous adore comme la perſonne la plus parfaite & la plus accomplie? Pourquoi dites-vous que vous prendrez plaiſir à m'excuſer & à me pardonner? ſi je n'en fais rien, penſez-vous que je vous puiſſe oublier? Je n'ai point de plus grande ſatisfaction que lorſque je penſe à vous, & lorſque je mets la plume à la main pour vous écrire, ni plus de déplaiſir que lorſque je la quitte. Je ſuis infiniment obligé à ce galant homme qui a eu la bonté de vous entretenir de moi tant de tems: Aſſurez-vous que puiſque la paix eſt faite en France, je vous donnerai le contentement que vous deſirez de moi, & que je vous ferai voir ce beau Païs le plûtôt qu'il me ſera poſſible. Adieu, conſolez-vous, conſervez ma ſanté en conſervant la vôtre. Que mon Portrait vous tienne lieu de ma perſonne, comme le vôtre me tient lieu de tout ce que j'aime le

plus,

plus, jusqu'à ce qu'un heureux destin nous ait aprochez les uns des autres. Adieu, je finis, croyez que je souffre toutes vos douleurs; mais je vous conjure de ne prendre point de part aux miennes, de peur d'augmenter les vôtres.

TROISIE'ME LETTRE.

QUand donc finira vôtre absence? passerez vous encore aujourd'hui sans revenir à Lisbonne, & ne vous souvenez-vous point qu'il y a déja deux jours que vous êtes parti? Pour moi, je pense que vous avez envie de me trouver morte à vôtre retour; & c'est moins pour accompagner le Roy à la visite des Vaisseaux que vous avez quitté la Cour, que pour vous défendre d'une Maîtresse incommode. En effet, je la suis au dernier point, il faut en tomber d'accord; je ne suis jamais contente, ni de vous, ni de moi-même. Une absence de vingt-quatre heures me met à la mort, & ce qui seroit un excès de felicité pour un autre, n'en est pas toûjours une pour moi. Tantôt il me semble que vous n'en avez pas assez, d'autres fois je vous en trouve tant, que je crains de ne la pas faire toute seule; & il n'y a pas jusqu'à mes transports qui ne me chagrinent, quand je croi m'apercevoir que vous ne les remarquez

pas

pas aſſez bien. Vos diſtractions me font peur, je voudrois vous voir tout renfermé dans vous même, lorſque j'y fais tout ce qui s'y paſſe ; & quand vous manquez à en ſortir pour examiner vos emportemens, vous me mettez au deſeſpoir. Je ne ſuis pas ſage, je l'avouë, mais le moyen de l'être, & avoir autant d'amour que j'en ai ? Je ſçai bien qu'il ſeroit de la raiſon d'être en repos au moment que j'écris, vous n'êtes qu'à deux pas de la Ville, votre devoir vous y retient, & la maladie de mon Frere m'auroit empêchée de vous voir depuis que vous êtes abſent ; de plus, il n'y a point de femmes où vous êtes ; & c'eſt une grande inquiétude hors de mon cœur : Mais helas ! qu'il y en eſt reſté d'autres, & qu'il eſt vrai qu'une Amante ſe fait des tourmens de toutes choſes quand elle aime autant que je fais. Ces armes, ces vaiſſeaux, cet équipage de guerre, vont vous deſacoûtumer des plaiſirs pacifiques de l'amour. Peut-être à l'heure qu'il eſt, vous enviſagez le moment de nôtre ſéparation comme un malheur infaillible, & vous commencez à donner des raiſons à vôtre cœur pour l'y faire réſoudre. Ah ! la vûë des plus grandes beautez de l'Europe, ne ſeroit pas ſi funeſte pour moi, que celle de nos Canons, s'il eſt vrai qu'ils produiſent cet effet ſur vôtre eſprit. Ce n'eſt pas que je veüille combattre vôtre devoir, j'aime vôtre gloire

plus

plus que moi-même, & je sçai bien que vous n'êtes pas né pour passer tous vos jours auprès de moi; mais je voudrois que cette necessité vous donnât autant d'horreur qu'elle m'en donne, que vous n'y puissiez songer sans trembler, & que toute inévitable qu'une séparation doive paroître, vous ne puissiez croire de la suporter sans mourir. Ne m'acusez pas toutefois d'aimer à voir vôtre desespoir, vous ne verserez jamais une larme que je ne vouluſſe essuyer. Je serai la premiere à vous prier de suporter courageusement ce qui m'arrachera la vie par un excès de douleur, & je ne me consolerois d'avoir été au monde, si je croyois que mon absence vous laissât sans consolation. Que veux-je donc, je n'en sçai rien: Je veux vous aimer toute ma vie jusqu'à l'adoration; je veux, s'il se peut, que vous m'aimiez de même: mais on ne peut vouloir tout cela, sans vouloir en même tems être la plus fole de toutes les femmes. Que cette folie ne vous dégoûte pas de moi, je n'en ai jamais été capable que pour vous, & je ne la changerois pas pour la plus solide sageſſe, s'il faloit pour être sage, vous aimer un peu moins que je ne fais. Vôtre esprit a des charmes; vous m'avez dit que vous en trouviez autant dans le mien, mais je renoncerois à nous en voir à tous deux, s'il s'opoſoit au progrés de nôtre folie. C'est l'amour qui doit regner sur toutes les

fonctions

fonctions de nôtre ame. Tout ce qui eſt en nous doit être fait pour lui; & pourvû qu'il ſoit ſatisfait, il m'eſt indifferent que la raiſon ſe plaigne. Avez-vous été de ce ſentiment depuis que je ne vous ai vû ? Je tremble de peur que vous n'ayez eu toute la liberté de vôtre eſprit. Mais ſeroit-il poſſible qu'il vous en fût reſté, en parlant d'une guerre qui doit vous éloigner de moi ? Non, vous n'êtes pas capable de cette trahiſon; vous n'aurez pas vû un ſoldat qui ne vous ait arraché un ſoûpir, & j'aurai le plaiſir d'entendre dire à vôtre retour, que vôtre eſprit eſt journalier, & que vous n'en avez point eu pendant vôtre voyage. Pour moi, je ſuis aſſurée que perſonne ne vous parlera de moi, qui ne m'accuſe de ce défaut; je dis des extravagances qui étonnent tous ceux qui m'entendent, & ſi la maladie de mon Frere n'autoriſoit mes égaremens, on croiroit parmi mon domeſtique, que je ſuis devenuë inſenſée, il ne s'en faut gueres que je ne la ſois auſſi. Vous pouvez juger du déreglement de mon eſprit par celui de cette Lettre : mais voilà comme vous devez m'en vouloir. Les ravages que vôtre abſence a fait ſur mon viſage, doivent vous paroître plus agréables que la fraîcheur du plus beau teint; & je me trouverois bien horrible, ſi trois jours de la privation de vôtre vûë ne m'avoient point enlaidie. Que deviendrai-je donc ſi je la perds pour

ſix mois ? Helas ! on ne s'apercevra point du changement de ma perſonne, car je mourrai en me ſéparant de vous ; mais il me ſemble entendre quelque bruit dans les ruës, & mon cœur m'annonce que c'eſt le bruit de vôtre retour. Ah ! mon Dieu, je n'en puis plus, ſi c'eſt vous qui arrivez, & que je ne puiſſe vous voir en arrivant, je vais mourir d'inquiétude & d'impatience ; & ſi vous n'arrivez pas après l'eſperance que je viens de concevoir, le trouble & la révolution des mouvemens de mon ame, vont m'ôter le ſentiment.

RE'PONSE
A LA III. LETTRE.

C'Eſt à ce coup que je ſuis au deſeſpoir d'aprendre que mes Lettres ne vous ſoient pas renduës. Mon Dieu, que ferai-je, & que deviendrai-je, ſi ces dernieres nouvelles ne vont pas juſqu'à vous ? D'où vient que je reçois les vôtres, & que vous ne recevez pas les miennes ? J'avouë que vous êtes bien éloignée de tout ce que vous aviez prévû ; mais au moins ſi une de mes Lettres pouvoit tomber entre vos mains, ſeriez-vous conſolée d'un éloignement ſi ennuyeux ? Ne doutez pas, Madame, que je n'aye fait réponſe par tous les empreſſemens de mon

amour

amour à toutes les vôtres, que j'ay reçûës au lieux où j'ai paſſé, & croyez que je vous récrirai à l'avenir par des perſonnes qui me ſeront plus affidées pour vous aſſurer de ma paſſion. Non, je ne vous oublierai jamais, je vous aime trop ardemment. Ne finiſſez point vôtre amour, non plus que je ne finirai point la mienne; mais terminez vos langueurs & vos inquiétudes, & aſſurez-vous qu'à mon retour vous goûterez toutes les douceurs que vous atendez de moi. Ne vous ennuyez point, je ne tâche qu'à me débaraſſer de toutes mes affaires les plus preſſées pour vous aller ſecourir. Ah! que je vous plains, de ſçavoir que vous êtes ſi inquiete à mon occaſion, & j'ai un déplaiſir extrême que vous n'ayez point de connoiſſance, que toutes ces douleurs ſont autant de traits qui me bleſſent mortellement. Mais quelle géne eſt-ce pour moi d'être malheureux à ce point, d'aprendre que mes nouvelles n'aillent pas juſqu'à vous? cela me fait mourir de triſteſſe, je n'en puis plus, mon mal eſt dans le dernier excès. Je connois preſentement que c'eſt avec raiſon que vous me ſoupçonnez d'infidelité. Accuſez-moi de tout ce qu'il vous plaira, j'y conſens, & vous me pouvez traiter avec toutes ſortes de rigueurs, puiſque je ne puis me juſtifier. Cependant Dieu m'eſt témoin que je ne vous ai jamais trahie, & que je n'ai point eu plus de plaiſir & de

ſatisfaction, que lorſque j'ai été ſeul avec vous. Ne me reprochez point que vous n'êtes redevable de mes ſoins & de mes empreſſemens qu'à vos importunitez, vous ne les devez qu'à vôtre mérite, & qu'au veritable ameur que j'ai pour vous. Je ne vous ai aimée que comme la perſonne la plus parfaite & la plus acomplie qui fut au monde; & lorſque je vous ai enflamé, comme vous dites, je n'ai fait que vous rendre ſemblable à moi-même. Si vous m'avez rendu heureux en me faiſant goûter des plaiſirs infinis, j'eſpere encore un jour cette même grace de vous, avec une pareille ſatisfaction, & des tranſports auſſi doux que ceux que vous m'avez témoignez. Prenez patience, ne ſoyez point agitée de tant de divers mouvemens. Si vous m'aimez éperduëment, je vous aime beaucoup plus qu'on ne peut exprimer; il n'y a que vous ſeule qui occupez mon cœur, & je n'oſe vous dire que je ſuis tous les jours agité des mêmes tranſports, de peur de vous jetter dans le dernier deſeſpoir. Je ſçai bien que vous avez un excès de douleur de me ſçavoir éloigné de vous; mais l'eſperance que je vous donne de vous aller voir au plûtôt ne doit-elle pas diminuer nos déplaiſirs? Souvenez-vous de cette promeſſe, & des ſermens d'amour & de fidelité que je vous ai faits, & vous vivrez avec plus de ſatisfaction & de joye.

J'aprouve

J'aprouve & aime vôtre jalousie, c'est une marque assurée de vôtre tendresse, quoique ce soit à tort que vous soyez jalouse, car je n'ai jamais aimé que vous : Je n'oserois vous dire que vous me causez un desespoir mortel de vous sçavoir réduite à une telle extrémité, puisque vous mépriſez le zéle que j'ai pour vous; néanmoins je suis certain que vous changerez de langage quand vous connoîtrez mon procedé. Terminez toutes vos afflictions, ne vous repentez point d'avoir aimé une perſonne qui vous est toute acquise; vôtre réputation n'est pas perduë pour m'avoir aimé, ni la severité de vos parens, ni la rigueur des Loix du Païs contre vous, ne m'empêcheront pas de vous faire joüir du bonheur que vous souhaitez pour toute vôtre vie. Je sçai le moyen de ne vous paroître pas davantage ingrat pour l'amour que vous me portez. Si vous avez tout hazardé pour moi, je veux aussi tout abandonner pour vous. Attendez encore un peu de tems, & vous flattez de l'espoir que je vous donne, vous connoîtrez à la fin que le but de mes promeſſes est tel que vous le souhaitez. Je suis perſuadé, quoi que vous me diſiez, que le deſeſpoir où vous êtes réduite pour moi est plus dans vôtre cœur que dans vos Lettres, vous ne me voulez diſſimuler vôtre amour que parce que vous croyez que je ne me suis pas acquité de mon devoir en vous écrivant; mais

j'eſpe-

j'espere que cette Lettre vous désabusera de la mauvaise opinion que vous avez de moi. L'amour & le respect que je vous porte, me disent incessamment que je vous appartiens tout entier, & que le Ciel nous a fait l'un pour l'autre. Je n'ai pour vous que des sentimens les plus tendres qu'on puisse avoir pour une veritable Maîtresse. Conservez-vous pour l'amour de moi, afin que nous puissions goûter ensemble les plaisirs les plus doux, quand je serai assez heureux de vous posseder. Arrêtez ces transports dont vous êtes agitée : ne me parlez pas de cette fin tragique que vous esperez de moi, cette pensée me tue, & me fait mourir d'horreur & d'effroi, je ne suis pas capable d'avoir des sentimens si cruels : la passion que j'ai pour vous est si forte, que je ne puis que vous aimer éperduëment. Ne vous affligez donc pas jusqu'à la mort, mais conservez vôtre belle vie qui m'est si chere, afin de conserver la mienne. Ne m'affligez pas davantage, prenez compassion de moi, en ayant pitié de vous ; je vous regrette si tendrement, que si vous périssiez pour moi, je ne vous survivrois pas un moment. La passion violente que vous avez pour moi, me donne du dégoût & de l'aversion pour toutes choses, de crainte que j'ay qu'il ne vous en arrive mal N'aprehendez pas que je vous quitte jamais pour une autre Maîtresse, c'est une

eſpece de cruauté dont je ne ſuis pas capable. Vôtre paſſion ne peut ſervir qu'à m'animer davantage à vous aimer, & non pas à me glorifier de l'avantage que vous prétendez que j'ai ſur vous, afin de me rendre plus aimable envers une autre Maîtreſſe; je ne vous aime point par vanité, je ne ſuis pas ſi ſuperbe, ni mal apris, que d'en venir à ce point; c'eſt à faire à des fous d'en uſer de cette ſorte. Vôtre douceur, vos vertus, & vos autres perfections meritent un traitement plus doux & plus reſpectueux; vous ſçavez que j'ai toûjours caché nôtre amour le plus que j'ai pû, de peur de vous déſobliger. Je n'ai point plus de joye, que quand je lis vos Lettres; je ne trouve rien de ſi charmant, vous les croyez longues, & moi je les trouve ſi courtes, que je vous conjure de les étendre davantage. Ne vous qualifiez pas d'inſenſée, vous êtes trop ſage en amour, & trop prudente en toute choſe, pour vous attribuer cette mauvaiſe qualité. Puiſque je ſuis aſſez heureux pour recevoir vos Lettres, écrivez-moi ſouvent, afin que je compatiſſe à vos douleurs, & fuyez ce deſeſpoir que vous dites que je vous cauſe pour vivre dans la tranquilité. Adieu, ſi vôtre amour augmente de moment en moment, la mienne eſt dans la derniere violence. Adieu, je meurs de déplaiſir ſi vous ne m'aprenez au plûtôt les choſes que vous avez à me dire.

Je

Je prie Dieu de tout mon cœur que cette Lettre vous soit fidelement renduë, pour vous témoigner l'ardeur de ma passion. Adieu.

QUATRIEME LETTRE.

QUoi, vous serez toûjours froid & paresseux, & rien ne pourra troubler vôtre tranquilité; que faut-il donc faire pour l'ébranler ? Faut-il se jetter dans les bras d'un Rival à vôtre vûë, car hors ce dernier effet d'inconstance, que mon amour ne me permettra jamais, je crois vous avoir dû faire aprehender tous les autres ? J'ai reçû la main du Duc d'Almeida à la promenade; j'ai affecté d'être auprés de lui pendant le soupé: je lui ai même dit des bagatelles à l'oreille que vous pouviez prendre pour des choses d'importance, & je n'ai pû vous faire changer de visage. Ingrat, avez-vous bien l'inhumanité d'aimer si peu une personne qui vous aime tant ? mes soins, mes faveurs & ma fidelité n'ont-ils point merité un moment de vôtre jalousie ? Suis-je si peu précieuse pour celui qui m'est plus précieux que mon repos & que ma gloire, qu'il puisse envisager ma perte sans frayeur ? Helas ! l'ombre de la vôtre me fait trembler, vous ne jettez pas un regard sur une autre femme;

qui ne me cauſe un friſſon mortel ; vous n'accordez pas une action à la civilité la plus indifferente, qui ne me coûte vingt-quatre heures de deſeſpoir, & vous me voyez parler tout un ſoir à un autre à vôtre vûë, ſans témoigner la moindre inquiétude : Ah ! vous ne m'avez jamais aimée, & je ſçai trop bien comme on aime, pour croire que des ſentimens ſi opoſez aux miens puiſſent s'apeler de l'amour. Que ne voudrois-je point faire pour vous punir de cette froideur ? Il y a des momens où je ſuis ſi tranſportée de dépit, que je ſouhaiterois d'en aimer un autre. Mais quoi au milieu de ce dépit, je ne voi rien au monde d'aimable que vous ! Hier même, que vos tiedeurs vous ôtoient mille charmes pour mes yeux, je ne pouvois m'empêcher d'admirer toutes vos actions. Vos dédains avoient je ne ſçai quoi de grand, qui exprimoit le caractere de vôtre ame, & c'étoit de vous que je parlois à l'oreille du Duc, tant je ſuis peu maîtreſſe des occaſions de vous offenſer. Je mourois d'envie de vous voir faire quelque choſe qui me fournît un pretexte de vous faire une bruſquerie publique ; mais comment aurois-je pû vous la faire ? ma colere même eſt un excés d'amour, & dans le moment où je ſuis outrée de rage pour vôtre tranquilité, je ſens bien que j'aurois des raiſons de la défendre, ſi je ne vous aimois juſqu'au déreglement. En effet, mon Frere

nous

nous observoit, la moindre affectation que vous eussiez témoignée de me parler, m'auroit perduë : mais ne pouviez-vous avoir de la jalousie sans la faire remarquer ? Je me connois au mouvemẽt de vos yeux, & j'aurois bien vû des choses dans vos regards, que le reste de la compagnie n'y auroit pas vû comme moi. Helas ! je n'y vis jamais rien de tout ce que j'y cherchois ; j'avouë que j'y trouvois de l'amour, mais étoit-ce de l'amour qui devoit y être en ce tems-là ? Il faloit y trouver du dépit & de la rage, il faloit me contredire sur tout ce que je disois, me trouver laide, cajoler une autre Dame à ma vûë ; enfin, il faloit être jaloux, puisque vous aviez les sujets aparens de l'être. Mais au lieu de ces effets naturels d'un veritable amour, vous me donnâtes mille loüanges, vous prîtes la même main que j'avois donnée au Duc, comme si elle n'avoit pas dû vous chagriner ; & je vis l'heure que vous alliez me feliciter sur ce que le plus honnête homme de nôtre Cour s'étoit attaché auprés de moi. Insensible que vous êtes, est-ce comme cela qu'on aime ? & êtes-vous aimé de moi de cette sorte ? Ah ! si je vous avois crû si tiede, avant que de vous aimer comme je fais : mais quoi, quand j'aurois pû voir tout ce que je vois, & plus encore, s'il se peut, je n'aurois pû resister au penchant de vous aimer, ç'a été une violence d'inclina-

tion dont je n'ai pas été la maîtresse ; & qui quand je songe aux momens de plaisir que cette passion m'a causée, je ne puis me repentir de l'avoir conçûë. Que ne ferois-je point si j'étois contente de vous, puisque je suis si transportée d'amour dans le tems où j'ai le plus sujet de m'en plaindre ; mais vous en sçavez les differences, vous m'avez vû satisfaite, vous m'avez vû mécontente, je vous ai rendu des graces, je vous ai fait des plaintes ; & dans la colere comme dans la reconnoissance, vous m'avez toûjours vû la plus passionnée de toutes les Amantes ; un si beau caractere ne vous donnera-t-il point d'émulation ? Aimez, mon cher insensible, aimez autant que vous êtes aimé, il n'y a de plaisir veritable pour l'ame que dans l'amour, l'excés de la joye naît de l'excés de la passion, & la tiedeur fait plus de tort aux gens qui en sont capables, qu'à ceux contre qui elle agit. Ah ! si vous aviez bien éprouvé ce que c'est qu'un veritable transport amoureux, combien porteriez-vous d'envie à ceux qui les ressentent ? Je ne voudrois pas pour vôtre cœur même être capable de vôtre tranquilité, je suis jalouse de mes transports, comme du plus grand bien que j'aye jamais possedé ; & j'aimerois mieux être condamnée à ne vous voir de ma vie, qu'à vous voir sans empertement.

RE-

RE'PONSE.

A LA IV. LETTRE.

J'Ai bien de la joye d'aprendre que mon Lieutenant vous ait saluée de ma part, & vous aye dit de mes nouvelles. Je vous suis infiniment obligé du soin & de la tendresse que vous avez pour moi, je vous conjure de croire que j'en ai aussi reciproquement pour vous. N'aprehendez pas qu'il me soit arrivé de mal pendant mon voyage sur mer, il a été heureux pour moi, car j'ai tres-peu souffert. Je vous aurois écrit aussi-bien qu'à mon Lieutenant; mais la crainte que j'avois que mes Lettres ne vous fussent pas renduës, non plus que les autres, m'a obligé de differer: j'espere que vous recevrez fidelement celle que je vous envoye, car la personne qui vous la doit rendre, est mon bon ami; si je reçois encore une des vôtres qui m'aprenne que vous n'avez pas reçû de mes nouvelles, je partirai incontinent pour vous aller consoler. Je n'ai point manqué de vous écrire à toutes les occasions que j'en ai eu, & de vous faire réponse. Il faut que j'avoüe que je suis le plus malheureux de tous les Amans, quoique le plus fidele, puisque vous ne recevez point mes Lettres. Je ne

ſçaurois faire davantage, ſinon de vous témoigner toûjours la même tendreſſe que j'ai pour vous, comme j'ai fait dans les autres. Mais à quoi bon vous écrire tant de fois, puiſque mes réponſes ne vont point juſqu'à vous? Il n'importe, je veux continuer, je n'ai jamais plus de ſatisfaction, & je reſpire aiſément lorſque j'ai la plume à la main pour vous: mais je deviens tout languiſſant, & je ſemble mourir auſſi-tôt que je la quitte. Lorſque vous m'écrivez, je meurs de déplaiſir & de joye, ſans pouvoir mourir. Je meurs de déplaiſir de vous ſçavoir ſi affligée ſans recevoir de mes nouvelles. Je meurs de joye lorſque je reçois des vôtres. Je conſerve vos Lettres plus que ma propre perſonne, comme de précieux gages de vôtre amour, pour vous en rendre un compte fidele, quand je ſerai aſſez heureux pour vous voir. J'avouë que vous avez raiſon de me traiter d'ingrat, puiſque vous ne recevez aucune réponſe de moi, mais je ſuis perſuadé que vous aurez des ſentimens contraires quand je vous en aurai déſabuſée. J'ay toûjours conſervé la même tendreſſe que j'ai euë pour vous, & que je vous ai témoignée dans vôtre chambre. Ma vie, mes biens & mon honneur, tout eſt à vous, tout dépend de vous, je vous les ſacrifie, je vous aime; croyez que je vous adore de toute mon ame, je vous conjure de n'en pas

douter,

douter, ne vous plaignez plus à l'avenir de mon peu de ſoin, & de mes empreſſemens envers vous, je les ai de la même maniere qu'auparavant. Que je ſuis malheureux de ne pouvoir vous dire ma penſée bouche à bouche! que vous ſçauriez de témoignages de mon amour! mais il n'en ſeroit pas beſoin, mes yeux languiſſans & ma contenance amoureuſe vous feroient lire aiſément dans mon cœur la paſſion qui m'enflâme. Epargnez toutes ces inquiétudes que vous avez pour moi, & aprenez que mon procedé eſt tel que celui que je vous fis paroître les premiers jours de nôtre vûë. Vous n'êtes point abuſée, mes ſoins & mes empreſſemens pour vous ont toûjours été ſinceres, & le ſeront toute ma vie. Ne ſoupçonnez point ma bonne foy, je vous aime tendrement, je ne ſçaurois vous faire d'excuſe de la negligence dont vous m'accuſez, je n'en ſuis nullement coupable, je vous aime trop ardemment, & vous avez raiſon en cette rencontre de me juſtifier vous-même. J'avouë que mes aſſiduitez, mes tranſports, mes complaiſances, & mes ſermens, mon inclination violente, & mes commencemens ſi agréables & ſi heureux, vous ont entierement charmée & enflamée, mais vous n'êtes point ſéduite; c'eſt en vain que vous répandez tant de larmes, puiſque je perſevere, & que je ſuis toûjours le même.

Si vous avez goûté beaucoup de plaisirs en m'aimant, j'espere que vous en aurez encore autant & davantage à l'avenir. Finissez vos douleurs & les mouvemens qui agitent vôtre ame. Vous me faites pitié, je sens que je meurs de desespoir, lorsque vous m'assurez que vous souffrez pour moi. Ne me dites point que vous n'avez resisté avec opiniâtreté à mon amour; je le sçai assez, vous ne m'avez jamais donné de chagrin, ni de jalousie pour m'enflamer d'avantage, c'est une marque assurée de la tendresse naturelle que vous avez pour moi; c'est aussi ce qui m'oblige à vous aimer & vous adorer éternellement. J'admire & j'aime en même-tems cette naïveté sans artifice, & cette conduite amoureuse sans déguisement, dont vous avez usé envers moi. Ah! que suis heureux d'avoir rencontré dans une Maîtresse une douceur si grande, & une inclination si naturelle, un amour si parfait, & une beauté si accomplie. Que ne vous dois-je pas pour tant de belles perfections qui se rencontrent dans vous? Puisque vous me les sacrifiez tous les jours avec tant de tendresse & d'ardeur, je serois le plus ingrat & le plus perfide de tous les Amans, si je n'en avois une veritable reconnoissance; je l'ai toute entiere, & si vous en avez été persuadée pendant le tems que j'ay eu l'honneur de vôtre conversation, vous le serez

bien

bien davantage à l'avenir. Que vos témoignages d'amour ſont doux ! quand vous me dites que je vous parûs aimable auparavant que je vous euſſe dit que je vous aimois, & que vous avez été ravie de m'aimer éperduëment : quel zele ! quelle complaiſance, ou plûtôt quel excés d'amour ? Et quel bonheur pour moi, de me ſçavoir ſi fortement aimé d'une perſonne ſi accomplie ? Quels remerciemens ne vous dois-je pas ? & de quelles paroles me puis-je ſervir preſentement pour vous témoigner une paſſion reciproque à la vôtre ? Vous épuiſez mon genie par des diſcours ſi tendres ; & mon amour, quoi qu'ingenieux, n'a point de termes ſi preſſans pour vous exprimer l'ardeur de mon zele, que ceux dont vous vous êtes ſervie pour me déclarer vôtre affection. Je vous dirai ſeulement que mes tranſports amoureux ſont inconcevables, & que je vous aime infiniment. Quoique ces paroles diſent beaucoup, je ſçai bien qu'elles diſent peu pour vous ; neanmoins vous pouvez être aſſurée par là que vôtre eſprit n'a point été aveugle, comme vous croyez, puiſque je vous aime pareillement de tout mon cœur. Vos emportemens m'ont toûjours paru ſi doux & ſi agréables, que j'en ai été toûjours charmé. Je croi avoir fait un digne choix en Portugal, lorſque je vous ai préferée à toute autre perſonne pour aimer fidé-

lement, & pour toutes autres perfections, puiſque ç'a toûjours été mon deſſein, aprés mon retour, de vivre & de mourir avec vous. Ne m'accuſez donc plus de cruauté, & ne me traitez plus de tyran, je n'exerce nulle rigueur contre vous que celle que vous vous imaginez, à cauſe que vous ne recevez point mes Lettres. Il eſt vrai que vous euſſiez pû reſiſter à mon cœur, & par une bonté particuliere, vous avez voulu vous attacher à moi. Mais ne vous plaignez pas de ce que je vous ai quittée, j'ai eu de puiſſantes raiſons pour le faire; & cependant quoi qu'elles ſoient tres-fortes, je ne l'aurois pas fait ſi vous n'y aviez conſenti, ni le Vaiſſeau qui partoit pour aller en France, ni ma Famille, ni mon honneur, ni le ſervice du Roy, que je revere, ne m'euſſent jamais obligé à m'éloigner de vous, ſi vous ne me l'euſſiez pas permis: Ne ſçaviez-vous pas que j'étois tout à vous? Que ne m'avez-vous donc retenu, vous n'aviez qu'à agréer l'offre que je vous fis de demeurer avec vous, j'y aurois conſenti avec toute la joye imaginable; mais ce qui vous doit conſoler, vous & moi, c'eſt que le tems de mon départ s'aproche, & que vous verrez diſſiper la crainte & les frayeurs que vous avez de ne me jamais revoir. Ne ſoyez point troublée de cette apprehenſion: & puiſque vous aimez avec tant de violence, que ce ſoit ſans

douleur

douleur & sans déplaisir. Quittez cette haine & ce dégoût que vous avez pour toutes choses; ne vous tourmentez plus; que vôtre famille, vos amis & vôtre Convent servent à vous consoler, & tout ce qui vous a obligée de vous affliger serve à vous recréer, & non pas à vous faire souffrir. Assûrez-vous que si vous employez tous les momens de vôtre vie pour moi, que je fais de même pour vous. Ainsi, que vôtre cœur soit rempli d'amour. Quittez la haine que vous avez pour toutes choses, vivez dans la tranquilité & le repos, ne menez plus une vie languissante. Cachez vôtre passion jusqu'à mon retour, afin que Madame vôtre Mere, Messieurs vos Parens, & les Religieuses soient desabusez de vôtre passion. Si tout le monde est touché de vôtre amour, je vous conjure de croire que j'y prens plus d'interêt que qui que ce soit. Mes Lettres ne sont pas si froides que vous vous imaginez, c'est que vôtre esprit est préoccupé d'amour; si elles n'ont pas été si longues que vous le souhaitez, c'est que j'ai crû en peu de mots dire beaucoup; puisque je n'ai jamais plus de plaisir que lorsque je vous écris, vous ne devez pas vous affliger pour aimer si parfaitement que vous faites, divertissez vôtre esprit pour donner tréve à vos douleurs. Que ce Balcon où vous allez vous promener quelquefois avec Dona Brites, vous soit un sujet de

joye.

joye, puiſque c'eſt-là où a commencé à naître cette paſſion qui vous enflâme, & à laquelle je vous ai toûjours témoigné que je réponds ſi tendrement. Vous ne vous méprîtes pas quand vous crûtes que j'eus dès-lors le deſſein de vous plaire; en effet, c'étoit toute ma paſſion. Je vous ai remarquée par deſſus toutes vos Compagnes, je vous ai conſiderée attentivement; & je fus ſi fort épris de vôtre beauté & de toutes vos autres perfections, que je me ſuis laiſſé facilement aller à la réſolution de vous aimer. Je connus dès-lors par un geſte amoureux & trés-agréable, que vous aviez de l'inclination pour moi, & que vous preniez un ſingulier plaiſir à tout ce que je faiſois, comme ſi mon amour vous avoit ſuggeré dans le cœur, que toutes mes actions n'avoient pour but que vôtre ſeule complaiſance; mais tous ces doux commencemens de notre amour ne vous doivent pas emporter au deſeſpoir, & me faire paſſer pour coupable envers vous, puiſque j'ai fait toutes ces choſes pour une bonne fin, & que je vous aime auſſi fidelement que vous m'aimez: vous devez tout eſperer de moi: je ne ſuis point ingrat de toutes les tendreſſes que vous me témoignez, mon corps, mon ame, ma vie, mon honneur, & mes biens, tout eſt à vous; mon procedé eſt meilleur que vous ne croyez: N'aprehendez point que je vous abandonne, c'eſt une eſ-

pece

pece de lâcheté & d'ingratitude qui m'eſt ſi odieuſe, qu'elle n'aura jamais de priſe ſur moi. Si vous êtes perſuadée que j'ai quelques charmes, ou quelque choſe d'aſſez agréable, je vous en fais un ſacrifice, je ne veux jamais plaire à d'autres qu'à vous, puiſque vous trouvez que j'ai quelque mérite, il me ſuffit. Toutes les plus belles créatures au prix de vous ne me ſont rien, je n'en veux aimer aucune que vous; pourvû que je ſois toûjours bien dans vôtre eſprit, je ſuis au comble de mes vœux. Ne me ſouhaitez donc point tant l'amour des plus belles Dames de France, vous connoîtrez à la fin que je ne ſuis point ſujet au changement, & que les plus charmans objets ne me ſçauroient faire oublier l'amour que j'ai pour vous. Je ne cherche point de pretexte ſpécieux pour vous paroître coupable & vous rendre malheureuſe; ce n'eſt point mon deſſein de demeurer longtems en France, je n'y puis captiver ma liberté ſans vous y poſſeder, ni la fatigue d'un long voyage, ni les dangers les plus grands, ni le reſpect de mes parens, ni mes biens, ni mon honneur, ni quelque bienſéance que ce puiſſe être, ne me peuvent détourner de vous aller rendre mes adorations. Je réponds de tout mon cœur à tous vos amoureux tranſports; vôtre paſſion ne ſçauroit être plus violente que la mienne. Plût à Dieu être éternellement attaché auprès de vous, pour vous con-

contempler, vous servir, vous aimer & vous adorer. Je ne dis point ceci pour vous flâter, je suis tellement enchanté par vos charmes & vos faveurs, que je ne fais que vivre à demi du desespoir que j'ai de ne vous pouvoir pas revoir assez-tôt : Bien loin d'être touché de la rigueur, & de la severité d'une autre Maîtresse, les plus doux traitemens, les plus charmantes caresses, les faveurs les plus avantageuses, les promesses les plus belles de l'objet le plus agréable, ne me pourroient détourner un moment de vôtre amour; étouffez cette crainte vaine & inutile, ne croyez pas que je vous quitte pour une autre. Qu'avez vous dans vous-même qui ne soit tres-aimable : & qu'y a-t'il de plus charmant que vôtre beauté, de plus doux que vôtre entretien, de plus agréable que vôtre compagnie, de plus tendre que vôtre amour, de plus attrayant que vos plaisirs, de plus touchant que vos soûpirs, de plus stable que vos promesses, de plus fervent que vôtre zéle ? Après tant d'apas & de perfections, pouvez-vous avoir la moindre pensée que je vous puisse quitter, pour me rendre malheureux sous les fers d'une autre Maîtresse ? Non, Madame, ne vous imaginez pas que je sois si inconstant, j'ai trop d'amour & de respect pour en user de la maniere. Il est vrai que je vous ai dit en confidence, il y a déja quelque tems, que j'avois

j'avois aimé une autre Dame en France : mais son mérite n'est rien en comparaison de ce que vous valez, ses apas ne sont que l'ombre des vôtres, son entretien est fade, sa conversation me rebute, & pour tout vous dire enfin, j'en suis tellement dégoûté, que je ne là vois pas : pour vous confirmer cette verité, je vous envoyerai une de ses Lettres avec son Portrait, & vous pourez juger par là de sa beauté, de son esprit & de sa conduite. Je croi que vous n'en serez pas jalouse, quand vous aurez reconnu tout ce que je vous dis, & lorsque j'aurai l'avantage de vous voir, je vous entretiendrai des discours qu'elle me tient ; ce sera un sujet de divertissement pour vous consoler : Et puisque vous prenez tant de part à tout ce qui m'est cher, je vous porterai le Portrait de mon Frere & de ma belle Sœur. Vous dites qu'il y a des momens, où il vous semble que vous auriez assez de soûmission pour servir celle que j'aime ; cette pensée est fort obligeante, mais puisque vous avez tant de bonté pour moi, je vous conjure d'employer ce bon service pour vous, vous êtes seule que je veux adorer & servir toute ma vie. Ne croyez pas que je vous fasse de mauvais traitemens, ni que j'aye aucun mépris pour vous ; toutes ces choses sont infiniment éloignées de mon esprit : je sçai trop bien connoître vôtre mérite, le respect & le zéle que j'ay pour

vous

vous. C'eſt à tort que vous êtes jalouſe, & que vous me faites ces reproches. J'aprouve avec ardeur les plus doux ſentimens de vôtre ame, & vous conſacre entierement tous les mouvemens de mon cœur. Je vous conjure de m'écrire ſouvent, vos Lettres me ſont ſi cheres, que je les conſerve, comme la choſe du monde la plus précieuſe, vous ne les ſçauriez faire aſſez amples pour moi. Vôtre paſſion m'eſt ſi agréable, que je n'ai jamais plus de joye que lorſque je la vois peinte ſur du papier; cela vous ſoulage & moi auſſi, & mon déplaiſir eſt, que je ne ſuis pas preſent pour donner tréve à vos maux. Je ſçai qu'il y a un an preſentement, que vous me donnâtes les dernieres & les plus douces faveurs de vôtre amour. Je me ſouviendrai toute ma vie de ce bienheureux jour. Que d'agréables tranſports ! que de doux emportemens ! que d'ardeur ! que d'amour ne me témoignâtes-vous pas ! que de douceurs inconcevables ne me fîtes-vous pas goûter ? Mon ame penſa s'envoler dans le comble de la joye & des plaiſirs qu'elle reçût; vos autres faveurs & la ſincerité avec laquelle vous en avez uſé depuis, m'ont tellement charmé, que je ne vous ai quittée qu'avec un regret nompareil, pour entreprendre un long voyage qui me cauſe une infinité de déplaiſirs. Quand je penſe aux heureux momens que j'ai goûtez avec vous, je me ſouviens

viens de cette aimable pudeur, qui alors éclata sur vôtre charmant visage; s'il y parût quelque confusion, ce ne fut que pour m'enflamer davantage. Plût à Dieu que cet Officier dont vous me parlez ne fût pas si-tôt parti, j'aurois eu la satisfaction d'être entretenu plus long-tems des douceurs que vous m'auriez écrites. Adieu, si vous avez eu peine à finir vôtre Lettre, j'ai un extrême regret de clore la mienne. N'aprehendez pas que je vous quitte, j'ai trop de tendresse pour vous. Je vous remercie de tout mon cœur de l'amour que vous avez pour moi; je vous conjure de croire que j'en ai reciproquement pour vous. Que les noms de tendresse que vous me voulez donner me seroient agréables, si vous me les aviez exprimez par vôtre Lettre! mais n'importe, il me suffit que vous les ayez dans le cœur, puisque le tems ne vous a pas permis de me les écrire: Je n'en ai pas moins pour vôtre personne, je me donne tout à vous, mon corps & mon ame, mes biens, mon honneur, tout cela dépend de vous; je vous fais un sacrifice de tout ce que j'ai de plus cher. Que je vous aime! que je vous respecte! que je vous adore! Quels transports d'amour n'ai-je pas pour vous! que vous m'êtes chere! que la fortune m'est cruelle de m'avoir éloigné de vous! que vous me faites de compassion! que vous me causez de déplaisirs & de com-

passion,

passion pour tous les tendres sentimens que vous avez pour moi, & de déplaisirs de ce que je ne puis vous témoigner de plus prés le reciproque de l'amour que vous avez pour moi ? Quels respects ! quelles soûmissions ! quelle tendresse ne vous montrerois-je pas ? Que vous connoîtriez une ame sincere ! que vous verriez un cœur ouvert ! que de joye ! que de plaisirs ! que de satisfaction ! que de consolation ne recevriez-vous pas aussi bien que moi ? Adieu, écrivez-moi plus amplement à l'avenir, je prends un plaisir infini à la douleur que vous témoignez par vos Lettres. Adieu, consolez-vous, j'aurai le bonheur de vous voir au plûtôt pour vous assûrer de la fidelité de mon amour. Adieu, vous me faites pitié.

CINQUIE'ME LETTRE.

EST-ce pour éprouver ma docilité que vous m'écrivez comme vous faites, ou s'il est possible que vous pensiez tout ce que vous me mandez pour me croire capable d'en aimer un autre ? Patience, bien que cette opinion blesse mortellement ma délicatesse, je l'ai souvent euë de vous, moi qui vous aime plus qu'on n'a jamais aimé. Mais de croire cette infidéli-

té consommée ; de me dire des injures, & de vouloir me persuader que je ne vous verrai jamais ; Ah ! c'est-là ce que je ne sçaurois suporter. J'ai été jalouse, & quand on aime parfaitement, on n'est point sans jalousie ; mais je n'ai jamais été brutale, je n'ai jamais perdu vôtre idée de vûë, & dans le plus fort de mon dépit, je me suis toûjours souvenuë que vous étiez celui que je soupçonnois. Ah ! que je voi de défauts dans vôtre passion, que vous sçavez mal aimer, & qu'il est aisé de concevoir que vous n'avez point d'amour dans le cœur, puisque tout ce que vous laissez échaper sans étude, est si peu digne du nom d'amour ! Quoi ! ce cœur que j'ai acheté de tout le mien ; ce cœur que tant de transports & tant de fidelité m'ont fait meriter, & que vous m'avez assuré que je possedois, est capable de m'offenser de cette sorte. Ses premiers mouvemens sont des injures, & quand vous le laissez agir sur sa foi, il ne m'exprime que des outrages. Allez, ingrat que vous êtes, je veux vous laisser vos soupçons, pour vous punir de les avoir conçûs ; il vous devoit être assez doux de me croire tendre & fidele, pour faire vôtre tourment d'en douter ; il me seroit aisé de vous guérir, & la liberté de vous offenser ne m'est que trop interdite pour mon repos. Mais je veux vous laisser une erreur qui me venge, & si vous en croyez mon ressentiment, toutes vos conjectures

sont

ſont injuſtes, & je ſuis la plus infidele de toutes les femmes. Je n'ai pourtant point vû l'homme qui cauſe vôtre jalouſie, la Lettre qu'on prétend être de moi, n'en eſt pas; & il n'y a point d'épreuve où je puſſe me ſoûmettre ſans crainte, s'il me plaiſoit de vous donner cette ſatisfaction. Mais pourquoi vous la donnerois-je, eſt-ce par des invectives qu'on l'obtient; & n'auriez-vous pas ſujet de me croire auſſi lâche que vous me dépeignez, ſi vous deviez ma juſtification à vos menaces? Vous ne me verrez plus, dites-vous, vous ſortez de Liſbonne, de peur d'être aſſez malheureux de me rencontrer, & vous poignarderiez le meilleur de vos amis, s'il vous faiſoit la trahiſon de vous amener chez moi. Cruel, que vous a donc fait ma vûë, pour vous être ſi inſuportable? Elle ne vous a jamais annoncé que des plaiſirs, vous n'avez jamais rencontré dans mes yeux que de l'amour, & de l'empreſſement de vous le témoigner, eſt-ce là dequoi vous obliger à quitter Liſbonne pour ne me plus voir? Ne partez point ſi vous n'avez que cette raiſon qui vous y oblige, je vous épargnerai la peine de m'éviter: auſſi-bien c'eſt à moi à fuïr & non pas à vous. Ma vûë ne vous a coûté que l'Indulgence de vous laiſſer aimer, & la vôtre me coûte toute la gloire & tout le repos de ma vie. J'avouë qu'elle en a ſouvent fait la joye auſſi. Quand je me repreſente l'émotion ſe-

ſecrete que je reſſentois, lorſque je croyois diſcerner vos pas dans une promenade, la douce langueur qui s'emparoit de tous mes ſens quand je rencontrois vos regards, & le tranſport inexprimable de mon ame, lorſque nous avions la liberté d'un moment d'entretien : Je ne ſçai comme j'ai pû vivre avant que de vous voir, & comment je vivrai quand je ne vous verrai plus. Mais vous avez dû ſentir ce que j'ai ſenti, vous étiez aimé, & vous diſiez que vous aimiez, & cependant vous êtes le premier à me propoſer de ne me voir plus. Ah ! vous ſerez ſatisfait, & je ne vous verrai de ma vie. J'aurois pourtant un plaiſir extrême à vous reprocher vôtre ingratitude, & il me ſemble que ma vengeance ſeroit plus entiere, ſi mes yeux & toutes mes actions vous confirmoient mon innocence. Elle eſt ſi parfaite, & le menſonge qu'on vous a fait ſi aiſé à détruire, que vous ne pouriez me parler un quart d'heure ſans être perſuadé de vôtre injuſtice, & ſans mourir de regret de l'avoir commiſe. Cette penſée m'a déja ſolicité deux ou trois fois de courir chez vous ; Je ne ſçai même ſi elle ne m'y conduira point malgré moi avant la fin de la journée, car mon dépit eſt aſſez violent pour m'ôter la raiſon. Mais je m'étois fait une ſi douce habitude de vous étudier, que je crains de vous déplaire par cet éclat. Je vous ai toûjours vû pratiquer une

une diſcretion ſans égale ; vous avez eu plus de ſoin de ma réputation que moi-même, & vous avez quelquefois porté vos précautions juſqu'à me forcer de m'en plaindre. Que diriez-vous ſi je faiſois quelque choſe qui découvrît nôtre intrigue, & qui me ſcandaliſât parmi les gens d'honneur ? Vous auriez du mépris pour moi, & je mourrois ſi je vous en croyois capable : Car quoi qu'il arrive, je veux toûjours être eſtimée de vous. Plaignez-vous, dites-moi des injures, faites-moi des trahiſons, haïſſez-moi, puiſque vous le pouvez ; mais ne me mépriſez jamais. Je puis vivre ſans vôtre amour, dès l'inſtant que cet amour ne ſera plus vôtre felicité, mais je ne puis vivre ſans vôtre eſtime, & je croi que c'eſt par cette raiſon que j'ai tant d'impatience de vous voir : car il n'eſt pas poſſible que ce ſoit par un effet de tendreſſe : je ſerois bien inſenſée d'aimer un homme qui me traite comme vous me traitez. Cependant à bien prendre vôtre colere, ce n'eſt qu'un excès de paſſion qui la cauſe, vous ne ſeriez pas ſi tranſporté ſi vous étiez moins amoureux. Ah ! que ne puis-je me perſuader cette verité, que les outrages que vous m'avez faits me ſeroient chers. Mais non, je ne veux point me flater de cette erreur agréable, vous êtes coupable : quand vous ne le ſeriez pas, je veux le croire, afin de vous punir de me l'avoir

laiſſé

laiſſé penſer. Je n'irai d'aujourd'huy dans aucun lieu où vous puiſſiez me voir, je paſſerai l'aprés-midy chez la Marquiſe de Caſtro qui eſt Malade, & que vous ne voyez point. Enfin, je veux être en colere, & voici la derniere Lettre que vous verrez jamais de moy.

RE'PONSE
A LA V. LETTRE.

QUel rigoureux traitement me faites-vous ? Helas ! qui vous oblige à ne vouloir plus m'écrire ? Quel déplaiſir vous ai-je rendu ? quelle aſſurance avez-vous que je ne vous aime plus ? Je ſuis enflâmé de vôtre amour plus que jamais ; je vous reſpecte, je vous adore de tout mon cœur, & je ſuis prêt d'abandonner tout ce que j'ai de plus cher, pour me ſoûmettre à vous : Je vous conjure de me continuer vôtre amitié, & de conſerver les gages de mon amour : ne les donnez, ni les montrez à perſonne : ayez mon Portrait devant vos yeux, conſiderez-le attentivement, portez ces bracelets pour l'amour de moi, & ne me les renvoyez point, & n'employez pas Dona Brites qui a été la confidente de nos plus doux ſecrets, à me rendre de ſi ſenſibles déplaiſirs,

plaisirs. Que le desespoir ne vous emporte pas contre moi, moderez vôtre haine, je suis innocent de tout ce que vous pouvez m'imputer. Ne brûlez pas ces précieux gages que vous avez de moi, ou si vous les consumez, que ce soit au feu de vôtre amour; ne me poursuivez point avec tant de haine; c'est une espece de cruauté & de foiblesse, dont vôtre grand cœur ne fut jamais capable: l'amour est une vertu qui vous est si chere, vous avez trop de generosité pour être inconstante, & pour me vouloir maltraiter: d'où vient cette rigueur? ne vous suis-je pas soûmis jusqu'au dernier soûpir de ma vie. Pourquoi vous emporter contre moi? que vous ai-je fait? quelle satisfaction desirez-vous d'une personne qui ne vous a point offensée? Quoique je sois innocent, je veux vous paroître coupable puisque vous le souhaitez: Mais de quel crime m'accusez-vous? serez-vous inflexible envers moi, qui fait gloire de vous sacrifier tout ce que je suis? Mais helas! que dis-je, le moyen de vous apaiser? Vous êtes tellement irritée contre moy, que je ne sçaurois que devenir? que ferai-je, à qui aurai-je recours? qui me fera ma paix avec vous, puisque je suis absent? qui vous assurera de ma constance, puisque vous êtes persuadée du contraire? Pour éloigner cette haine de vôtre cœur, je vous conjure de penser souvent aux délices de l'amour

mour que nous avons goûtez enſemble, & aux aſſurances que je vous ai données de ne vous abandonner jamais. Entretenez-vous de moment en moment avec Dona Brites, de ces douceurs; conſolez-vous toutes deux enſemble; ſongez à l'excés de ma paſſion & de la vôtre; prévoyez toutes ces difficultez & ces violences dont vous me parlez, opoſées aux efforts que vous faites pour me quitter; & ſoyez convaincuë, que vous aurez des mouvemens incomparablement plus agréables en m'aimant toûjours, qu'en me quittant pour jamais. Quoi! vous voulez perdre un Amant ſi conſtant & ſi fidele, qui vous a été ſi cher, que vous avez aimé ſi tendrement, qui a été l'objet le plus doux de vôtre paſſion, à qui vous en avez ſouvent donné des témoignages ſi preſſans; un Amant que vous avez embraſſé avec tant d'ardeur & d'empreſſement, & qui par ſes careſſes vous a rendu ſi doucement le reciproque. L'amour a trop bien uni nos cœurs, quoique vous faſſiez, je ne croi pas que vous puiſſiez vaincre une paſſion ſi forte & ſi agréable. C'eſt pour m'éprouver que vous m'écrivez de la maniere, ou ſi c'eſt tout de bon, vôtre haine & vôtre rigueur ſont ſi mal fondées, qu'elles ne peuvent pas durer long-tems. Ne m'accuſez point de mépris & d'indifference, j'oſe prendre le Ciel à témoin de l'eſtime & de l'attachement que j'ay toûjours eu pour

vous. Si je vous ai fait des protestations d'amitié par mes Lettres, ç'a été avec des respects & des soûmissions veritables; si vous les aviez toutes reçûës, vous seriez persuadée du contraire de ce que vous m'avez écrit. Je croi que Messieurs vos Parens & Madame vôtre Abbesse, à qui nos amours sont suspectes, sont d'intelligence ensemble, & qu'ils vous ont donné de fausses Lettres, au lieu des Réponses que j'ai faites à toutes les vôtres, que j'ai reçûës avec joye, & lûës avec plaisir : cela m'oblige à ne vous plus écrire davantage, de peur d'accident. Je me prépare à partir dans quinze jours pour vous aller trouver en Portugal. Aprés cette promesse que je vous fais de vous revoir au plûtôt, je vous conjure de rentrer en vous-même, & de faire agir vôtre passion amoureuse au préjudice de vôtre haine. Si vous vous êtes éclaircie, ce doit être de l'estime, du respect & de l'amour que j'ai pour vous, & non pas de rien qui soit au contraire. Je n'ai jamais eu de plus forte passion que celle de vous aimer, vous servir & vous adorer. Si j'avois été assez ingrat pour vouloir vous quitter, aprés toutes vos faveurs, je vous en aurois donné des preuves avant mon départ, soit par des paroles, ou par mon refroidissement, ou j'aurois fait agir Dona Brites, ou quelqu'autre Confidente, pour vous obliger à ne me récrire point, ou j'aurois tâché de

vous

vous détromper en ne vous faisant point de réponse, ou sous quelque prétexte serieux, j'aurois feint d'être obligé de demeurer en France pour ne vous point revoir. Ai-je usé de toutes ces finesses ? Vous ai-je trompée par mes discours ? Avez-vous reconnu quelque froideur en moi ? Ai-je fait agir quelqu'un pour vous détourner de mon amour ? Ne m'avez-vous pas écrit ? N'ai-je pas reçû vos Lettres ? Ne vous ai-je pas fait réponse ? Ai-je cherché l'occasion de demeurer en France sans vous ? Ai-je dit que je ne veux point retourner en Portugal ? Vous ai-je donné quelque sujet de déplaisir ? Ne vous ai-je pas découvert les veritables sentimens de mon cœur ? Ai je manqué de civilité, d'amour & de respect pour vous ? de quoi vous plaignez-vous donc ? de quoi m'accusez-vous ? & que vous ai-je fait enfin, pour m'être si cruelle ? Désabusez-vous, Madame, & ne croyez pas que je sois assez lâche pour vous quitter. Ne m'attribuez point toutes ces mauvaises qualitez que vous dites, & jugez-moi digne de tous les sentimens & de toutes les douceurs que vous avez pour moi. Ne croyez pas que je vous donne occasion de m'oublier, cette grace que vous me demandez ne sert en même-tems qu'à m'affliger, & à m'enflâmer davantage. Il est vrai que j'ai eu bien du trouble en lisant vôtre Lettre, mais c'est à cause de vos reproches, de vos ménaces, de vos

mépris, du mauvais traitement que vous me faites, & du deſeſpoir où vous me jettez : Sans ces déplaiſirs, ah que de joye ! que de contentement ! & que de raviſſement n'aurois-je pas reçû en aprenant de vos nouvelles ! N'importe, quelque rigueur dont vous uſiez envers moi, je me veux conſoler, dans l'eſperance de fléchir vôtre colere. Je ſouffre vos mépris & vos emportemens, mais la raiſon ramenera un jour le calme dans vôtre ame, & vous fera connoître, quand je ſerai auprés de vous, que vous avez affligé un innocent. Pourquoy m'écrivez-vous que je ne me mêle point de vôtre conduite ? Qui peut avec plus de juſtice que moi en prendre le ſoin ? Doutez-vous de ma diſcretion ? Ne ſçavez-vous pas juſqu'à quel point j'ai pris part à tout ce qui vous touche ſans vous gêner ? Je ſçai bien que vous êtes tres-ſage, que vous marchez droit dans vos entrepriſes, & que vos actions ſont ſans reproches : ſi je me ſuis informé de ce que vous faites, ce n'a été que pour admirer vôtre ſageſſe en vos conſeils, vôtre prudence en vôtre conduite, & vôtre adreſſe en tout ce que vous entreprenez, dont vous venez à bout avec une facilité ſi merveilleuſe, que c'eſt une choſe auſſi ſurprenante qu'admirable : Toutefois puiſque cela vous choque, je ſuis prêt à m'en déſintereſſer. Que puis-je faire davantage pour me remettre bien auprés de

vous,

vous, & pour vous obliger à favoriſer ma paſſion, & continuer vôtre tendreſſe ? Commandez, je ſuis prêt de vous ſatisfaire, plus pour alléger les maux que vous endurez, que pour terminer mes douleurs. Je ſouffre agréablement tout ce qui vient de vous, vos rigueurs les plus ſevéres n'ont que des apas pour moi. Je vous ſuis obligé même du mauvais traitement que vous me faites, cela ne ſert qu'à allumer ma flâme & la rendre plus vive : je ſuis content d'endurer de la maniere, pourvû que ma ſouffrance aporte quelque ſoulagement à vos douleurs, & vous rende plus contente. Plût à Dieu que vous puiſſiez vivre heureuſe & tranquille dans la certitude de mon amour ! Aprés m'avoir fait paroître une ſi grande averſion, vous me promettez de ne me point haïr, cela eſt tres-obligeant : mais je prendrai la liberté de vous dire, que vous feriez plus de juſtice à mon amour, ſi vous m'aimiez comme vous m'avez aimé, puiſque je n'ai rien fait qui puiſſe vous déplaire. Je ſuis certain que vous pouvez trouver un Amant qui aura plus de merite que moi, mais je ſuis aſſuré que vous n'en trouverez jamais un qui ſoit plus fidele & plus conſtant que je le ſuis. Vôtre paſſion peut tout ſur mon eſprit, elle m'a enflâmé, elle vous a occupée, & m'a auſſi occupé, & elle ne m'a pas laiſſé un moment en liberté : vous en êtes témoin, puiſque vous avoüez que l'on

ne ſçauroit oublier ce qui cauſe tous les tranſports dont on eſt capable : que les mouvemens d'un cœur s'attachent à l'objet qu'il a aimé : que les premieres idées ne ſe peuvent effacer, que les premieres bleſſures ſont incurables : que toutes les paſſions & les plus doux plaiſirs que l'on cherche, ſans aucune envie, ſont inutiles pour détourner de ce que l'on aime le plus, & ne ſervent qu'à faire connoître que rien n'eſt plus cher que le ſouvenir des douleurs que l'on ſouffre. Que ces paroles ſont douces en la bouche d'une veritable Amante! & qu'elles ont d'apas & de charmes pour un Amant qui eſt dans le deſeſpoir ! Ah ! qu'elles me conſolent, & qu'elles me font bien connoître que je ſuis encore dans vôtre cœur, puiſqu'il eſt ſujet à des ſentimens ſi doux. Mais combien dois-je eſperer d'être encore mieux auprès de vous, quand vous connoîtrez que mon attachement eſt tres-parfait, que mon amour eſt réciproque, que vôtre inclination n'a point été aveugle, & que vous vous êtes attachée à une perſonne qui fait gloire de vous aimer toute ſa vie.

Je ſçais bien, Madame, que vous avez tant de douceur & de compaſſion, que vous ne voudriez pas mettre ni moi, ni perſonne en l'état déplorable où vous êtes réduite, c'eſt une marque aſſurée de vôtre bon naturel. Je vous conjure de croire auſſi que

c'eſt

c'eſt mon inclination, & que ſi vous ſouffrez, je n'y ai contribué en nulle maniere.

Ne cherchez point à m'excuſer de ce côté-là, je ne ſuis point criminel de ce dont vous m'accuſez. Je ſuis perſuadé qu'une Religieuſe parfaite comme vous êtes, eſt infiniment aimable; les raiſons que vous aportez pour montrer qu'on les doit aimer plus particulierement que les femmes du monde, ſont tres-puiſſantes: Mais ſans avoir égard à toutes ces belles preuves que vous mettez en avant, je vous dirai en peu de mots, que je ne vous ai conſiderée que pour vôtre propre mérite. Le procedé des femmes du monde me déplaît, la plûpart ſont ſujettes au changement, elles ne ſçauroient aimer en un ſeul lieu: ou ſi elles aiment, ce n'eſt que par feinte, que par complaiſance & par interêt: la rigueur dont elles uſent, le mépris, la peine, la coqueterie, les diſſimulations, cauſent aux Amans cent fois plus de déplaiſir que de joye. Je ſçai bien que vous n'alléguez pas ces raiſons pour vous faire aimer: vous avez des qualitez trop aimables pour attirer les cœurs les plus fiers: vos charmes ſont ſi puiſſans, que l'on n'y peut réſiſter: la beauté, la conſtance, la fidelité & la douceur vous font admirer, ſervir & adorer de tous ceux qui ont l'avantage de vous connoître. Les autres beautez ſont peu de choſe au prix de vous: & j'oſe dire que c'eſt un crime de renfer-

mer une perſonne ſi accomplie que vous dans un Convent. Si vous êtes malheureuſe, ce n'eſt qu'en qualité de captive, dont vous pouvez vous délivrer quand il vous plaira. Vous avez aprehendé ſans raiſon que je ne vous fuſſe infidele, en ne vous voyant pas tous les jours. Ne ſçavez-vous pas qu'il n'étoit point en mon pouvoir ni au vôtre, de nous entrevoir ſi ſouvent, puiſque vous étiez enfermée, & à cauſe du danger où je m'expoſois entrant dans vôtre Monaſtere? Si je vous quittai pour aller à l'Armée, ce n'a été qu'aprés vôtre conſentement: & vôtre ſeul mérite étoit capable de me retenir. Si vous m'aviez commandé de demeurer, j'aurois quitté tres-volontiers le ſervice de mon Prince, pour m'attacher entierement au vôtre, ſans craindre la colere de vos Parens & la rigueur des Loix du Païs. Je n'ai pas manqué à vous donner des témoignages de ma paſſion, depuis que je fus en Portugal: s'ils ne ſont pas venus juſqu'à vous, je n'en ſuis pas coupable; mais j'aurois bien du déplaiſir que vous fuſſiez ſortie du Convent pour me venir trouver en France, non pas que je n'euſſe eu une joye infinie de vous embraſſer en ce beau Païs, mais à cauſe du peril où vous vous fuſſiez expoſée, & de la fatigue que vous euſſiez endurée en chemin. Je ſçai bien le moyen de faire réuſſir cette entrepriſe, lorſque je ſerai aſſez heureux pour vous voir,

voir, si vous êtes encore dans ce dessein. J'ose bien vous parler de la sorte dans mes Lettres, puisque Madame vôtre Abbesse & Messieurs vos Parens sont instruits de nôtre procedé. Cependant la moderation de vôtre amour, vôtre froideur, vôtre mépris, & vôtre changement si prompt, me causent un si grand déplaisir, que j'en suis au desespoir: Mais il n'importe, je me console, car je suis si persuadé de vôtre douceur & de vôtre amour, que je m'assure que si-tôt que vous aurez reçû ma Lettre, & que m'aurez vû un moment, vous changerez de résolution. Je n'ignore pas, Madame, que je ne vous aye plus d'obligation qu'à personne du monde: vous m'avez aimé éperduëment, vous m'avez donné vôtre cœur, vous m'avez sacrifié vôtre honneur & vôtre vie, au mépris de vos Parens, de vôtre Religion, & de la severité des Loix du Païs. Que de reconnoissances ne vous dois-je pas pour un amour si violent? Croyez-vous que je vous puisse oublier, & que je vous quitte aprés des marques si grandes de vôtre amour? Vous auriez raison, Madame, de vous plaindre de moy, si j'étois assez ingrat d'en venir à ce point, de ne vous avoir pas récrit, ni témoigné reciproquement que je vous aime, avec la même ardeur dont vous usez envers moy; mon procedé ne seroit pas d'un honnête homme,

je ſerois un traître, & l'Amant le plus ingrat du monde : au contraire, Dieu m'eſt témoin que j'ai toûjours perſeveré à vous adorer & à vous aimer plus que moi-même. Je n'ai jamais manqué de reſpect ni d'amour pour vous, je vous ai écrit avec toute l'ardeur, & la civilité poſſible ; je vous ai donné des preuves de la paſſion la plus parfaite & la plus violente, qu'un homme puiſſe avoir pour la perſonne la plus aimable & la plus accomplie : Je perſevere toûjours dans ces ſentimens. Que puis-je faire davantage ? Que déſirez-vous de moi ? Je vous ai fait un ſacrifice de tout ce que je ſuis, & de tout ce qui m'apartient. Je ſuis prêt d'abandonner tout pour vous, & de faire un long voyage, de paſſer les Mers, & d'expoſer ma vie à la merci des eaux, pour vous aller chercher juſques dans vôtre Monaſtere. Il ne reſtera plus aprés tant de marques de ma paſſion (ſi je ſuis aſſez heureux de ſurmonter tous ces hazards) que de m'aller immoler tout de nouveau à vôtre colere ; c'eſt ce que je ferai, lorſque j'aurai le bien & l'avantage de vous voir. Je veux m'expoſer, quoi qu'innocent de tout ce que vous m'accuſez, comme une victime à l'ardeur de vôtre courroux ſans réſiſter à la moindre de vos volontez. Toutes ces preuves de paſſion que j'ai pour vous, ſont bien éloignées, ce me ſemble, de l'averſion naturelle que vous croyez que j'ai, puiſque je vous cheris

cheris infiniment, que je vous ſuis entierement ſoûmis. Je ſçais bien que je n'ai aucunes qualitez recommandables qui meritent vôtre amour, que celles d'un véritable Amant, quoique vous n'en ſoyez plus perſuadée. Vous me demandez ce que j'ai fait pour vous plaire, quel ſacrifice je vous ai fait, ſi je n'ai pas cherché tous mes plaiſirs? Et moi, je vous demande ſi je ne vous ai pas obéï en tout ce qu'il vous a plû, ſi je ne vous ai pas ſacrifié tout ce que je ſuis & tout ce qui m'apartient; & ſi j'ay cherché d'autres plaiſirs que ceux que vous m'avez accordez? Si j'ai joüé ou été à la chaſſe, n'avez-vous pas aprouvé ces recréations? Si j'ai été à l'armée, n'y avez-vous pas conſenti? Si j'en ſuis revenu des derniers, j'ai été retenu par violence? Et ſi je me ſuis expoſé aux coups, ç'a été avec le plus de prudence & de ſageſſe qu'il m'a été poſſible; mais toûjours avec honneur, pour être plus digne de vous? Et lorſque j'en ai été de retour, ſi je ne me ſuis pas établi en Portugal, c'eſt que je n'ai pas trouvé d'occaſion aſſez favorable pour nôtre amour. Il eſt vrai qu'une Lettre de mon Frere m'a fait partir, mais c'étoit pour une occaſion ſi preſſante, qu'elle ne ſouffroit point de retardement: vous en êtes tombée d'acord, & ſi vous m'aviez commandé de differer mon voyage, & même de demeurer, je vous aurois obéï; j'ai penſé mourir d'ennui & de douleur en chemin,

& ſi je me ſuis un peu réjoüi, ce n'a été que pour me conſerver pour vous. Après cela que faut-il faire ? Quelle raiſon avez-vous de me haïr mortellement comme vous dites, ſinon celle que vous vous êtes imaginée ? Quels malheurs vous êtes-vous attirez, ſinon ceux que vous avez bien voulu ? Si vous m'avez donné une grande paſſion, je n'en ai point abuſé; au contraire, j'ai ſçû la ménager, & vous rendre le réciproque avec fidelité. Si vous n'avez point uſé d'artifice envers moi, n'ai-je pas été ſincere envers vous ? Il faut, dites-vous, chercher avec adreſſe les moyens d'enflamer : ai je reſiſté à vôtre paſſion ? Et pourquoi ne voulez-vous pas que l'amour me donne de l'amour, puiſque le véritable ſecret d'être aimé eſt d'aimer ? Vous dites que j'ai voulu que vous m'aimaſſiez, je l'avouë : mais quand je n'aurois pas formé ce deſſein, vous m'auriez aimé, puiſque vous m'avez confeſſé que vous m'aimiez auparavant que je vous euſſe donné des preuves de mon amour ? Que ſi ſans vôtre conſentement je me fuſſe efforcé de vous aimer, n'aurois-je pas eu raiſon, puiſque je ne connoiſſois rien en vous que d'aimable ? Il eſt vrai que je vous ai crûë d'une complexion aſſez amoureuſe, mais je ne vous ai pas aimée avec moins de paſſion ; au contraire ; c'eſt ce qui l'a augmentée au plus haut point ; c'eſt en quoi je n'ai point uſé de perfidie,

je

je ne vous ai point trompée, je ne crains point vos menaces, je ſuis perſuadé que quand vous aurez examiné mes raiſons, vous êtes trop juſte pour livrer à la vengeance de Meſſieurs vos Parens, un Amant qui eſt innocent. Si vous croyez avoir vêcu dans l'abandonnement & dans l'idolâtrie en m'aimant, n'ai-je pas fait la même choſe envers vous? Nôtre difference n'eſt qu'en trois points, ſçavoir que vous avez changé, & que je ſuis conſtant, que vous avez un remords de m'avoir aimé, & je n'en ai point de vous avoir aimée, que vous avez honte de vôtre amour, que vous faites paſſer pour un crime, & moi je n'en ai point, parce que je ſuis certain que c'eſt une vertu que d'aimer. Vôtre paſſion ne vous a pas empêché d'en connoître l'énormité, puiſqu'il n'y en a point; de quoi donc vôtre cœur eſt-il déchiré? quel eſt ce cruel embaras qui vous gêne? je ne ſuis point cauſe de tous vos déplaiſirs; je vous ai toûjours aimée & fidelement ſervie: Ainſi vous avez raiſon de ne me ſouhaiter point de mal, & de vous réſoudre à conſentir que je vive heureux; je puis l'être facilement ſi vous voulez, puiſque je n'ai jamais manqué de generoſité pour vous. J'eſpere que vous n'aurez point la peine de m'écrire une autre Lettre, pour me faire voir que vous ſerez plus tranquille; je ſerai arrivé auparavant en Portugal, où ma preſence vous aporte-

ra

ra la tranquillité que vous desirez, & vous desabusera des procedez injustes, dont vous me croyez coupable, & pour lesquels vous me voulez faire des reproches. Ce sera lors qu'au lieu de me mépriser, vous me donnerez des loüanges, au lieu de m'accuser de trahison, vous reconnoîtrez ma fidelité, & qu'au lieu d'oublier vos plaisirs, vous y penserez tous les jours; & que je serai dans vôtre esprit & vôtre souvenir, mieux que je n'ai jamais été. Si vous croyez que j'aye quelques avantages sur vous, pour avoir sçû vous enflâmer, je n'en tire point de vanité, je sçais bien que je ne dois ce bonheur, ni à vôtre jeunesse, ni à vôtre credulité; ni aux loüanges que je vous ai données, ni à toutes les raisons que vous aportez, mais à vôtre seule bonté; quoique tout le monde vous dît du bien de moi, & vous parlât en ma faveur, je n'ai jamais eu la temerité de l'attribuer à mon mérite. Tout ce que j'ai fait n'a pas été pour vous tromper par enchantement, mais pour vous donner un veritable amour, puisque j'ai toûjours la même passion pour vous. Je vous conjure de conserver toutes mes Lettres, & de les lire souvent pour affermir vôtre amour, & non pour vous en détourner. Ce m'est un bonheur & un plaisir incomparable, d'être toûjours aimé d'une personne si parfaite & si accomplie que vous êtes. Je vous prie de croire que je vous aimerai pareillement.

reillement & adorerai toute ma vie. Oubliez ces reproches que vous avez envie de me faire, & ne me traitez point d'infidele, vous aprendrez le contraire, lorſque vous me verrez en Portugal, plûtôt en vous ſouvenant de moi qu'en m'oubliant, vous ne prendrez point d'autre réſolution, que de perſeverer toûjours dans vos mêmes tranſports, quand je vous aurai deſabuſée de la fauſſe croyance que vous avez de moi. Adieu, je vous conjure encore un coup de ne me quitter jamais, & de penſer inceſſamment à la violente paſſion que j'ai pour vous. Ne m'écrivez plus auſſi, peut-être que vos Lettres ne me ſeroient pas renduës pendant mon voyage. Adieu, je vous rendrai un compte exact de tous mes divers mouvemens, & vous m'en rendrez un des vôtres, tel qu'il vous plaira, quand j'aurai le bien & l'avantage de vous voir. Adieu.

SIXIE'ME LETTRE.

EST-ce bien moi-même qui vous écris ? Etes-vous celui que vous étiez autrefois ? Par quel prodige m'avez-vous marque de l'amour ſans me donner de la joye ? Je vous ai vû de l'empreſſement & des dépits impatiens : J'ai lû dans vos yeux ces mêmes deſirs, où vous m'avez toûjours trouvée inſenſible. Ils étoient auſſi ardens

ardens que quand ils faiſoient toute ma felicité : Je ſuis auſſi tendre & auſſi fidele que je la fus jamais ; & cependant je me trouve tiede & nonchalante. Il ſemble que vous n'ayez fait qu'une illuſion à mes ſens, qui n'a pû paſſer juſqu'à mon cœur. Ah ! que les reproches que vous vous êtes attirez me coûtent cher, & qu'un jour de vôtre negligence me dérobe de tranſports ! Je ne ſçais quel démon ſecret m'inſpire ſans ceſſe, que c'eſt à ma colere que je dois vos tendreſſes, & qu'il y a plus de politique que de ſincerité dans les ſentimens que vous m'avez fait paroître ? Sans mentir, la delicateſſe eſt un don de l'amour qui n'eſt pas toûjours auſſi précieux qu'on ſe le perſuade. J'avouë qu'elle aſſaiſonne les plaiſirs, mais elle aigrit terriblement les douleurs. Je m'imagine toûjours vous voir dans cette diſtraction qui m'a cauſé tant de ſoûpirs. Ne vous y trompez pas, mon cher, vos empreſſemens ſont toute ma felicité : mais ils feroient toute ma rage, ſi je croyois les devoir à quelqu'autre choſe qu'au mouvement naturel de vôtre cœur. Je crains l'étude des actions, beaucoup plus que la froideur du temperament, & l'exterieur eſt pour les ames groſſieres, un piege où les ames délicates ne peuvent être ſurpriſes. Vous dirai-je toutes mes manies là-deſſus ? Ce fut hier l'excès de vôtre emportement qui fit naître tous mes ſoupçons : vous me ſembliez

hors

hors de vous, & je vous cherchois à travers de tout ce que vous paroiſſiez. O Dieu que ſerois-je devenuë ſi j'avois pû vous convaincre de diſſimulation ? Je préfere vôtre paſſion à ma fortune, à ma gloire & à ma vie ; mais je ſuporterois plus aiſément les aſſurances de vôtre haine, que les fauſſes aparences de vôtre amour. Ce n'eſt point au dehors que je m'arrête, c'eſt aux ſentimens de l'ame ; ſoyez froid, ſoyez négligent, ſoyez même leger, ſi vous le pouvez, mais ne ſoyez jamais diſſimulé. La trahiſon eſt le plus grand crime qu'on puiſſe commettre contre l'amour, & je vous pardonnerois plus volontier une infidelité, que le ſoin que vous prendriez à me la déguiſer. Vous me dites hier au ſoir de grandes choſes, & j'aurois ſouhaité que vous euſſiez pû vous voir vous-même dans ce moment comme je vous voyois, vous vous ſeriez trouvé tout autre qu'à vôtre ordinaire. Vôtre air étoit encore plus grand qu'il ne l'eſt naturellement : Vôtre paſſion brilloit dans vos yeux, & elle les rendoit plus tendres & plus perçans. Je voyois que vôtre cœur venoit ſur vos lévres. Helas ! que je ſuis heureuſe, il n'y venoit point à faux : Car enfin je ne vous ſens que trop, & il n'eſt gueres en mon pouvoir de vous ſentir moins. Le plaiſir d'aimer de toute mon ame eſt un bien que je tiens de vous ; mais il ne vous eſt plus poſſible de me le ravir,

vir, je connois bien que je vous aimerai toûjours malgré moi, & je ſuis ſûre que je vous aimerai même malgré vous. Voilà les aſſurances dangereuſes; mais quoi! vous n'avez pas un cœur qu'il faille retenir par la crainte, & je ne croirois vôtre conquête gueres aſſurée ſi je ne la conſerve que par-là. L'honnêteté & la reconnoiſſance ſont contées pour quelque choſe dans l'amitié, mais elles ne tiennent pas lieu beaucoup dans l'amour. Il faut ſuivre ſon cœur ſans conſulter ſa raiſon. La vûë de ce qu'on aime enleve l'ame malgré qu'on en ait, au moins ſçai-je bien que voilà comme je ſuis pour vous. Ce n'eſt ni l'habitude de vous voir, ni la crainte de vous fâcher en ne vous voyant pas, qui m'oblige à rechercher vôtre vûë, c'eſt une avidité curieuſe, qui part du cœur ſans art & ſans réflexion. Je vous cherche ſouvent en des lieux où je ſuis aſſurée que je ne vous trouverai pas. Si vous êtes comme cela pour moi, ſans doute que l'inſtinct de nos cœurs fera qu'ils ſe rencontreront par tout. Je ſuis forcée de paſſer la meilleure partie du jour dans un lieu où vous ne pouvez vous trouver. Mais abandonnons-nous à nôtre paſſion, laiſſons-nous guider à nos deſirs, & vous verrez que nous ne laiſſerons pas de paſſer agréablement le tems que nous ne pouvons être enſemble.

RE-

REPONSE
A LA VI. LETTRE.

ADieu, Mariane, je te quitte, & je te quitte avec ce déplaiſir de ne te pouvoir pas perſuader le deſeſpoir où me jette la neceſſité inévitable de mon départ, mais je t'en convaincrai, Mariane; & la vie que je quitterai bien-tôt après t'avoir quittée, ne te permettra plus de douter de l'excès de mes douleurs. Sçais-tu bien, ma chere ame, ce que veulent dire ces deux mots, *je te quitte*; & crois-tu que je ne puiſſe plus dire, que *je meurs*, en termes plus clairs & plus intelligibles? Oüi, je meurs, puiſque je t'abandonne, & je m'éloigne de la vie en m'éloignant de toi, & je vais au tombeau en retournant à ma patrie. Je parts pourtant, me diras-tu, & je te laiſſe. Ah! cruelle, que ces paroles ſont fortes, qu'elles ſont puiſſantes, qu'elles ſont éloquentes, & que ton amour qui y paroît fait un étrange effet ſur mon cœur, ébranle étrangement mes réſolutions. Quoi! faut-il que les témoignages de la paſſion que tu as pour moi, ſans que j'en puiſſe raiſonnablement douter, faſſent aujourd'hui un éfet ſi contraire à celui qu'ils avoient accoûtumé de faire. Ma joye & mon repos en dépen-

dépendoient, c'étoient les sources de mon bonheur, & de ma felicité, ils faisoient tous mes plaisirs, ils étouffoient mes sanglots, sechoient mes larmes, calmoient mes inquiétudes, dissipoient mes craintes; maintenant ils ne font que causer de nouveaux troubles dans mon ame, & qu'y faire naître des aprehensions. Je vois bien la raison de ce changement, je profitois de tout le bien que promettoient les premieres marques de ton amour: j'en goûtois à long traits toutes les douceurs, & j'avois la satisfaction d'y répondre par mille paroles, & par mille actions capables de persuader des personnes plus incrédules que vous, de la grandeur & de la violence de ma flâme; au lieu que maintenant je vois les biens qu'elles m'offrent sans pouvoir les accepter, & je ne puis répondre à ces marques d'affection, que par un voyage qui m'éloigne de vous de 500. lieuës. Jugez par-là de mon infortune, & de la cruauté de mon destin, & considerez à qui de nous deux mon départ doit être le plus funeste. Pourquoi suis-je venu en Portugal? Pourquoi venir si loin pour me rendre malheureux tout le reste de mes jours? Pourquoi vous avoir vûë? Pourquoi vous ai-je aimée? Devois-je mettre tout mon plaisir à vous voir, si je devois un jour ne vous voir plus; & ma vie devoit-elle dépendre de vous, puisque je devois un jour vous quitter?

Que

Que n'ai-je eu pour quelque Dame de France ces sentimens tendres & passionnez, que vous m'avez inspirez : la cruauté d'une absence n'auroit pas entierement renversé mes plaisirs, & l'espoir d'un prompt retour, qu'on peut toûjours avoir avec raison, d'une personne qui quitte son Païs, nous auroit laissé dans nos chagrins mêmes une merveilleuse satisfaction : Mais que dis-je, téméraire, en aurois-je pû avoir une veritable sans vous ? Quelqu'autre eût-elle été capable de me causer des transports si doux, de me faire passer des momens si tendres, que ceux que j'ay passé dans vôtre chambre ? Non, cela n'est pas possible ! Il faloit vos yeux pour me donner autant d'amour que j'en pris à vôtre vûë : Il faloit vôtre cœur pour être le digne objet de mes soins & de mes adorations : il vous faloit toute entiere pour me causer ces plaisirs extraordinaires, dont il est bien aisé de se ressouvenir, & qu'il m'est impossible d'exprimer : il faloit tout mon amour & tout le vôtre, pour causer ces transports & ces extases amoureuses. Ah ! que cette pensée est douce ! que cette idée est touchante ! que cette réflexion est agréable ! puis-je la faire, & faire le dessein de partir ? puis-je songer à les rompre par un voyage ? Vôtre amour, vos caresses, capables d'arrêter auprès de vous les premiers hommes du monde, d'attendrir les peuples insensibles,

de

de fléchir les plus cruels & les plus barbares, me laisseront-elles la liberté de m'éloigner? mon amour toute seule consentira-t-elle à cette absence? Je vois bien que c'est moi qui voudrois partir, & que c'est moi qui ne le veux pas, où pour parler plus juste, qui ne le puis pas. Je ne le veux ni ne le puis, mais il le faut. Dure necessité! étrange contrainte! qui me force à vous quitter lorsque je vous aime avec le plus d'empressement. Je vous aime chere vie de mon ame, & j'ose bien dire que je vous aimois moins dans certaines conjonctures, ausquelles vous croyez que je vous aimois le plus. Je meurs d'amour pour vous, & c'est aujourd'hui que je commence à sentir certains mouvemens interieurs qui m'avoient jusqu'à present été inconnus. Que ces sentimens impetueux viennent mal à propos! ils ne peuvent que me tourmenter. Dans un autre tems, ils auroient pû me rendre le plus heureux des hommes. Vous m'avez parlé souvent de la grandeur de vôtre amour; vous avez plus fait, vous m'en avez donné des preuves, en me disant pourtant, que ces preuves, quelque grandes qu'elles fussent, n'exprimoient pas assez vos sentimens. J'avois beaucoup de peine à vous croire en ce tems-là, mais que je vois bien aujourd'hui combien ces paroles pouvoient être vrayes, puisque dans ce moment que je vous écris, je me sens tout-à-fait incapable de vous exprimer

exprimer la moindre partie des mouvemens qui m'agitent, qui me tourmentent sans ceſſe, & qui me rendent miſerable : La perte de ma vie, ni celle de ma raiſon, ne ſuffiroient pas, ce me ſemble, à vous repreſenter l'inquiétude funeſte de mon ame, ni le pitoyable état de mon cœur. Que ne le voyez-vous ? ce ſeroit bien alors que vous ceſſeriez de m'accuſer, que vous n'apelleriez plus leger le ſujet qui m'oblige à retourner en France, & que vous déploreriez avec moi le malheureux état de ma condition, de ma fortune & de mon amour. En effet, je ſuis contraint à vous quitter lorſque je vous aime le plus, lorſque vous me témoignez plus d'amour que jamais, lorſque vous me ſoupçonnez de vous aimer le moins. Ainſi je cours le hazard de vous perdre, & de vous quitter à même tems. Helas ! quelle affliction ſeroit la mienne, ſi je vous perdois lorſque je ſouffre le plus pour l'amour de vous ? Vous étiez tout à moi, quand mes plaiſirs auſſi bien que mon inclination me rendoient tout à vous ; vous m'aimiez toûjours quand je ne bougeois de vôtre Convent ; vous faiſiez tout pour moi, quand je ne faiſois ni ne ſouffrois rien pour vous : quand je commence à endurer pour vous, ne m'aimerez vous plus ? Conſidérez qu'il eſt bien aiſé d'aimer une perſonne, auprés de laquelle on goûte mille contentemens, & qu'on eſt bien plus obligé d'aimer ceux

qui ſouffrent pour nous que ceux qui ſe divertiſſent par nous. J'ai ſavouré cent plaiſirs auprés de vous, vous m'aimiez. Je reſſens maintenant mille maux à cauſe de vous, ne m'en aimez pas moins; je vous en conjure, aimable perſonne! & je finis avec cette priere; auſſi bien vient-on de m'avertir que tout eſt prêt, & qu'on n'attend que moi: Ah! pourquoi m'attend-on? que n'eſt-on impatient, & que ne me laiſſe-t-on en ce païs? On ne le fera pas; il n'y a pas lieu de l'eſperer? Adieu donc, Mariane, & ſouvenez-vous de moi; ayez pitié des abſens, n'oubliez pas les ſoins que j'ai pris à vous donner de l'amour, en vous perſuadant la mienne: n'oubliez pas mes promeſſes, mes aſſurances, mes proteſtations, ni mes ſermens; oubliez encore moins les vôtres, par leſquels vous vous êtes mille fois donnée à moi pour toûjours. Penſez quelquefois à nos plaiſirs; penſez auſſi quelquefois à mon infortune, je me vais mettre ſur le plus infidéle des élemens. Que n'eſt-il auſſi le plus cruel? & s'il eſt vrai que je ne vous verrai plus, & que vous m'oublierez dans cette abſence (ce que je ne puis m'imaginer) que ne m'engloutit-il mille fois? Que ne fait-il échoüer mon vaiſſeau contre un banc de ſable? Que ne briſe-t-il contre un écueil? Et que ne fait-il en ma faveur le traitement qu'il a fait à cent perſonnes moins miſerables que moi? Si ce mal-

malheur m'arrive, ma douleur & mon deſeſpoir ne laiſſeront pas à la mer & aux vents la charge funeſte de me priver du jour ; & dans le chagrin mortel qui me ſaiſira de me voir abandonné par une perſonne que j'aimois plus que ma vie, j'aurai cette derniere ſatisfaction de mourir, & pour vous & par vous. Ne vous faites pas ce tort, ne me faites pas cette injuſtice, je crois que ſi vous m'ôtiez de vôtre ſouvenir, vous ſeriez auſſi blâmable que je ſerois à plaindre. Adieu.

SEPTIE'ME LETTRE.

NE tenons pas nos ſermens, mon cher, je vous prie, il coûte trop de les obſerver ; voyons-nous, & que ce ſoit, s'il ſe peut, tout à l'heure. Vous m'avez ſoupçonnée d'infidélité ; vous m'avez exprimé ces ſoupçons d'une maniere outrageante, mais je vous aime plus que moi-même, & je ne puis vivre ſans vous voir. A quoi bon de nous faire des abſences volontaires, n'en avons-nous pas aſſez d'inévitables à éprouver ? Venez rendre toute la joye à mon ame par un moment d'entretien en liberté. Vous me mandez que vous ne voulez venir que pour me demander pardon : Ah ! venez, quand ce ſeroit pour me dire des injures ; venez, je vous en conjure, j'aime mieux voir vos

yeux irritez, que de ne les point voir du tout. Mais helas ! je ne hazarde gueres, quand je laiſſe ce choix dans vôtre diſpoſition ; Je ſçai que je les verrai tendres & brûlans d'amour, il m'ont déja paru tels ce matin à l'Egliſe ; j'ai vû la confuſion de vôtre credulité, & vous avez dû voir dans les miens des aſſurances de vôtre pardon. Ne parlons plus de cette querelle, ou ſi nous en parlons, que ce ſoit pour en éviter une pareille à l'avenir. Comment pourrions-nous douter de nôtre amour, nous ne ſommes au monde que pour lui ? Je n'aurois jamais eu le cœur que j'ai, s'il n'avoit dû être plein de vôtre idée ; vous n'auriez pas l'ame que vous avez, ſi vous n'aviez pas dû m'aimer ; & ce n'eſt que pour vous aimer autant que vous êtes aimable, & que pour m'aimer autant que vous êtes aimé, que le Ciel nous a faits ſi capables d'amour l'un & l'autre. Mais dites-moi de grace, avez-vous ſenti tout ce que j'ai ſenti depuis que nous feignons de nous vouloir du mal ? Car nous ne nous en ſommes jamais voulu ; nous n'en avons pas la force, & nôtre étoile eſt plus puiſſante que tous les dépits. Grand Dieu ! que j'ai trouvé cette feinte pénible, que mes yeux ſe ſont fait de violences quand ils vous ont déguiſé leurs mouvemens, & qu'il faut être ennemi de ſoi-même pour ſe dérober un moment de bonne intelligence, quand on s'aime comme nous nous aimons,

aimons. Mes pas me portoient malgré moi où je devois vous rencontrer, mon cœur qui s'eſt fait une habitude ſi douce d'épanchement à vôtre rencontre, cherchoit mes yeux pour les répandre, & comme je m'efforçois de les lui refuſer, il me donnoit des élans ſecrets qui ne peuvent être compris que par ceux qui les ont éprouvez. Il me ſemble que vous avez été tout de même, je vous ai trouvé dans les lieux où le hazard ne pouvoit vous conduire; & s'il faut vous confier toutes mes vanitez, je n'ai jamais remarqué tant d'amour dans vos regards, que depuis que vous affectez de n'en plus laiſſer voir. Qu'on eſt inſenſé de ſe donner toutes ces gênes! Mais plûtôt qu'on fait bien de ſe montrer ainſi ſon ame tout entiere. Je connoiſſois toute la tendreſſe de la vôtre, & j'aurois diſtingué les mouvemens amoureux entre ceux de toutes les autres ames: mais je ne connoiſſois ni vôtre colere, ni vôtre fierté. Je ſavois bien que vous étiez capable de jalouſie, puiſque vous aimiez; mais je ne connoiſſois point le caractere que cette paſſion prenoit dans vôtre cœur; ç'auroit été trahiſon que de m'en laiſſer douter plus long-tems, & je ne puis m'empêcher de vouloir du bien à vôtre injuſtice, puis qu'elle m'a fait faire une découverte ſi importante. Je vous avois voulu jaloux, je vous l'ai trouvé; mais renoncez à vôtre jalouſie, comme je renonce à

ma curiosité. Quelque figure que prenne un Amant, il n'y en a point de si avantageuse pour luy, que celle d'un Amant heureux. C'est une grande erreur que de dire qu'un Amant est sot quand il est content, ceux qui ne sont pas aimables sous cette forme, le seroient encore moins sous une autre; & quand on n'a pas assez de délicatesse pour profiter du caractere d'un Amant satisfait, c'est la faute du cœur & non pas celle de la felicité. Hâtez-vous de venir confirmer cette verité, mon cher, je vous en prie. Je ne serois pas si peu délicate que d'en retarder l'instant par une si longue lettre, si je ne sçavois que vous ne pouvez me voir à l'heure que je vous écris. Quelque plaisir que je trouve à vous entretenir de cette sorte, je sçai bien lui préferer celui d'un autre entretien, il n'y a que moi qui goûte le plaisir de vous écrire, & vous partagez celui de me voir. Mais quoi? je ne puis avoir l'un qu'avec des ménagemens de bien-séance, & j'ai l'autre quand il me plaît. Presentement que tous les gens de nôtre maison reposent, & se croyent peut-être heureux de bien reposer, je joüis d'un bonheur que le repos le plus profond ne sçauroit me donner. Je vous écris, mon cœur vous parle, comme si vous deviez lui répondre; il vous immole ses veilles avec son impatience. Ah! qu'on est heureux quand on aime parfaitement, & que je plains

ceux

teux qui languiſſent dans l'oiſiveté qui naît de la liberté. Bon jour, mon cher, le jour commence à paroître ; il auroit paru bien plûtôt qu'à l'ordinaire s'il avoit conſulté mon impatience : mais il n'eſt pas amoureux comme nous, il faut lui pardonner ſa lenteur, & tâcher à la tromper par quelques heures de ſommeil, afin de la trouver moins inſuportable.

RE'PONSE
A LA VII. LETTRE.

N'Etoit-ce pas aſſez de mes malheurs ? Le deſeſpoir d'être réduit à vous abandonner, ne pouvoit-il pas ſeul me rendre aſſez infortuné, ſans qu'il falût y joindre vos déplaiſirs, auſquels je ſuis cent fois plus ſenſible qu'aux miens propres ? Quoi ! vous ne m'oubliez pas ? Vous penſez encore à un miſerable ? Vous vous réjoüiſſez de mon amour ? Ah ! ç'en eſt aſſez, contentez-vous de me plaindre, & ne prenez pas autant de part à mes chagrins que moi-même. Il n'eſt pas juſte que vous vous affligiez autant de ma perte que je fais de la vôtre. Vous trouverez en mille lieux un honnête homme ſur lequel vos yeux feront les mêmes effets qu'ils ont fait ſur moi, & pour qui vous pouvez avoir de la tendreſſe. Mais que dis-je ?

ſouffrirois-je que vous euſſiez pour quelqu'autre ces ſentimens que vous avez juré mille fois ne pouvoir avoir que pour moi ? Si je vous croyois capable d'un tel changement, je ne ſçai de quel excés je ne ſerois point capable moi-même : & cet heureux que vous auriez choiſi pour occuper ma place, ne ſeroit pas aſſuré de ſa vie, tant que je ſerois en état de hazarder la mienne. Je vous demande pardon de cet emportement, il eſt bien difficile de garder un ſang froid en une pareille matiere ; modérez pourtant un peu vos tranſports, & ſi vous prenez mes plaiſirs de France pour la cauſe de vos douleurs, aprenez combien elles ont peu de fondement. L'image de la Mariane que j'avois ſi profondement gravé dans le cœur, fut la premiere choſe qui aprés m'avoir occupé pendant tout le tems de mon voyage, occupa encore mon eſprit à l'entrée de mon païs. Et vous le dirai-je ? ce fut cette image qui étouffa en moi certains ſentimens de joye qui ſont ſi naturels à ceux qui peuvent revoir leur Patrie. Je penſai d'abord à vous, & voyant que ce n'étoit pas le lieu où il faloit vous chercher, au contraire que c'étoit celui où je ne vous trouverois jamais, je faillis à tomber dans ce pitoyable état auquel vous m'aprenez dans vôtre Lettre que vous avez été. Je vis mes parens, je reçûs des viſites de mes amis, & j'en rendis quelques autres ; & parmi

parmi tant de sujets d'une joye, au moins aparente, je témoignai un déplaisir si évident, & un chagrin si violent, que les plus insensibles eurent pitié de l'état où ils me voyoient : Ils se doutoient bien que j'avois aporté cette maladie de Portugal, mais ils en ignoroient la cause, & j'étois le seul qui sçavoit l'origine de mon mal, & le remede qu'il y faudroit aporter : Combien de fois ai-je souhaité de pouvoir soulager mes douleurs, en les partageant, & en les communiquant ! J'ai regretté mille fois l'absence de Dona Brites, par le moyen de laquelle je vous ai souvent exprimé mon amour. Je ne vous dirai pas avec quelle ardeur j'ai souhaité vôtre presence, quelle résolution j'ai faite pour la recouvrer : si vous m'aimez, vous vous les imaginez assez, & vous pouvez les mesurer à l'envie que vous avez de me revoir : si vous ne m'aimez plus, qu'ai-je que faire de vous les representer, & de vous donner lieu de vous mocquer de mes inquiétudes ? enfin je ne goûte aucun repos, le jour & la nuit me sont également importuns : si j'ouvre les yeux au matin, je ne les ouvre qu'aux larmes, & j'ouvre aussi-tôt ma bouche aux soûpirs & aux plaintes ; la pensée de nôtre éloignement, & du peu d'aparence que je vois à nous raprocher, me jette dans une mélancolie insurmontable. Si je les ferme le soir, les songes & les visions me remplissent l'esprit de Mariane, quelquefois

quefois de Mariane preſente, & je ſuis au deſeſpoir à mon réveil de voir la fauſſeté de mes ſonges & le renverſement de ma joïe ; quelquefois de Mariane abſente, & je ſuis encore au deſeſpoir de voir à mon réveil que les choſes les plus trompeuſes deviennent certaines & indubitables, & ſont des Oracles aſſurez qui me prédiſent des maux inévitables, & qui me les repreſentent à toutes heures pour ne me laiſſer pas un moment de repos & de quiétude. Voilà quelle eſt ma vie, voilà quels ſont mes plaiſirs & mes divertiſſemens ; voyez s'il y a lieu de me porter envie, & ſi je n'ai pas ſujet de former autant de plaintes que vous, contre cette cruelle abſencé qui nous ſépare ? J'étois en cet état quand je reçûs vôtre Lettre, je la baiſai mille fois avant que de l'ouvrir, & je ſentis dans mon ame un mouvement de joïe qui m'étoit inconnu depuis que je vous avois quittée ! Je l'ouvris ; j'y vis des caracteres que mes yeux ne pûrent démentir, & je fus ſurpris que vous euſſiez pû trouver la commodité de m'écrire. J'apris en la liſant, que vôtre Frere vous avoit donné l'occaſion de me donner de vos nouvelles. Que je pardonnai de bon cœur alors à toute vôtre famille, les empêchemens qu'elle avoit taché d'aporter à nôtre commune ſatisfaction, les obſtacles qu'elle y avoit mis, la haine qu'elle avoit conçûë contre moi, & tout

ce

ce qu'elle avoit pû nous faire souffrir, tant à vôtre considération qu'à la mienne: que je lui voulus de bien de cette derniere action, qui récompense avec avantage toutes les précédentes: Je l'apelai l'auteur de mon bonheur, & lui voüai dés-lors une amitié aussi grande, que l'amour que je vous ai si souvent jurée. Mais mon cœur, que vos maux, vos douleurs, que vos desespoirs, que vos apréhensions, que vos plaintes me toucherent sensiblement. J'en vins jusqu'à souhaiter de ne vous avoir jamais aimée, de n'avoir jamais été aimé de vous, puisque c'étoit mon amour & la vôtre qui vous causoient tant de déréglemens. La perte de vôtre santé altera d'abord la mienne. Vôtre évanoüissement, ce abandon de vos sens, m'abandonna à la fureur, & presqu'à la mort, car j'avois crû jusqu'à present que ce n'étoit qu'auprés de moi, que vous êtiez sujette à des abandonnemens. Ah! conservez-vous, n'exposez pas ainsi nos deux vies, quittez ces souffrances, quelques cheres qu'elles vous soient à cause de moi; c'est par là qu'elles me sont insuportables, & je ne les puis endurer en vous, sur tout tant que vous m'en considérerez comme l'auteur, & que vous m'en croirez l'unique sujet. Helas! si les douleurs que je souffre, ou que je pourois endurer à l'avenir, suffisoient pour apaiser les vôtres; vous seriez bien-tôt convaincuë que vous n'avez nulle

raiſon de vous plaindre & de m'accuſer. S'il ne falloit que ma vie pour vous délivrer de tous vos maux, vous verriez bien, par la diligence que j'aporterois à vous la ſacrifier, que je n'ai rien de plus cher que vôtre repos. Cependant vous me reprochez de vous avoir renduë malheureuſe, comme ſi j'étois moi-même exemt de ces triſteſſes dévorantes, qui me rendent la vie ſi ennuyeuſe & ſi inſuportable, & qui ne me font trouver que des pointes & que des épines, où les autres ne rencontrent que des Lis & des Roſes. Ah! de grace, ceſſez de m'accuſer, auſſi bien que de me ſoupçonner que je puiſſe aimer en ces lieux quelqu'autre que vous; je ſçai que je n'y trouverai jamais tant de charmes que j'en ai admiré en vôtre perſonne; mais quand il ſeroit poſſible que j'en trouvaſſe encore davantage, je ne trouverois pas chez moi un cœur propre à recevoir de nouvelles impreſſions, ni à prendre celles que vous y avez miſes. Je vous aime trop pour former jamais un pareil deſſein, bien loin de l'executer, le changement, ni la diſtance des lieux n'aporte aucune alteration à mon amour; il n'en aporte qu'à mes plaiſirs: Je goûtois plus de douceurs en vous aimant en Portugal; je ſouffre plus de maux en vous aimant en France. Voilà toute la difference que j'y trouve, mais je vous aime toûjours & par tout. Je reſſens en tous lieux la ſatisfaction

de

de vous aimer, & celle que donne l'esperance d'être aimé. Je ne saurois vivre sans l'un ni l'autre ; je répons du premier, répondez-moi du second. Adieu, ne vous abandonnez plus si fort à la douleur ; ne me soupçonnez d'aucune indifference, d'aucun changement, ni d'aucun oubli : doutez moins de moi que de vous-même ; mais pourtant aimez-moi toûjours beaucoup, & plaignez moi un peu ; je vous en donne chaque jour sujet par les maux que j'endure. Adieu.

HUITIE'ME LETTRE.

COnsidere, mon cher, jusqu'à quel excés tu as manqué de prévoyance. Ah malheureux ! tu as été trahi, & tu m'as trahie par des esperances trompeuses. Une passion sur laquelle tu avois fait tant de projets de plaisirs, ne te cause presentement qu'un mortel desespoir, qui ne peut être comparé qu'à la cruauté de l'absence qui le cause. Quoi cette absence, à laquelle ma douleur, toute ingenieuse qu'elle est, ne peut donner un nom assez funeste, me privera donc pour toûjours de regarder ces yeux dans lesquels je voyois tant d'amour, & qui me faisoient connoître des mouvemens qui me combloient de joye, qui me tenoient lieu de toutes choses, & qui enfin me suffisoient à

Helas

Helas les miens ſont privez de la ſeule lumiére qui les animoit, il ne leur reſte que des larmes, & je ne les ai employez à aucun uſage qu'à pleurer ſans ceſſe, depuis que j'apris que vous étiez réſolu à un éloignement qui m'eſt inſuportable; qui me fera mourir en peu de tems. Cependant il me ſemble que j'ai quelque attachement pour des malheurs, dont vous êtes la ſeule cauſe: Je vous ai deſtiné ma vie auſſi-tôt que je vous ai vû; & je ſens quelque plaiſir en vous la ſacrifiant. J'envoye mille fois le jour mes ſoûpirs vers vous, ils vous cherchent en tous lieux, & ils ne me raportent pour toute récompenſe de tant d'inquiétudes, qu'un avertiſſement trop ſincere que me donne ma mauvaiſe fortune, qui a la cruauté de ne pas ſouffrir que je me flate, & qui me dit à tous momens, ceſſe, ceſſe Mariane infortunée, de te conſumer vainement, & de chercher un Amant que tu ne verras jamais, qui a paſſé les Mers pour te fuïr: qui eſt en France au milieu des plaiſirs, qui ne penſe pas un ſeul moment à tes douleurs, & qui te diſpenſe de tous ces tranſports, deſquels il ne te ſçait aucun gré? Mais non, je ne puis me réſoudre à juger ſi injurieuſement de vous, & je ſuis trop intereſſée à vous juſtifier: Je ne veux point m'imaginer que vous m'ayez oubliée. Ne ſuis-je pas aſſez malheureuſe, ſans me tourmenter par de faux ſoupçons? Et pour-

quoi

quoi ferois-je des efforts pour ne me plus ſouvenir de tous les ſoins que vous avez pris de me témoigner de l'amour ? J'ai été ſi charmée de tous ces ſoins, que je ſerois bien ingrate ſi je ne vous aimois avec les mêmes emportemens que ma paſſion me donnoit quand je joüiſſois des témoignages de la vôtre. Comment ſe peut-il faire que les ſouvenirs des momens ſi agréables, ſoient devenus ſi cruels ? & faut-il que contre leur nature ils ne ſervent qu'à tyranniſer mon cœur ? Helas ! vôtre derniere Lettre le réduiſit en un étrange état : Il eut des mouvemens ſi ſenſibles, qu'il fit ce ſemble, des efforts pour ſe ſéparer de moi, & pour vous aller trouver : Je fus ſi accablée de toutes ces émotions violentes, que je demeurai plus de trois heures abandonnée de tous mes ſens : Je me défendis de revenir à une vie que je dois perdre pour vous, puiſque je ne puis la conſerver pour vous : Je revis enfin, malgré moi, la lumiere ; je me flatois de ſentir que je mourois d'amour ; d'ailleurs j'étois bien aiſe de n'être plus expoſée à voir mon cœur déchiré par la douleur de vôtre abſence. Aprés ces accidens, j'ai eu beaucoup de differentes indiſpoſitions : Mais puis-je jamais être ſans maux, tant que je ne vous verrai pas ? Je les ſuporte cependant ſans murmurer, puis qu'ils viennent de vous. Quoi ? eſt-ce là la récompenſe que vous me donnez

pour

pour vous avoir ſi tendrement aimé ? Mais il n'importe, je ſuis réſoluë à vous adorer toute ma vie, & à ne voir jamais perſonne ; & je vous aſſure que vous ferez bien auſſi de n'aimer perſonne. Pouriez-vous être content d'une paſſion moins ardente que la mienne ? Vous trouverez peut-être plus de beauté (vous m'avez pourtant dit autrefois que j'étois aſſez belle) mais vous ne trouverez jamais tant d'amour, & tout le reſte n'eſt rien. Ne rempliſſez plus vos Lettres de choſes inutiles, & ne m'écrivez plus de me ſouvenir de vous. Je ne puis vous oublier, & je n'oublie pas auſſi que vous m'avez fait eſperer que vous viendrez paſſer quelque tems avec moi. Helas ! pourquoi n'y voulez-vous pas paſſer toute vôtre vie ? S'il m'étoit poſſible de ſortir de ce malheureux Cloître, je n'attendrois pas en Portugal l'effet de vos promeſſes, j'irois, ſans garder aucune meſure, vous chercher, vous ſuivre, & vous aimer par tout le monde ; Je n'oſe me flâter que cela puiſſe être, je ne veux point nourir une eſperance qui me donneroit aſſurément quelque plaiſir, & je ne veux plus être ſenſible qu'aux douleurs. J'avouë cependant que l'occaſion que mon frere m'a donné de vous écrire, a ſurpris en moi quelques mouvemens de joye, & qu'elle a ſuſpendu pour un moment le deſeſpoir où je ſuis. Je vous conjure de me dire pourquoi vous vous êtes

attaché

attaché à m'enchanter comme vous avez fait, puiſque vous ſçaviez bien que vous deviez m'abandonner ? Et pourquoi avez-vous été ſi acharné à me rendre malheureuſe ? que ne me laiſſez-vous en repos dans mon Cloître ? Vous avois-je fait quelque injure ? Mais je vous demande pardon. Je ne vous impute rien : Je ne ſuis pas en état de penſer à ma vengeance, & j'accuſe ſeulement la rigueur de mon deſtin. Il me ſemble qu'en nous ſéparant, il nous a fait tout le mal que nous pouvions craindre ; il ne ſauroit ſéparer nos cœurs : l'amour qui eſt plus puiſſant que lui les a unis pour toute nôtre vie. Si vous prenez quelque interêt à la mienne, écrivez-moi ſouvent. Je mérite bien que vous preniez quelque ſoin de m'aprendre l'état de vôtre cœur & de vôtre fortune ; ſur tout venez me voir. Adieu, je ne puis quiter ce papier ; il tombera entre vos mains ; je voudrois bien avoir le même bonheur. Hélas ! inſenſée que je ſuis, je m'aperçois que cela n'eſt pas poſſible. Adieu, je n'en puis plus. Adieu, aimez-moi toûjours, & faites-moi ſouffrir encore plus de maux.

RE'PONSE
A LA VIII. LETTRE.

JUſqu'à quand dureront vos ſoupçons ! Ces ſentimens injurieux que vous avez de moi, ne finiront-ils jamais, de me croire coupable, quoi que je ne ſois que malheureux ? Helas ! quel eſt l'état où je me trouve réduit ? Cruelle & funeſte abſence, quel deſordre n'aporte-tu pas ? & quelles ſuites dangereuſes n'as-tu pas ? parce que je ſuis abſent, eſt-ce une néceſſité abſoluë que je ſois lâche, que je ſois infidéle, perfide & parjure. Ah ! Mariane, je ſuis au deſeſpoir, & de ce que vous m'accuſez avec tant d'injuſtice, & des maux que vous endurez avec tant de rigueur pour l'amour de moi. Je n'ai pas eu un ſeul moment de plaiſir depuis mon départ, j'ai été comme enſeveli dans les chagrins & dans les déplaiſirs ; la vie m'a été un continuel ſuplice ; j'attendois de vos Lettres quelque ſoulagement à mes continuelles douleurs, & cependant elles augmentent, & les rendent abſolument incurables. Tous les caracteres, tous les termes, & toutes les lignes en ſont empoiſonnées, ſi j'y aprens que vous vivez, j'y aprens en même tems que vous n'y vivez que pour ſouffrir, & que vous mourez chaque

chaque jour ſous des tourmens étranges & inconcevables ; ſi j'y vois que vous vous ſouvenez de moi, je vois bien-tôt que ce n'eſt que pour m'accuſer, & pour m'imputer tous les maux que vous endurez : ſi vous m'y marquez que vous m'aimez, c'eſt ou pour me reprocher que je ne vous aime pas, ou pour me dire que vous mourez : Ne ſçauriez-vous vivre ſans ſouffrir ? Quoi que vous diſiez de mes ſentimens, je juge bien facilement par moi-même que vous ne le pouvez pas. Au moins ſouvenez-vous de moi ſans m'accuſer, & aimez-moi ſans mourir : Souffrez, Mariane, je n'oſe pas vous dire de ne ſouffrir plus, parce que je ne vous veux pas conſeiller de ne m'aimer plus, & que je ſçai quand on aime une perſonne abſente, qu'il faut ou ſouffrir ou mourir : Je ne veux pas vous diſpenſer d'une néceſſité de laquelle je prétens ne me diſpenſer jamais. Dure extrémité ! qui m'oblige à prier de ſouffrir, une perſonne pour laquelle je ſouffrirois tous les tourmens imaginables, pour laquelle je m'expoſerois aux plus cruels dangers, & pour laquelle j'expoſerois mille fois mille vies ſi je les avois : Souffrez pourtant, j'y conſens, mais ne vous imaginez pas contre la verité, & contre toutes les aparences, que ce ſoit pour un infidéle que vous ſouffrez ; Souvenez-vous de quelle maniere je vous ai aimée, & combien vous m'avez aimé : Voyez ce que j'ai fait, & ce que je dois

faire,

faire, & ne vous défiez ni de mon amour, ni de mon devoir : Remettez-vous dans l'eſprit tout ce que j'ai pû vous dire autrefois, pour vous perſuader que je vous adorois : Penſez à mes promeſſes ſi ſouvent réïterées, de n'aimer jamais autre que vous : Souvenez-vous encore que vous m'avez crû, & que cette croyance a été l'origine de ma felicité, & qu'elle vous a obligée à m'aimer, & à me faire paſſer tant & tant de doux momens. Il eſt vrai que j'ai quitté ces plaiſirs en quittant le Portugal, mais je n'ai pas quitté ma paſſion : on ne s'en défait pas ſi aiſément, elle m'eſt trop chere pour ne la pas conſerver tout le reſte de mes jours : c'eſt la ſeule rivale que vous avez dans mon cœur, qui ne la ſeroit pas ſi elle n'étoit vôtre ouvrage. N'en ſoyez pas jalouſe, c'eſt cette paſſion qui me dit inceſſamment de vous aimer. Adore, me dit-elle à tous momens, adore ta chere Mariane, ne me conſerve que pour l'amour d'elle, elle m'a donné la naiſſance; c'eſt à toi de m'entretenir, ſi je ne puis plus paroître dans tes yeux & dans ta bouche, fais que je paroiſſe dans ton cœur & dans tes Lettres. En verité j'ai quelque ſujet de me plaindre de vous : & s'il eſt vrai que je ſois bien dans vôtre cœur, il eſt encore plus vrai que je ſuis bien mal dans vôtre eſprit. Vos ſoupçons me ſont étrangement injurieux : Je ne vous aurois jamais crûë capa-

ble

ble de pareils ſentimens en mon endroit. Qu'ai-je fait ? Qu'eſt-il arrivé depuis mon départ qui ait pû vous obliger à quitter cette confiance que vous aviez auparavant en moi ? Qu'ai-je fait, méchante, depuis ce tems, que pleurer, que me plaindre, que vous aimer ? Ce procedé vous paroit-il d'un inconſtant & d'un homme attaché à quelque beauté de France, comme vous me le reprochez ? Cependant vous m'accuſez, & peu s'en faut que vous ne me condamniez ſur ce que je ne vous écris pas aſſez ſouvent. Helas ! en aime-t-on moins pour en écrire moins ? Avant que nôtre mauvaiſe fortune nous eût ſéparez, croyez-vous que je ne vous aimaſſe que pendant le tems que je vous entretenois, & que ma flâme prit fin avec la converſation ? Je vous aimois en vous quittant, je vous aimois en me promenant, je vous aimois en retournant vous voir, & toûjours auſſi ardemment que je vous aimois entre mes bras. Quand je ne pouvois pas vous le dire, vous m'avez dit cent fois que vous me le diſiez à vous-même, & que vous repaſſiez dans vôtre eſprit mes aſſurances & mes proteſtations. Que n'en faites-vous autant aujourd'hui ? Ah ! c'eſt que vous ne m'aimez plus, je le vois bien, & la ſeule choſe que j'apréhendois tant eſt enfin arrivée ? C'eſt tout ce que je puis m'imaginer d'une perſonne qui ne me demande que du papier pour preuve de mon amour.

Conſi-

Conſidérez la difference de vos prieres & des miennes. Je vous prie de m'aimer toûjours, vous me priez de vous écrire ; je vous demande l'effet de tant de promeſſes que vous m'avez faites de me conſerver vôtre cœur, de ne m'oublier jamais, de penſer continuellement à moi, & vous me demandez des Lettres. Il eſt vrai que vous me demandez moi-même. Ah ! je ſuis un ingrat, ou plûtôt un inſenſé ; vous m'aimez plus que je ne mérite, bien que vous ne m'aimiez pas plus que je vous aime. Que cette derniere demande m'eſt avantageuſe, elle me paroît pourtant inutile. Ne ſuis-je pas à vous? Helas ! je ſuis tant à vous, que je ne ſuis pas à moi ; je ne penſe qu'à vous, je ne vis que pour vous : vos douleurs ſont les miennes : vos afflictions me tourmentent : vos maux me tuënt ; puis-je mieux être à vous ? Plût au Ciel que la nouvelle de la paix qu'un Officier François vous a donnée fût vraye, ce ſeroit à vos genoux que je vous irois confirmer que je vous aime : je les moüillerois de mes larmes, & je mourrois de joye de me voir rejoint à la perſonne dont l'abſence me fait mourir de regret. Ah ! que vous n'auriez plus ſujet d'aprehender un ſecond éloignement, ſi ma bonne fortune me pouvoit ramener une ſeconde fois dans vôtre chambre. Je ſçai trop bien maintenant quelles ſont les cruautez de l'abſence, maintenant pour m'y retourner expo-

exposer : mais helas ! ne pourai-je me voir un jour en état d'executer ce que je vous promets : cette paix dont vous me parlez est-elle assurée ? Je le souhaitte, & je n'ose pas le croire : je suis trop malheureux pour qu'un tel bonheur m'arrive ? J'apréhende effroyablement ce que vous me dites, *je ne vous verrai peut-être jamais.* Ce n'est pas, ma chere ame, que je vous aye abandonnée : j'abandonnerois mes biens, ma fortune & ma vie, plûtôt que vous ; c'est le bonheur qui nous a abandonné l'un & l'autre, & sans lequel il est bien difficile que nous nous revoyons. Que cette pensée est funeste ! quelle est contraire à nôtre repos ! Helas ! c'est celle-là même qui est la cause de vôtre desespoir, & de vôtre évanoüissement. Ah ! Mariane, je suis donc la cause de l'un & de l'autre, & je me contente de pleurer, & de soûpirer pour vous, au même tems que vous mourez pour moi. Ah ! cruel, que je suis barbare & impitoyable, vos yeux perdent la lumiere & leur éclat ordinaire, & les miens se contentent de répandre des larmes ; vôtre belle bouche se ferme, & la mienne ne s'ouvrira qu'à quelques sanglots : tous vos sens vous abandonnent, & les miens sont encore assez à moi pour vous consoler, & j'ose vous assurer avec tout cela que je vous aime. Adieu, je me meurs de honte de n'être pas mort de desespoir & d'amour,

&

& si les destins me sont encore assez ennemis pour me faire survivre à ma honte, & pour prolonger la fureur où me jettent les sentimens que j'ai presentement, il n'est ni guerre ni danger qui m'empêche de retourner en Portugal, & d'aller sacrifier à vos pieds, & peut-être, helas! à vôtre tombeau, la vie la plus lâche de tous les Amans, & de celui qui méritoit le moins vos faveurs. Je ne puis plus vous écrire, je suis indigne de prendre cette liberté, mes sens qui le reconnoissent se révoltent contre moi; mon esprit me refuse de me fournir des pensées, & ma main de les écrire; à peine vous puis-je assurer que malgré tout mon procedé, il ne laisse pas d'être trés vrai que je vous aime plus que toutes choses. Adieu.

NEUVIE'ME LETTRE.

IL me semble que je fais le plus grand tort du monde aux sentimens de mon cœur, de tâcher de vous les faire connoître en vous les écrivant; que je serois heureuse si vous en pouviez bien juger par la violence des vôtres! mais je ne dois pas m'en raporter à vous, & je ne puis m'empêcher de vous dire, bien moins vivement que je ne le sens, que vous ne deviez pas me maltraiter comme vous faites par un oubli qui me met au desespoir

ſeſpoir, & qui eſt même honteux pour vous ; il eſt bien juſte au moins que vous ſouffriez, que je me plaigne des malheurs que j'avois bien prévûs quand je vous vis réſolu de me quitter. Je connois bien que je ſuis abuſée, lorſque j'ai penſé que vous auriez un procedé de meilleure foi qu'on n'a accoûtumé d'avoir, parce que l'excés de mon amour me mettoit, ce ſemble, au deſſus de toutes ſortes de ſoupçons, & qu'il méritoit plus de fidélité qu'on n'en trouve ordinairement : Mais la diſpoſition que vous avez à me trahir, l'emporte enfin ſur la juſtice que vous devez à tout ce que j'ai fait pour vous : Je ne laiſſerois pas d'être bien malheureuſe ſi vous ne m'aimiez que parce que je vous aime, & je voudrois tout devoir à vôtre ſeule inclination ; mais je ſuis ſi éloignée d'être en cet état, que je n'ai pas reçû une ſeule Lettre de vous depuis ſix mois : J'attribuë tout ce malheur à l'aveuglement avec lequel je me ſuis abandonnée à m'attacher à vous : Ne devois-je pas prévoir que mes plaiſirs finiroient plûtôt que mon amour ? Pouvois-je eſperer que vous demeureriez toute vôtre vie en Portugal, & que vous renonceriez à vôtre fortune & à vôtre païs pour ne penſer qu'à moi ? Mes douleurs ne peuvent recevoir aucun ſoulagement, & le ſouvenir de mes plaiſirs me comble de deſeſpoir ; Quoi ! tous mes deſirs ſeront donc inutiles ;

& je ne vous verrai jamais en ma chambre avec toute l'ardeur & tout l'emportement que vous me faiſiez voir ? Mais helas ! je m'abuſe, & je ne connois que trop que tous les mouvemens qui occupoient ma tête & mon cœur, n'étoient excitez en vous que par quelques plaiſirs, & qu'ils finiſſoient auſſi-tôt qu'eux, il faloit que dans ces momens trop heureux j'apellaſſe ma raiſon à mon ſecours, pour modérer l'excés funeſte de mes délices & pour m'annoncer tout ce que je ſouffre preſentement : mais je me donnois tout à vous, & je n'étois pas en état de penſer à ce qui eût pû empoiſonner ma joïe, & m'empêcher de joüir pleinement des témoignages ardens de vôtre paſſion ; je m'apercevois trop agréablement que j'étois avec vous pour penſer que vous ſeriez un jour éloigné de moi : Je me ſouviens pourtant de vous avoir dit quelquefois que vous me rendriez malheureuſe : mais ces frayeurs étoient bien-tôt diſſipées, & je prenois plaiſir à vous les ſacrifier, & à m'abandonner à l'enchantement & à la mauvaiſe foi de vos proteſtations : Je voi bien le remede à tous mes maux, & j'en ſerois bien-tôt délivrée ſi je ne vous aimois ? Mais helas ! quel remede ? non, j'aime mieux ſouffrir encore davantage que vous oublier. Helas ! cela dépend-il de moi, je ne puis me reprocher d'avoir ſouhaité un ſeul moment de ne vous plus aimer ;

Vous

Vous êtes plus à plaindre que je ne ſuis, & il vaut mieux ſouffrir tout ce que je ſouffre, que de joüir des plaiſirs languiſſans que vous donnent vos Maîtreſſes de France. Je n'envie point vôtre indifference, & vous me faites pitié. Je vous défie de m'oublier entierement. Je me flate de vous avoir mis en état de n'avoir ſans moi que des plaiſirs imparfaits, & je ſuis plus heureuſe que vous, puiſque je ſuis plus occupée. L'on m'a fait depuis peu Portiere en ce Convent, tous ceux qui me parlent croyent que je ſuis fole, je ne ſçai ce que je leur répons; & il faut que les Religieuſes ſoient auſſi inſenſées que moi pour m'avoir crû capable de quelque ſoin. Ah! j'envie le bonheur d'Emanuel & de Franciſque; Pourquoi ne ſuis-je pas inceſſamment avec vous comme eux? Je vous aurois ſuivi, & je vous aurois aſſurément ſervi de meilleur cœur; je ne ſouhaite rien en ce monde que vous voir, au moins ſouvenez-vous de moi: Je me contente de vôtre ſouvenir, mais je n'oſe m'en aſſurer. Je ne bornois pas mes eſperances à vôtre ſouvenir quand je vous voyois tous les jours, mais vous m'avez bien apris qu'il faut que je me ſoûmette à tout ce que vous voudrez: cependant je ne me repens point de vous avoir adoré, je ſuis bien aiſe que vous m'ayez ſéduite: vôtre abſence rigoureuſe, & peut-être éternelle ne diminuë en rien l'emportement de

mon amour ; je veux que tout le monde le ſçache, je n'en fais point un myſtere, & je ſuis ravie d'avoir fait tout ce que j'ai fait pour vous contre toute ſorte de bien-ſéance. Je ne mets plus mon honneur & ma religion qu'à vous aimer éperduëment toute ma vie, puiſque j'ai commencé à vous aimer : Je ne vous dis point toutes ces choſes pour vous obliger à m'écrire. Ah ! ne vous contraignez point, je ne veux de vous que ce qui viendra de vôtre mouvement, & je refuſe tous les témoignages de vôtre amour, dont vous pouriez vous empêcher : J'aurai du plaiſir à vous excuſer, parce que vous aurez peut-être du plaiſir à ne pas prendre la peine de m'écrire ; & je me ſens une profonde diſpoſition à vous pardonner toutes vos fautes. Un Officier François a eu la charité de me parler ce matin plus de trois heures de vous, il m'a dit que la paix de France étoit faite ; ſi cela eſt, ne pouriez-vous pas me venir voir & m'emmener en France ? mais je ne le mérite pas : Faites tout ce qu'il vous plaira, mon amour ne dépend plus de la maniere dont vous me traiterez. Depuis que vous êtes parti, je n'ai pas eu un ſeul moment de ſanté, & je n'ai aucun plaiſir qu'en nommant vôtre nom mille fois le jour. Quelques Religieuſes qui ſçavent l'état déplorable où vous m'avez plongée, me parlent de vous fort ſouvent. Je ſors

le

le moins qu'il m'eſt poſſible de ma chambre, où vous êtes venu tant de fois, & je garde ſans ceſſe vôtre portrait, qui m'eſt mille fois plus cher que ma vie ; j'y prends quelque plaiſir, mais il me donne auſſi bien du chagrin, lorſque je penſe que je ne vous reverrai peut-être jamais. Pourquoi faut-il qu'il ſoit poſſible que je ne vous voye peut-être jamais ? M'avez-vous pour toûjours abandonnée ? Je ſuis au deſeſpoir, vôtre pauvre Mariane n'en peut plus, elle s'évanoüit en finiſſant cette Lettre. Adieu, adieu, ayez pitié de moi.

RE'PONSE
A LA IX. LETTRE.

QUe j'aurois auſſi bien que vous, de choſes à vous dire, & que je vous en dirois beaucoup, ſi je croyois que vous ajoûtaſſiez quelque foi à mes paroles, & ſi je ne connoiſſois depuis quelque tems que vous avez conçû d'étranges & de peu favorables opinions de mon honneur & de mon amour ; j'ai en vain tâché de vous éclaircir de mes ſentimens, vous ne m'en prenez pas moins dans vôtre derniere Lettre, pour un infidéle, & pour un trompeur. Ah ! que j'avois bien prévû le malheur qui me devoit ar-

tranſports que vous étiez capable de donner : vous vous en reſſouvenez de ces tranſports & de ces plaiſirs ; mais vous ne voulez pas ſans doute vous reſſouvenir de la maniere avec laquelle je m'abandonnai aux uns & aux autres. Quand vous me reprochez que je paroiſſois avoir de la froideur même dans ces occaſions : ha ! Mariane, que dites-vous ? un rocher en eût-il été capable ? Avez-vous oublié combien mes petits emportemens vous donnoient de la joye ? Ne les avez-vous pas ſouvent admirez ? Ne vous en êtes-vous pas même quelquefois étonnée ? Vous en êtes venuë juſqu'à me dire que je vous aimois trop, & vous me dites aujourd'hui que je ne vous aimois pas même alors. Helas ! peut-être dirois-je vrai, ſi je vous diſois que vous ne m'aimez plus. Vous m'eſtimez trop peu pour m'aimer beaucoup. Je voi bien dans vos Lettres quelque choſe de bien tendre & de bien touchant, cela me fait bien du plaiſir ; mais je ne puis pas m'imaginer avec toutes vos paroles, que vous puiſſiez m'aimer tant, que vous croyez que je ne vous aime point, & que je ne vous aimai jamais. Changez donc d'opinion, ayez-en une meilleure de moi, quelques ſujets que j'aye de ſoupçonner vôtre fidelité, je ne vous en ai rien voulu encore faire ſçavoir ; je veux être

certain

certain de vôtre faute avant que de vous accuser. Cette jalousie m'eſt venuë depuis quelques jours, elle ne m'empêche pourtant pas de vous aimer de toute mon ame, & de vous prier d'être aſſurée que vos maux, dont vous continuez de me parler, me deviennent abſolument inſuportables, & quoique peut-être ils ne ſoient pas ſi grands chez vous, ils ſont extrêmes à mon égard. Ils me perſuadent que vous m'aimez, faites que la part que j'y prends, vous perſuade auſſi véritablement que je ſuis toûjours & tout à vous. Adieu.

DIXIE'ME LETTRE. (3)

QU'eſt-ce que je deviendrai ? Et qu'eſt-ce que vous voulez que je faſſe ? Je me trouve bien éloignée de tout ce que j'avois prévû. J'eſperois que vous m'écririez de tous les endroits où vous paſſeriez, & que vos Lettres ſeroient fort longues : Que vous ſoûtiendriez ma paſſion par l'eſperance de vous revoir ; qu'une entiere confiance en vôtre fidelité me donneroit quelque ſorte de repos, & que je demeurerois cependant dans un état aſſez ſuportable ſans d'extrêmes douleurs ; J'avois même penſé à quelques projets de faire tous les efforts dont je ſerois capable pour me guerir, ſi je pouvois connoître bien certainement que vous m'euſſiez

tout-à-fait oubliée. Vôtre éloignement : quelques mouvemens de dévotions : la crainte de rüiner entierement le reſte de ma ſanté par tant de veilles & par tant d'inquiétudes : le peu d'aparence de vôtre retour : la froideur de vôtre paſſion & de vos derniers adieux : vôtre départ fondé ſur d'aſſez méchans prétextes, & mille autres raiſons qui ne ſont que trop bonnes & que trop inutiles, ſembloient me promettre un ſecours aſſuré, s'il me devenoit néceſſaire : n'ayant enfin à combattre que contre moi-même, je ne pouvois jamais me défier de toutes les foibleſſes, ni apréhender tout ce que je ſouffre aujourd'hui : helas ! que je ſuis à plaindre de ne pas partager mes douleurs avec vous, & d'être toute ſeule malheureuſe : Cette penſée me tuë, & je meurs de frayeur, que vous n'ayez jamais été extrêmement ſenſible à tous nos plaiſirs. Oüi, je connois preſentement la mauvaiſe foi de vos mouvemens : vous m'avez trahie toutes les fois que vous m'avez dit que vousériez ravi d'être ſeul avec moi : Je ne dois qu'à mes importunitez vos empreſſemens & vos tranſports : vous aviez fait de ſang froid un deſſein de m'enflâmer : vous n'avez regardé ma paſſion que comme une victoire, & vôtre cœur n'en a jamais été profondément touché. N'êtes-vous pas bien malheureux, & n'avez-vous pas bien peu de délicateſſe de n'avoir pû profiter qu'en cette maniere

manière de mes emportemens ? Et comment eſt-il poſſible qu'avec tant d'amour je n'aye pû vous rendre tout-à-fait heureux ? je regrette pour l'amour de vous ſeulement les plaiſirs infinis que vous avez perdus : Faut-il que vous n'ayez pas voulu en joüir ? Ah ! ſi vous les connoiſſiez, vous trouveriez ſans doute qu'ils ſont plus ſenſibles que celui de m'avoir abuſée, & vous auriez éprouvé qu'on eſt beaucoup plus heureux, & qu'on ſent quelque choſe de bien plus touchant quand on aime violemment, que lors qu'on eſt aimé. Je ne ſçai ni ce que je ſuis, ni ce que je fais, ni ce que je deſire, je ſuis déchirée par mille mouvemens contraires. Peut-on s'imaginer un état ſi déplorable ? Je vous aime éperduëment, & je vous ménage aſſez pour n'oſer peut être ſouhaiter que vous ſoyez agité des mêmes tranſports. Je me tuërois, ou je mourrois de douleur ſans me tuër, ſi j'étois aſſurée que vous n'avez jamais aucun repos : que vôtre vie n'eſt que trouble & qu'agitation ; que vous pleurez ſans ceſſe, & que tout vous eſt odieux. Je ne puis ſuffire à mes maux, comment pourois-je ſuporter la douleur que me donneroient les vôtres, qui me ſeroient mille fois plus ſenſibles ; Cependant je ne puis auſſi me réſoudre à deſirer que vous ne penſiez point à moi ; & à vous parler ſincerement, je ſuis jalouſe avec fureur de tout ce qui vous donne de la joye, & qui touche

vôtre cœur & vôtre goût en France. Je ne ſçai pourquoi je vous écris ; je voi bien que vous aurez ſeulement pitié de moi ; & je ne veux point de vôtre pitié : J'ai bien du dépit contre moi-même, quand je fais réflexion ſur tout ce que je vous ai ſacrifié. J'ai perdu ma réputation ; je ſuis expoſée à la fureur de mes parens, à la ſeverité des Loix de ce païs contre les Religieuſes, & à vôtre ingratitude, qui me paroît le plus grand de tous les malheurs : Cependant je ſens bien que mes remords ne ſont pas véritables, que je voudrois du meilleur de mon cœur avoir couru pour l'amour de vous de plus grands dangers, & que j'ai un plaiſir funeſte d'avoir hazardé ma vie & mon honneur ; tout ce que j'ai de plus précieux ne devoit-il pas être en vôtre diſpoſition ? Et ne dois-je pas être bien aiſe de l'avoir employé comme j'ai fait ? Il me ſemble même que je ne ſuis gueres contente, ni de mes douleurs, ni de l'excez de mon amour, quoique je ne puiſſe, helas ! me flater aſſez pour être contente de vous. Je vis, infidéle que je ſuis, & je fais autant de choſes pour conſerver ma vie que pour la perdre : Ah ! j'en meurs de honte ; mon deſeſpoir n'eſt donc que dans mes Lettres ? Si je vous aimois autant que je vous l'ai dit mille fois, ne ſerois-je pas morte il y a long-tems ? Je vous ai trompé, c'eſt à vous à vous plain-

dre

dre de moi. Helas ! pourquoi ne vous en plaignez-vous pas ? Je vous ai vû partir, je ne puis eſperer de vous voir jamais de retour, & je reſpire cependant : Je vous ai trahi, je vous en demande pardon, mais ne me l'accordez pas : Traitez moi ſeverement ; ne trouvez point que mes ſentimens ſoient aſſez violens ; ſoyez plus difficile à contenter ; mandez-moi que vous voulez que je meure d'amour pour vous ; & je vous conjure de me donner ce ſecours, afin que je ſurmonte la foibleſſe de mon ſexe, & que je finiſſe toutes mes irréſolutions par un véritable deſeſpoir. Une fin tragique vous obligeroit ſans doute à penſer ſouvent à moi, ma mémoire vous ſeroit chere, & vous ſeriez peut-être ſenſiblement touché d'une mort extraordinaire ; ne vaut elle pas mieux que l'état où vous m'avez réduite ? Adieu, je voudrois bien ne vous avoir jamais vû. Ah ! je ſens vivement la fauſſeté de ce ſentiment, & je connois dans le moment que je vous écris, que j'aime bien mieux être malheureuſe en vous aimant, que de ne vous avoir jamais vû. Je conſens donc ſans murmure à ma mauvaiſe deſtinée, puiſque vous n'avez pas voulu la rendre meilleure. Adieu, promettez moi de me regretter tendrement, ſi je meurs de douleur, & qu'au moins la violence de ma paſſion vous donne du dégoût & de l'éloignement pour toutes

cho-

choſes. Cette conſolation me ſuffira, & s'il faut que je vous abandonne pour toûjours, je voudrois bien ne vous laiſſer pas à une autre. Ne ſeriez-vous pas bien cruel de vous ſervir de mon deſeſpoir pour vous rendre plus aimable, & pour faire voir que vous avez donné la plus grande paſſion du monde? Adieu encore une fois, je vous écris des Lettres trop longues, je n'ai pas aſſez d'égard pour vous, je vous en demande pardon, & j'oſe eſperer que vous aurez quelque indulgence pour une pauvre inſenſée, qui ne l'étoit pas, comme vous ſçavez, avant qu'elle vous aimât. Adieu, il me ſemble que je vous parle trop ſouvent de l'état inſuportable où je ſuis; cependant je vous remercie dans le fond de mon cœur du deſeſpoir que vous me cauſez, & je déteſte la tranquilité où j'ai vécu avant que je vous connuſſe. Adieu, ma paſſion augmente à chaque moment. Ah! que j'ai de choſes à vous dire.

RE'PONSE
A LA X. LETTRE.

C'Est maintenant que je connois bien ce que j'ai perdu, & la haute felicité dont je suis déchû ; je n'aurois jamais crû que l'absence fût un si grand mal, & qu'elle causât tant d'ennuis lors même qu'elle semble devoir donner quelques plaisirs. J'ai quitté la chose du monde qui m'étoit encore la plus chere ; je prévoyois bien quelque chose de fâcheux & de cruel dans cette séparation, mais je croyois que ces rigueurs seroient beaucoup adoucies par l'assurance dans laquelle je serois de vôtre amour, & par celle que je vous donnerois de la continuation de la mienne. Je croyois lorsque je vous voyois toûjours, qu'avec toutes ces conditions, je pourois un jour ne vous voir pas sans être extraordinairement malheureux. Cependant je voi bien le contraire de ce que je m'étois imaginé, il n'est rien que de funeste dans l'absence, rien n'en peut soulager les douleurs, & les remedes de ces maux different bien peu des maux mêmes, tout y est matiere d'inquiétude & de desespoir. J'ai bien le plaisir de vous aimer ; helas ! le puis-je dire sans vous offenser ? qu'il est petit, qu'il est médio-

médiocre ce plaisir, & qu'il est peu capable de dissiper les ennuis & les craintes qui m'environnent incessamment. J'ai le plaisir de vous aimer, mais ai-je celui de vous le dire? ai-je celui de vous le persuader par mes sentimens ni par mes actions? ai-je celui de vous voir, ou me croire ou en douter, pour pouvoir ou vous remercier ou vous rassurer? ai-je le plaisir de passer quelques heures auprés de vous, de vous parler, ni de vous oüir? Et sans tout cela, Mariane, y a-t-il du plaisir à aimer? Disons donc que je n'ai pas le plaisir d'aimer: mais que j'ai celui de souffrir pour vous, qui effectivement me soulage dans mes plus grands malheurs. Vous me direz que j'ai du moins la satisfaction d'être assuré que vous m'aimez; pardonnez-moi encore si je dis que cette satisfaction est bien legere, & a bien peu de fondement. Je ne m'en raporte qu'à vous, si les sentimens que j'ai vû dans vos Lettres sont véritables; en êtes-vous plus contente? Goûtez-vous de grands plaisirs, sur ce que je vous ai dit & juré mille fois que je vous aimerois toûjours & par tout, & que les faveurs de la bonne fortune, ni les caprices de la mauvaise, n'aporteroient aucun changement à ma passion? En avez-vous passé pour cela des momens plus tranquilles? M'en avez-vous moins soupçonné d'infidelité? En avez-vous moins souffert de douleurs? Et

croyez-

croyez-vous que je ſois plus exemt de jalouſie que vous, ou que je ſois plus aſſuré de vos paroles, que vous des miennes : Ah ! je vous aimerois moins que vous ne m'aimez, ſi je vous en croyois plus que vous ne m'en croyez. Sçachez donc que j'ai mes craintes & mes ſoupçons auſſi bien que vous, qui me dérobent toute ma vie, & qui ne me laiſſent pas un moment en repos. Je tremble de perdre ce que j'ai pris tant de plaiſir à acquerir & à conſerver ; j'apréhende que vous ne vous donniez à quelqu'autre, & que pendant que je ſouffre inceſſamment à cinq cens lieuës de vous, vous ne riez avec quelqu'autre de l'état piroyable où vous vous perſuadez bien que je ſuis. Conſidérez un peu ſi mes aprehenſions ſont ſans fondement ; je ſçai que vous m'avez aimé ; que vous m'avez même tendrement aimé, que vous n'avez pas exigé de moi de grands ni de longs empreſſemens pour être perſuadée de ma flâme, & pour me donner vôtre cœur : Qui me répondra que je ne perde pas avec une égale facilité, ce que j'ai gagné avec ſi peu de peine : & ſi huit jours d'abſence ne m'ôtent pas ce que huit jours de preſence me donnerent ? Vous me ſoupçonnez bien avec beaucoup moins de ſujet : s'il eſt des femmes en France, il eſt des hommes en Portugal, & mille perſonnes vous peuvent aimer, au lieu que je ne puis aimer perſonne. Que je reçûs de chagrin, quand

quand j'apris que l'on vous avoit fait Portiere dans vôtre Convent : quelles penſées ne roulerent pas alors dans mon eſprit ? Helas ! dis-je en moi-même, chacun verra ces beaux yeux qui te donnerent tant d'amour, & qui poura les voir ſans en prendre ? Oüi, chacun poura l'aimer, & Mariane aimée de tout le monde, ne poura-t-elle aimer perſonne ? L'Officier qui me rendit vôtre Lettre, me confirma puiſſamment dans mes ſoupçons, il me dit que vous n'aviez pas toûjours les yeux attachez ſur mon portrait, comme vous avez voulu me le perſuader ; qu'il y avoit quelques perſonnes dont les viſites fréquentes ne vous déplaiſoient pas, & à qui vous plaiſiez infiniment. Que ce raport me cauſa d'étranges mouvemens ! Quelquefois je ne pouvois aſſez vous accuſer, & le plus ſouvent je ne pouvois aſſez m'accuſer. Je l'ai abandonnée, diſois-je, pourquoi ne m'abandonnera-t-elle pas ? Je l'aime pourtant encore, reprenois-je, pourquoi ne m'aimera-t-elle pas ? Et ſi je n'aime qu'elle, pourquoi en aimera-t-elle d'autres que moi ? Ces ſentimens de jalouſie ont cauſé dans mon ame un deſordre que je ne puis comparer qu'à celui que me cauſerent en même-tems vos reproches. Je vis effectivement des témoignages d'amour que je n'oſai pas ſoupçonner de feinte ni de déguiſement, mais que j'acuſai d'injuſtice. Pourquoi partis-je,

me

me dites-vous ? Helas ! l'ignorez-vous, & que vôtre interêt se joignit au mien pour m'obliger à partir ? L'éclat qu'avoit fait nôtre amour, nous obligeoit à quelque ménagement. Nous n'en étions capables ni l'un ni l'autre ; un Vaisseau part, il est vrai, je profitai de cette occasion, vous le sçûtes, nous en fûmes également affligez, quoique les suites de ce départ ne vous fussent pas entierement connuës, vous dites que je témoignai de la froideur à cette séparation : oüi, Mariane, je l'avouë, mes sens m'abandonnerent, ma chaleur me quitta, & je parus dans un état à faire desesperer ceux qui me voyoient, non seulement de ma santé, mais encore de ma vie, & la froideur que j'eus quand nous nous séparâmes, étoit de celles qui suivent la séparation de l'ame & du corps : ni mon devoir, ni mon honneur, ni ma fortune, n'étoit pas ce qui m'obligea à vous quitter, j'étois plus attaché à vous qu'à toutes les choses du monde, je vous devois mes soins, l'honneur d'être souffert auprés de vous étoit le seul où j'aspirois ; & j'avois moins d'amour pour ma fortune, que d'envie de trouver quelque bonne fortune dans mon amour ; mais vôtre interêt se joignant au mien, vôtre bonheur & vôtre devoir dépendant en quelque maniere de mon départ, ce que vous me faisiez connoître si souvent, en me disant que *je vous rendois malheureuse* ; en faloit-il

davan-

davantage pour m'obliger à m'éloigner, à m'expoſer à tous les tourmens pour vous en épargner, à m'expoſer aux ſouffrances pour vous en délivrer? Enfin je partis, je m'éloignai, nous nous ſéparâmes. Ah! cruel départ, funeſte éloignement, mortelle ſéparation, j'eus continuellement les yeux tournez du côté de vôtre Convent; mon cœur y pouſſoit tous ſes ſoûpirs; mon ame fit tous ſe efforts pour s'y envoler: Helàs! depuis ce jour je n'ai eu que malheur, que chagrin, que triſteſſe; nôtre Vaiſſeau fut batu de la tempête, & comme vous l'avez ſçû, nous fûmes contraints de lâcher au Royaume d'Algarve, je n'ai jamais eu plus de fermeté que dans cette tempête, je ne craignois la mer ni les vents, tout ce que je pouvois craindre étoit arrivé, c'étoit vôtre éloignement, je n'apréhendois point comme les autres de faire aucune perte, j'avois tout perdu en vous quittant. Que j'euſſe été fortuné ſi j'euſſe pû me perdre moi-même, aprés vous avoir abandonnée. Helas! j'étois reſervé à de plus grands déplaiſirs; ils ne devoient pas finir ſi-tôt, & ma vie ne fut prolongée que pour prolonger mes afflictions. Combien en ai-je ſuporté depuis? Comme ſi ce n'eût pas été aſſez des miennes, il m'a falu encore eſſuyer les vôtres; j'ai pleuré, & quand j'ai crû que vôtre amour vous faiſoit ſouffrir pour moi, & quand j'ai crû que vous m'oubliez,

j'ai

j'ai soûpiré avec vous, j'ai souffert avec vous, j'ai failli à mourir avec vous, & ce qui m'a le plus touché, c'est que lors même que je vous ai crû infidéle, j'ai soûpiré tout seul, j'ai souffert tout seul, j'ai failli à mourir tout seul. Je suis encore dans cet état, je suis flotant entre l'esperance d'être aimé, & la crainte de ne l'être plus, vôtre Lettre semble bien me rassurer un peu : mais helas ! qu'est-ce qu'une Lettre : Vous m'y demandez le Portrait & des Lettres de ma nouvelle Maîtresse. Non, Mariane, je ne vous les envoyerai point, je les estime trop, & ce sont des gages trop précieux pour m'en vouloir défaire. Vôtre Portrait (car c'est celui de la nouvelle Maîtresse) me fait goûter de trop agréables momens, je ne m'en sçaurois passer, sur tout depuis que j'ai apris que le mien fait une partie de vos occupations ; je passe les jours entiers au devant du vôtre, où je me repais de cette image dans le malheur qui me prive de la presence de l'original. Vos Lettres qui sont un second Portrait de vôtre ame, me sont trop favorables, & je ne m'en déferai jamais. Voilà comment je répons à vôtre jalousie si peu juste & si mal fondée. Non, Mariane, je mourrai avec la passion que vous m'avez inspirée, je ne la quitterai jamais, je n'en prendrai jamais d'autre, & je vous témoignerai par mes actions toutes passionnées, & par des effets qui peut-être

vous

vous surprendront, que vous avez plus de raison que vous ne pensez de ne me prier plus de vous aimer. Adieu.

ONZIE'ME LETTRE.

VOtre Lieutenant vient de me dire qu'une tempête vous a obligé de relâcher au Royaume d'Algarve ? Je crains que vous n'ayez beaucoup souffert sur la mer, & cette aprehension m'a tellement occupée, que je n'ai plus pensé à tous mes maux. Etes-vous bien persuadé que vôtre Lieutenant prenne plus de part que moi à tout ce qui vous arrive ? Pourquoi en est-il mieux informé ? Et enfin pourquoi ne m'avez-vous point écrit ? Je suis bien malheureuse si vous n'en avez trouvé aucune occasion depuis vôtre départ, & je la suis bien davantage si vous en avez trouvé sans m'écrire ? Vôtre injustice & vôtre ingratitude sont extrêmes; mais je serois au desespoir si elles vous attiroient quelque malheur, & j'aime beaucoup mieux qu'elles demeurent sans punition, que si j'en étois vangée. Je resiste à toutes les aparences qui me devroient persuader que vous ne m'aimez gueres, & je sens bien plus de disposition à m'abandonner aveuglément à ma passion, qu'aux raisons que vous me donnez de me plaindre de vôtre peu

de

de ſoin. Que vous m'auriez épargné d'inquiétudes, ſi vôtre procedé eût été auſſi languiſſant les premiers jours que je vous vis, qu'il m'a paru depuis quelque tems ! mais qui n'auroit été abuſée comme moi par tant d'empreſſemens, & à qui n'euſſent-ils paru ſi ſinceres ? Qu'on a de peine à ſe réſoudre à ſoupçonner long-tems la bonne foi de ceux qu'on aime ! je voi bien que la moindre excuſe vous ſuffit ; & ſans que vous preniez le ſoin de m'en faire, l'amour que j'ai pour vous vous ſert ſi fidellement, je ne puis conſentir à vous trouver coupable, que pour joüir du ſenſible plaiſir de vous juſtifier moi-même. Vous m'avez conſommée par vos aſſiduitez, vous m'avez enflâmée par vos tranſports ; vous m'avez charmée par vos complaiſances ; vous m'avez aſſurée par vos ſermens ; mon inclination violente m'a ſéduite, & les ſuites de ces commencemens ſi agréables & ſi heureux ne ſont que des larmes, que des ſoupirs, & qu'une mort funeſte, ſans que je puiſſe y aporter aucun remede. Il eſt vrai que j'ai eu des plaiſirs bien ſurprenans en vous aimant, mais ils me coûtent d'étranges douleurs. Si j'avois réſiſté avec opiniâtreté à mon amour ; ſi je vous avois donné quelque ſujet de chagrin & de jalouſie pour vous enflamer davantage ; ſi vous aviez remarqué quelque ménagement artificieux dans ma conduite ;

ſi j'avois enfin voulu opoſer ma raiſon à l'inclination naturelle que j'ai pour vous, dont vous me fîtes bien-tôt apercevoir (quoique mes efforts euſſent été ſans doute inutiles) vous pouriez me punir ſeverement, & vous ſervir de vôtre pouvoir, mais vous me parûtes aimable avant que vous m'euſſiez dit que vous m'aimiez; vous me témoignâtes une grande paſſion, j'en fus ravie, & je m'abandonnai à vous aimer éperduëment; vous n'étiez point aveugle comme moi, pourquoi avez-vous ſouffert que je devienne en l'état où je me trouvai? qu'eſt-ce que vous voulez faire de tous mes emportemens, qui ne pouvoient vous être que trés-importuns? Vous ſçaviez bien que vous ne ſeriez pas toûjours en Portugal, & pourquoi m'y avez-vous voulu choiſir pour me rendre ſi malheureuſe? Vous euſſiez trouvé ſans doute en ce Païs quelque femme qui eût été plus belle, avec laquelle vous euſſiez eu autant de plaiſir, puiſque vous n'en cherchiez que de groſſiers, qui vous eût fidélement aimé auſſi long-tems qu'elle vous eût vû, que le tems eût pû conſoler de vôtre abſence, & que vous auriez pû quitter ſans perfidie & ſans cruauté: ce procedé eſt bien plus d'un tyran attaché à perſecuter, que d'un Amant qui ne doit penſer qu'à plaire. Helas! pourquoi exercez-vous tant de rigueur ſur un cœur qui eſt à vous?

Je

Je vois bien que vous êtes auſſi facile à vous laiſſer perſuader contre moi, que je l'ai été à me laiſſer perſuader en vôtre faveur ? J'aurois réſiſté ſans avoir beſoin de tout mon amour, & ſans m'appercevoir que j'euſſe rien fait d'extraordinaire, à de plus grandes raiſons que ne peuvent être celles qui vous ont obligé à me quitter : Elles m'euſſent parû bien foibles, & il n'y en a point qui euſſent jamais pû m'arracher d'auprés de vous ; mais vous avez voulu profiter des prétextes que vous avez trouvez de retourner en France. Un vaiſſeau partoit, que ne le laiſſiez-vous partir ? Vôtre famille vous avoit écrit, ne ſçavez-vous pas toutes les perſecutions que j'ai ſouffertes de la mienne ? Vôtre honneur vous engageoit à m'abandonner, ai-je pris quelque ſoin du mien ? Vous étiez obligé d'aller ſervir vôtre Roy ; ſi ce qu'on dit de lui eſt vrai, il n'a aucun beſoin de vôtre ſecours, & il vous auroit excuſé : j'euſſe été trop heureuſe ſi nous avions paſſé nôtre vie enſemble : mais puis qu'il faloit qu'une abſence cruelle nous ſéparât, il me ſemble que je dois être bien aiſe de n'avoir pas été infidéle, & je ne voudrois pas pour toutes les choſes du monde, avoir commis une action ſi noire : Quoi ! vous avez connu le fond de mon cœur & de ma tendreſſe, & vous avez pû vous réſoudre à me laiſſer pour jamais, & à m'expoſer aux frayeurs que je dois

avoir, que vous ne vous ſouvenez plus de moi que pour me ſacrifier à une nouvelle paſſion ? Je voi bien que je vous aime comme une folle : cependant je ne me plains point de toute la violence des mouvemens de mon cœur : je m'acoûtume à ces perſecutions, & je ne pourois vivre ſans un plaiſir que je découvre dont je joüis en vous aimant au milieu de mille douleurs : mais je ſuis ſans ceſſe perſécutée avec un extrême déſagrément par la haine & par le dégoût que j'ai pour toutes choſes. Ma famille, mes amis & ce Convent, me ſont inſuportables : tout ce que je ſuis obligée de voir, & tout ce qu'il faut que je faſſe de toute néceſſité m'eſt odieux : Je ſuis ſi jalouſe de ma paſſion, qu'il ſemble que toutes mes actions & que tous mes devoirs vous regardent. Oüi, je fais quelque ſcrupule ſi je n'employe tous les momens de ma vie pour vous : que ferois-je, helas ! ſans tant de haine, & ſans tant d'amour qui rempliſſent mon cœur ? Pourois-je fuïr à ce qui m'occupe inceſſamment pour mener une vie tranquille & languiſſante ? Ce vuide & cette inſenſibilité ne peuvent me convertir. Tout le monde s'eſt aperçû du changement entier de mon humeur, de mes manieres & de ma perſonne : ma mere m'en a parlé avec aigreur, & enſuite avec quelque bonté, je ne ſçai ce que je lui ai répondu, il me ſemble que je lui ai tout avoüé. Les Religieuſes

gieuſes les plus ſéveres ont pitié de l'état où je ſuis, il leur donne même quelque conſidération & quelque ménagement pour moi : tout le monde eſt touché de mon amour, & vous demeurez dans une profonde indifference, ſans m'écrire que des Lettres froides, pleines de redites, la moitié du papier n'eſt pas rempli, & il paroît groſſierement que vous mourez d'envie de les avoir achevées. Dona Brites me perſécuta ces jours paſſez pour me faire ſortir de ma chambre, & croyant me divertir, elle me mena promener ſur le Balcon, d'où l'on voit Mertola ; je la ſuivis, & je fus auſſi-tôt frapée d'un ſouvenir cruel, qui me fit pleurer tout le reſte du jour. Elle me ramena, & je me jettai ſur mon lit, où je fis mille réflexions ſur le peu d'aparence que je vois de guérir jamais : Ce qu'on fait pour me ſoulager, aigrit ma douleur, & je trouve dans les remedes mêmes des raiſons particulieres de m'affliger. Je vous ai vû ſouvent paſſer en ce lieu avec un air qui me charmoit, & j'étois ſur ce Balcon le jour fatal que je commençai à ſentir les premiers effets de ma paſſion malheureuſe : Il me ſembla que vous vouliez me plaire, quoique vous ne me connuſſiez pas : Je me perſuadai que vous m'aviez remarquée entre toutes celles qui étoient avec moi ; je m'imaginai que lorſque vous vous arrêtiez, vous étiez bien aiſe

que je vous visse mieux, & j'admirasse vôtre adresse & vôtre bonne grace lorsque vous poussiez vôtre cheval : J'étois surprise de quelque frayeur lorsque vous le faisiez passer dans un endroit difficile : Enfin je m'interessois secretement à toutes vos actions : Je sentois bien que vous ne m'étiez point indifferent ; & je prenois pour moi tout ce que vous faisiez. Vous ne connoissez que trop les suites de ces commencemens : & quoique je n'aye rien à ménager, je ne dois pas vous les écrire, de crainte de vous rendre plus coupable, s'il est possible, que vous ne l'êtes, & d'avoir à me reprocher tant d'efforts inutiles pour vous obliger à m'être fidéle, vous ne le serez point. Puis-je esperer de mes Lettres & de mes reproches, ce que mon amour & mon abandonnement n'ont pû sur vôtre ingratitude ? Je suis trop assurée de mon malheur, vôtre procedé injuste ne me laisse pas la moindre raison d'en douter, & je dois tout apréhender, puisque vous m'avez abandonnée. N'aurez-vous de charmes que pour moi, & ne paroîtrez-vous pas agréable à d'autres yeux ? Je croi que je ne serai pas fâchée que les sentimens des autres justifient les miens en quelque façon : & je voudrois que toutes les femmes de France vous trouvassent aimable, qu'aucune ne vous aimât, & qu'aucune ne vous plût. Ce projet est ridicule & impossible ; néanmoins j'ai assez

éprouvé

éprouvé que vous n'êtes gueres capable d'un grand entêtement, & que vous pourez bien m'oublier ſans aucun ſecours, & ſans y être contraint par une nouvelle paſſion. Peut-être voudrois-je que vous euſſiez quelque prétexte raiſonnable : Il eſt vrai que je ſerois plus malheureuſe, mais vous ne ſeriez pas ſi coupable. Je voi bien que vous demeurez en France ſans de grands plaiſirs, avec une entiere liberté : la fatigue d'un long voyage, quelque petite bien-ſéance, & la crainte de ne répondre pas à mes tranſports, vous retiennent. Ah ! ne m'apréhendez point : Je me contenterai de vous voir de tems en tems, & de ſçavoir ſeulement que nous ſommes en même lieu : mais je me flate peut-être, & vous ſerez plus touché de la rigueur & de la ſeverité d'une autre, que vous ne l'avez été de mes frayeurs. Eſt il poſſible qué vous ſerez enflamé par de mauvais traitemens ? Mais avant que de vous engager dans une grande paſſion, penſez bien à l'excés de mes douleurs, à l'incertitude de mes projets, à la diverſité de mes mouvemens, à l'extravagance de mes Lettres, à mes confiances, à mes deſeſpoirs, à mes ſouhaits, à ma jalouſie. Ah ! vous allez vous rendre malheureux, je vous conjure de profiter de l'état où je ſuis ; & qu'au moins ce que je ſouffre pour vous ne vous ſoit pas inutile. Vous me fîtes il y a cinq ou ſix mois une fâ-

cheuſe confidence, que vous aviez aimé une Dame en vôtre païs; ſi elle vous empêche de revenir, mandez-le moi ſans ménagement, afin que je ne languiſſe plus. Quelque reſte d'eſperance me ſoûtient encore, & je ſerai bien aiſe (ſi elle ne doit avoir aucune ſuite) de la perdre tout-à-fait, & de me perdre moi-même. Envoyez-moi ſon portrait avec quelqu'une de ſes Lettres, & écrivez-moi tout ce qu'elle vous dit. J'y trouverois peut-être des raiſons de me conſoler, ou de m'affliger d'avantage, je ne puis demeurer plus long tems dans l'état où je ſuis, & il n'y a point de changement qui ne me ſoit favorable. Je voudrois auſſi avoir le portrait de vôtre frere & de vôtre belle-Sœur. Tout ce qui vous eſt quelque choſe m'eſt fort cher, & je ſuis entierement dévoüée à ce qui vous touche. Je ne me ſuis laiſſé aucune diſpoſition de moi-même; il y a des momens où il me ſemble que j'aurois aſſez de ſoûmiſſion pour ſervir celle que vous aimez. Vos mauvais traitemens & vos mépris m'ont tellement abatuë, que je n'oſe quelquefois penſer ſeulement qu'il me ſemble que je pourois être jalouſe ſans vous déplaire, & que je croi avoir le plus grand tort du monde de vous faire des reproches: Je ſuis ſouvent convaincuë que je ne dois point vous faire voir avec fureur comme je fais, des ſentimens que vous déſavoüez. Il y a long-

tems.

tems qu'un Officier attend vos Lettres, j'avois réſolu de l'écrire d'une maniere à vous la faire recevoir ſans dégoût, mais elle eſt trop extravagante, il la faut finir. Helas! il n'eſt pas en mon pouvoir de m'y réſoudre; il me ſemble que je vous parle quand je vous écris, & que vous m'êtes un peu plus preſent. La premiere ne ſera pas ſi longue & ſi importune, vous pouvez l'ouvrir & la lire ſur l'aſſurance que je vous donne: Il eſt vrai que je ne dois point vous parler d'une paſſion qui vous déplaît, & je ne vous en parlerai plus. Il y aura un an dans peu de jours que je m'abandonnai tout à vous ſans ménagement. Vôtre paſſion me paroiſſoit trop ardente & fort ſincere, & je n'euſſe jamais penſé que mes faveurs vous euſſent aſſez rebuté pour vous obliger à faire cinq cens lieuës, & à vous expoſer à des naufrages pour vous en éloigner: perſonne ne m'étoit redevable d'un pareil traitement. Vous pouvez vous ſouvenir de ma pudeur, de ma confuſion & de mon deſordre; mais vous ne vous ſouvenez pas de ce qui vous engageroit à m'aimer malgré vous. L'Officier qui doit vous porter cette Lettre me mande pour la quatriéme fois qu'il veut partir, qu'il eſt preſſant: il abandonne ſans doute quelque malheureuſe en ce païs. Adieu, j'ai plus de peine à finir ma Lettre, que vous n'en avez eu à me quitter peut-être pour toûjours. Adieu, je n'oſe vous donner

mille noms de tendreſſes, ni m'abandonner ſans contrainte à tous mes mouvemens. Je vous aime mille fois plus que ma vie, & mille fois plus que je ne penſe. Que vous m'êtes cher, & que vous m'êtes cruel! vous ne m'écrivez point: je n'ai pû m'empêcher de vous dire encore cela. Je vais recommencer, & l'Officier partira: Qu'importe, qu'il parte, j'écris plus pour moi que pour vous; je ne cherche qu'à me ſoulager, auſſi bien la longueur de ma Lettre vous fera peur: vous ne la lirez point. Qu'eſt-ce que j'ai fait pour être ſi malheureuſe? Et pourquoi avez-vous empoiſonné ma vie? Que ne ſuis-je née en un autre païs? Adieu, pardonnez-moi, je n'oſe plus vous prier de m'aimer: Voyez où mon deſtin m'a réduite. Adieu.

RE'PONSE
A LA XI. LETTRE.

ENfin, Mariane, vous ne m'aimez plus, & vous triomphez dans vôtre Lettre de cette victoire que vous avez obtenuë ſur vôtre cœur: Vous ne vous contentez pas même de ne me vouloir plus aimer, vous voulez encore que je ne vous aime plus, & que je ne vous écrive plus. Je trouve que vous avez raiſon, mon amour vous feroit honte, il vous repro-

reprocheroit à tous momens vôtre perfidie, & mes Lettres remplies d'une aigreur, & d'une passion qui ne leur est pas ordinaire, vous feroient repentir de vôtre résolution : mais que je suis insensé : cette résolution est trop bien affermie pour pouvoir être ébranlée, & ce n'est pas seulement depuis vôtre derniere Lettre que vous l'avez prise. Si les objets ne sont presens à vos yeux, ils ne le sont jamais à vôtre mémoire, & vous commençâtes à m'oublier dés que vous commençâtes à perdre tant soit peu mon Vaisseau de vûë. Je voi maintenant l'origine de ces petites querelles, de ces plaintes, & de ces jalousies dont vous rempliſſez toutes vos Lettres ; c'étoit autant de préparatifs pour ce grand dessein que vous venez d'executer si heureusement ; vous vouliez chercher quelque prétexte légitime à vôtre inconstance, vous m'accusiez pour me trahir avec plus de fûreté, & vous m'imputiez faussement une infidélité, afin d'y trouver une excuse pour la vôtre. Cruelle ! c'est donc ainsi que vous donnez de l'amour sans en prendre ; c'est ainsi que vous quittez vôtre passion, sans l'ôter à ceux à qui vous en avez donné ; qui vous eût jamais crû capable d'une pareille action, qui répond si peu à vos premiers emportemens, à vos premiers desseins, & même à vos premieres Lettres : que sont devenus ces sentimens si genereux & si amoureux à même-tems, ces plaintes si tou-

chantes ? Ces résolutions qui m'étoient si avantageuses ? Infidéle ! qu'est devenu vôtre amour ? Et que voulez-vous que devienne la mienne ? Ne puis-je pas vous accuser d'être plus legere que le papier sur lequel vous m'avez fait tant & tant de protestations d'une inviolable fidelité ? Belles, mais vaines protestations : agréables, mais trompeuses promesses, qu'ai-je fait pour vous faire dégenerer en mépris, en menaces, & en résolutions de vengeances ? vous me menacez, Mariane, que vos menaces sont inutiles en l'état où je suis presentement, vous ne m'en sçauriez faire, qui me puissent faire aprehender de plus grands maux que ceux que je ressens. Non, je n'ai plus rien à craindre ; parce que je n'ai plus rien à perdre, & tout est perdu, puisque je perds Mariane : quel nouveau déplaisir me peut-on causer aprés celui-là ? On peut m'ôter la vie ; que m'importe, je ne l'aime point depuis que vous ne m'aimez plus ; je ne considére la vie que comme ce qui me prolongera mes malheurs & mon desespoir ; je ne voulois vivre que pour vous aimer : je croyois même n'avoir vécu que depuis le tems que je vous aimois : aujourd'hui que vous ne voulez plus que je vous aime, qu'ai-je à faire de la vie ?

Au moins en m'ôtant vôtre Amour, en me voulant encore obliger à me défaire de la mienne, vous deviez me laisser mon innocence.

nocence. Ne pouviez-vous devenir coupable ſans m'accuſer, & faloit-il m'imputer de faux crimes pour en commettre un véritable en mon endroit ? Helas ! que je ſuis malheureux, comme ſi vous avoir quittée, & avec vous tous les plaiſirs : ſi m'être éloigné de cinq cens lieuës de tout ce que j'aimois : ſi vivre dans la crainte de ne vous revoir plus ; comme ſi tout cela n'étoient pas d'aſſez grands maux, il a falu que par un ſurcroît d'affliction, vous m'ayez ôté vôtre amour : que pourtant, ſi je l'oſe dire, j'avois ſi bien méritée, que j'avois acquiſe par tant de fidélité, par tant d'aſſiduité, par tant de complaiſances : & qui m'avoit coûté tant de larmes, tant de douleurs, & tant d'inquiétudes ? Vous ne vous contentez pas encore de cette extrêmité, vous ne voulez ni que je vous aime, ni que je vous écrive. Ah ! Mariane, ce n'eſt pas en de pareils commandemens que j'ai fait vœu de vous obéïr : vous pouvez ne m'aimer point, & vous faites ce que vous pouvez ; mais je n'en ſuis pas de même, je ne puis ne vous aimer pas ; & malgré l'injuſtice de vôtre procedé, je veux mourir pour Mariane inconſtante, puiſqu'ainſi que je l'avois réſolu, je ne puis vivre pour Mariane infidéle. Je vous écrirai, & je vous ferai voir tant d'amour & tant d'empreſſemens dans mes Lettres, que peut-être cette profonde tranquilité que vous

vous promettez, en ſera un peu émûë. Que j'aurai de plaiſir, ſi cela peut arriver, quand j'aprendrai que mes inquiétudes vous en cauſent, & que vôtre repos ſera un peu alteré par la perte entiere de moi, & je me flate vainement du petit eſpoir de vengeance: je vous ſuis trop indifferent: vous ne m'aimez plus; & c'eſt tout dire: vous ne prenez aucune part en ce qui peut m'arriver: vous m'imputez même une indifferencee que vous avez, parce que vous me la ſouhaitez: Et bien je ferai mon poſſible pour l'avoir: je tâcherai de procurer à mon ame cette funeſte paix que je ne puis acquerir qu'en vous perdant. Helas! puis-je être tranquille ſans vous; & cette inquiétude ſied-elle bien à une perſonne qui a tout perdu, excepté le cruel reſſouvenir de ſa perte? Non, je n'aurai aucun repos que je ne vous aye obligée à changer de ſentiment: & quand je ne pourois pas vous obliger à me redonner vôtre amour, je me fais fort de vous toucher de pitié, & de me faire plaindre ſi je ne puis me faire aimer. Qui eût jamais prévû que de ſi beaux commencemens euſſent dû avoir des ſuites ſi fâcheuſes, & qu'une amour auſſi ardente qu'étoit la vôtre dût finir par une amour auſſi froide que celle que vous me témoignez? Je devois pourtant bien m'y attendre, & ſi j'avois tant ſoit peu raiſonné, je ne ſerois pas ſurpris du changement qui vient d'arriver en vous.

Vôtre

Vôtre amour étoit trop prompte & trop violente pour durer ; & vous aviez trop d'empreſſement étant auprés de moi, pour n'avoir pas de froideur quand vous n'y ſeriez plus ; d'ailleurs je devois bien conſidérer que vôtre amour ne dureroit pas ſi long-tems que la mienne. La vôtre, comme vous avez bien ſçû me le reprocher, n'étoit fondée que ſur des qualitez trés-médiocres qui ſont en moi, & la mienne étoit appuyée ſur mille qualitez éminentes que chacun admire en vous. Outre cela, j'aimois une Religieuſe, & cent Proverbes de vôtre Nation ne m'avertiſſoient-ils pas qu'il n'eſt rien à quoi l'on ſe dût moins fier qu'à l'amour d'une Religieuſe ? Vous avez beau faire leur éloge, l'expérience eſt plus forte que vos paroles, & je ne m'étonne point maintenant de ce qu'elles ne ſe reſſouviennent plus d'un homme qu'elles ne voyent plus, ni de ce qu'un abſent eſt mort dans leur eſprit. Il n'eſt rien de plus naturel que l'envie que l'on a pour les choſes rares ou défenduës : & les hommes étant l'un & l'autre à une Religieuſe, il n'eſt pas ſurprenant qu'elles en veüillent toûjours avoir quelqu'un devant leurs yeux, qu'elles n'aiment que ceux qu'elles voyent, ni qu'elles conſidérent les abſens comme des gens qui ne ſont point, & qui n'ont jamais été. C'eſt par là que je vous ai perduë en vous perdant de vûë : au lieu qu'u-

ne

ne femme du monde étant chaque jour parmi les hommes, en eſt moins empreſſée, & n'en choiſit qu'un à qui elle ſe donne toute, & qu'elle aime abſent comme preſent juſqu'au dernier ſoûpir de ſa vie. Vôtre ame me paroiſſoit néanmoins trop grande & trop relevée, pour me donner lieu de la ſoupçonner des baſſeſſes du vulgaire: je vous croyois auſſi conſtante que paſſionnée: je croyois que vôtre feu ſeroit auſſi durable qu'il étoit ardent, mais je vois bien le contraire de ce que je m'étois imaginé. Qu'il eſt difficile en amour de ne croire pas ce que l'on ſouhaite!

Cependant j'ai reçû des Lettres, un Portrait & des Bracelets que vous m'avez renvoyez. Pourquoi me les renvoyer? que ne les brûliez-vous? je me pourois figurer mon malheur moins grand qu'il n'eſt, & me flater que vous les auriez gardez? Que ne les avez-vous effectivement gardez? aprehendiez-vous qu'ils ne vous fiſſent reſſouvenir d'un homme que vous ne voulez plus aimer, & que vous ne voulez plus croire d'avoir aimé? Ah! je vous réponds qu'ils n'en auroient rien fait: un Portrait ne feroit pas ce que n'a pû faire l'original: des Lettres ſont inutiles, où les ſermens de vive voix ne peuvent rien; & des Bracelets ſont de bien foibles chaînes pour retenir une perſonne qui ſçait ſi bien rompre ſes réſolutions & ſes promeſſes? Enfin, je n'en ſerois pas plus aimé; vous

ne

ne m'en auriez pas moins oublié quand vous auriez gardé toutes ces choſes ? Pour moi, j'ai vôtre Portrait que je ne prétends pas vous renvoyer, ce n'eſt pas que j'aye beſoin de ſa preſence pour penſer à vous, vôtre derniere Lettre ne m'y fait que trop ſonger : je le conſerve ſeulement pour pleurer ſur la copie, les maux que vous me faites injuſtement ſouffrir. Ne m'enviez pas cette petite felicité, ſi du moins je puis donner ce nom à ce qui ne fera qu'augmenter mes douleurs. Dans mon malheur preſent, il me repreſentera ma bonne fortune paſſée, & vous ſçavez que la penſée d'un bien qu'on n'a plus, eſt un des plus grands maux qui accablent un miſerable. Ce ſera devant cette copie que je juſtifierai toutes mes actions, & que je prendrai de nouvelles forces pour pouvoir ſuporter plus conſtamment les tourmens auſquels vous me deſtinez ; ſi je n'oſe plus vous aprendre que je vous aime, je le dirai à vôtre Portrait, je me plaindrai à lui de vôtre changement & de vôtre cruauté, & je paſſerai ainſi le reſte de ma vie, en vous aimant malgré vous, en ſouffrant pour vous, & en me plaignant, quoi qu'avec beaucoup de retenuë & de modération, de ce que vous traitez avec tant de rigueur & d'inhumanité un homme qui vous adore. Ouvrez cette Lettre, Mariane, ne la brûlez pas ſans la lire ; ne craignez pas de vous engager

ger, vôtre réſolution eſt plus forte que mes paroles : vous ne la romprez pas pour ſi peu de choſe, & ce n'eſt pas là mon eſperance. Tout ce que je prétends, c'eſt de vous y faire voir mon innocence, & la fermeté de mon amour, qui réſiſtera à toutes les attaques que vous pourez lui donner, comme il a déja réſiſté aux caprices d'une infortune contraire, & aux cruautez d'une ſi longue & ſi fâcheuſe abſence. Vous verrez que je ſuis toûjours Amant, tantôt de Mariane preſente, tantôt de Mariane abſente ; quelquefois de Mariane paſſionnée, quelquefois de Mariane indifferente ; de Mariane douce & de Mariane cruelle : mais toûjours de Mariane. Voilà tout ce que je veux vous perſuader, afin que vous donniez quelques plaintes à mes ſouffrances, & quelques larmes à mon trépas, lorſque vous en aprendrez l'agréable nouvelle. Adieu.

DOUZIE'ME LETTRE. (5)

JE vous écris pour la derniere fois, & j'eſpere vous faire connoître par la difference des termes & de la maniere de cette Lettre, que vous m'avez enfin perſuadé que vous ne m'aimez plus, & qu'ainſi je ne dois plus vous aimer. Je vous renvoyerai donc par la premiere voye tout ce qui me reſte

reſte encore de vous. Ne craignez pas que je vous écrive : Je ne mettrai pas même vôtre nom ſur ce paquet. J'ai chargé de tout ce détail Dona Brites, que j'avois acoûtumée à des confidences bien éloignées de celles-ci ; ſes ſoins me ſeront moins ſuſpects que les miens. Elle prendra toutes les précautions néceſſaires, afin de pouvoir m'aſſurer que vous avez reçû le Portrait & les Bracelets que vous m'avez donnez. Je veux cependant que vous ſachiez que je me ſens depuis quelques jours en état de brûler & de déchirer ces gages de vôtre amour, qui m'étoient ſi chers ; mais je vous ai fait voir tant de foibleſſe, que vous n'auriez jamais crû que j'euſſe pû devenir capable d'une telle extrêmité. Je veux donc joüir de toute la peine que j'ai euë à m'en ſéparer, & vous donner au moins quelque dépit : Je vous avouë à ma honte & à la vôtre, que je me ſuis trouvée plus attachée que je ne veux vous le dire, à ces bagatelles, & que j'ai ſenti que j'avois un nouveau beſoin de toutes mes réflexions pour me défaire de chacune en particulier, lors même que je me flatois de n'être plus attachée à vous ; mais on vient à bout de tout ce qu'on veut avec tant de raiſons : Je les ai miſes entre les mains de Dona Brites ; que cette réſolution m'a coûté de larmes ! Aprés mille mouvemens & mille incertitudes que vous ne connoiſſez pas, & dont je ne vous rendrai pas compte aſſurément, je

je l'ai conjurée de ne m'en parler jamais, de ne me les rendre jamais ; quand même je les demanderois pour les revoir encore une fois, & de vous les renvoyer enfin ſans m'en avertir. Je n'ai bien connu l'excés de mon amour, que depuis que j'ai voulu faire tous mes efforts pour m'en guerir ; & je crois que je n'euſſe oſé l'entreprendre ſi j'euſſe pû prévoir tant de difficultez & tant de violences. Je ſuis perſuadée que j'euſſe ſenti des mouvemens moins deſagréables en vous aimant, tout ingrat que vous êtes, qu'en vous quittant pour toûjours. J'ai éprouvé que vous étiez moins cher que ma paſſion, & j'ai eu d'étranges peines à la combattre, aprés que vos procedés injurieux m'ont rendu vôtre perſonne odieuſe : l'orgueïl ordinaire de mon ſexe ne m'a point aidé à prendre des réſolutions contre vous. Helas ! j'ai ſouffert vos mépris, j'euſſe ſuporté vôtre haine & toute la jalouſie que m'eût donné l'attachement que vous euſſiez pû avoir pour une autre : J'aurois eu au moins quelque paſſion à combattre, mais vôtre indifference m'eſt inſuportable, vos impertinentes proteſtations d'amitié, & les civilitez ridicules de vôtre derniere Lettre, m'ont fait voir que vous aviez reçû toutes celles que je vous ai écrites : qu'elles n'ont cauſé dans vôtre cœur aucun mouvement, & que cependant vous les avez lûës. Ingrat, je ſuis encore aſſez

folle

folle pour être au deſeſpoir de me flater qu'elles ne ſoient pas venuës juſqu'à vous, & qu'on ne vous les aye pas renduës. Je déteſte vôtre bonne foi, vous avois-je prié de me mander ſincerement la verité ? Que ne me laiſſiez-vous ma paſſion, vous n'aviez qu'à ne me point écrire, je ne cherchois pas à être éclaircie ? Ne ſuis-je pas bien malheureuſe de n'avoir pû vous obliger à prendre quelque ſoin de me tromper, & de n'être plus en état de vous excuſer ? Sçachez que je m'aperçois que vous êtes indigne de tous mes ſentimens, & que je connois toutes vos méchantes qualitez : cependant (ſi tout ce que j'ai fait pour vous peut mériter que vous ayez quelques petits égards pour les graces que je vous demande) je vous conjure de ne m'écrire plus, & de m'aider à vous oublier entierement ; ſi vous me témoignez foiblement même que vous avez en quelque peine en liſant cette Lettre, je vous croirois peut-être, & peut-être auſſi vôtre aveu & vôtre conſentement me donneroient du dépit & de la colere, & tout cela pouroit m'enflamer. Ne vous mêlez donc point de ma conduite, vous renverſeriez ſans doute tous mes projets, de quelque maniere que vous vouluſſiez y entrer. Je ne veux point ſçavoir le ſuccés de cette Lettre, ne troublez pas l'état que je me prépare. Il me ſemble que vous pouvez

être

être contens des maux que vous me causez ; quelque dessein que vous eussiez fait de me rendre malheureuse. Ne m'ôtez point de mon incertitude, j'espere que j'en ferai avec le tems quelque chose de tranquille ; je vous promets de ne vous point haïr. Je me défie trop des sentimens violens pour l'oser entreprendre. Je suis persuadée que je trouverois peut-être en ce païs un Amant plus fidéle & mieux fait ; mais helas ! qui pourra me donner de l'amour ? La passion d'un autre m'occupera-t-elle ? La mienne a-t elle pû quelque chose sur vous ? N'éprouvai-je pas qu'un cœur attendri n'oublie jamais ce qui l'a fait apercevoir des transports qu'il ne connoissoit pas, & dont il étoit capable ? Que tous ses mouvemens sont attachez à l'Idole qu'il s'est faite ; que ses premieres idées, & que ses premieres blessures ne peuvent être gueries ni effacées, que toutes les passions qui s'offrent à son secours, & qui font des efforts pour le remplir & pour le contenter, lui promettent vainement une sensibilité qu'il ne retrouve plus ; que tous les plaisirs qu'il cherche sans aucune envie de les rencontrer, ne servent qu'à lui faire bien connoître que rien ne lui est si cher que le souvenir de ses douleurs. Pourquoi m'avez-vous fait connoître l'imperfection & le desagrément d'un attachement qui ne doit pas durer éternellement, & les malheurs qui suivent un amour violent

lors

lors qu'il n'eſt pas réciproque ? Et pourquoi une inclination aveugle & une cruelle deſtinée s'attachent-t-elles d'ordinaire à nous déterminer pour ceux qui ſeroient ſenſibles pour quelqu'autre ?

Quand même je pourois eſperer quelque amuſement dans un nouvel engagement, & que je trouverois quelqu'un de bonne foi, j'ai tant de pitié de moi-même, que je ferois beaucoup de ſcrupule de mettre le dernier homme du monde en l'état où vous m'avez réduite, & quoique je ne ſois obligée à vous ménager, je ne pourois me réſoudre à exercer ſur vous une vengeance ſi cruelle, quand même elle dépendroit de moi par un changement que je ne prévois pas.

Je cherche dans ce moment à vous excuſer, & je comprends bien qu'une Religieuſe n'eſt gueres aimable d'ordinaire : cependant, il me ſemble que ſi on étoit capable de raiſonner ſur le choix qu'on fait, on devroit plus s'attacher à elles qu'aux autres femmes. Rien ne les empêche de penſer inceſſamment à leur paſſion ; elles ne ſont point détournées par mille choſes qui diſſipent & qui occupent dans le monde : Il me ſemble qu'il n'eſt pas fort agréable de voir celle qu'on aime, toûjours diſtraite par mille bagatelles ; & il faut avoir bien peu de délicateſſe pour ſouffrir (ſans en être au deſeſpoir) qu'elles ne parlent que d'aſſemblées, d'ajuſtemens & de promena-

menades. On eſt ſans ceſſe expoſé à de nouvelles jalouſies : elles ſont obligées à des égards, à des complaiſances, à des converſations : qui peut s'aſſurer qu'elles n'ont aucun plaiſir dans toutes ces occaſions, & qu'elles ſouffrent toûjours leurs maris avec un extrême dégoût, & ſans aucun conſentement ? Ah ! qu'elles doivent ſe défier d'un Amant qui ne leur fait pas rendre un compte bien exact là-deſſus, qui croit aiſément & ſans inquiétude ce qu'elles lui diſent : qui les voit avec beaucoup de confiance & de tranquilité ſujettes à tous ces devoirs : mais je ne prétens pas vous prouver par de bonnes raiſons que vous deviez m'aimer, ce ſont de trés-méchans moyens, & j'en ai employé de beaucoup meilleurs qui ne m'ont pas réüſſi. Je connois trop bien mon deſtin pour tâcher à le ſurmonter, je ſerai malheureuſe toute ma vie : ne l'étois-je pas en vous voyant tous les jours ? Je mourois de frayeur que vous ne me fuſſiez pas fidéle : Je voulois vous voir à tous momens, & cela n'étoit pas poſſible : J'étois troublée par le péril que vous couriez en entrant dans ce Convent ; je ne vivois pas lorſque vous étiez à l'armée : j'étois au deſeſpoir de n'être pas plus belle, plus digne de vous : je murmurois contre la médiocrité de ma condition : je croyois ſouvent que l'attachement que vous me paroiſſiez avoir pour moi, vous pouroit faire quelque tort, il

me

me ſembloit que je ne vous aimois pas aſſez, j'apréhendois pour vous la colere de mes parens : & j'étois enfin dans un état auſſi pitoyable, qu'eſt celui où je ſuis preſentement. Si vous m'euſſiez donné quelques témoignages de vôtre paſſion depuis que vous n'êtes plus en Portugal, j'aurois fait tous mes efforts pour en ſortir : je me fuſſe déguiſée pour vous aller trouver : Helas ! qu'eſt-ce que je fuſſe devenuë, ſi vous ne vous fuſſiez plus ſoucié de moi aprés que j'euſſe été en France ? Quel deſordre ! quel égarement ! quel comble de honte pour ma Famille qui m'eſt ſi chere depuis que je ne vous aime plus ! Vous voyez bien que je connois de ſang froid qu'il étoit poſſible que je fuſſe encore plus à plaindre que je ne ſuis ; & je vous parle au moins raiſonnablement une fois en ma vie, que ma modération vous plaira, & que vous ſerez content de moi ; Je ne veux point le ſçavoir ; Je vous ai déja prié de ne m'écrire plus, & je vous en conjure encore.

N'avez-vous jamais fait réflexion ſur la maniere dont vous m'avez traitée ? Ne penſez-vous jamais que vous m'avez plus d'obligation qu'à perſonne du monde ? Je vous ai aimé comme un inſenſée ; que de mépris j'ai eu pour toutes choſes : vôtre procedé n'eſt point d'un honnête homme : il faut que vous ayez eu pour moi de l'averſion naturelle, puiſque vous ne m'avez pas

aimée

aimée éperduëment ; Je me ſuis laiſſée enchanter par des qualitez bien médiocres ; qu'avez-vous fait qui dût me plaire ? Quel ſacrifice m'avez-vous fait ? N'avez-vous pas cherché mille autres plaiſirs ? Avez-vous renoncé au jeu & à la chaſſe ? N'êtes-vous pas parti le premier pour aller à l'Armée ? N'en êtes-vous pas revenu aprés tous les autres ? Vous vous y êtes expoſé follement, quoique je vous euſſe prié de vous ménager pour l'amour de moi ; vous n'avez point cherché les moyens de vous établir en Portugal, où vous étiez eſtimé : Une Lettre de vôtre Frere vous en a fait partir ſans heſiter un moment, & n'ai-je pas ſçû que durant le voyage vous avez été de la plus belle humeur du monde ? Il faut avoüer que je ſuis obligée à vous haïr mortellement. Ah ! je me ſuis attirée tous mes malheurs. Je vous ai d'abord accoûtumé à une grande paſſion avec trop de bonne foi, & il faut de l'artifice pour ſe faire aimer. Il faut chercher avec quelque adreſſe les moyens d'enflâmer, & l'amour tout ſeul ne donne point de l'amour. Vous vouliez que je vous aimaſſe ; & comme vous aviez formé ce deſſein, il n'y a rien que vous n'euſſiez fait pour y parvenir. Vous vous fuſſiez même réſolu à m'aimer, s'il eût été néceſſaire, mais vous avez connu que vous pouviez réüſſir dans vôtre entrepriſe ſans paſſion, que vous n'en aviez aucun beſoin : Quelle per-

perfidie croyez-vous avoir pû impunément me tromper ? Si quelque hazard vous ramenoit en ce païs, je vous déclare que je vous livrerai à la vengeance de mes parens. J'ai vêcu long-tems dans un abandonnement & une idolâtrie qui me donne de l'horreur, & mon remords me persecute avec une rigueur insuportable. Je sens vivement la honte des crimes que vous m'avez fait commettre, & je n'ai plus, helas ! la passion qui m'empêchoit d'en connoître l'énormité. Quand est-ce que mon cœur ne sera plus déchiré. Quand est-ce que je serai délivrée de cet embaras cruel ? Cependant je crois que je ne vous souhaite point de mal, & que je me résoudrois à consentir que vous fussiez heureux ; mais comment pourez-vous l'être si vous avez le cœur bien fait ? Je veux vous écrire une autre Lettre pour vous faire voir que je serai peut-être plus tranquille dans quelque tems. Que j'aurai de plaisir de pouvoir vous reprocher vos procedez injustes, aprés que je n'en serai plus si vivement touchée, & lorsque je vous ferai connoître que je vous mépriſe ; que je parle avec beaucoup d'indifference de vôtre trahison ; que j'ai oublié tous mes plaisirs & toutes mes douleurs, & que je ne me souviens de vous que lorsque je veux m'en souvenir ? Je demeure d'acord que vous avez de grands avantages sur moi, & que vous m'avez donné une passion qui m'a fait perdre la raison:

mais vous devez en tirer peu de vanité, j'étois jeune, j'étois crédule, on m'avoit enfermée dans ce Convent depuis mon enfance: je n'avois vû que des gens désagréables: je n'avois jamais entendu les loüanges que vous me donniez incessamment: J'entendois dire du bien de vous; tout le monde me parloit en vôtre faveur: vous faisiez tout ce qu'il faloit pour me donner de l'amour: mais je suis enfin revenuë de cet enchantement: vous m'avez donné de grands secours, & j'avouë que j'en avois un extrême besoin. En vous renvoyant vos Lettres, je garderai soigneusement les deux dernieres que vous m'avez écrites, & je les relirai encore plus souvent que je n'ai lû les premieres, afin de ne retomber plus dans mes foiblesses. Ah! qu'elles me coûtent cher, & que j'aurois été heureuse si vous eussiez voulu souffrir que je vous eusse toûjours aimé. Je connois bien que je suis encore un peu trop occupée de mes reproches & de vôtre infidélité: mais souvenez-vous que je me suis promise un état paisible, & que j'y parviendrai, ou que je prendrai contre moi quelque résolution extrême que vous apprendrez sans beaucoup de déplaisir: mais je ne veux plus rien de vous; je suis une folle de redire les mêmes choses si souvent: Il faut vous quitter & ne penser plus à vous; je croi même que je ne vous écrirai plus. Suis-je obligée de vous rendre un compte exact de tous mes divers mouvemens? FIN.

RECUEIL
DE
LETTRES GALANTES,
DE
CLEANTE
ET
BELISE.

LA CORDELIA

DE

WHITE CHANTRY,

OU

CLEANTE

ET

DELIE.

AU LECTEUR.

LEs Lettres que je vous présente n'ont point besoin ni d'Epître, ni de Préface, il suffit seulement de dire qu'il n'y a jamais eu de Lettres plus galantes & plus agréables. La Personne qui les a composées a eu assez de réputation dans le monde pour faire connoître la délicatesse de son esprit : Je dirai en passant, qu'elles ont été recueillies avec une exactitude très-grande : & je croi, Lecteur, que vous ne serez pas fâché de lire ce que tant d'honnêtes gens ont trouvé charmant : Je puis vous assurer qu'elles sont très-conformes aux Originaux, y ayant aporté tout le soin qu'il s'y pouvoit prendre :

Il n'y a rien de Roman que le nom. C'eſt tout ce que j'ai pû faire pour vôtre ſatisfaction & la mienne. Adieu.

LETTRES GALANTES DE MADAME ***

PREMIERE LETTRE.

JE ne crois pas que la tendresse que j'ai pour vous, pût augmenter la vivacité qu'elle m'a conservée au milieu du tumulte du monde, je m'étois persuadée que la solitude n'y pouvoit rien ajoûter ; mais helas ! que je me suis trompée, & qu'une vie solitaire dans les lieux où l'on a vû ce que l'on aime, est propre à fortifier une passion ; la mienne est ici d'une ardeur que rien ne peut exprimer, chaque arbre de ce bois, chaque lieu où je vous ai parlé, l'augmente, & je desire de vous y revoir avec tant d'ardeur, que si vous en avez autant que moi, & aussi peu de raison, vous ferez la folie d'y revenir.

II. LETTRE.

MEs derniers malheurs ſont ſi terribles, & il me reſtera deſormais ſi peu de liberté de vous en inſtruire, que vous aprendrez plûtôt par le bruit du monde que par moi, quelle ſera ma deſtinée : mais aſſurez-vous que vous ſçaurez par moi-même dés que j'y verrai le moindre jour, que je vous aime plus tendrement que jamais, & que je vous conſerverai mon cœur malgré l'abſence & les efforts que l'on fait pour vous l'ôter. Pour reconnoiſſance d'une tendreſſe ſi parfaite, ſouvenez-vous quelquefois des malheurs que vous me cauſez : ſi ceux que je ſouffre preſentement vous étoient connus, vous auriez horreur des peines d'une malheureuſe, qui n'eſt infortunée, que parce qu'elle vous aime. Adieu, mon cher, ſi l'on mouroit de douleur, j'expirerois ſans doute en prononçant ce cruel adieu. Sont-ce là les douceurs que j'eſperois goûter en arrivant à Paris ? Je paſſe toutes les nuits en larmes, dont il faut même que les traces diſparoiſſent le jour ; rien n'égale mes tourmens, & je n'ai pas ſeulement la liberté de les pleurer. Que de peine fait ſouffrir une véritable

ble passion ! Adieu encore une fois, mon cher enfant. Un engagement de famille, dont rien ne peut me dispenser, me menera aparemment demain à l'Opera ; j'avouë à la honte de toute ma raison, que je souhaite que vous y soyez témoin de ma tristesse, & de voir dans vos yeux toute la compassion & l'amour que je mérite. Je croi que je n'ai pas besoin de vous dire, qu'il faudra agir avec moi comme avec une personne qui vous seroit inconnuë.

III. LETTRE.

PUis-je mieux vous convaincre de vôtre crime, qu'en trouvant dans la bouche d'un autre des secrets qui ne doivent jamais être sçûs que de vous ? Je vous le redis encore, il y a des choses répanduës dans le monde que l'on ne peut sçavoir que par l'un de nous deux, je suis sûre de ne les avoir point dites, elles sont d'une nature à porter cette assurance avec elles, cependant elles sont sçûës, & vous m'accusez d'injustice & de simplicité quand je croi ceux qui me parlent contre vous. Ah cruel ! veux-tu encore redoubler mes suplices, & tes cruautez par les protestations d'une feinte innocence, qui toute fausse qu'elle est, n'affoiblit que trop mes justes ressen-

timens ? Mais ne te flâte point de triompher seul par ton esprit de la plus tendre Amante qui ait jamais été ; le tems de ma foiblesse est passé, & si je suis assez malheureuse pour être exposée desormais à la honte de t'aimer encore ; au moins sera-ce une honte secrette, aucune de mes actions ne la découvrira, & tu n'entendras plus parler d'une femme qui a reçû de toi un traitement si peu digne de son amour : enfin j'ai lieu de vous croire indiscret ; par là je ne doute pas que vous ne me soyez infidèle ; un repentir ne peut effacer tant de crimes, il suffit d'en avoir été coupable pour perdre mon estime, sans laquelle mon cœur ne peut agir. Si je ne vous avois pas estimé, aurois-je pû vous aimer d'une passion si violente ? Mais vous m'ôtez enfin la consolation que j'avois dans ma douleur de penser que si le mérite d'un Amant pouvoit excuser la foiblesse d'une femme, les miennes doivent l'être. Helas ! je n'ai plus cette douce consolation, tout ce que j'ai fait contre mon devoir, contre la raison, & contre la nature même, en donnent des chagrins si sensibles à ma famille, qu'ils se presentent à moi comme des boureaux qui viennent m'assassiner, je suis remplie de honte, de repentir & de desespoir, & si la mort a jamais été desirable, c'est sans doute dans le malheureux état où vous me réduisez :

Je

Je ne dis plus comme autrefois, que si tout ce que je souffre vous étoit connu, vous y seriez sensible, puisque vous l'avez si peu été à tout ce que j'ai fait pour vous, je dois perdre l'espérance de vous le rendre jamais; c'est cette malheureuse assurance qui m'empêchera desormais de chercher à vous voir, car j'avouë à ma honte, que s'il me restoit encore quelque espoir de me faire aimer de vous, il n'y a rien que je ne fisse pour y parvenir, & pour vous faire sentir ensuite par des duretez semblables aux vôtres, quelles sont les douleurs que je souffre à present. Quel plaisir de te voir, ingrat, vivement touché d'une femme que tu as si mortellement offensée: Que tu le serois alors, des gênes que je souffre aujourd'hui: elles te paroîtront ce qu'elles sont effectivement, c'est-à-dire insuportables; je ne puis plus souffrir, j'en mourai, ou j'en perdrai le peu de raison qui me reste. Le moyen d'en conserver dans des malheurs si terribles: J'ai perdu les bonnes graces de ma famille, & me suis fait un enfer de mon domestique pour un Amant qui ne mérite que ma haine. Mais Dieu! c'est là le comble de ma misere, je ne puis le haïr, je le mépriſe, je l'abhorre, mais je sens que je ne le hais pas: n'espere pourtant rien, ingrat, de ce reste de foiblesse, j'avalerois ce poison que tu me demande, & que tu sçais bien que tu ne re-

cevras jamais de ma main, si je me croyois capable de la bassesse de faire à l'avenir aucun pas vers toi. J'avois résolu de te paroître modérée & froide, & j'y étois, ce me semble, parvenuë dans la Lettre que je t'ai écrite cette nuit; mais celle que je viens de recevoir de toi, me tire de cet état aparent d'indifference; je ne puis considérer sans fureur le plaisir que tu te fais de te joüer de moi: qu'en veux-tu faire, puisque tu ne m'aime point? Je sçai qu'il est des choses d'usage même sans amour avec d'autres femmes, mais pour moi qui ne te verrois pas, quand tu serois aussi fidéle que perfide, & que je serois aussi contente de toi que je m'en plains, que peux-tu gagner par tes manéges? cherches-tu le plaisir de me tromper? Je t'assure que tu ne l'auras de ta vie: Je vois clair enfin, je connois par une malheureuse expérience que la vanité seule fait agir la plûpart des hommes; il les faut haïr & mépriser tous si l'on veut conserver quelque tranquilité. Si la haine que j'aurai desormais pour tous les autres m'en pouvoit acquerir pour toi, que je serois assurée d'être bien-tôt heureuse. Adieu, Monsieur, une pareille Lettre écrite tout d'un trait avec des sentimens si pénibles, & un bras nouvellement saigné, n'est pas une petite affaire: vous avez aparemment apris par celui qui vous a rendu ma Lettre, quelle est ma maladie, mais apre-

nez

nez par moi que je n'oublierai rien pour la rendre considérable & capable de finir une vie que je trouve trop longue, quoi qu'à peine commencée : j'ai trop vécu, puisque j'ai pû vous dire que je vous aime, & que je n'ai pû me faire aimer de vous.

IV. LETTRE.

N'Avez-vous point de meilleurs conseils à me donner pour prévenir les nouveaux malheurs que la jalousie me prépare, que celui de vous abandonner ? Ah ! j'y périrai : si je n'en puis sortir que par cette voye; les nouveaux tourmens où je vais être exposée, feront sur moi le même effet qu'ont déja fait ceux que j'ai soufferts, je vous en aimerai avec plus d'ardeur. Un cœur véritablement touché, ne cede point aux difficultez, & un Amant qui ne cesse point d'être aimable, doit toûjours être aimé : soyez donc persuadé, mon cher enfant, que rien ne détruira l'amour que j'ai pour vous, puisque vous êtes sûr de mon cœur. Pourquoi vous abandonner au desespoir ? Et pourquoi renoncer aux douceurs de l'esperance ? La jalousie avec toute sa vigilance a-t-elle pû parvenir jusqu'à present à m'ôter les moyens de vous voir ? Il y a deux ans que l'on y travaille, & il n'y a que deux jours que nous nous jurions une fidélité

éter-

éternelle. Ah ! mon cher Amant, il ne faut que s'aimer toute sa vie pour être assuré d'être toûjours heureux, nos plaisirs même ne sont pas éloignez, j'ai une fermeté qui me fera passer sur toutes les difficultez, & une tendresse qui ne cedera pas à d'inutiles bienséances ; il me semble que vous devez être touché de me voir tant de courage dans le fort du péril même ; que sera-ce quand il sera passé ? Gardez-vous bien de vous affliger, vous n'êtes pas en état de le faire sans danger : Pensez à vôtre santé, mon cher Enfant, & n'ayez d'autre soin que de la rétablir ; vôtre maladie est pour moi le plus pressant des malheurs, guerissez-vous, & laissez faire le reste à l'amour, qui n'abandonne pas des Amans si dignes de ses faveurs.

V. LETTRE.

VOus êtes trop malade pour m'écrire de longues Lettres, mais vous ne l'êtes pas assez, pour manquer à m'écrire quatre lignes tous les jours : Vôtre maladie vous a-t-elle ôté & les desirs & les craintes ? N'en devez-vous point avoir de perdre mon cœur ? Je lui remarque depuis peu des foiblesses qui m'épouventent, vôtre presence est nécessaire pour le remettre à son devoir, & si vous êtes encore malade long-

long-tems. Je ne vous réponds de rien. Il y a long-tems que je suis blessée du peu de disposition que vous avez à devenir jaloux : je suis lasse de ne vous pas paroître digne des soins & des sentimens qui peuvent rendre une Maîtresse fidéle ; je ne veux pas que la jalousie d'un Amant vienne d'une mauvaise opinion qu'il ait de sa Maîtresse, mais de la violence de sa passion, & si vous demeurez davantage dans une profonde certitude de ma fidélité, je vous ferai bien voir qu'un cœur qui manque d'ardeur & de délicatesse, n'est pas digne du mien, & qu'il faut le regarder comme un bien précieux que l'on doit toûjours craindre de perdre : enfin soyez jaloux, si vous voulez me faire croire que vous m'aimez, & si vous voulez que je ne cesse pas de vous aimer ; car je trouve vôtre tranquilité si injurieuse, que l'excez de la jalousie la plus terrible ne me paroît pas un mal si dangereux ; je n'ai jamais été qu'à vous, & j'y veux être toute ma vie : mais soûtenez ma constance, faites qu'elle soit un effet de ma passion, & non pas de ma vanité ; venez par vôtre vûë fortifier des sentimens qui s'affoiblissent ; vous me trouverez avec des empressemens & des ardeurs qui vous persuaderont mieux ma fidélité, que tout ce que je pourois vous écrire : guerissez donc promptement pour venir goûter les douceurs que vous promet l'amour, n'ayez d'autres

soins

ſoins que celui d'avancer vôtre bonheur en avançant le retour de vôtre ſanté ; conſervez & ma vie & la vôtre ; elles ſont jointes inſéparablement. Enfin, je reconnoîtrai vôtre amour aux ſoins que vous prendrez de guérir ; n'eſt il pas juſte que vous travailliez à diminuer le malheur que vous me cauſez, & que vous veniez m'aider à ſuporter ceux qui ne dépendent point de vous.

VI. LETTRE.

OUi, je croi que vous m'aimez, vos diſcours & vos yeux m'en ont donné des aſſurances trop tendres pour me laiſſer aucun lieu d'en douter ; mais puiſque je rends juſtice à vôtre cœur, rendez-la au mien, & ſoyez ſûrement perſuadé que je n'ai jamais aimé Monſieur.... Le goût que j'ai pour vous, n'eſt-il pas une ſuffiſante preuve que je ne puis en avoir eu pour lui : faites réflexion à vôtre bizarre jalouſie, mon cher Amant, & vous ſerez aſſurément honteux de l'avoir conçûë, elle me fait une mortelle injure, & je m'en plaindrois fort ſérieuſement ſi je ne vous trouvois aſſez puni par la penſée d'être le maître d'un cœur qui auroit pû être ſi mépriſable : Je ſuis bien obligée à la pitié de mon Amie : mais je ne ſçai ſi une perſonne qui eſt ſûre de vôtre cœur, doit en

en inſpirer, quelque malheureuſe qu'elle ſoit ; d'ailleurs, pour moi je me trouve digne d'envie : vous êtes aimable, & vous m'aimez ; en faut-il davantage pour paroître heureuſe & pour l'être en effet ? il n'y a de ſenſible & de vrai honneur au monde que dans l'union de deux cœurs dignes l'un de l'autre, & tout ce qui ne la détruit pas, ne peut-être un malheur conſidérable : Je croi même être redevable aux perſecutions que l'on me fait ſouffrir depuis long-tems de la vivacité de vos ſentimens, vous m'aimiez moins quand il vous étoit permis de me le dire, l'amour qui a voulu me venger & punir vôtre orgueïl vous a rendu plus ſenſible, à meſure que je ſuis devenuë plus captive ; la connoiſſance que j'ai de cet effet de mes ſouffrances me les a renduës ſi cheres, que je regarde ſans envie, les commerces pleins de liberté ; je ſuis preſque perſuadée que vous ceſſeriez de m'aimer ſi je ceſſois d'être malheureuſe, gardez-vous bien de m'ôter cette opinion, dans l'état où je ſuis, elle adoucit de beaucoup les maux que je ſouffre, & n'altere point l'amour que j'ai pour vous.

VII. LETTRE.

JE viens de passer la plus heureuse nuit que j'aye passée depuis que je n'en passe plus avec vous : je vous ai vû, mon cher Amant, je vous ai parlé avec une entiere liberté, & dans ces lieux charmans ; la vérité ne fait pas une plus forte impression qu'en a fait cette agréable illusion : Pourquoi la réflexion m'en desabusoit-elle ? Que j'aurois été heureuse, si je ne m'étois point éveillée, j'aurois toûjours crû vous voir, & vous dire tout ce que je sens pour vous : il me semble même que je vous parlois avec plus d'ardeur & de tendresse que je n'ai jamais fait, que la crainte n'avoit point de place dans nos cœurs, & que nous n'avions que les émotions & les transports que donne un amour parfaitement heureux : Mais ces plaisirs ne seront jamais pour nous qu'un songe, & je suis trop observée pour esperer d'en connoître jamais la vérité.

VIII. LETTRE.

LE moyen de garder sa colere avec vous : J'avois raison de ne vouloir plus vous voir,

voir, c'étoit assurément le moyen de garder ma fierté. Dieu que je me trouve foible ! Est-il possible que j'aye si facilement cedé ? Moi que deux mois d'absence & de résolution sembloient avoir renduë invincible ; mais vous êtes un homme terrible à qui rien ne peut résister : il faut l'avoüer, je ne vous ai pas plûtôt vû, que j'ai souhaité d'être vaincuë, & mes reflexions n'ont fait que me persuader que vous êtes digne de vôtre victoire : aimez-la, je vous en conjure ; que je vous sois à l'avenir plus chere, que je ne vous l'ai encore été. Aimez-moi, s'il est possible, autant que je vous aime.

IX. LETTRE.

TU m'accusois, ingrat, & tu me réduis à me justifier : tu as mille torts à mon égard. Ah ! que tu connois bien mon cœur, tu sçais qu'il ne peut rien souffrir qui blesse la délicatesse, & que c'est un moyen sûr de le faire parler que de l'accuser d'infidelité ; la maniere dont je suis touchée de tes injustes reproches, me fait sentir mille maux, & je vais te faire connoître que je t'ai trop aimé pour cesser de t'aimer de ma vie : aprés une dissimulation de plusieurs jours, & des efforts qui m'avoient persuadée que mon amour étoit affoibli, je viens t'avoüer que je

je t'aime encore avec une violence qui ne peut-être comparée qu'à ton injustice : & la honte d'avoüer ce que je croyois te cacher le reste de mes jours, cede sans résistance à la douleur de me voir accusée par un homme que j'ai aimé huit ans entiers sans en être aimée, & sans l'espérance de l'être : non seulement je n'ai jamais aimé que toi, mais je n'ai jamais eu une pensée ni une complaisance qui ait pû te déplaire : j'en jure par la peine que j'ai à cesser de t'aimer malgré les justes sujets que tu m'en donnes : je suis prête à t'en donner toutes les marques que tu voudras, garde mes Lettres, & sur tout celle ci, & rends-les publiques, si tu trouve quand tu daigneras t'éclaircir de ma conduite, que j'aye jamais aimé un autre que toi ; oüi je consens, si tu me trouve infidéle, d'être deshonorée par un horrible éclat ! mais aprés que je t'aurai fait voir mon innocence, n'attends plus de moi que des marques de mépris & de haine : je ne veux point te persuader sans fondement que tu es un perfide, les preuves que j'en ai ne sont que trop sûres ; cependant, quoi que ma raison soit convaincuë, je sens que mon cœur ne l'est pas encore, & que sa foiblesse cherche à te donner des moyens de te justifier ; j'acorde à l'empressement que j'ai de vous paroître innocente, la conversation que je refuse depuis tant de jours à vos prieres : je vous verrai

bal, s'il m'eſt poſſible, dés ce ſoir, je vas mettre tout en uſage pour aller au bal à l'Hôtel de..... ne manquez pas de vous y rendre, il me convient ſi peu d'y aller, dans l'état où eſt mon cœur, que je ſerois inconſolable ſi je n'avois pas le plaiſir de vous y confondre; vous ſçavez de quelle conſéquence il eſt de vous déguiſer ſi bien, que perſonne ne puiſſe vous reconnoître: je ne veux point vous dire de quelle maniere je ſerai maſquée, pour vous laiſſer le mérite de me démêler dans la foule; mais comme vôtre cœur eſt un mauvais guide pour vous conduire vers moi, prenez garde de vous méprendre.

X. LETTRE.

VOus me faites paroître la plus injurieuſe jalouſie que l'on puiſſe témoigner à une femme déliçate, vous m'accuſez de manquer à tous les ſermens que je vous ai faits, & d'acorder à mon mari ce qui doit être conſacré à l'amour. Si je l'aime, pourquoi entretiens-je un commerce avec vous, qui trouble tout le repos de mon mari? Je ſuis ſi outrée de vos indignes ſoupçons, que je ne veux pas me donner la peine de vous faire voir combien ils ſont injuſtes; je veux que vous doutiez encore quelques heures de ma

ma fidelité, pour vous punir de ne la pas connoître auſſi exacte qu'elle eſt. Adieu, mes dernieres Lettres que vous dites que vous avez lûës avec tant d'attention, vous ont pû faire voir que les inquiétudes que j'ai euës pour vôtre vie ont été ſans mélange, & que je n'ai penſé dans ces terribles momens à rien moins qu'à la ſûreté de mes Lettres: mais dois-je encore craindre quelque choſe pour vôtre ſanté? Grands Dieux: tremble-rai-je toûjours pour une vie qui m'eſt mille fois plus chere que la mienne? Si vous vous portiez bien, je vous verrois un quart-d'heure aujourd'hui chez la bonne femme, où je vous aſſurerois que je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimé, malgré les cruels ſoupçons que vous me faites paroître: je les donne aux chagrins de vôtre maladie, je vois bien que vous ne connoiſſez pas tout ce que je ſuis capable de faire pour ce que j'aime.

XI. LETTRE.

ON vient de m'aporter une Lettre de vous qui détruit entierement mes réſolutions, & qui me met en état plus que jamais d'être le joüet de l'amour & de vos injuſtices, vous avez un ſi puiſſant aſcendant ſur mon cœur, que ma raiſon s'opoſe toûjours

jours en vain à ſes mouvemens ; je ne puis tenir contre vos ſoûmiſſions feintes ou véritables, & j'ai beau connoître de quelle conſéquence il eſt de ſoûtenir ſa fierté, je n'en puis conſerver pour vous. Bon Dieu ! que vous me faites de plaiſir de m'ôter ma colere, je n'en ſçavois plus que faire ; je ne ſuis point née pour vous gronder, je ne ſçai comment m'y prendre dans le moment que j'ai plus de ſujet de le faire, il n'y a que vous d'Amant au monde qui puiſſe s'offenſer de la jalouſie de ſa Maîtreſſe ; mais ne parlons plus de rien, on doit faire de bonne grace ce que l'on a promis de faire ; je vous pardonne de bon cœur, & comme le pardon que je vous accorde remet les choſes dans une égalité de tendreſſe entre nous, je vous prie, mon cher Amant, de me pardonner auſſi les chagrins que je vous ai cauſez ; je ne ſçaurois vous en avoir donné d'auſſi ſenſibles que ceux que me donnent vôtre maladie & l'opinion qu'il me ſemble que vous avez que c'eſt moi qui vous la cauſe, me met au deſeſpoir ; vous n'avez déja pas trop de tendreſſe pour moi, vous n'en aurez bien-tôt pas aucune, ſi vous continuez de me regarder comme une femme qui vous accable de maux, & qui augmente par la bizarrerie de ſes ſentimens les malheurs que vous cauſe la fortune.

XII.

XII. LETTRE.

TIrez-vous au bâton avec une pauvre femme qui n'a pas la liberté de suivre ses volontez ? Parce que vous avez été un jour sans recevoir de mes nouvelles, vous m'en laissez deux sans m'en donner des vôtres, quoique vous n'ignoriez pas que c'est la seule chose dans l'état où je suis qui puisse adoucir mes douleurs : je ne sçai si je ne me flate point, mais il semble que j'entrevois des remedes, & une fin à tout ce que je souffre : je puis esperer de vous donner encore une fois en ma vie des marques de ma tendresse ; mais aurez-vous bien la patience d'attendre un tems qui n'est pas trop proche, quand j'aurai vaincu tous les obstacles qui m'environnent ? N'échaperez-vous point à ma victoire, & retrouverai-je encore vôtre cœur tendre & fidéle ? Helas ! il n'étoit ni l'un ni l'autre dans le plus fort de nos plaisirs. M'aimerez-vous invisible & malheureuse, si vous ne m'avez pas aimée quand vous avez reçû des témoignages d'une passion si particuliere, que vous pouvez vous vanter d'être l'homme du monde le plus tendrement aimé ?

XIII. LETTRE.

IL eſt néceſſaire que les mêmes choſes qui conviennent à l'indifference, puiſſent auſſi être attribuées à un excés d'amour, pour que ce qui ſe paſſa avant-hier entre nous, ne m'ait pas fait mourir de honte & de dépit ; c'eſt vainement que je m'efforce de me flatter : je ne puis me défendre de certains ſoupçons qui troublent entierement mon repos : l'amour que vous dites avoir pour moi devroit-il paroître ſous une forme ſi languiſſante ? Ah, Monſieur ! vos vivacitez ſont dans vôtre tête, & non dans vôtre cœur : vous avez trop d'eſprit, quand il n'eſt plus tems d'en faire paroître, & vous n'aimez pas enfin comme on aime quand l'Amour eſt violent : cependant je vous aime, ſans que les difficultez de vôtre paſſion puiſſent affoiblir la mienne.

XIV. LETTRE.

C'Eſt en vain que nous nous flattons d'avoir un jour la liberté de nous voir, la vigilance de ma famille eſt infatigable : je tremble à chaque pas que l'Amour me fait faire, ſans que la raiſon & la crainte puiſ-

ſent m'empêcher de faire tous les jours de nouveaux projets pour vous voir : mais cette crainte, helas! n'eſt pas toûjours le plus grand de mes maux, j'en crains un que j'ai éloigné autant qu'il m'a été poſſible, & dont la ſeule idée me fait fremir : Mon mari renouvelle ſes perſécutions, à peine en ſuis-je hier échapée : il n'y a point d'effort que je ne veüille faire pour me conſerver tout à vous : Mais enfin, il n'y a plus de bonnes raiſons pour autoriſer un ſi long reſus, & je ſerai bien-tôt contrainte ou à ceder, grands Dieux! ou à pouſſer les choſes dans une derniere extrêmité : je ſuis prête à m'expoſer à tout, plûtôt que de vous déplaire : examinez ce que vous devez exiger de moi dans ce péril, & ſoyez ſûr que quand même ce ſeroit des choſes injuſtes, je m'y mettrai aveuglément : je ne reconnois pour guide que la volonté de ce que j'aime, & je croi que c'eſt ſeulement dans un amour de ce caractere que l'on peut trouver des excuſes aux foibleſſes dont j'ai été capable : il y a long-tems que je me croi juſtifiée de l'attachement que j'ai pour vous par l'impoſſibilité de m'en détacher ; & que je ne me reproche plus une paſſion involontaire ; peut-être que ſi vous m'aimez véritablement, vous me conſeillerez ce que la raiſon devroit m'inſpirer ; peut-être auſſi qu'une ſemblable marque d'amour ne me plairoit pas ;

pas : enfin, je suis incertaine dans toutes mes pensées & mes projets, je n'en sçai qu'un sûr, qui est de vous aimer toute ma vie. Adieu, je forme tous les jours mille desseins pour vous voir : mais la réflexion me fait aussi-tôt connoître qu'ils sont tous impossibles à executer.

XV. LETTRE.

VOus voyez bien par tout ce que je viens de vous dire, que la jalousie & la fureur de famille est venuë à un point, qu'il faudra desormais que j'agisse avec vous comme avec l'homme du monde que je haïrois le plus : que je ne songe jamais à vous voir, & que dans l'inutilité de conserver toûjours une passion qui ne peut plus être heureuse, je combatte la mienne, & fasse mille efforts pour vous oublier sans y pouvoir réüssir : jugez vous-même si cette situation ne m'est pas douloureuse, & s'il y a personne au monde plus à plaindre que moi ? Je n'aurai jamais de liberté que lorsque l'on croira que je ne vous aime plus, & l'on ne perdra jamais l'opinion que je vous aime, parce que je ne cesserai jamais de vous aimer ; c'est en vain que l'on se fie sur de l'esprit & beaucoup de finesse, la verité a un caractere qui n'échape pas à des yeux fins, & j'ai affaire à

des gens qui démêleront toûjours mes sentimens, quelque soin que je prenne de les leur cacher : Enfin, mon cher Amant, je ne prévois que des malheurs, & la réflexion me desespere : aussi suis-je dans un état à faire pitié : j'ai eu dans les autres tourmens que j'ai soufferts de la constance & de la fermeté, mais je n'ai plus ni l'un ni l'autre, & le dernier coup m'a accablée ; je suis pénetrée d'une douleur si vive, que je suis comme hebêtée ; enfin je vous toucherois de compassion, quand même vous ne m'aimeriez pas.

XVI. LETTRE.

ON continuë à me vouloir convaincre de vous avoir hier vû dans le Jardin de..... j'ai répondu jusqu'à present avec froideur, pour gagner tems, & recevoir de vos nouvelles ; mais j'ai reçû trop tard les avis que vous me donnez, & il régne un malheur sur tout ce qui regarde nôtre amour qui m'épouvente ; il semble que le Ciel & la Terre soient conjurez pour nous n'empêcher de nous aimer : mais si vous êtes dans les sentimens semblables aux miens, les Dieux & les hommes ne viendront jamais à bout de désunir deux cœurs si dignes l'un de l'autre : j'en ai trop fait, & nos ennemis en font trop pour ceder :

ceder : je réſiſterai avec fermeté à une puiſſance qui ne s'étend pas juſqu'aux volontez, & vous me trouverez roûjours telle que vous me vîtes avant-hier : Mais ne nous reverrons-nous jamais, mon cher Amant ? Y a-t-il lieu de l'eſperer aprés ce dernier malheur ? Le peu de certitude que les jaloux avoient de nôtre commerce, étoit un frein à leurs duretez, mais preſentement qu'ils n'en peuvent douter, leur fureur agira dans toute leur étenduë, & je vas être la plus malheureuſe perſonne du monde : vous ſçavez ſi mon amour redoute les tourmens, & s'il eſt timide : je n'en ai point ſouffert où je n'aye trouvé une ſecrete douceur, dans la penſée qu'ils pouvoient ſervir à vous convaincre de la violence de ma paſſion.

XVII. LETTRE.

QUelque choſe que je faſſe, je ſuis une femme perduë. Juſte Ciel ! ſe peut-il que je ſois réduite à de ſi terribles humiliations ? J'en mourrai, & je ne réſiſterai jamais à ce dernier coup ; le moyen de conſerver la conſtance quand on a perdu tout eſpoir. Je vois la néceſſité de rompre tout commerce avec vous, & je la voi abſoluë ſans pouvoir m'y ſoûmettre ; je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimé, cependant il

cher ! Et que vous êtes à plaindre que je ne les puiſſe bien exprimer : Vous ignorez la plus grande partie de vôtre pouvoir, & je ne ſçai comment vous l'aprendre.

XX. LETTRE.

VOus avez raiſon de me ſouhaiter dans la ſolitude où j'ai paſſé des momens ſi doux à mon amour, j'y ſuis encore plus occupée qu'ailleurs de mon Amant, & j'y ſuis d'une tranquilité que la jalouſie ne me permet pas de goûter à Paris : c'eſt ici que je ſuis délivrée de mille complaiſances pénibles, je puis m'abandonner toute entiere aux mouvemens de mon cœur, je ſuis délivrée de la vûë de tout ce que je hais. Mais helas ! je n'y vois point, & je n'oſe eſperer d'y voir ce que j'aime : Non, mon cher Amant, je me trompe, un vif ſouvenir vous rend toûjours preſent à mon eſprit, & j'ai crû même plus d'une fois, que vous l'étiez à mes yeux.

XXI. LETTRE.

JE vous avouë que j'ai un déplaiſir ſenſible que vous connoiſſez ſi mal la délicateſſe de mon cœur, vous n'en avez qu'une idée

idée grossiere, si vous croyez qu'elle doive être satisfaite quand j'ai évité les crimes. Mais connoissez mieux un cœur dont vous êtes le maître, & sçachez qu'il se croiroit indigne de vous, s'il pouvoit avoir de la complaisance pour un homme qui prétend le toucher; la raison veut sans doute que je le ménage, je le fais aussi: mais je mêle tant de froideur dans mes actions, que je trouve le moyen de satisfaire également & ma délicatesse & la prudence: plus de politique ne convient pas à beaucoup d'amour.

XXII. LETTRE.

QUelles assurances puis-je vous donner contre les plus injurieux soupçons du monde, en croirez-vous quatre lignes d'écriture, vous qui doutez encore de la verité de mes sentimens? Les doux momens de saint Germain ne doivent-ils pas vous assurer pour toûjours sur des craintes qui pourroient convenir aux autres Maîtresses, mais jamais à la vôtre? Vous ignorez ce que vous valez, & la force de l'idée que vous laissez de vous, puisque vous croyez que je puisse souffrir un autre que mon Amant, & profaner par un indigne devoir ce qui ne doit être accordé qu'à l'amour.

XXIII. LETTRE.

JE m'éloigne d'un lieu où vous arriverez dans peu de jours ; un long voyage va nous séparer pour long-tems : la douleur que j'ai de n'avoir plus l'espérance de vous voir, est infinie, mais mon amour n'en est pas moins violent, & je vous aime avec une ardeur qui ne cede point à celle qui inspire les plaisirs aux Amans les plus heureux ; mais helas ! je crains, & mes craintes me paroissent justes que vous ne soyez bien-tôt rebuté d'une passion qui auroit à peine pû faire vôtre bonheur, quand elle auroit été aussi heureuse qu'elle est traversée par la jalousie : il faut aimer comme j'aime pour résister à tant de tourmens, & vous ne m'avez jamais véritablement aimé ; & si vous vous êtes donné le soin de me le dire, ç'a été par une compassion que la verité de mon amour vous a inspirée ; vous avez respecté une passion dont vous êtes l'objet, & vous l'avez voulu flâter par quelques marques de tendresse ; mais quand j'aurois le malheur de vous être indifferente, dequoi vous pourois-je accuser. Je ne sçai que trop par moi-même que l'amour n'est pas volontaire ! Je n'ai point, il est vrai, de véritable sujet de me plaindre de vous ; mais en suis-je plus heureuse ? Et puis-

je

je m'accommoder de ne toucher que foiblement vôtre cœur pendant que vous rempliſſez le mien tout entier, & que je vous ſacrifie mon repos & ma gloire, en aimant juſqu'à la folie un homme dont je ne croi être que médiocrement aimée ? Nous eûmes hier toute la frayeur que donne à des femmes l'apparence d'un grand péril, nous nous crûmes noyées, & nous fûmes effectivement en danger de l'être ; l'opinion d'une mort prochaine ne vous effaça pas un moment de mon ſouvenir & de mon cœur, & ce ne fut que l'idée de me ſéparer éternellement de vous qui me la fit paroître affreuſe : de tout ce que je crûs aller perdre, je ne regrettai que vous, & la nature même ne partagea point mes ſentimens.

XXIV. LETTRE.

JE m'attendois hier à recevoir de vos nouvelles, & je m'étois flatée que vous continuëriez à m'en donner ſouvent. Ne vous affermirez-vous jamais dans les ſoins que vous devez prendre de me plaire ? Vos manieres ſont ſi inégales, qu'il ſemble que le perſonnage d'un Amant tendre ne vous ſoit pas naturel. Ne puis-je vous inſpirer l'envie de ſuivre mon exemple ? Ah ! ſi vous ſçaviez quelle douceur l'on trouve à penſer

toûjours à ce que l'on aime, & d'employer à lui rendre compte des plus secrets sentimens de son cœur, ces heures que le commun du monde employe à une oisiveté ennuyeuse, vous feriez plus exact à me donner de marques de vôtre amour; l'interêt du mien veut que je fasse ma Lettre fort courte, & que le chagrin que vous en aurez, vous fasse comprendre celui que j'ai de ne point recevoir des vôtres.

XXV. LETTRE.

JE ne puis differer de vous dire combien je suis contente de vous avoir vû, vous ne m'avez jamais paru si aimable, & vous ne m'avez jamais si bien persuadée que vous m'aimiez que cette aprés-dînée, vôtre vûë m'a laissé une joye si vive, que la presence de ceux que je dois haïr si mortellement, n'a pû la dissiper; ils n'ont pû parvenir de tout le soir à me mettre de mauvaise humeur, la satyre même n'a pû me déplaire, & il me semble que j'aime tout le monde, le jour que je vous ai vû. Adieu, mon cher enfant, les difficultez que nous avons de nous voir, ne servent qu'à augmenter mon amour, en donnant toûjours une nouvelle ardeur à mes desirs, & la passion que nous avons l'un pour l'autre, a des plaisirs que les passions communes ne font jamais connoître.

XXVI.

XXVI. LETTRE.

VOus me faites mourir, mon cher Enfant, ſi vous ne me laiſſez quelques momens en repos, vous devriez faire ſcrupule de m'occuper autant que vous faites; je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit, vos charmes, vos regards & vos diſcours ne m'ont point ſorti de la tête : j'ai penſé à vous avec des tranſports ſi violens, que ma ſanté ne peut plus réſiſter à tous les mouvemens que l'amour me cauſe, j'entendis parler de vous tout hier, par cette Dame que vous veniez de quitter; un de ſes Amans étoit avec elle, ſes manieres ſi differentes des vôtres, me firent encore mieux connoître vôtre mérite, je m'applaudis mille fois en ſecret d'aimer, & d'être aimée d'un Amant qui a tant de charmes au deſſus des autres; vôtre paſſion m'a donné un orgueïl qui me rend inſuportable, & je ne puis plus douter que vous ne m'aimiez, mille ſoupçons avoient juſqu'à preſent combattu ma paſſion, je n'en ai plus grace à l'amour, & je m'abandonne à vous & à la tendreſſe, ſans réſerve & ſans crainte. Joüiſſez de cette victoire, mon cher Amant, & ſouhaitez que le Soleil ſe montre au plus vîte, pour aller où l'amour nous doit donner la récompenſe dûë aux peines que nous venons de ſouffrir pour

pour lui. Avez-vous autant d'empreſſement de la recevoir, que j'en ai de vous la donner ? La deſirez-vous avec une ardeur égale à la mienne : Ah ! que l'amour nous garde de plaiſirs pour ce bienheureux jour ; je vous en promets qui vous ſeront plus ſenſibles que mille Lettres, on n'a jamais aimé comme je vous aime.

XXVIII. LETTRE.

JE ne penſe pas avec moins de plaiſir que vous à l'inutilité des ſoins que la jalouſie a pris pour nous ſéparer : quelle ſeroit la rage de l'homme que vous ſçavez, s'il pouvoit ſçavoir ce qui ſe paſſe entre nous : Mais mon cher Amant, prenons tant de précautions qu'il n'en puiſſe jamais rien connoître, & faiſons nôtre principale occupation de nôtre amour : peut-on mieux faire que de travailler à ſe rendre heureux : Et peut-on l'être ſans s'aimer, & ſans voir une perſonne qu'on ſçait qui nous aime uniquement, & qui nous préfere à toute la terre : C'eſt là le portrait de la paſſion que j'ai pour vous, que je ſerois heureuſe ſi du même trait j'avois peint le vôtre ; l'eſperance de vous revoir ce ſoir m'a guerie ; je me porte fort bien aujourd'hui. Bon ſoir, mon cher Amant, aimez-moi comme je vous aime ; je vous adore.

XXVIII.

XXVIII. LETTRE.

LA connoissance que j'ai de vôtre passion, donne une ardeur à la mienne, que je n'ai point encore ressentie, & je vous aime jusqu'à la folie depuis que j'ai lieu de croire que vôtre cœur est tout à moi; mais est-il bien vrai qu'il y soit? Et ne me trompai-je point, quand je me flâte? Le stile tendre qui est dans vos Lettres, ne seroit-il dicté que par vôtre esprit? Mais pourquoi douterois-je de vôtre tendresse? L'excés de la mienne ne m'assure-t-il pas de la vôtre? Pouvez-vous être assuré du mien, sans être touché d'une Maîtresse qui a tant souffert pour vous? Oüi, mon cher Amant! vous m'aimez, & je vous adore; que les jaloux s'aplaudissent de leur vigilance, & qu'ils se remercient de la pensée qu'ils ont d'avoir par leur fureur détaché nos cœurs l'un de l'autre. N'admirez-vous pas comme l'amour confond leurs projets; tout ce qu'ils ont fait contre nous, nous est devenu avantageux? Si nous n'avions pas été contraints, nous aurions sans doute laissé trop voir nos sentimens, & j'aurois payé la perte de ma réputation, les plaisirs d'une passion tranquille; mais graces à leurs soins, je la conserve toute entiere en goûtant toutes les douceurs de l'amour: & pour quelques momens

mens que vous êtes ſans me voir, vous me retrouvez digne de tout l'attachement de vôtre cœur; les contraintes & les manéges ont leurs charmes & depuis huit jours que je vous voi dans des lieux où à peine le langage des vœux eſt permis, j'ai paſſé des momens que je ne changerois pas pour ceux que l'on croit les plus ſenſibles; quel plaiſir, mon cher Amant! de ſe dire impunément qu'on s'aime en preſence de mille gens qui ignorent ſeulement ſi nous nous connoiſſons, & qui ſe picquent d'une fineſſe infinie, & de démêler tous les myſteres d'amour. Qu'une véritable paſſion eſt noble, & qu'elle inſpire de ſentimens élevez! Si jamais je parviens à avoir quelque mérite, je le devrai à la mienne; je ſuis touchée d'émulation pour toutes les femmes qui en ont: l'extrême envie que j'ai de me rendre digne de vous, me fait chercher tous les moyens de leur reſſembler, & je ne puis ſouffrir que ce que vous aimez ne ſoit pas parfait: il y a déja longtems que cette maladie me tient, & je l'ai depuis que je vous aime, c'eſt-à-dire depuis que j'ai de la raiſon; mais je me trompe, je vous aimois avant que d'en avoir, & elle n'a commencé à ſe faire ſentir en moi que par l'inclination naturelle que j'ai toûjours euë pour vous.

XXIX.

XXIX. LETTRE.

JE vous attends avec une impatience qu'on ne peut s'imaginer, ſans ſentir une paſſion auſſi vive que la mienne ; j'aurois préſentement le plaiſir de vous voir & de vous donner enfin des marques ſenſibles de mon amour, mais l'heure s'avance, vous ne paroiſſez point. Ah ! que faites-vous, vous ne m'envoyez perſonne de vôtre part, il y a une demie heure que je ſuis ſeule ? Faut-il perdre de ſi précieux momens ? Jamais je ne me ſuis ſentie agitée de mouvemens ſi violens, la crainte des choſes affreuſes qui peuvent nous arriver, & le déſir de vous voir..... Mais Dieux ! on me dit que vous arrivez.

XXX. LETTRE.

JE me reprochois mes folies, comme étans ſans exemple ; mais je loüe le Ciel d'aprendre que vous êtes encore plus foû que moi. Je n'ai point ceſſé depuis hier de penſer à vous & d'en parler, j'y employe les nuits & les jours, que j'employerois bien autrement ſi la jalouſie ne mettoit des bornes à mes déſirs. Que vous ſeriez content de moi, ſi vous ſçaviez

viez ce qui se passe dans mon cœur, & avec quelle aplication nous pensons ma confidente & moi aux moyens de vous voir souvent; je me flâte que nôtre rendez-vous d'hier vous en a laissé une forte envie. Pour moi je vous adore, & ce que je sens pour vous est quelque chose au delà de l'amour.

XXXI. LETTRE.

JE commence à vous écrire aussi-tôt que vous venez de me quitter. Pourois-je être occupée d'autre chose que de vous dans les momens qui succedent à ceux que nous venons de passer ensemble? Ah! mon cher Amant, puis-je en croire les transports que je vous ai vûs? Etes-vous aussi tendre & aussi sensible que moi? Mais, non, personne n'a jamais connu ce que je viens de sentir, & l'amour pour me récompenser de tant de peines, a fait pour moi des plaisirs tout nouveaux; l'impression qu'ils ont faite sur mes sens est si vive, que je n'ose encore me laisser voir à personne; il seroit aisé de démêler quelle est la paresse où je suis, mais mon mari entre. Dieux! quelle cruauté, d'être obligée de voir ce qu'on hait, en quittant ce qu'on aime. Comment me presenterai-je à ses yeux en l'état où je suis, il me ramene la crainte & la pudeur que vous aviez écartées?

XXXII. LETTRE.

LA converſation que je viens d'eſſuyer eſt l'épine des roſes. Quels ſuplices, grands Dieux ! d'entretenir un homme de ſang froid, quand on eſt ſi éloignée d'en avoir. Pleine de vous & du ſouvenir de nos plaiſirs, que pouvois-je lui dire ? Je lui ai dit en deux mots que je m'étois trouvée fort mal toute l'aprés-dînée, & je me ſuis miſe tout auſſi-tôt à chanter, ſans penſer à la contradiction qu'il y avoit entre les mouvemens de joye & ce que je venois de lui dire. Pourois-je être ſage aujourd'hui, & penſer à autre choſe qu'à vous ? Mais où êtes vous, mon cher Amant, au moment que je vous écris ? Quelles ſont vos occupations ? Pour moi je penſe à vous dans le même lieu où vous m'aſſuriez tantôt une fidelité éternelle. Qu'il eſt doux de triompher ainſi de la vigilance des jaloux ! & quelle ſeroit leur rage s'il connoiſſoient nôtre bonheur ? il me ſemble qu'il y manque quelque choſe, parce qu'ils n'ont pas de la douleur de ſçavoir comme nous les trompons : diſons-leur pour nous venger, mais non, qu'il n'y ait que nous qui connoiſſions nos plaiſirs ; faiſons tout ce qu'il faut pour que le monde nous oublie autant que je l'ai oublié : je crois qu'il n'y a que vous dans

dans l'Univers, & je ne vois plus rien pour ce qui a raport à mon amour. Adieu, la réflexion augmente les vrais plaisirs, & j'ai une joye si vive, qu'elle éclate dans tout ce que j fais.

XXXIII. LETTRE.

Est-il bien vrai que vous m'aimez aussi tendrement que vous venez de m'en assurer? Ah! je crains de me flater, j'en veux douter toûjours pour en recevoir des nouvelles marques. Qu'il seroit doux! mon cœur, d'en recevoir dans un lieu pareil à celui de l'autre jour; que j'en ai d'envie, & qu'il est cruel de ne l'oser suivre; chaque moment que je vous vois ajoûte quelque chose à la vivacité de ma passion; si vous êtes de mon goût, je vous dois paroître la plus aimable Maîtresse du monde; car j'avouë que si j'étois homme, une femme aussi obsérvée que je suis, auroit pour moi des charmes capables d'effacer ceux des plus belles personnes du monde. Parmi les autres Amans, les rendez-vous & les plaisirs ne sont pas toûjours les preuves d'une forte passion: mais entre vous & moi, jusqu'à un regard, tout a son prix, & nous ne nous voyons jamais que nous ne puissions nous assurer avec raison, que nous nous

nous aimons plus que nôtre vie. Ne sentez-vous point vôtre amour propre flaté par des réflexions : Et quelque chose pouvoit-il vous détacher d'une Maîtresse que tant de raisons vous doivent faire aimer ? Je ne sçai d'où me vient certains mouvemens de jalousie que je combats vainement depuis deux jours, mais je ne suis point contente de vous sans avoir de véritables sujets de me plaindre. Venez demain aux Tuilleries vous justifier, ou rougir de vôtre injustice par les nouvelles marques que je vous donnerai de mon amour.

XXXIV. LETTRE.

LA tête vous a-t-elle tourné depuis l'autre jour que je vous trouvai raisonnable, & vous me paroissez aujourd'hui le plus juste & le plus foû de tous les hommes ? Ne vous souvient-il plus des raisons que j'ai de vous refuser ce que vous me demandez ? Est-il possible que vous vouliez hazarder pour un moment de plaisir ma réputation & ma gloire ; Ah ! si elle n'a pû chasser l'amour de mon cœur, il n'est pas juste aussi que l'amour en triomphe absolument, & je suis persuadée qu'une Maîtresse décriée n'a point de charmes aux yeux d'un honnête homme & d'un Amant délicat ;

délicat ? que vous ne m'obligerez jamais à faire des démarches qui puiſſent entierement me deshonorer, comme ſeroit celle d'aller au lieu que vous me propoſez ; ſi pour vous voir je pouvois hazarder ma vie ſans mon honneur, je n'y balancerois pas un moment : je vous aime avec une ardeur à toute épreuve, hors celle de l'infamie : vous en conviendrez, ſi je ſuis aſſez heureuſe pour que le rendez-vous de demain réüſſiſſe. Que je crains de me flater en vain du plaiſir de vous voir en particulier : Dieux ! que je l'attens avec une terrible impatience, il me ſemble que depuis la converſation que nous eûmes dans le Jardin de.... je ne vous ai point entretenu aſſez vivement de mon amour ; je croi que j'avois ce jour-là un ſecret preſſentiment du long ſilence auquel j'allois être comdamnée, je ne vous ai jamais parlé ſi tendrement ni ſi hardiment : car, je vous l'avouë, je manque ſouvent de hardieſſe quand je vous vois ; je ne ſuis encore familiere qu'avec vos idées, & je vous dis les choſes ſans vous voir, que je n'oſe plus prononcer quand vous pouvez m'entendre : venez donc, mon cher Amant, m'enhardir & triompher d'un reſte de prudence qui vous dérobe le plaiſir de m'entendre dire tout ce que m'inſpire l'amour, & qui vous coûte le chagrin que vous avez de me reprocher quelquefois que vous me

trouvez

trouvez plus passionnée dans mes Lettres, que dans mes conversations.

XXXV. LETTRE

JE ne vous trouvai pas hier dans tous les lieux où je croyois vous rencontrer, mais il n'y a rien de perdu, le plaisir dont nous aurions joüi hier ne seroit plus, & nous sommes assurez de l'avoir aujourd'hui, puisque vous me trouverez le soir chez.... Si ce raisonnement vous choque, aprenez que je le tiens de vous, & que je m'en sers par vengeance, & non par aucun goût: je suis au contraire persuadée qu'il faut toûjours être impatiente, & vivre pour ce que l'on aime, & que la délicatesse d'une passion aussi bien que la sagesse, ne permettent pas qu'on préfere l'avenir au present, & qu'on compte le lendemain pour beaucoup.

XXXVI. LETTRE.

IL est bien vrai que l'amour vend bien cher ses plaisirs, mais on ne peut trop payer celui de revoir son Amant, & de le retrouver fidéle. Je suis si satisfaite de la conversation que j'eus hier avec vous, & je vous trouvai des sentimens si tendres, que je ne doute

doute presque plus que vous n'ayez pour moi un véritable attachement, & que vous ne meritiez tout le mien : aussi suis-je résoluë à ne plus écouter desormais les discours de ceux que je reconnois qui sont mes ennemis, aussi bien que les vôtres, qui ne cherchent qu'à m'inspirer de la défiance de vôtre procedé, pour affoiblir la violence des sentimens, qu'ils sont au desespoir que j'aye pour vous ; je vous aime trop pour que ma passion ne soit pas une preuve que vous êtes aimable, & vous ne pouriez l'être si vous manquiez de fidelité pour une Maîtresse qui vous aime si constamment, malgré tout ce que vous lui causez de douleur ; si le détail vous en étoit bien connu, vous admireriez la force de la passion qui m'attache à vous, & la folie des précautions des jaloux : car enfin malgré tous leurs soins & leur vigilance, & pendant qu'ils se flattent d'avoir détruit le penchant que j'ai pour vous, nous nous aimons plus que jamais ; nous nous le dîmes hier, & nous nous le jurerons encore en peu de jours au milieu de tous les plaisirs de l'amour. N'admirez-vous point combien il est difficile de desunir deux cœurs véritablement attachez l'un à l'autre ? Quel triomphe pour deux Amans de braver ainsi toutes les précautions de la plus affreuse jalousie ? Que l'union qui sera desormais entre nous serve de punition à ceux qui me perse-

perſecutent, & qu'elle me venge de tout ce qu'ils me font ſouffrir. Quelle ſeroit leur rage, s'ils ſçavoient les plaiſirs que je vous prépare dans peu de jours ? L'idée que je me fais de leur colere ajoûte de nouveaux charmes à tout ce que je fais pour vous.

XXXVII. LETTRE.

C'Eſt enfin demain ce jour ſi ardemment déſiré, & ſi long-tems attendu ; c'eſt demain aſſurément qu'aprés une ſi longue abſence, & tant de tourmens, vous vous verrez entre les bras de l'amour : oüi ce ſera de l'amour même que vous recevrez des faveurs, car jamais mortel n'a fait ſentir à un cœur tout ce que j'ai prétendu demain faire ſentir au vôtre ; que la ſûreté de ce rendez-vous ne vous empêche pas de venir d'aſſez bonne heure de Verſailles, pour me voir à la Meſſe, je prétens y rencontrer vos yeux, je ne ſçaurois les voir aſſez.

XXXVIII. LETTRE.

CRoyez-vous que je puiſſe laiſſer échaper une occaſion de vous écrire, & qu'il ſuffiſe à ma tendreſſe, que j'aye été aujourd'hui deux heures avec vous ? Ah ! vôtre

vûë m'inſpire trop d'amour pour ne chercher pas à vous en parler : il faudroit que je puſſe vous voir le moment aprés que vous m'avez quittée, pour vous bien exprimer tout ce que vôtre preſence fait ſentir à mon cœur. Je n'ai jamais été ſi contente de vous, il me paroît avoir trouvé dans vos yeux & dans vos diſcours le caractere d'une véritable paſſion. Seroit-il bien vrai que vous m'aimaſſiez autant que je vous aime ? Jugez quelle vivacité cette penſée doit donner à mon amour ; je vous ai aimée inſenſible & ingrat, comment ne vous aimerois-je pas tendre & fidéle ? Je n'aimois alors que vôtre perſonne & ma victoire ; j'en joüis avec un plaiſir qui flate également & ma tendreſſe & ma vanité ; je m'eſtime d'autant plus heureuſe, que je dois mon bonheur à mes ſoins, & je trouve qu'il eſt bien plus doux d'avoir forcé par ſon attachement & ſa tendreſſe un cœur rebelle à devenir ſenſible, que d'en devoir la conquête facile à un premier coup d'œil.

XXXIX. LETTRE.

OUi, je me vengerai, & je vous ferai voir qu'on ne m'offenſe point impunément. Je vous donnerai tant d'amour la premiere fois que nous nous verrons, que vous

vous ne ſerez plus capable de manquer (comme aujourd'hui) à m'écrire le lendemain que vous m'avez vûë : je veux vous punir des anciennes froideurs que vous avez eu pour moi, pour vous inſpirer plus d'ardeur & de deſirs que n'en ont eu tous les Amans enſemble, & par ce pas, croire enſuite ce que vous me direz de vôtre amour. Pour la jalouſie dont vous me parlez, je ne comprends pas ce qui peut l'avoir fait naître ; en prend-on dans les momens que nous paſſâmes hier enſemble ?

XL. LETTRE.

JE vous écris dans un lieu qui me rapelle des ſouvenirs bien vifs, ce que j'y ai ſenti de plaiſir & de douleur à occupé tout aujourd'hui mes réveries : tout me parle ici de vous, pourquoi ne m'en parlez-vous pas vous même ? L'abſence eſt toûjours ſenſible, quelque courte qu'elle ſoit : les plaiſirs qui l'ont précedée, & ceux qui la doivent ſuivre, ne ſçauroient entierement détruire la triſteſſe qui l'accompagne ; elle eſt trop longue quand elle dure plus d'un jour, & celle d'aujourd'hui m'a paru un ſiécle. Veüille l'amour que le tems que vous paſſez ſans moi vous paroiſſe auſſi ennuyeux, & que vous ſouhaitiez de me revoir avec le même empreſſement que

j'ai de vous rejoindre, & que je vous retrouve tel que je vous laissai hier.

XLI. LETTRE.

J'Avouë que j'ai joint à la captivité où l'on m'a tenuë depuis quelque tems, l'envie d'éprouver vôtre cœur, & que j'ai voulu juger de vôtre amour par la maniere dont vous résisteriez aux obstacles que j'ai apportez moi-même à vôtre bonheur; mais un moment de vôtre vûë a bien changé mes projets, vos regards m'ont inspiré plus d'ardeur que je n'en ai jamais senti, & je ne suis plus occupée au moment qu'il est, que de trouver des moyens de vous voir, même aux dépens de ma vie. Bon Dieu! que j'ai de choses à vous dire, mais la plus pressante est de vous assurer de la joye que j'ai euë de trouver vôtre santé si parfaite aprés qu'elle m'a donné tant d'alarmes. Les soins que vous me mandez que vous avez pris pour me plaire, ont si bien réüssi, que j'aurois commencé à vous aimer aujourd'hui, si je vous avois vû pour la premiere fois: vous m'avez paru dans un état si propre à vous faire aimer, que j'aurois bien voulu qu'en sortant de l'Eglise, vous eussiez été vous enfermer dans vôtre chambre: & je n'ai pû songer sans quelques petits mouvemens de jalousie, qu'en vous éloignant de

mes

mes yeux, vous alliez vous faire voir à d'autres. Adieu.

XLII. LETTRE.

MEs propres douleurs ne sont rien pour moi en comparaison des vôtres, & si vous voulez me voir bien-tôt expirer de desespoir, vous n'avez qu'à continuer dans l'horrible affliction où vous êtes. Quoi! le courage vous abandonne, & vous souffrez qu'une femme en ait plus que vous? Que pensez-vous qui pourroit me soûtenir dans l'état malheureux où la jalousie m'a réduite, si l'amour que vous avez pour moi ne servoit de consolation à tous mes maux? Celui que j'ai pour vous est si malheureux, que si j'en suivois les mouvemens, je ne songerois qu'à mourir. Suivez donc mon exemple; que les assurances que vous devez avoir de ma tendresse vous soûtiennent contre tous les chagrins que la fortune & l'amour vous causent, le tems peut changer nos destinées, & même sans de grands changemens, vous aurez bien-tôt la consolation de me parler de vos douleurs. Pensez-vous que j'aye consenti à ne vous revoir jamais? Avez-vous pû croire que j'aye pû m'y résoudre. Ah! je vous reverrai aux dépens de ma vie, & toute la terre ensemble, ne peut pas m'empêcher de vous

dire adieu avant le départ de la Cour ; que cette espérance adoucisse les peines que vous cause mon absence, & la tristesse que vous donne le souvenir de feuë Madame de.... quoi qu'elle ne puisse occuper vôtre cœur sans le distraire de la tendresse que vous me devez. Je ne sçaurois trouver mauvais que vous y pensiez encore tendrement, & je la pleurerois avec vous, s'il m'étoit permis de vous voir, mais on nous envie jusqu'à la consolation de mêler nos larmes. Que j'eus peu de tems l'autre jour à vous laisser voir les miennes ; deux Amans qu'on sépare pour toûjours l'ont-ils jamais été si brusquement ; cette douce & cruelle conversation ne m'est pas sortie de la tête ; il me semble à chaque instant vous voir essuyer mes larmes, & me jurer une fidelité éternelle. Quand je pense à ces momens, tous mes malheurs s'évanoüissent, & peu s'en faut que je ne me tienne heureuse au milieu de toutes mes douleurs, quand je songe que je suis aimée de l'homme du monde que je trouve le plus aimable.

XLIII. LETTRE.

CRoyez-vous que je trouve bon de voir vôtre santé si brillante sur le point d'abandonner une Maîtresse que la seule peine de

de vôtre abſence fait mourir de douleur ? Ah ! je veux vous voir abatu & languiſſant ; & puiſque le chagrin que vous devez avoir de me quitter n'eſt pas ſuffiſant pour le faire, je veux apeller tant de plaiſirs au ſecours, que je voye enfin la langueur dans vos yeux pareille à celle que vous avez dû remarquer ce matin dans les miens. Venez donc me voir tantôt, abandonnons-nous ſans réſerve à l'amour pendant le peu de jours qui nous reſte à nous voir, quand l'abſence devroit même nous en paroître mille fois plus ſenſible : venez promptement, le plaiſir de vous voir m'eſt néceſſaire, je meurs d'amour & de langueur.

XLIV. LETTRE.

CRoyez-vous le courage qu'on ſe fait par raiſon à l'épreuve des attaques que vous m'avez données aujourd'hui ; Quoi il ſeroit vrai que vous pouriez être un an abſent, & vous pouvez en parler ſans des marques d'une douleur extrême ? Ah ! vous ne ſçavez point aimer, & vôtre cœur eſt bien inferieur à la ſenſibilité du mien : vous êtes, ce me ſemble, déja conſolé de vôtre départ, je ne voi plus en vous cette affliction tendre & vive que je vous ai vûë les premiers jours, & je crains fort de penſer que vous me devez quit-

ter ; vous vous êtes déja accoûtumé à l'abſence ; pour moi, quelques efforts que la raiſon faſſe ſur mon cœur, il ne peut ſe réſoudre à cette cruelle ſéparation, je mourai ſans doute à vos yeux de la douleur que me cauſera vôtre départ : & ſi vous m'aimez, vous ſouffrirez ce deſeſpoir ſans vous y opoſer : il me ſera plus doux de mourir en vous quittant, que de vivre aprés que vous m'aurez quittée.

XLV. LETTRE.

L'Amour de la gloire n'eſt pas ſi fort dans mon cœur que vous vous l'imaginez : vous l'avez vaincu, & je ſuis à vous ſi vous pouvez trouver le ſecret de me voir inventer le moyen de tromper la vigilance des jaloux, & je ne m'opoſerai plus ni à vos deſirs ni aux miens, je vous laiſſerai voir tout mon amour. Helas ! il n'a jamais diminué : mais il eſt vrai que deſeſperant de le voir jamais heureux, j'ai cherché à vous laſſer d'un commerce qui ne ſervoit qu'à entretenir des ſentimens que je croyois devoir être affoiblis : mais puiſque de ſi longues épreuves ne vous ont point laſſé, je m'abandonne tout à vous : ſongez ſeulement que je ſuis perduë ſans reſſource ſi je ſuis ſurpriſe : agiſſez ſur ce principe, & parlez, je vous obéïrai en tout : je n'hazarde rien ſi vôtre amour eſt auſſi véritable

table qu'il me parut hier dans vos yeux. Adieu, mon cher Amant, souffrez sans scrupule tous les termes de ma tendresse, il n'y en a aucuns que j'aye jamais profanez ; vous m'en soupçonnez à tort, & je vous jure que l'amour & ses expressions, ne m'ont jamais été connus que pour vous. Adieu, je vous aime plus que jamais, & quelque forte que soit ma passion par elle-même, je sçai bien qu'elle est encore plus vive qu'elle n'étoit hier.

XLVI. LETTRE.

Rien ne guerit tant une passion, & n'est si propre à la garantir de l'assoupissement de l'absence, que d'en parler souvent ; ainsi je consens trés-volontiers que vous parliez de la vôtre à la personne dont vous me parlez : ce secours vous est plus nécessaire qu'à moi, & cet Amant qui crie qu'on l'abandonne, est peut-être tout prêt à m'abandonner ; je suis plus sûre de mon cœur que vous ne l'êtes du vôtre, & je crois même que vous êtes de même opinion que moi ; on se connoît toûjours malgré les efforts que fait l'amour propre pour nous tromper, & vous avez un fond de coquetterie, que je suis sûr qui allarme quelquefois vôtre raison, qui ne sçauroit manquer d'être de mon parti : si

vous me conservez vôtre cœur, je devrai ce bonheur à la difference qu'il y a à present de l'Italie, à ce qu'elle étoit du tems qu'Ovide en écrivoit les galanteries, & je ne répondrois pas de vôtre fidelité, si Corine étoit en même lieu que vous : au Portrait que vous avez fait de moi au Comte de..... vous n'avez pas eu dessein qu'il démêle ce que je suis ; car quoique vous lui disiez que je ne suis pas belle, ainsi qu'il n'est que trop vrai, vous me peignez cependant avec tant d'avantage, qu'une femme ainsi faite auroit suffisamment dequoi se consoler de n'être pas belle ; sur tout, vous ne devriez pas me peindre enjoüée ; croyez-vous qu'on la soit éloignée de ce qu'on aime ? l'absence d'un Amant tendrement aimé, fait un grand changement dans une Maîtresse fidéle.

XLVII. LETTRE.

JE m'étonne que vous employez vôtre philosophie à vous préparer à suporter courageusement un malheur, qui ne peut être qu'imaginaire ; & je ne comprends pas que vous me connoissiez, & que le changement de mon cœur puisse être l'objet de vos méditations, elles seroient mieux employées à penser à l'inconstance & à l'ingratitude de la fortune à laquelle vous vous êtes entierement

ment sacrifié ; c'est un malheur auquel on ne court jamais risque de se préparer inutilement : j'ai été réjoüie d'aprendre par un de vos amis, qu'on est fort satisfait de vous à la Cour ; mais pour me donner une joye parfaite, il faudroit me faire voir une copie de vôtre congé : vous avez beau contenter le Roy, je ne puis être contente que quand vous reviendrez.

XLVIII. LETTRE.

JE ne comprends pas comme il est possible d'aimer fortement quelqu'un, sans se faire une affaire serieuse de tout ce qui peut lui faire de la peine, & la facilité que vous avez à me gronder dans vos Lettres me fait sentir la difference qu'il y a entre vos sentimens & les miens ; car bien que vous méritiez encore de plus violens reproches que ceux que je vous ai fait, je ne laisse pas en les écrivant d'être occupée du chagrin que vous auriez à les lire, & quoi qu'ils soient bien fondez, je vous les aurois épargnez sûrement, si les réflexions qu'ils peuvent vous faire faire n'étoient nécessaires pour éviter à l'avenir tout ce qui vous est arrivé de fâcheux, par le peu d'aplication que vous avez donné à de certaines choses.

XLIX. LETTRE.

CRaindrai-je toûjours pour vôtre cœur ? Ah ! quoique je ſois peut-être née avec un peu trop de défiance, & peu portée à croire ce que je ſouhaite le plus, vous n'êtes pas innocent de mes craintes ; il faloit me perſuader ſi fortement que je ſuis aimée comme j'aime, que je n'en pûſſe douter que dans les momens où la délicateſſe agit plûtôt que la raiſon : mais comment m'auriez-vous fait voir une violente paſſion, ſi vous ne l'avez jamais ſentie ? On n'abuſe point une Maîtreſſe éclairée, & ſi j'ai quelquefois paru ſatisfaite de vous, c'eſt que je voyois bien que ce qu'il auroit falu pour remplir mes deſirs, paſſoit la portée de vos ſentimens, ou le pouvoir de mes charmes.

L. LETTRE.

JAmais un Amant n'a eſſayé de raſſurer les craintes d'une Maîtreſſe par une Lettre, comme celle que j'ai reçûë de vous : le ſtile dont vous vous ſervez pour me dire que vous m'aimez, eſt une preuve claire que vous ne m'aimez plus, & je ſuis plus mal contente que je ne veux vous le dire, des ſenti-

ſentimens que j'entrevois dans vôtre cœur : je ne la ſuis pas moins de moi-même : je me trouve trop de tendreſſe pour un ingrat, & je ne puis ſouffrir la foibleſſe que j'ai de vous en donner encore des marques : mais mon cœur eſt ſi fort à vous, que rien ne le peut détourner d'un penchant qui lui eſt ſi naturel : je ne connois que trop le pouvoir que vous avez ſûr lui, & vous le dire dans le dépit où je ſuis, n'eſt pas une des moindres marques que vous ayez reçûës de mon cœur : j'ai toûjours été pour vous, tendre, fidéle & patiente dans les perſecutions les plus horribles : je ſuis à preſent jalouſe ſans emportement, & mécontente ſans colere. Que puis-je faire, ſi cela ne peut vous toucher ? Et quel eſt le moyen de gagner vôtre cœur ? Seroit-il poſſible, ingrat, qu'un autre l'eût trouvé ? Ah ! cette penſée me tourmente au point de me faire perdre l'eſprit : il ne tiendra qu'à vous de la détruire.

LI. LETTRE.

J'Ai du plaiſir de vous voir pour adoucir tous les chagrins que me cauſe la bizarerie de ma famille, elle paſſe l'imagination, ſi je ne me contois pour beaucoup, j'agirois d'une maniere que je leur ferois bien voir que je les conte pour rien, ou plûtôt ſi j'étois bien

ſage,

ſage, je ne ſongerois plus du tout à vous voir, j'en ai mille bonnes raiſons, mais il n'y en a point qui tienne contre une paſſion bien vive. Je ne ſuis point contente de vous, vôtre abſence & celle de ma Rivale en même tems bleſſe mon imagination : Je commence à partager l'opinion du public, vous pouriez bien avoir pouſſé la feinte juſqu'à la verité, & m'avoir plus obéï que je ne ſouhaitois de l'être.

LII. LETTRE.

LEs ſentimens de vôtre cœur n'échapent ni à mes lumieres ni à mon amour. Vous êtes tel qu'on doit être pour ſe faire uniquement & éternellement aimer ; auſſi vous aimai-je juſqu'à la folie. Mon cœur eſt à vous indépendamment de la tendreſſe du vôtre ; & vous devez compter que je ne profiterai jamais du mauvais exemple que vous deviez me donner, ſi vous deveniez infidéle, je vous aimerois même quand vous n'auriez plus pour moi que de l'indifference : mais je veux eſperer que vous n'éprouverez jamais juſqu'où pouroit aller la force de l'inclination que j'ai pour vous, & que vous pouvez toûjours ſoupçonner ma paſſion d'être mêlée de reconnoiſſance. J'avouë que je ne puis me réſoudre de vous donner mon Portrait, penez-

tenez-vous-en à l'idée qui vous restera de moi, tant de choses que l'on ne peut peindre y devroient entrer, que j'ose me flater qu'elle ne me sera pas si desavantageuse que le Portrait que je pourois vous donner.

LIII. LETTRE.

JE reconnois aux Châteaux en Espagne que vous faites sur l'avenir, la difference de vôtre passion à la mienne ; l'amour ne peut subsister chez vous sans l'esperance des plaisirs, & pour moi je ne vous en promets plus de ma vie, & je ne vous en aime pas moins, & quelque convâincuë que je sois que je joüirois d'une assez heureuse tranquilité si je ne vous aimois pas, aucun bonheur ne me paroît desirable, s'il faut pour l'acquerir sacrifier les sentimens que j'ai pour vous, mon amour, tout malheureux qu'il est, m'est plus cher que toutes les choses du monde, & que la vie même ; vous ne sçavez pas aimer ainsi.

LIV. LETTRE.

POurquoi me vouloir faire croire que vous souhaitez si ardemment vôtre retour, & que vous allez tenter tous les moyens de l'avan-

l'avancer ? Ah ! si je vous avois été véritablement chere, vous ne vous seriez jamais résolu à me quitter ; mais puisque vous avez eu la force, ou pour mieux dire la cruauté de le faire, je dois être la premiere à vous exhorter à soûtenir en homme de courage le parti que vous avez pris, & à n'oublier rien pour le rendre utile à vôtre fortune : vous ne sçaviez, dans la situation où vous êtes prendre trop garde à donner des prises sur vous à vos ennemis, ou à ces sortes de gens, qui sans haïr précisément personne, sont toûjours prêts à expliquer peu favorablement les actions de tout le monde. Je suis bien sûre que vous ne manquerez pas aux choses essentielles : mais vous sçavez mieux que moi que ce sont souvent les plus petites qui attirent des ridicules, & qu'on a vû quelquefois des gens d'un vrai mérite gâtez par des bagatelles : ainsi donnez, je vous conjure, de l'attention jusqu'aux moindres de vos actions : le caractere enjoüé qui a fait l'agrément de vos jeunes années, ne doit plus convenir au poste où vous êtes : celui même d'un homme qui vise à la galanterie, n'est pas du personnage que vous joüez : Au nom de Dieu, n'allez point vous gâter pour des niaiseries, & croyez que je n'ai pas assez bonne opinion de mes lumieres pour les opoſer aux generales, & que je jugerai de vous selon qu'en pensera le public ; si j'étois

moins

moins délicate que je suis, ou que je vous aimasse moins véritablement, ces sortes de choses ne me toucheroient gueres; mais je suis une amie difficile, & une Maîtresse glorieuse: je vous pardonnerai même plûtôt les fautes qui me regarderont, que celles qui pourront affoiblir l'estime que je souhaite que tout le monde aye pour vous; je vous explique peut-être mes sentimens avec trop de liberté: mais je suis persuadée qu'on doit souffrir les conseils des personnes dont on sçait qu'on est sincerement aimé; vous sçavez quelle créance j'ai euë aux vôtres, & combien je vous croyois capable d'en donner de bons: mais tout homme sage doit se défier de l'amour propre; il est à craindre qu'il ne gauchisse la régle pour lui en même tems qu'il la redresse pour les autres. Voila un discours bien sérieux, & je vois bien qu'on le prendroit plûtôt pour la lettre d'un Philosophe, que pour celle de la plus tendre & de la plus passionnée Maîtresse du monde.

LV. LETTRE.

JE me porte assez bien depuis quelques jours; aussi ne pensai-je qu'à ma santé depuis que vous me l'avez ordonné: & aprés vous avoir donné mon cœur, & vous avoir encore sacrifié l'indifference que j'avois pour

elle, je ſuis à preſent obéïſſante à tout ce que veulent les Medecins, parce que vous m'avez mandé que vous le vouliez. Enfin, je ménage ma ſanté d'une maniere, qui fait bien voir que j'en dois bien rendre compte à l'amour; & il ne tiendra pas à moi que vous ne trouviez à vôtre retour cette Maîtreſſe que vous avez penſé perdre, en bon point, & en état de ſe venger des ſottiſes que ſon mari lui a faites depuis peu.

LVI. LETTRE.

IL ne faut pas que vous faſſiez tant de choſes qu'un autre pour donner une violente jalouſie à un Amant, on eſt aiſément jaloux d'un Rival aimable; Monſieur..... s'eſt aperçû ſans doute que vous l'étes, il peut craindre que ſa Maîtreſſe ne s'en aperçoive à ſon tour, & les diſcours qu'on a tenus ſur cela me donnent lieu de croire qu'elle n'a pas attendu juſqu'à cette heure à s'en appercevoir: croyez-moi, il n'y a point d'affaire de vanité qui mérite qu'on mette ſa vie au hazard; & quand on en fait la ſotiſe, il faut du moins pouvoir être excuſé par la violence d'une veritable paſſion: il me paroît qu'il ne vous doit pas être difficile d'éviter pour une Maîtreſſe qui vous adore; ce qui choque la fidelité que vous lui devez, & qui peut en même

même tems vous perdre : quand je vous ai vû partir, j'ai eſperé que vous me ſeriez fidéle pendant vôtre abſence : mais je n'ai point fondé cet eſpoir ſur le manque d'occaſion, je connois trop vôtre mérite, & je ſuis perſuadée que j'aurai pour Rivales toutes les femmes qui auront de la délicateſſe & du goût : mais je veux me flâter auſſi, que vous n'en trouverez point de plus digne de vôtre cœur que moi : je cederai à pluſieurs l'avantage de la beauté, mais pour les ſentimens de tendreſſe & une fidelité qui va juſqu'au ſcrupule, je prétends l'emporter ſur toutes les femmes du monde : & il me ſemble ſi ces ſentimens ne ſont pas tout-à-fait néceſſaires pour une galanterie, ils le ſont du moins pour ſoûtenir une longue paſſion.

LVII. LETTRE.

DEpuis que je ne vous vois plus, j'ai un tel dégoût pour toutes choſes, & même pour la vie, que quand j'y ſonge, je ne comprends pas qu'avec un ſi grand attachement pour vous, j'en aye ſi peu pour elle : le moyen de n'être pas deſeſperée quand vous êtes abſent, & que le tems de vôtre retour eſt incertain, & vôtre preſence ſeule peut diſſiper mes douleurs ; Il faut vous voir pour oublier ce que je ſouffre, & un moindre remede ne peut me ſoulager : au reſte ſi vous voulez que

je

je me donne la consolation de vous instruire avec sincerité de tout ce qui me peut arriver dans les suites, il faut être plus moderé & plus sage que vous ne l'avez été, en aprenant ma derniere maladie, autrement vous m'ôteriez la douceur de me plaindre : & il faudroit joindre à la contrainte où je suis ici, celle de vous cacher mes plus secrettes pensées : ne m'exposez pas à une peine si cruelle, & laissez-moi, la liberté de vous dire tout ce que je souffre par raport à vous & à l'amour.

LVIII. LETTRE.

ON ne vient que de me rendre vôtre Lettre du 14. Juin, je ne comprends pas qu'elle ait pû être si long-tems en chemin, la poste iroit plus vîte, si ceux qui en ont soin connoissoient l'inquiétude qu'on a de recevoir deux jours plus tard des nouvelles de ce qu'on aime ; je suis à tout moment aussi occupée de vous, que vous me mandez l'avoir été de moi en courant la poste, & je n'ai pas besoin qu'une belle nuit & son silence augmente ma tendresse pour en avoir une infinie : je ne vis que pour vous, je vous desire incessamment, & je sens pour vous les mêmes ardeurs qu'inspire aux autres Maîtresses la presence de ce qu'elles aiment : il me semble même que vôtre absence redouble mon

amour

amour, du moins redouble-t-elle mon attention pour vous ; je prens garde encore de plus prés à ma conduite, & je ſerois au deſeſpoir d'avoir la moindre choſe à me reprocher ſur l'exacte fidelité que je vous ai promiſe ; je ne vai plus dans les lieux où ſe raſſemble tout le monde, il me paroît que je ſens davantage le malheur de ne vous point voir. Ah ! qu'il eſt cruel de voir qu'on ne peut rencontrer en aucun lieu ce qu'on aime, & qu'on méne pendant l'abſence une triſte vie. Qu'il faut de courage pour la ſoutenir ; la mienne eſt d'une retraite qui me feroit tort ſi les ſentimens que j'ai pour vous étoient connus de beaucoup de perſonnes. J'ai trouvé le ſecret d'être plus ſolitaire que les Chartreux, & cette retraite me livre toute entiere à l'amour, dont la vivacité s'affoiblit par la diſſipation que cauſe le grand monde : il me ſemble que depuis que vous êtes parti, Paris eſt devenu un deſert ; je n'y vois plus rien, ou du moins je n'y vois rien qui puiſſe m'occuper un quart d'heure ; je ne la ſuis que de vous ; & je vous aime ſi uniquement & ſi paſſionnément, que la tête me tournera ſans doute, ſi vôtre abſence eſt auſſi longue que je crains qu'elle ne ſoit. Quoi ! ne revient-on pas plûtôt que les autres, quand on eſt aſſuré d'être le plus aimé de tous les hommes ? Et le plaiſir de revoir une Maitreſſe tendre & fidéle, n'eſt-il

pas

pas préferable à toutes les choſes du monde! Auriez-vous l'imprudence de comparer les plaiſirs de l'ambition à ceux de l'amour? Ah! cette paſſion doit toûjours être la plus forte; comme elle eſt la plus agréable, il n'y a qu'elle qui puiſſe faire cherir juſqu'à ſes ſouffrances, & les miennes ont un charme ſecret & de certaines douceurs, que je ne changerois pas pour tous les fades amuſemens des perſonnes indifferentes.

LIX. LETTRE.

JE vous ai promis dans ma derniere Lettre un long recit de quelque choſe qui regarde mon mari, mais en verité je n'ai pas la force de ſonger à lui, ni d'en parler ſi longtems; quitez-moi de ma parole, & vous contentez de ſçavoir qu'il me traite à preſent d'une maniere toute opoſée à celle que vous lui avez connuë: il eſt preſque devenu galant avec moi, mais s'il eſt aſſez malheureux pour pouſſer ſes prétentions plus loin, ma vengeance eſt certaine; je vous jure une fidelité à l'épreuve de tout. Vous a-t-on mandé que le Confeſſeur de Madame de.... eſt du nombre des exilez? Qu'elle en a une douleur ſi grande, qu'elle pleure nuit & jour; cela va à un excés ridicule, & ſon amie que je vis hier m'en parût toute honteuſe. M'admirez-

vous

vous point la foibleſſe des femmes & leur legereté ? Diroit-on que des yeux qui ont ſçû vous regarder autrefois avec tant de tendreſſe, ne dûſſent s'employer aujourd'hui qu'à pleurer la diſgrace d'un cagot ? Je trouve les femmes plus mépriſables dans la dévotion que dans la galanterie.

LX. LETTRE.

AH ! que ne pouvez-vous voir tout l'amour qui eſt dans mon cœur, & connoître tous les maux que me cauſe vôtre abſence, vous abandonneriez bien-tôt la fortune pour venir eſſuyer mes larmes : les laiſſerez-vous encore long-tems couler ? Eſt-ce une abſence de pluſieurs années que j'ai à craindre, ainſi que le dit tout le monde : annoncez-moi, cruel, tout mon malheur ? Vous ne m'avez que trop flatée. Helas ! que j'étois aveuglée de me laiſſer perſuader que vôtre ſéparation ne ſeroit que pour quelques jours, ſi je l'euſſe crûë auſſi longue que je vois preſentement qu'elle la doit être, je ſerois morte à vos yeux, & vous auriez épargné à vos derniers adieux ; n'aurois-je pas été heureuſe d'éviter tout ce que je ſouffre depuis trois mois, & tout ce qui me reſte à ſouffrir avant que de vous revoir ? mais ce qui augmente ma douleur, c'eſt que la vôtre

n'eſt point auſſi vraye que la mienne; non; vous ne ſentez point l'abſence auſſi cruellement que moi, c'eſt vous qui m'avez voulu quitter, & vous n'avez pas regardé comme le plus grand des malheurs pour vous, ce qui devoit me cauſer des douleurs ſi terribles. Ingrat n'ai-je pû vous inſpirer une paſſion digne de la mienne; & ne ſerai-je aimée que médiocrement d'un homme que j'aime avec tant de violence? Pardonnez, mon cher Amant, ſi j'augmente aujourd'hui par mes reproches l'ennui de la vie que je méne depuis vôtre départ, je ne vous en ferai plus, ils ſont inutiles dans l'état où nous ſommes, j'oublie le paſſé; & puiſque ce qui nous ſépare eſt ſans remede, penſez au moins à rendre vôtre éloignement utile à vôtre fortune, & moi je ne penſerai qu'au bonheur de vôtre retour; ſi l'ardeur de mes deſirs pouvoit l'avancer, je vous verrois dans cet inſtant. Que je vous dirois des choſes tendres! il me ſemble que je n'ai jamais bien exprimé tout mon amour, & je ſens dans ce moment une ardeur capable de réparer tout ce que j'ai manqué à vous dire! Ah rien ne ſeroit comparable à tout ce que l'amour mettroit de tranſports & de vivacitez dans mes yeux & dans tous mes ſens; mais pourquoi augmenter mon tourment par l'image d'un bonheur ſi parfait, & dont je ſuis ſi éloignée de joüir! Adieu,

cruel

cruel Amant ! penſez quelquefois au milieu de vos occupations, que vous êtes plus aimé qu'homme du monde.

LXI. LETTRE.

JE ne puis vous pardonner la malice que vous avez de me donner par vôtre derniere Lettre un conſeil qui ne peut convenir qu'à une coquette. Avez-vous crû que je donnerois dans ce panneau ? Aprenez à me mieux connoître, & ſoyez perſuadé que ſi le hazard fait jamais que je plaiſe à quelqu'un, ce ſera aſſurément ſans deſſein, & que je me donnerai bien de garde de faire aucun pas pour conſerver les conquêtes que j'aurai faites, ni pour en faire apercevoir les autres ; ſi j'ai eu autrefois la fantaiſie de paroître aimable à de certaines gens, c'eſt que je ne vous plaiſois point encore, & que je croyois que pour y parvenir, de certaines conquêtes n'y ſeroient peut-être pas inutiles, & auroient donné un prix à ma perſonne & à mon cœur que vous n'y aviez pas trouvé. Je vois par le conſeil que vous me donnez, que je ne m'étois pas fort trompée ; mais je ne ſçaurois plus avoir cette ſorte de complaiſance pour vôtre vanité, qu'elle ſe contente ſi elle peut de ſçavoir que vôtre Maîtreſſe eſt ſi peu touchée de ce qui fait les

plus violens desirs de la plûpart des femmes ; & que hors vous, aucun homme ne peut pas seulement m'amuser un moment.

LXII. LETTRE.

QUe ne puis-je croire que vous ne m'aimez pas assez pour être poussé à m'écrire de la maniere que je vous aime : je serois moins à plaindre, que de craindre depuis quinze jours, comme je fais, que vous ne soyez malade. Etes-vous pardonnable de m'exposer à une inquiétude si cruelle ? Ne conoissez-vous pas ma délicatesse & ma vivacité ? M'avez-vous oubliée, ou ne pouvez vous m'écrire ? L'un ou l'autre de ces malheurs seroit un coup mortel pour moi, il n'y a rien de funeste qui ne m'ait passé dans la tête depuis que je ne reçois point de vos nouvelles. Vrayement l'absence est la source de bien des maux.

LXIII. LETTRE.

JE ne demeure pas d'accord des loüanges que vous me donnez dans vôtre derniere Lettre, je vous cede du côté de l'esprit & du mérite, & vous gagnerez autant aux comparaisons que je ferai de vôtre personne à la mienne

mienne, que vous perdrez quand vous en ferez de vôtre cœur au mien : personne n'aime comme moi, & pour vous en convaincre, il ne faut que lire ce que vous m'écrivez sur l'ambition & sur la fortune ; on voit pleinement que les affaires du cœur ne vont pas chez vous les premieres, & que vous cherchés à vous persuader que l'amour cause en vous le desir naturel que vous avez de vous agrandir. Tout ce que vous m'écrivez sur cela sent de la fausseté, & une passion véritable ne connoît de bonheur qu'à vivre avec la personne qui l'a inspirée. Tout ce qui éloigne le plaisir de la voir ne peut lui paroître avantageux, & ce sont les regards d'une Maîtresse qui doivent faire la felicité d'un véritable Amant ; cependant vous cherchez la fortune preferablement à moi, & vous donnez lieu de craindre que des vûës ambitieuses ne vous accoûtument à vivre loin de moi, & à ne vous en pas croire peut-être plus malheureux.

LXIV. LETTRE.

LEs reproches que vous vous faites de m'avoir quittée, & les remords que vous donnent les marques de mon amour, ne me vengent point encore assez de tout ce que me fait souffrir vôtre absence. Tant de douleurs finiront quand il plaira à la fortune

qui nous guide presentement. Il y a long-tems que je vous ai mandé que je m'attendois à vous recevoir de ses mains plûtôt que de celles de l'amour, vous nous avez l'un & l'autre mépriſez pour elle : je ſouhaite qu'elle reconnoiſſe ce ſacrifice par des faveurs plus conſtantes que ne ſont celles qu'elle a accoûtumé de faire, & que vous ne veniez pas un jour chercher dans les bras de l'amour une conſolation à ſon inconſtance, & un azile contre ſes dégoûts : peut-être que ſi vous m'aviez bien connuë, vous ne l'euſſiez point abandonnée pour elle. Adieu, penſez à moi, & m'écrivez régulierement.

LXV. LETTRE.

MEs maux ont été ſi violens depuis que je ne vous ai écrit, que j'ai été en danger de perdre la vie ; c'eſt quelque choſe d'affreux que de voir de prés une mort douloureuſe, mais elle n'a rien de ſi terrible que de ſe trouver privé dans ces momens de la conſolation de voir ce qu'on aime, & de n'oſer prononcer ſon nom : l'amour m'eſt témoin que vôtre abſence a été la plus ſenſible de mes douleurs, & que j'ay été occupée de vous en ce triſte état avec autant de vivacité que dans des momens plus heureux; mais que mes ſouffrances augmenterent quand je connus que la prudence vouloit

que

que j'ôtasse d'auprés de moi & de mon cabinet tout ce que j'ai de vous : je sentis, je crois, ce qui arrive dans la séparation de l'ame & du corps, car je ne vis que pour l'amour & par les assurances que vous me donnez de m'être fidéle. Adieu, croyez que vous perdez beaucoup à ne pas voir de prés la passion que j'ai pour vous.

LXVI. LETTRE.

VOus ne dites pas un mot de vôtre retour dans vos Lettres, ce silence m'en dit assez. Que j'étois simple de me laisser persuader que vous seriez peu de tems séparé de moi ! Ah ! croyez-vous que si j'avois sçû sur cela ce que je sçai presentement, que j'eusse jamais consenti à vôtre départ, je vous aurois mis dans la nécessité de choisir de vôtre fortune ou de vôtre Maîtresse ; mais non, je vous aurois laissé faire ce que vous avez fait, & je n'aurois pas voulu démentir le caractere de la passion que j'ai depuis long-tems pour vous : je me suis toûjours picquée de preferer vos interêts aux miens, & de n'exiger rien de vous de pénible ; j'ai mis mon plus grand bonheur à ne pouvoir mériter vos reproches, & à vous faire rougir d'aimer médiocrement une femme qui vous aime avec tant de tendresse : mais connoissez-vous assez la difference qu'il y a de

vôtre paſſion à la mienne, pour reſſentir cette ſorte de honte ? Ne vous trompez-vous point ? Il me paroît par vos Lettres que vous faites hardiment des comparaiſons avec moi. Pouriez-vous vous méprendre au point de ne plus connoître que je vous aime mille fois plus que vous ne m'aimez ? Eſt-il poſſible que vous me donniez pour exemple Madame de.... ſi je ſuportois vôtre abſence comme elle fait celle de Monſieur de.... vous auriez quelque ſujet de vous plaindre, la datte de douze ans ne fait rien à l'affaire ſelon moi, il faut toûjours aîmer ce que l'on a une fois jugé digne de ſon eſtime & de ſon cœur, les années ne diminuënt que les paſſions médiocres, & la maniere dont vous regardez douze ans, ne me fait pas coire la vôtre à l'épreuve du tems ; il n'en eſt pas un plus propre à diminuer l'amour que celui de l'abſence. Adieu, je vous aime, & vous ſouhaire avec une ardeur qu'il n'y a que moi capable de ſentir. Que ne donnerois-je point pour vous donner le bon ſoir ? Ah ! quand ce ſeroit par magie que vôtre figure paroîtroit à mes yeux, je me tiendrois heureuſe de la voir.

LXVII. LETTRE.

VOus me quittez quand tout change pour nous, quand nous paſſons tous les

les huit jours dix heures enſemble ; vous renoncez à des plaiſirs que vous avez paru deſirer avec tant d'ardeur : vous laiſſez vôtre Maîtreſſe malade ſans penſer au péril qui peut menacer ſa vie ; vous voulez devenir heros, & chercher la gloire d'être au deſſus des foibleſſes humaines. Songez que quand on veut être plus qu'un homme, on devient beaucoup moins quelquefois. Theſée fut moins blâmé d'avoir été ſenſible aux charmes d'Ariane, que de l'avoir abandonnée ; le plus grand des crimes eſt de violer ſes ſermens, vous m'en aviez fait de m'aimer tendrement ; puis-je croire que je la ſuis aprés ce que vous avez fait ? Mais que me ſert-il de vous faire des reproches ? Mes Lettres n'auront aparemment pas plus de pouvoir que n'en ont eu mes larmes ? Grands Dieux! des larmes mêlées de toutes les douceurs de l'amour. Dans quel état vous ai-je prié de ne point partir ? Dans quel mouvement vous ai-je dépeint la douleur & le deſeſpoir que me cauſeroit vôtre abſence : Rien de tout cela ne vous attendrit, & vous êtes parti malgré mon amour & mes douleurs : aprés les marques d'une paſſion mediocre aurois-je la folie de croire que vous êtes fort touché de ce que je ſouffre preſentement. Adieu, je ſens dans ce moment de certains mouvemens de dépit, dont je veux vous épargner la

connoiſſance : aimez-moi s'il eſt poſſible, & vous ſouvenez de moi ſi vous pouvez.

LXVIII. LETTRE.

SUr qui fondez-vous vos ſoupçons de jalouſie qui vous occupent ſi fort ? Eſt-ce ſur ce que je vous ai écrit de ce prétendu Amant ? Cette exactitude à vous rendre compte des moindres choſes ne vous prouvoit-elle pas que je ne ſuis occupée que de vous ? Pouvez-vous me dire que j'ai peut être des ſentimens ſecrets pour lui, que je ne démêle pas bien encore ? Une femme qui a aimé dix ans n'eſt plus novice en amour, & les mouvemens d'une paſſion n'échapent pas à ſa connoiſſance ? En verité vous ne vous faites pas une juſte idée de ce que je ſouffre, ſi vous le connoiſſiez bien, & que vous m'aimaſſiez tendrement, vous me ſouhaiteriez plus de diſſipation que je n'en ai : mais vous n'êtes pas capable de tant de délicateſſe, & vous comparez hardiment ce que vous faites pour moi à ce que je ſouffre pour vous ; cependant il me ſemble que vous ne devriez point avoir tant de peine à me ceder l'avantage de ſçavoir mieux aimer que vous. Helas ! que je t'achete cher, & qu'il m'en coûte de douloureux momens !

LXIX. LETTRE.

JE vous demande pardon de vous avoir écrit aigrement, mais le principe qui m'a fait agir ne doit point vous déplaire; cependant je suis une divinité plus équitable que vous ne croyez, car suivant l'usage des Dieux, je gronde, & je menace suivant mes caprices, & la crainte peut faire souvent ce que la reconnoissance ne feroit pas.

LXX. LETTRE.

LA fortune met une grande difference entre vôtre vie & la mienne. Mon partage est les douleurs, pendant que vous êtes tous les jours aux Opera de Venise; je ne suis pas fâchée que vous soyez plus heureux que moi, mais je crains que les divertissemens ne vous accoûtument à suporter tranquillement mon absence; la joye dissipe trop, & la mélancolie rend assûrément l'amour plus sensible: on souhaite avec plus d'ardeur ce qu'on aime quand on ne joüit d'aucun plaisir dans les lieux où l'on est sans Maîtresse, & de l'humeur dont je vous connois, il est difficile que vous viviez sans amusement, & plus difficile encore, que celui de m'écrire, de recevoir de mes Lettres, & de vous souvenir de moi, en fpit un ca-

ble de remplir toute vôtre vivacité ; cependant ne vous préparez à aucunes indulgences, plus vôtre abſence ſera longue, plus je ſerai ſevere, parce que je ſouffrirai davantage, & que de ſi longues peines me paroîtront dignes de vôtre fidélité : les ſentimens ſont peut-être un peu injuſtes, mais beaucoup d'amour eſt ordinairement ſuivi d'un peu d'injuſtice. N'y en a-t-il pas à m'ennuyer comme je fais avec tous mes amis, parce que vous êtes abſent ? Devroient-ils être punis de vos fautes ? Cependant je ſuis de ſi mauvaiſe humeur, que je ne comprends pas que quelqu'un me veüille voir.

LXXI. LETTRE.

SI la paſſion que vous m'avez inſpirée vous étoit bien connuë, vous ſeriez au deſſus des inquiétudes qui agitent ordinairement les Amans ; vous ne craindriez point que j'en aimaſſe un autre, & vous ne ſongeriez qu'à vous rendre digne d'être toûjours ardemment aimé de moi. Pour cela il faut ſouhaiter fortement vôtre retour, & n'employer que peu de tems à tenter la fortune : ſi mon abſence vous étoit auſſi ſenſible que m'eſt la vôtre, vous payeriez trop cher les plus éclatantes faveurs ; mais les raiſonnemens que vous faites dans vos dernieres Letres, par raport à elles, font bien voir que

vous

vous n'êtes encore qu'aprentif Philoſophe : l'avenir eſt-il à vous pour en diſpoſer comme vous faites ? Qui me ſera caution de vos eſperances : & ne faut-il pas avoir perdu le ſens pour renoncer au bien preſent qu'on poſſede, dans l'eſpoir d'en acquerir un chimerique ? Les conſeils du confident de Pyrrhus vous conviennent mieux qu'à lui : vous courez pour vous repoſer, & dans la vûë incertaine d'acquerir un jour plus de liberté de me voir, vous avez renoncé pour mille années au plaiſir de me voir au moins tous les huit jours une fois : pour moi ſans renoncer aux avantages que le tems peut m'aporter, je regarde le preſent comme ce qui décide de ma deſtinée, & les douceurs que vous me dépeignez dans l'avenir, ne me conſolent point du mal preſent de vôtre abſence : la mienne ne vous touche pas de la même maniere, l'ambition partage vôtre cœur, & vous vous faites un plaiſir de ſervir le Roy pour vous cacher à vous-même la foibleſſe que vous avez de ne pouvoir vous paſſer des faveurs de la fortune : je m'aperçois que je ne ſonge pas que l'amour doit être badin, & ne s'accommode guéres des réflexions d'un Philoſophe : mais je ſuis d'une mélancolie & d'une mauvaiſe humeur qui ne convient point du tout à parler de tendreſſe.

LXXII. LETTRE.

SI vous êtes comme vous me l'écrivez ; un exemple de la puiſſance de l'amour ; j'en ſuis un des malheurs que cauſent ſes paſſions extrêmes : & comme je donne ordre que vous ne receviez cette Lettre, qu'en aprenant ou ma mort, ou ma gueriſon, je ne dois point craindre de vous y laiſſer voir le triſte état où mon cœur & ma ſanté ſont réduits. J'ai ſouffert deux fois vingt-quatre heures tout ce qu'on peut ſouffrir du corps & de l'eſprit : & comme je ſuis ſi abatuë, que je ne puis m'aſſurer de ne pas ſuccomber à un remede violent que les Medecins veulent me faire prendre cette nuit, j'ai voulu avant que de m'y expoſer, vous aſſurer que quoique je meure, ou que je vive, l'amour régnera dans mon cœur juſqu'au dernier ſoûpir, avec la même vivacité que vous m'avez vûë au milieu de ſes plus doux tranſports ; & que ſi le deſtin veut terminer ſi promptement une vie auſſi peu avancée que la mienne, je mourrai ſans me repentir de tout ce que l'amour me fait faire pour vous, ſans vous reprocher un départ dont la douleur ſeule eſt cauſe des maux dont je veux peut-être mourir : pour vous montrer digne d'une paſſion ſi conſtante, conſervez de moi un tendre ſouvenir, je ſçai que les morts n'en doivent pas demander davanta-

vantage, s'ils veulent être exaucez; je vous demande seulement de respecter assez la passion que j'ai pour vous, pour ne vous servir jamais des mêmes expressions des mêmes transports qui m'ont persuadé de vôtre amour, pour convaincre d'autres femmes de vôtre ardeur, mettez dans les manieres que vous pourez avoir pour elles, toute la difference qui est effectivement entre l'attachement que j'ai pour vous, & ceux dont sont capables les autres femmes; vous n'en trouverez point qui ayent un cœur digne de remplacer le mien, & je m'assure que vous me regreterez quand vous voudrez songer à la maniere dont je vous ai aimé; que ma destinée vous inspire une tendre compassion: je n'ai jamais été heureuse, & je meurs encore plus malheureuse que je n'ai vécu, si ma mort ne peut mettre ma gloire à couvert, & que ceux qui me haïssent veulent pour se venger de moi publier ce qu'ils ont pû découvrir de mon avanture; justifiés la violence de ma passion par la durée de la vôtre, & qu'on connoisse par vôtre attachement pour une Maîtresse morte, qu'elle a dû tout faire pour vous pendant sa vie: mais je m'abandonne trop à la cruelle tristesse dont je suis remplie, & je ne songe pas aux larmes que cette Lettre poura vous faire verser. Au nom de vôtre amour, pardonnés-moi la douleur qu'elle vous causera: s'il est des

momens

momens où il eſt permis de ne ſe pas contraindre, ce ſont ſans doute ceux où l'on enviſage la mort de prés ; mais voici le moment d'être Philoſophe, & de ne pas démentir le caractere que vous connoiſſez, & que vous avez paru aimer en moi : j'eſpere que vous n'aprendrez pas que j'aye rien fait en ce triſte moment qui en ſoit indigne, vous ſeul m'attachez à la vie, & vous ſeul auſſi me rendez la mort pénible. Rien ne me touche plus ſenſiblement, que de ne pouvoir apeller perſonne auprés de moi, qui vous puiſſe rendre un compte exact de tout ce que je ſentirai de tendre pour vous dans ce moment. S'il eſt écrit qu'il doive ſi-tôt arriver, imaginez-vous tout ce que peut ſentir le cœur le plus ſenſible & le plus délicat qui ait jamais aimé, & pour vous en former quelque idée, croyez que j'aurai quelque plaiſir à mourir, parce que ma mort préviendra la vôtre, & que j'éviterai par ce moyen le ſuplice affreux de vous voir peut-être expirer à mes yeux. Adieu, mon cher Amant, je vais mettre tout en uſage pour que ce ne ſoit pas là le dernier de ma vie, & pour retirer ce que vous aimez des bras de la mort ; mais ſi mes ſoins ſont inutiles, ſongez que vôtre Maîtreſſe a plus aimé que femme du monde, & que vous devez quelque choſe aux ſentimens qu'elle conſerve pour vous juſqu'à la mort. Adieu.

FIN.

LETTRES GALANTES ET AMOUREUSES,

Tirées des meilleurs Auteurs.

Avec l'Hiſtoire de la Matrone d'Epheſe.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR.

COmme l'on a commencé dans cet Ouvrage par les Lettres les plus tendres & les plus délicates qui ayent jamais paru, l'Auteur qui les a compilées a jugé à propos de joindre dans ce Recueil, les Lettres les plus passionnées & les plus amoureuses, que Voiture, Bussi Rabutin, Montreüil Scaron, le Chevalier d'Her & Boursault ont mis au jour: j'espere que le Lecteur en sera content lors qu'il les aura lûës: l'Histoire de la Matrone d'Epheſe que Petrone a tant pris ſoin d'écrire, & dont la plus grande partie du monde a entendu parler, eſt auſſi à la fin du preſent Livre. C'eſt la plus fidéle qui ait encore paru juſqu'à preſent.

A
MADEMOISELLE***

MADEMOISELLE,

Si je pouvois, vous auriez plus souvent de mes nouvelles : mais d'ordinaire nous arrivons en des lieux où l'on trouve plus aisément toute autre chose que de l'encre & du papier. Et puis, il vous faut écrire avec tant de retenuë, qu'étourdi comme je suis, je ne prends jamais la plume, que je ne tremble de peur d'en trop dire, & que je ne fasse d'étranges efforts pour m'en empêcher. A cette heure même, je meurs de vous entretenir des choses qu'il est plus à propos de taire, & qui peut-être ne vous sembleroient pas trop bonnes. Car vous m'avez défendu de parler d'amour, & il faut que je vous obéïsse, quelque peine que j'y aye. Je ne puis pourtant, Mademoiselle, que je ne vous dise que malgré la passion que j'ai pour la Guerre, j'en sens une autre qui est plus forte, & je connois que nos premieres inclinations sont toûjours les maîtres. Nous ne rencontrons rien qui nous résiste ; nous nous aprochons tous les jours du Païs des melons, des figues, des muscats : & nous

allons

allons combattre dans des lieux, où nous ne cueillerons point de palmes, qui ne soient mêlées de fleurs d'Oranges & de Grenade. Mais je quitterois volontiers ma part de toutes ces victoires pour avoir l'honneur d'être à vos pieds, & j'estimerai toûjours moins le titre de Conquerant, que celui,

MADEMOISELLE,

De vôtre, &c.

A MADEMOISELLE.....

Déclaration d'Amour.

JE sors d'auprés de vous, Mademoiselle, pour être plus avec vous que je n'y étois. Madame.... m'observoit, & je n'osois vous regarder. Je craignois même, comme elle est habile, que cette affectation ne me découvrît. On sçait si bien qu'il vous faut regarder quand on est auprés de vous, qu'on croit que qui ne vous regarde pas, y entend finesse. Si je ne vous vois point à present, au moins ne s'aperçoit-on pas que j'aye de l'amour, & j'ai la liberté de ne l'aprendre qu'à vous. Mais que je serois heureux, si je pouvois vous le persuader au point qu'il est, & qu'alors vous seriez injuste, si vous n'aviez quelque bonté pour moi.

A MADAME.....

MADAME,

Je vis de régime le mieux qu'il m'eſt poſſible, & cela pour obéïr au commandement que vous m'avez fait, de ne point mourir que vous ne m'ayez vû, mais avec tout mon régime, je me meurs tous les jours d'impatience de vous voir. Si vous aviez mieux meſuré vos forces & les miennes, je ne ſerois pas en cet état. Vous autres Dames de prodigieux mérite, vous penſez qu'il n'y a qu'à commander. Nous autres malades nous ne diſpoſons point ainſi de nôtre vie. Contentez-vous de faire mourir plûtôt qu'ils ne veulent, ceux qui vous voyent, & ne ſongez pas à faire vivre, autant que vous le ſouhaitez, les perſonnes qui ne vous voyent point. Si là-deſſus je ne vous puis obéïr, ne vous en prenez qu'à vous-même : vous en êtes la ſeule cauſe, & ſi rien me conſole, c'eſt que ſi je vous avois vûë, j'en ſerois mort d'une maniere bien plus cruelle. Vous êtes une dangereuſe Dame, & les gens qui ne vous regardent pas ſobrement, en ſont trés-malades, & ne la font gueres longue. Je me tiens à la mort que vous me donnez, & je vous le pardonne volontiers. Adieu, Madame, je meurs vôtre trés humble ſerviteur, &

je

je prie le Ciel que tous les divertiſſemens que vous aurez en Bretagne ne ſoient pas troublez par les remords d'avoir fait mourir un homme qui ne vous avoit jamais offenſée.

A MADAME.....

MADAME,

Vous pouvez bien n'avoir de vôtre vie ſouffert qu'on vous fît une déclaration d'amour ; mais qu'on ait oſé vous en faire, comme cela n'a pas dépendu de vous, permettez-moi d'en douter, tant que vous ne me commanderez pas abſolument de le croire.

Si vous étiez de ces Beautez vulgaires,
Un ſevere regard, une noble fierté,
Pouroient vous garantir des diſcours téméraires
D'un Amant emporté.
Mais peut-on quand on vous a vûë,
Avec tous les attraits dont vous êtes pourvûë,
N'être pas d'amour embraſé ?
Et peut-on vous aimant, vous cacher qu'on vous aime ?
Helas ! je juge par moi-même,
Que lorſque l'Amour eſt extrême,
Le ſecret en eſt mal aiſé.

Avoüons de bonne foi, Madame, que nous avons manqué d'ingenuité, l'un & l'autre, dans les premieres Lettres que nous nous ſom-

ſommes écrites : & que s'il eſt impoſſible qu'on ait oſé vous parler d'amour, charmante comme vous êtes, il ne l'eſt pas moins qu'ayant du diſcernement, j'aye pû me réduire à n'être que de vos amis. Si cet aveu a le bonheur de ne vous pas déplaire, vous verrez qu'à la Cour il y aura preſſe à ſe faire eſtropier. Il n'importe, je n'en tâcherai pas moins à mériter, par l'impetuoſité de ma paſſion, ce que vôtre langueur naturelle me permet d'eſperer : & cependant qui ne ſera pas aſſez malade pour vous plaire, à ſon dam.

A MADAME.....,

MADAME,

Vous avez eu, comme la Reine de Suede, la curioſité de me voir ; vous devriez comme elle, me permettre d'être amoureux de vous, & vous faire honneur d'une choſe qui ne dépend plus de vôtre conſentement. Si vous croyez que je vous demande ce que vous ne devez pas m'accorder, ou que j'entreprends trop, je veux bien me réduire à n'être que de vos amis, & à vous cacher ce que je vous ſerai davantage. Vous pouvez vous imaginer aprés cette déclaration, que je ne voudrois pas vous tromper pour quelque choſe que ce fût. Dans cette

penſée, je m'en vais vous aprendre les bonnes & les mauvaiſes qualitez de celui qui ſe donne à vous. Le corps en eſt ſi irrégulier, qu'on défend aux femmes groſſes de le voir. Mais c'eſt la meilleure ame du monde ; & ſur ce chapitre, il ne ſe troqueroit avec perſonne ſi ce n'étoit avec vous. Quand il aime, c'eſt avec tant de violence, qu'il en a honte quelquefois ; & puis qu'il vous faut tout dire, quoi qu'il ſoit trés-ponctuel dans les devoirs de l'amitié, il ne l'eſt pas trop à écrire à ſes amis. En récompenſe, il en dit du bien par tout, & ſouvent juſqu'à fatiguer ; & lors qu'il eſt obligé à prendre le parti des gens qu'il aime, un Lion & lui c'eſt la même choſe. Si vous me voulez tel que je me viens de repreſenter, je me donne à vous corps & ame, en attendant que vous vous déclariez ſur mon bon ou mauvais deſtin, je ſuis & ſerai,

De vôtre langueur naturelle, MADAME,
L'homme le plus charmé.....

A MADAME.....

J'Ai fait tout ce que j'ai pû, Madame, pour vous oublier, & je n'ai jamais rien entrepris de plus difficile, ni qui m'ait ſi mal réüſſi. Ce qui me paſſe d'aimable par l'imagination, me rapelle dans l'eſprit vos manieres ; elles ſont honnêtes & engageantes. Je ſuis malade,

&

& quelques mots que vous me faites l'honneur de m'écrire, s'ils ne m'ont pas rendu toute ma ſanté, ils m'obligent au moins à ſouhaiter de ne pas mourir. Un homme qui auroit aſſez de modération pour ne vous aimer que de la ſorte que vous le deſirez, ſeroit heureux auprés de vous. Il pouroit admirer une trés-agréable & trés genereuſe Dame, & joüir tranquillement de ſon amitié. Mais il eſt difficile de s'en tenir-là, quand on a le goût de ce qui plaît. Il y a dans vôtre perſonne & dans vos moindres actions, des graces qui enchantent. J'en ſuis charmé, & elles me font être vôtre trés-humble ſerviteur, avec plus de paſſion, que qui que ce ſoit.

A MADEMOISELLE....

REndez-moi ma parole, je vous en conjure, Mademoiſelle, je vous allai promettre l'autre jour bien étourdiment, que je n'aurois pour vous qu'une de ces amitiez ſages, qui n'alterent point le repos, mais je ne ſçaurois faire ce que je vous dis; & j'avois mal meſuré vos forces & les miennes. Quelques efforts que j'aye fait, il ne m'a pas été poſſible de me défendre des troubles qui accompagnent les grandes affections. Il y a trois jours que je me combats là-deſſus, & tout cela n'a ſervi qu'à me rendre plus abatu. Pardonnez-moi, ſi je ne vous tiens point le pro-

promeſſe que je vous ai faite. Vous me trouverez véritable en toute autre choſe : & cependant ſouffrez que je vous diſe, que ſi je vous trompe aujourd'hui, vous m'avez trompé la premiere ; & qu'encore que vous m'aïez paru l'une des plus charmantes perſonnes qui vivent, je n'aurois jamais penſé que vous euſſiez été ſi redoutable à une ame comme la mienne, ſi peu née à la ſervitude, & ſi rébelle naturellement.

A MADAME.....

J'Ai l'eſprit & le cœur pleins des merveilles d'hier ; & de long-tems, il n'y aura place pour autre choſe. On ne ſçauroit les remplir de rien de plus beau, ni de plus charmant, & afin de vous bien exprimer les plaiſirs que j'eus à vous voir, & à vous entendre, c'eſt de vous proteſter, qu'il n'y a au monde que vous qui m'en puiſſiez donner de plus grands s'il vous plaiſoit, c'eſt à dire, ſi je vous plaiſois aſſez pour cela. Vous ſeriez adorable, ſi vous étiez un peu plus ſenſible. C'eſt-là vôtre ſeul défaut ; il n'y en a point dont il ſoit plus aiſé de vous corriger. Je ſuis pourtant réſolu de ne me pas rebuter, & d'employer à ce deſſein le reſte de mes jours, avec ce ſeul regret de n'y avoir pas donné les plus beaux.

A UNE INCONNUE.

Déclaration d'Amour.

MADAME, ou MADEMOISELLE, Vôtre Lettre eſt ſi galante, que je brûle de ſçavoir qui vous êtes. Cependant, il me ſemble que pour mon repos, il vaudroit mieux que nous demeuraſſions vous & moi, comme nous ſommes. Il n'y a point de jeu avec les perſonnes qui ſe font tant aimer, avant que de ſe faire connoître, qui ſont des *ſurpreneuſes de cœur*, & qui les obligent de ſe rendre à diſcretion. Je n'ai rien vû de vous, que quelques rayons de vôtre eſprit dans ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & ils allument en moi des deſirs qui me troublent. Que ſeroit-ce, ſi j'avois eu le bonheur de voir ce même eſprit briller dans vos yeux, & jetter de là feux & flames. L'amour eſt un Dieu qu'il eſt tres-dangereux de tenter, & il le faut combattre en Cravate, plûtôt en lâchant le pied, qu'en lui réſiſtant. Mais helas! ces belles moralitez ſont hors de ſaiſon. Je ſuis tombé dans l'embuſcade que vous m'avez dreſſée, & je me ſens piqué en la plus tendre partie de mon ame. Si cette déclaration vous choque, prenez-vous-en à vous même. On eſt ſujette à faire de mauvaiſes rencontres, quand on va déguiſée. Je ne vous connois

point, & je ne ſerai pas marri de vous obliger à me dire des groſſes dents, *je vous aprendrai bien à qui vous parlez*. C'eſt tout ce que je vous demande. Decouvrez-moi cette Divinité à qui j'adreſſe mes vœux, devant que je brûle mon encens, & qui prend plaiſir, comme elle dit, à pêcher les cœurs en eau trouble. L'amour eſt aveugle, mais il n'en eſt point qui le ſoit tant que le mien; donnez-lui de bons yeux, & je vous engage ma foi, que ceſſant d'être aveugle, il commencera d'être muet au cas que la liberté que je prends de vous entretenir, ne vous ſoit pas agréable. Je ſuis,

MADAME, ou MADEMOISELLE,
Vôtre trés, &c.

A MADAME.....

MADAME,

Comme vôtre trés-humble ſerviteur, mon devoir m'oblige à vous avertir que mon cœur ſe va mutiner, & que ſi vous ne m'aidez, je ne puis l'obliger de vous conſerver la fidelité qu'il vous a jurée. Il m'a empêché, toute la nuit de fermer l'œil; & n'a ceſſé de me repreſenter les cruelles paroles que vous me dîtes hier, & qu'ils le percerent de part en part. Il menace de rompre ſes chaînes, ſi vous continuez à le maltraiter. Il ſe plaint que depuis quinze

quinze jours, vous le faites languir dans une triſteſſe mortelle; lui qui d'ordinaire ne ſe nourrit que de joye & de plaiſir. Il dit qu'à chaque moment vous retranchez de ſes eſperances, quelque modeſtes qu'elles ſoient, & que vous abuſez du pouvoir abſolu qu'il vous a donné ſur lui. Enfin, Madame, il m'a puiſſamment ſolicité de finir ma miſere par un genereux depit, & de chercher ailleurs le repos que je ne trouve pas à vôtre ſervice. Je ne le croirai point: mais en récompenſe, croyez-moi; un ſi brave cœur mériteroit plus de bonté, qu'il ne vous plaît de lui en faire paroître. J'eſpere le retenir dans l'obéïſſance qu'il doit à ſa Souveraine: cependant de vôtre côté, uſez mieux de vôtre toute puiſſance, & regardez ſa foibleſſe avec plus de pitié que de mépris. Je ſuis,

MADAME,

Vôtre trés, &c.

A MADAME.....

DEquoi vous aviſez-vous, Madame, de me vouloir donner à tout le monde? voici la quarre, ou la cinquiéme fois que vous m'avez offert, & qu'il n'a pas tenu à vous que vous ne m'ayez livré. Encore que je ſois à vous à la vie & à la mort, je n'y ſuis ni à vendre ni à engager. Vous êtes maîtreſſe abſoluë de ma perſonne, horſmis que vous n'en pouvez pas

faire un preſent comme de vos perles & de vos bijoux. Mon cœur eſt un fond d'une autre nature: Il ne ſe peut aliener, & vous le garderez tant qu'il vous plaira, ou que vous lui plairez, & que vous ſerez auſſi aimable que vous l'êtes. Mais quand vous vous laſſerez de moi, ne pretendez point vous en défaire à la premiere de vos amies. Vous avez un plus ſûr & un plus court moyen : c'eſt celui dont vous vous ſervîtes l'autre jour, lorſque vous me voulûtes étrangler. Si cela vous ſemble un peu violent, & que vous apréhendiez qu'on n'en murmure, rendez-moi plûtôt à moi-même, & remettez-moi dans ma premiere liberté. Je ne ſçai néanmoins ſi je le voudrois : tant je ſuis fou ; ſi vous me mettiez entre les mains les clefs de ma priſon, je ne m'en ſervirois pas pour en ſortir. Non, Madame, ne me rendez point tout ce que m'avez pris, mais rendez-vous vous-même, & ne réſiſtez plus avec tant de rigueur & d'ingratitude à une affection auſſi conſtante que la mienne: quand vous y ſerez réſoluë, je vous ſuplie de me diſpoſer doucement à une ſi étrange revolution de ma fortune, de peur qu'une joye ſi ſurprenante ne me tuë, & ne ſoit plus forte que n'a été le deſeſpoir.

A MADEMOISELLE....

DEpuis que je vous vois, je ne ſçaurois, Mademoiſelle, ni prier Dieu, ni dormir. Je

Je sens dans ma conscience & dans ma santé, un desordre épouventable; & si je suivois le conseil de mon Directeur, ou de mon Medecin, je ne vous verrois jamais : ils ont beaucoup de raison, & je n'en ai gueres. Vôtre severité m'en devroit fournir d'une bonne pour ne point songer à vous, & si j'étois sage, l'assûrance que vous m'avez donnée de n'avoir de vôtre vie, de bonté pour moi, me rebuteroit d'un service dont je ne puis esperer de récompense. Mais non,

Pour éteindre des feux naissans,
Vous m'assurés en vain, que ie perdrai mon tems.
A toutes vos rigueurs malgré vous, je m'expose.
Vous voir, & vous servir, est un assez grand bien.
Autrefois quand j'aimois, j'aimois pour quelque chose;
Mais vos yeux m'ont apris, qu'on doit aimer pour rien.

A MADAME.....

IL y a long-tems, Madame, que j'aurois pris la liberté de vous aimer, si vous aviez eu le loisir d'être aimée de moi: mais parce que vous avez je ne sçai combien de soûpirans, j'ai crû qu'il étoit à propos de vous garder mon amour Il pourra arriver quelque occasion favorable où je le placerai. Peut-être vôtre Cour sera-t-elle moins grosse durant quelque petit intervalle?

Peut-être ſerez-vous bien aiſe d'inſpirer de la jalouſie à quelqu'un, en faiſant paroître tout d'un coup un nouvel Amant? Comptez, Madame, que vous en avez un de réſerve, dont vous pourez vous ſervir quand il vous plaira. Je tiendrai toûjours mes ſoins & mes vœux tous prêts; vous n'avez qu'à me faire ſigne que je commence, & je commencerai. Adieu, Madame, juſqu'à nos amours.

A MADEMOISELLE.....

VOus vous êtes bien gendarmée de ma déclaration; mais voulez-vous gager qu'au bout du compte, vous m'aimerez. Oüi, vous m'aimerez: je ſçai ce que je dis, & ce que je ſens. N'ayez point, je vous ſuplie, ſi bon ſentiment de vôtre indifférence. J'ai pour en vaincre quatre comme la vôtre. Rien ne me coûte en matiere d'auſſi charmantes filles que vous. Faut-il des années; Hé bien ſoit: Je n'ai rien de plus cher à faire. Vous ne m'accorderez aucune grace, je vous joüerai le tour d'aimer juſqu'à vos cruautez. Vous ne me ferez que de legeres faveurs, elles me paroîtront d'un trés grand prix. Vous m'oposerez des Rivaux, je les ferai deſerter par le deſeſpoir où je les mettrai de vous rendre autant de ſervices que moi. Enfin, prenez tel parti qu'il vous plaira, je ferai enrager vôtre indifference; & aprés beaucoup de tems,

com-

comblée d'amour, de tendreſſe & de reſpect, vous ne ſçaurez plus de quel côté tourner, & vous m'aimerez.

MONSIEUR.....
A MADAME.....

Déclaration d'Amour.

JE ſuis au deſeſpoir, Madame, que toutes les déclarations d'amour ſe reſſemblent, & qu'il y ait quelquefois tant de differences dans les ſentimens. Je vous aime plus que tout le monde n'a accoûtumé d'aimer; & je ne ſçaurois vous le dire, que comme tout le monde vous le dit. Ne prenez donc pas garde, je vous en conjure, à mes paroles qui ſont foibles, & qui peuvent être trompeuſes: mais faites réflexion, s'il vous plaît, ſur la conduite que je vais avoir pour vous: & ſi elle vous témoigne qu'afin de la continuer long-tems, de même force, il faut être vivement touché, rendez-vous à ſes témoignages, & croyez que puiſque je vous aime ſi fort, n'étant point aimé de vous, je vous adorerai, quand vous m'aurez obligé d'avoir de la reconnoiſſance.

RE'PONSE DE MADAME.....
A MONSIEUR.....

S'Il y a quelque choſe qui vous empêche d'être crû, quand vous parlez de vôtre

amour, ce n'eſt pas qu'il importune, c'eſt que vous en parlez trop bien. Les grandes paſſions ſont plus confuſes. Il me ſemble que vous écrivez en homme qui a beaucoup d'eſprit, qui n'eſt point amoureux, & qui veut faire acroire qu'il l'eſt. Et puis qu'il me ſemble, à moi qui meurs d'envie que vous diſiez vrai, jugez ce qu'il ſembleroit à des gens à qui vôtre paſſion ſeroit indifferente. Ils s'imagineroient auſſi-tôt, que vous voulez rire; mais moi qui ne veux point faire de jugement téméraire, j'accepte le parti que vous m'offrez, & je veux bien juger par vôtre conduite, des ſentimens que vous aurez pour moi.

MADAME.....
A MONSIEUR.....

ON dit que vous avez été batu, c'eſt peut-être un faux bruit de vos envieux: Mais c'eſt peut-être auſſi une verité. Ah! mon Dieu, dans cette incertitude, je vous demande la vie de mon Amant, & je vous abandonne l'Armée; oüi, mon Dieu, l'Armée, l'Etat, & tout le monde. Depuis qu'on m'a apris cette nouvelle, j'ai fait par jour vingt viſites. J'ai jetté des propos de guerre pour voir ſi je n'aprendrois rien qui pût me ſoulager, & l'on m'a aſſurée par tout que vous aviez été batu; mais on ne m'a point parlé de vous en particulier. Je n'oſerois demander ce que vous êtes devenu; non que j'apre-

j'aprehende de faire voir que je vous aime. Je suis dans de trop grandes allarmes pour avoir rien à ménager, mais je crains d'aprendre plus que je ne voudrois; c'est l'état où je suis, & où je serai jusqu'au premier ordinaire, si j'ai la force de l'attendre.

MADAME....
A MONSIEUR....

HE' quoi! ne me laisserez-vous jamais en repos? Serai-je toûjours dans des craintes de vous perdre, où par vôtre mort, où par vôtre changement? Tant que la Campagne dure, je suis en de perpetuelles allarmes. Les Ennemis ne tirent pas un coup, que je ne m'imagine que ce ne soit à vous. J'aprens ensuite que vous perdez un combat sans sçavoir ce que vous êtes devenu, & quand aprés mille inquietudes mortelles, je sçai que ma bonne fortune vous a sauvé, l'on dit que vous êtes en Languedoc, où vous vous consolez de toutes vos disgraces entre les bras de Mademoiselle..... Si cela est, je suis bien malheureuse, que vous n'ayez pas perdu la vie dans la bataille. Oüi, j'aimerois mieux vous voir mort qu'inconstant. J'aurois le plaisir de croire, que, si vous aviez vécu, vous m'auriez toûjours aimée; au lieu que je n'ai que la rage dans le cœur, de me voir abandonnée pour une autre, qui ne vous aime pas tant que moi.

MADEMOISELLE.... A MONSIEUR....

QUe vous êtes cruel, mon cher Amant, avec vos reproches ! N'avez vous point d'autre moyen de vous faire dire que je vous aime, qu'en m'acusant de ne vous aimer pas ! Regardez, je vous en suplie, mes yeux : tout le monde y voit ma passion ; êtes-vous le seul qui ne puissiez découvrir qu'il n'y en a que pour vous ? Oüi, cher Amant, il n'y a que vôtre vûë qui me donne de la joye, & que vôtre absence qui me chagrine. Vous êtes l'unique charme de mon cœur, & toutes mes actions vous en assurent. Je tâche à les démentir, quand je suis avec des personnes indifferentes ; mais on ne laisse point de juger par ma conduite, que je vous adore ; & néanmoins, cruel ! vous en doutez. Hé bien, je vais mourir pour vous en convaincre.

A MADEMOISELLE.....

MADEMOISELLE,

Je fus hier reçû Duc & Pair, & l'on me flate de n'être pas le plus mal fait, ni le plus malhonnête homme de la Cour. Cependant vous me dites que vous n'êtes point née pour moi. Si quelqu'un vous méritoit, je n'aurois pas

besoin

beſoin de ma raiſon pour vous ſouhaiter à lui. Mon amour ſe fera toûjours un interêt particulier de vôtre bonheur. Mais ſi tous les hommes ſont indignes de vous, pour quel autre êtes-vous née ? Les plus belles femmes me déplaiſent dés les premiers jours, ou par le peu de goût que vous me laiſſez pour elles, ou par le remords de les avoir regardées. Je ſuis ſans ceſſe ſeul à la promenade & aux ſpectacles, afin de mieux nourrir une paſſion qui me ſera inutile. Par tout où je ne vous trouve point, ma triſteſſe, ou mon impatience, m'aprenent que c'eſt vous ſeule que j'y cherchois. Ainſi réduit à paroître incivil, inquiet, ou ſolitaire, je me fais haïr de tout le monde, à cauſe que je ne puis aimer que vous, ne me plaindriez-vous pas ſi je devois mes malheurs à l'indifference d'une autre: & parce qu'ils viennent de vous, eſt-ce une raiſon pour n'en être point touchée ? Le plus ſolide plaiſir, c'eſt d'avoir fait des graces au delà de toute reconnoiſſance. Auſſi-tôt que je vous ſupoſe un peu tendre, je ceſſe de vous regarder ſimplement comme ce qui eſt de plus aimable ; & je ne puis retenir ces mots, *ſi vous m'aimiez, je vous adorerois.*

A MADAME.....

APrés m'avoir dit, Madame, que vous conſentiez que je vous viſſe, puis qu'il m'étoit impoſſible de vous voir ſans vous

l'écrire ; je devrois me flater que ma Lettre ne ſera pas mal reçûë. Cependant je tremble, & l'amour qui n'eſt jamais ſans crainte de déplaire, me fait imaginer que vous avez pû changer de ſentiment. Faites-moi, je vous en ſuplie, la faveur de m'en éclaircir. Si vous ſçaviez avec quelle paſſion je le ſouhaite, & avec quels tranſports je recevrai ce que vous m'écrirez, vous ne me jugeriez point indigne de cette grace.

RE'PONSE.

POurquoi ſeroit-on changée, Monſieur ; mais, mon Dieu, que vous êtes preſſant ! N'êtes-vous pas ſatisfait de connoître vos forces, ſans vouloir encore triompher de la foibleſſe d'autrui ?

Fin des Lettres Galantes & Amoureuſes.

HISTOIRE
DE LA
MATRONE D'EPHESE.

IL y avoit autrefois à Epheſe une Matrone d'une ſi grande réputation de chaſteté & d'amour conjugal, que la plûpart des Dames des provinces voiſines avoient pris ſoin de la connoître. Celle-ci ayant perdu ſon mari, ne ſe contenta point de ſuivre la biere, les cheveux épars, de ſe les arracher, & de ſe fraper la gorge nuë, elle ſuivit encore le corps juſqu'au lieu, où, à la coûtume des Grecs, on le laiſſoit; là, elle ſe mit à le regarder, & à pleurer nuit & jour. Il y avoit déja cinq jours que cette femme étoit auprés du corps de ſon mari ſans manger, lorſque ſes parens, ſes amis, & les Magiſtrats mêmes l'allerent preſſer inutilement de ſortir de là. La Dame avoit une ſuivante auprés d'elle, qui lui prêtoit ſes larmes, & qui entretenoit la lampe qui éclairoit ce monument. On ne parloit par toute la Ville que de cela: & les hommes de toutes les conditions, demeuroient d'acord que c'étoit le ſeul exemple d'un véritable amour conjugal. Dans ce tems-là, le Gouverneur de la Province fit

pendre

pendre des voleurs de grands chemins, aſſez proche de l'endroit où cette femme pleuroit ſon mari. La nuit d'aprés cette execution, le Soldat qui étoit en garniſon aux potences, de peur qu'on n'emportât les corps qu'on vouloit qui ſerviſſent d'exemple, ayant vû de la lumiere, & entendu les cris d'une perſonne affligée, voulut ſçavoir ce que c'étoit. Il deſcendit dans le monument, & y voyant une fort belle femme, le lieu lui fit croire d'abord que c'étoit un fantôme. Enfin voyant un corps mort, des gens qui pleuroient, & une femme qui ſe déchiroit le viſage, il crût que c'étoit que cette femme étoit au deſeſpoir de la perte de ſon mari. Sur cela il fit deſſein de la conſoler : pour cet effet, il commença par aporter ſon petit ſouper auprés d'elle, & par lui vouloir perſuader de ne pas continuer dans une douleur inutile : que c'étoit là le deſtin de tout le monde ; qu'on ne vivoit que pour mourir, & tous les lieux communs dont on ſe ſert pour adoucir la douleur des perſonnes affligées. Mais la Dame offenſée de ce qu'on la croyoit aſſez foible pour ſe conſoler, redoubla ſes cris ſe frapa plus rudement la gorge qu'auparavant, & jetta ſur le corps du mort une partie de ſes cheveux qu'elle s'étoit arrachez. Cependant le Soldat ne ſe rebuta point, & ſe ſervoit, pour faire manger cette deſeſperée, des mêmes raiſons qu'il avoit employées pour la faire vivre.

La

La ſuivante émûë de l'odeur des viandes, du vin & des raiſons du Soldat, y donna les mains; & aprés avoir bû & mangé, elle commença de combattre l'opiniâtreté de ſa Maîtreſſe. Que vous ſervira-t-il, *lui dit-elle*, « de vous faire mourir de faim, de vous enterrer toute vive, & d'avancer vos jours « par une mort précipitée? Croyez-vous que « les morts ſoient touchez de vos larmes? « Penſez-vous reſſuciter vôtre mari avec vos « cris? Joüiſſez de la vie tandis que vous « l'avez. L'état où vous voyez ce corps vous « aprend à aimer la vie. Il n'eſt pas mal aiſé « de perſuader les gens de vivre. Cette Dame « deſſechée par les pleurs qu'elle avoit verſez, & par l'abſtinence de quelques jours, ſe laiſſa vaincre, & ne mangea pas moins qu'avoit fait ſa Demoiſelle. Du reſte, on ſçait à quoi nous porte ordinairement Cerés & Bachus. Avec les mêmes graces que le Soldat avoit employées pour faire vivre la Matrone, il attaqua ſa chaſteté. Il ne paroiſſoit ni ſot, ni mal fait à nôtre Lucrece. La Demoiſelle même lui rendoit de bons offices, & diſoit à ſa Maîtreſſe: Quoi! vous deffendrez-vous « d'un amour qui vous plaît! Mais pourquoi vous tenir plus long-tems en ſuſpens? « La Dame ne crut pas devoir refuſer ſon corps à celui qui venoit de le lui ſauver; & le Soldat victorieux, lui perſuada de l'aimer, comme il lui avoit perſuadé de vivre. Ils demeurerent

rerent donc enſemble, non ſeulement cette nuit, mais encore le lendemain, & le jour d'aprés, les portes du monument fermées ſur eux: de ſorte que ceux qui paſſoient auprés de là, croyoient que cette pauvre femme étoit morte de douleur ſur le corps de ſon mari. Cependant le Soldat charmé de la beauté de cette femme, & du ſecret: employoit ſa ſolde à lui aporter tout ce qu'il pouvoit pour le manger avec elle: lorſque les parens d'un des pendus, s'étant aperçûs qu'il n'y avoit point de garde à l'une des potences, l'en détacherent, & l'allerent enterrer. Le ſoldat voyant cette potence ſans cadavre, & craignant le ſuplice qui étoit d'être mis à la place, courut dire à ſa Maîtreſſe ce qui étoit arrivé; qu'il n'attendroit pas ſon Arreſt de mort; qu'il s'aloit paſſer l'épée au travers du corps, & qu'il la ſuplioit d'avoir ſoin de la ſepulture de ſon Amant comme elle avoit eu de celle de ſon mari. Mais cette Dame auſſi pitoyable que » chaſte: A Dieu ne plaiſe, *lui dit-elle*, que » je voye en même tems la mort de deux hom» mes que j'ai tant aimez: j'aime mieux pendre le mort, que de laiſſer mourir le vivant: & diſant cela, elle fait tirer de la biere le corps de ſon mari, & l'envoye atacher à la potence qui étoit vuide. Ainſi le Soldat profita de l'eſprit de cette habile femme; & le peuple parut étonné le jour d'aprés, de voir qu'un mort ſe fût allé pendre.

Fin de l'Hiſtoire de la Matrone d'Epheſe.

DES LETTRES, *& de leur ſtile.*

REMARQUE I.

LOrs qu'on veut faire une Lettre, il importe de penſer, qu'écrire, & parler à un abſent, c'eſt la même choſe; & qu'ainſi l'on ne doit pas être plus embaraſſé à l'égard de l'un que de l'autre. Il faut ſeulement ſonger que les paroles dans le diſcours ſe perdant en l'air, & que demeurant par écrit ſur le papier, on doit davantage prendre garde à ce qui ſort de la plume, que de la bouche, parce que la perſonne a tout le tems qu'elle veut pour remarquer les fautes, & qu'elles échapent aiſément à l'oreille de celui qui écoute.

REMARQUE II.

Aux Lettres comme aux Diſcours faits de vive voix, il faut particulierement avoir égard au bon ſens, & à l'ordre: celui-ci eſt le ſoûtien de l'autre, & c'eſt à ſa faveur qu'on peut découvrir dans une Lettre tout l'eſprit de celui qui l'a écrite; en matiere de bon ſens, il eſt ſeulement beſoin d'écrire les choſes ſans affectation & avec naïveté. Pour ce qui eſt de l'ordre, une Lettre, comme un diſcours oratoire, doit d'ordinaire avoir une maniere d'exorde, de narration & de fin.

REMARQUE III.

Il eſt bon dans les Lettres d'avoir ſoin de la breveté. Les diſcours étendus y ennuyent ſouvent ; & à moins que de certaines choſes n'obligent d'y en faire de longs, il faut autant qu'il eſt poſſible, y éviter l'étenduë. On doit ſur tout ſonger à la breveté, & principalement quand la Lettre n'eſt que de complimens ; car alors ſi elle a une page, ou quelque peu plus, elle eſt raiſonnable.

REMARQUE IV.

Evitez dans la Lettre les Lieux communs ; ce ſont autant d'écuëils : Ainſi ſuivez pied à pied vôtre ſujet, & ne dites préciſément que ce qui eſt abſolument néceſſaire ; car la Lettre doit être quelque choſe de court, & il faut tâcher que tout y ſoit bon.

REMARQUE V.

Le ſtile epiſtolaire doit être ſimple & naturel, éloigné de toutes les grandes figures, dont les Orateurs embelliſſent leurs diſcours. Les Lettres ne veulent qu'une expreſſion aiſée & naïve, mais ſans baſſeſſe. La maniere de parler trop baſſe n'eſt pas moins contraire au ſtile epiſtolaire, que la façon de s'exprimer trop élevée. Il ne faut ſe ſervir dans les Lettres que de locutions, qui tiennent un milieu entre les baſſes & les hautes, & qui ſoient d'uſage parmi les gens d'eſprit, & qui parlent bien. Voiture, Buſſi, Bourſault, Montreuil, Scaron, le Chevalier d'Her.... ont

réüſſi

réüſſi en ces Lettres-là, & celles de ce Recueil ſont auſſi la plûpart du caractere qu'elles doivent être pour plaire.

Remarque VI.

On doit fuïr la redite dans les Lettres & ſur tout dans celles de compliment, qui y ſont plus ſujettes que les autres. Quand une même façon de parler, ou une même penſée y eſt rebatuë, elle ne manque jamais de faire bailler, & de donner un peu de dégoût.

Remarque VII.

Depuis vingt-cinq ou trente ans, on ne s'écrit ordinairement qu'en Billets; c'eſt-à-dire, qu'on ne met ni *Monſieur*, ni *Madame*, à la tête ni au bas de la Lettre, parce que regardant la perſonne à qui on l'écrit comme un autre ſoi-même, on traite avec elle ſans façon, & d'un air familier & honnête. Cette maniere de s'écrire s'obſerve entre gens qui vivent enſemble galamment: Mais elle ne ſe pratique pas, ce ſemble parmi les gens inégaux, à moins que celui qui a le plus de qualité n'ait témoigné que tel étoit ſon plaiſir. Au reſte, quand la Lettre commence par un *Monſieur*, ou un *Monſeigneur*, il ſe faut bien garder de la continuer par un autre *Monſeigneur* ou *Monſieur*. Exemple, *Monſieur*,

ſieur, Monſieur vôtre ami a été bien reçû du Roy. Mais on peut commencer ainſi : *Monſieur, vous aurez ſans doute bien de la joye d'aprendre que Monſieur vôtre Ami a été bien reçû du Roy.*

Remarque VIII.

Il eſt bon d'obſerver, qu'on écrit à trois ſortes de perſonnes. Les unes ont plus de qualité que nous ; les autres n'en ont pas davantage ; & les dernieres en ont moins. Il y a des termes propres pour chacune de ces ſortes de perſonnes, quand on a commerce avec elles, & voici ces termes. Les honnêtes gens qui ſçavent le monde, ſe ſervent de la façon qui ſe va voir, & c'eſt tout dire.

Remarque IX.

On écrit avec grande civilité à une perſonne qu'on regarde au-deſſus de ſoi : Plus elle eſt élevée, ſoit en qualité, ou en mérite, & plus il faut être reſpectueux. Nous écrivons familierement, & en termes qui marquent nôtre cœur à un Ami d'un rang égal au nôtre ; mais nous uſons d'un air plus grave avec des gens qui ſont au deſſous de nous, ou qui en dépendent.

Remarque X.

Quand nous écrivons à une perſonne qui eſt au-deſſus de nous, ou qui nous égale, il eſt de la civilité, ſi la Lettre eſt un peu longue, d'y repeter le mot de *Monſieur*, en deux ou trois endroits, où il eſt le plus naturellement placé. Au reſte, le mot de *Monſieur*, s'y met d'ordinaire aprés quelque particule, ou quelque adverbe, & dans un lieu où il ne faſſe ni équivoque ni embaras. Exemple; *Maintenant, Monſieur, que je vous croi de retour, ſouffrez, s'il vous plaît, que... Je voudrois bien vous envoyer un bouquet; mais, Monſieur, il n'y a point de fleurs.* Dans ces expreſſions le mot de *Monſieur*, eſt mis naturellement; mais dans celle-ci il n'eſt pas ſuportable: *Je voudrois bien pouvoir, Monſieur, vous accepter la grace que vous me demandez.*

Remarque XI.

La Lettre ne ſe finit point par un genitif, par un datif, ou par un ablatif. Ces ſortes de fins ont, au jugement des Connoiſſeurs, fort mauvaiſe grace, à cauſe qu'il ne s'y trouve aucune conſtruction raiſonnable. Les exemples le font voir. *C'eſt ce que vous devez attendre de, Monſieur, vôtre trés humble Serviteur..... J'oſe me promettre que vous ne refuſerez point cela à, Mon-*

Monsieur, vôtre trés humble Serviteur. Ces fautes sont aisées à corriger. La premiere se rajuste ainsi : *C'est ce que vous devez attendre de celui qui est, Monsieur, vôtre trés humble* ; Et la seconde en cette sorte ; *Vous ne refuserez point cela à celui qui sera toute sa vie, Monsieur, vôtre trés humble.....* Vaugelas, en ses remarques.

On n'acheve point agréablement aussi une Lettre par une prépoſition. Exemple. *Faites-moi l'honneur de me tenir pour, Monsieur, vôtre trés humble Serviteur..... Il n'y a point de service qui ne vous doive être rendu par, Monsieur, vôtre trés humble.....*

La Lettre ne doit jamais finir que par un nominatif, ou un accuſatif : On n'a qu'à ouvrir un Livre de Lettres, & les exemples en sauteront aux yeux : Cependant voici des preuves de ce qu'on avance. Je vous conjure d'être perſuadé que je ſuis comme je le dois, Monsieur, vôtre trés fidéle Serviteur.

Cette maniere de finir la Lettre, qui eſt un nominatif, eſt la plus naturelle. Celle de l'achever par un accuſatif, ne laiſſe pas d'être bonne : mais elle ne ſemble point ſi agréable à Mr. de Vaugelas. Voyez ſes Remarques. Voici les exemples qu'il en donne : Faites-moi l'honneur de me croire, Monsieur, vôtre trés humble..... N'accuſez point de pareſſe, Monsieur, vôtre trés humble Serviteur.

REMARQUE XII.

La maniere de s'écrire la plus ordinaire & la plus à la mode, eſt de s'écrire en Billet. On ne commence point le Billet par Monſieur, on ne le finit point auſſi par ce même mot, ni par ceux-ci qui ſont de civilité. Je ſuis, Monſieur, vôtre trés humble Serviteur. L'honnête homme qui écrit, ſe contente ſeulement de mettre ſon nom au bas de ſon Billet, & ſans aucune façon qui paroiſſe étudiée. Si pourtant elle eſt fine & ingénieuſe, à la bonne heure, mais que cela ne ſe connoiſſe nullement. La ſimplicité pure & naturelle, eſt le véritable caractere du Billet.

FIN.

Le prix de ce Livre, eſt de 45. ſols relié en veau

981484

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VET. FR. II A. 2213